Horace Goldie M.D.
Nashville Tenn
May 30, 1854

McGill
University Library
Special Collections

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE,

PORTATIF.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée de divers Articles par l'Auteur.

A LONDRES.

M. DCC. LXV.

AVERTISSEMENT.

Cette Edition est augmentée des articles suivans.

Catéchisme du Jardinier.

Enthousiasme.

Persécution.

Philosophie.

Liberté de Penser.

Nécessaire.

Sens commun.

Tolérance, seconde partie.

Outre plusieurs changemens & augmentations dans le corps de l'Ouvrage ; nous en remercions l'Auteur.

TABLE

Des Articles contenus dans ce Volume.

ABRAHAM. Page 1.
Ame. 4.
Amitié. 11.
Amour. 12.
Amour nommé Socratique. 14.
Amour-propre. 17.
Ange. 18.
Antropofages. 21.
Apis. 23.
Apocalypſe. 24.
Athée, Athéiſme. 27.
BAPTÊME. 35.
Beau, Beauté. 37.
Bêtes. 38.
Bien. Souverain bien. 41.
Bien. (tout eſt) 42.
Bornes de l'eſprit humain. 48.
CARACTÈRE. 49.
Certain, certitude. 51.
Chaîne des événemens. 53.
Chaîne des Êtres créés. 56.
Ciel (le) des Anciens. 59.
Circonciſion. 63.
Corps. 67.
Chine. (de la) 69.
Catéchiſme Chinois. 73.
——*du Japonois.* 96.
——*du Curé.* 103.
——*du Jardinier.* 108.
Chriſtianiſme. Recherches hiſtoriques ſur le Chriſtianiſme. 112.
Convulſions. 133.
Critique. 134.
DESTIN. 141.
Dieu. 144.
ÉGALITÉ. 148.
Enfer. 151.
Enthouſiaſme. 154.
Etat, Gouvernement, quel eſt le meilleur. 156.
Ézéchiel. (d') De quelques paſſages ſinguliers de ce Prophête, & de quelques uſages anciens. 160.
FABLE. 164.
Fanatiſme. 165.
Fauſſeté des vertus humaines. 167.
Fin. Cauſes finales. 168.
Folie. 171.
Fraude. 173.
GLOIRE. 178.
Guerre. 179.
Grace. 183.

HISTOIRE des Rois Juifs & Paralipomènes. 186.

IDOLE, *Idolâtre*, *Idolâtrie*. 187.
Jephté, *ou des sacrifices de sang humain*. 201.
Inondation. 202.
Joseph. 204.

LIBERTÉ DE PENSER. 207.
Liberté. (*de la*) 212.
Loix. (*des*) 215.
Loix Civiles & Ecclésiastiques. 221.
Luxe. 223.

MATIÈRE. 225.
Méchant. 229.
Messie. 232.
Métamorphose, *Métempsicose*. 241.
Miracles. 242.

NÉCESSAIRE. 248.
Moïse. 253.

PHILOSOPHIE. 257.
Persécution. 262.
Patrie. 264.
Pierre. 266.
Préjugés. 271.

RELIGION. 274.
Résurrection. 284.

SALOMON. 287.
Sens commun. 291.
Sensation. 293.
Songes. 295.
Superstition. 297.

TOLÉRANCE, *section seconde*. 299.
Tyrannie. 303.
Tolérance. 304.

VERTU. 307.

Fin de la Table.

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE *PORTATIF.*

ABRAHAM.

ABRAHAM est un de ces noms célèbres dans l'Asie mineure & dans l'Arabie, comme Thaut chez les Egyptiens, le premier Zoroastre dans la Perse, Hercule en Grèce, Orphée dans la Thrace, Odin chez les Nations septentrionales, & tant d'autres plus connus par leur célébrité que par une Histoire bien avérée. Je ne parle ici que de l'Histoire Profane; car pour celle des Juifs, nos maîtres & nos ennemis, que nous croyons & que nous détestons; comme l'Histoire de ce Peuple a été visiblement écrite par le Saint-Esprit lui-même, nous avons pour elle les sentimens que nous devons avoir. Nous ne nous adressons ici qu'aux Arabes; ils se vantent de descendre d'Abraham par Ismaël; ils croyent que ce Patriarche bâtit la Mecque, & qu'il mourut dans cette Ville. Le fait est que la race d'Ismaël a été infiniment plus favorisée de Dieu que la race de Jacob. L'une & l'autre race a produit à la vérité des voleurs; mais les voleurs Arabes ont été prodigieuse-

ment supérieurs aux voleurs Juifs. Les descendans de Jacob ne conquirent qu'un très-petit Pays qu'ils ont perdu ; & les descendans d'Ismaël ont conquis une partie de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, ont établi un Empire plus vaste que celui des Romains, & ont chassé les Juifs de leurs Cavernes qu'ils appellaient la Terre de Promission.

A ne juger des choses que par les exemples de nos Histoires modernes, il seroit assez difficile qu'Abraham eût été le pere de deux Nations si différentes ; on nous dit qu'il étoit né en Caldée, & qu'il étoit fils d'un pauvre Potier, qui gagnoit sa vie à faire des petites idoles de terre. Il n'est guères vraisemblable que le fils de ce Potier soit allé fonder la Mecque à quatre cens lieues de là sous le tropique, en passant par des déserts impratiquables. S'il fut un Conquérant, il s'adressa sans doute au beau pays de l'Assyrie ; & s'il ne fut qu'un pauvre homme, comme on nous le dépeint, il n'a pas fondé des Royaumes hors de chez lui.

La Genèse rapporte qu'il avoit soixante & quinze ans lorsqu'il sortit du pays d'Aran, après la mort de son pere Tharé le potier. Mais la même Genèse dit aussi que Tharé ayant engendré Abraham à soixante-&-dix ans, ce Tharé vécut jusqu'à deux cens cinq ans, & qu'Abraham ne partit d'Aran qu'après la mort de son pere. A ce compte il est clair par la Genèse même, qu'Abraham étoit âgé de cent trente-cinq ans quand il quitta la Mésopotamie. Il alla d'un pays qu'on nomme idolâtre dans un autre pays idolâtre nommé Sichem en Palestine. Pourquoi y alla-t-il? Pourquoi quitta-t-il les bords fertiles de l'Euphrate pour une Contrée aussi éloignée, aussi stérile & pierreuse que celle de Sichem ? La langue Caldéenne devoit être fort différente de celle de Sichem, ce n'étoit point un lieu de commerce ; Sichem est éloigné de la Caldée de plus de cent lieues : il faut passer des déserts pour y arriver : mais Dieu voulait qu'il fit ce voyage ; il voulait lui montrer la Terre que devaient occuper ses descendans plusieurs siécles après lui. L'esprit humain comprend avec peine les raisons d'un tel voyage.

A peine est-il arrivé dans le petit pays montagneux

de Sichem, que la famine l'en fait sortir. Il va en Egypte avec sa femme chercher de quoi vivre. Il y a deux cens lieues de Sichem à Memphis; est-il naturel qu'on aille demander du bled si loin & dans un pays dont on n'entend point la langue? Voilà d'étranges voyages entrepris à l'âge de près de cent quarante années.

Il amene à Memphis sa femme Sara, qui étoit extrêmement jeune & presque enfant en comparaison de lui, car elle n'avoit que soixante & cinq ans. Comme elle était très-belle, il résolut de tirer parti de sa beauté; Feignez que vous êtes ma sœur, lui dit-il, afin qu'on me fasse du bien à cause de vous. Il devait bien plutôt lui dire, feignez que vous êtes ma fille. Le Roi devint amoureux de la jeune Sara, & donna au prétendu frere *beaucoup de brebis, de bœufs, d'ânes, d'ânesses, de chameaux, de serviteurs, de servantes*: ce qui prouve que l'Egypte dès-lors étoit un Royaume très-puissant & très-policé, par conséquent très-ancien, & qu'on récompensait magnifiquement les freres qui venoient offrir leurs sœurs aux Rois de Memphis.

La jeune Sara avait quatre-vingt-dix ans quand Dieu lui promit qu'Abraham, qui en avait alors cent soixante, lui ferait un enfant dans l'année.

Abraham, qui aimait à voyager, alla dans le désert horrible de Cadés avec sa femme grosse, toujours jeune & toujours jolie. Un Roi de ce Désert ne manqua pas d'être amoureux de Sara comme le Roi d'Egypte l'avait été. Le Pere des Croyans fit le même mensonge qu'en Egypte: il donna sa femme pour sa sœur, & eût encore de cette affaire des brebis, des bœufs, des serviteurs & des servantes. On peut dire que cet Abraham devint fort riche du chef de sa femme. Les Commentateurs ont fait un nombre prodigieux de volumes pour justifier la conduite d'Abraham, & pour concilier la chronologie. Il faut donc renvoyer le Lecteur à ces Commentaires. Ils sont tous composés par des esprits fins & délicats, excellens Metaphysiciens, gens sans préjugés, & point du tout pédans.

Au reste, ce nom Bram Abram, était fameux dans l'Inde & dans la Perse: plusieurs Doctes prétendent

même que c'était le même Législateur que les Grecs appellerent Zoroastre. D'autres disent que c'était le Brama des Indiens : ce qui n'est pas démontré.

AME.

CE serait une belle chose de voir son ame. *Connais-toi toi-même*, est un excellent précepte, mais il n'appartient qu'à Dieu de le mettre en pratique : quel autre que lui peut connaître son essence ?

Nous appellons ame, ce qui anime. Nous n'en sçavons guères d'avantage, grace aux bornes de notre intelligence. Les trois quarts du genre humain ne vont pas plus loin, & ne s'embarrassent pas de l'Etre pensant ; l'autre quart cherche, personne n'a trouvé ni ne trouvera.

Pauvre pédant, tu vois une plante qui végete, & tu dis *végétation*, ou même, ame *végetative*. Tu remarques que les corps ont & donnent du mouvement, & tu dis *Force ;* Tu vois ton chien de chasse apprendre sous toi son métier, & tu cries, *instinct*, *ame sensitive* : tu as des idées combinées, & tu dis *Esprit.*

Mais de grace qu'entends-tu par ces mots, cette fleur végete ? Mais y a-t-il un être réel qui s'appelle *vegetation* ; ce corps en pousse un autre, mais possede-t-il en soi un être distinct qui s'appelle *force ?* Ce chien te rapporte une perdrix, mais y a-t-il un être qui s'appelle *instinct ?* Ne rirais tu pas d'un raisonneur, (eût-il été précepteur d'Alexandre) qui te dirait : tous les animaux vivent, donc il y a dans eux un être, une forme substantielle qui est la vie ?

Si une tulipe pouvait parler, & qu'elle te dit : ma végétation & moi, nous sommes deux êtres joints évidemment ensemble, ne te mocquerais-tu pas de la tulipe ?

Voyons d'abord ce que tu sçais, & de quoi tu est certain, que tu marches avec tes pieds, que tu digères

par ton estomach, que tu sens partout ton corps, & que tu penses par ta tête. Voyons si ta seule raison a pû te donner assez de lumières, pour conclure sans un secours surnaturel que tu as une ame?

Les premiers Philosophes, soit Caldéens, soit Egyptiens, disent: il faut qu'il y ait en nous quelque chose qui produise nos pensées; ce quelque chose doit être très-subtil, c'est un souffle, c'est du feu, c'est de l'éter, c'est une quintessence, c'est un simulacre léger, c'est une entélechie, c'est un nombre, c'est une harmonie. Enfin, selon le divin Platon, c'est un composé du *même*, & de *l'autre*; ce sont des atômes qui pensent en nous, a dit Epicure après Démocrite. Mais, mon ami, comment un atôme pense-t-il? Avoue que tu n'en sçais rien.

L'opinion à laquelle on doit s'attacher sans doute, c'est que l'ame est un être immatériel. Mais certainement, vous ne concevez pas ce que c'est que cet être immatériel; non, répondent les Sçavans; mais nous sçavons que la nature est de penser. Et d'où le sçavez-vous? Nous le sçavons, parce qu'il pense. O Sçavans! J'ai bien peur que vous ne soyez aussi ignorans qu'Epicure; la nature d'une pierre est de tomber, parce qu'elle tombe; mais je vous demande qui la fait tomber?

Nous sçavons, poursuivent-ils, qu'une pierre n'a point d'ame; d'accord, je le crois comme vous. Nous sçavons qu'une négation, & une affirmation ne sont point divisibles, ne sont point des parties de la matière; je suis de votre avis. Mais la matière, à nous d'ailleurs inconnue, possède des qualités qui ne sont pas matérielles, qui ne sont pas divisibles; elle a la gravitation vers un centre que Dieu lui a donnée. Or, cette gravitation n'a point de parties, n'est point divisible. La force motrice des corps n'est pas un être composé de parties. La végétation des corps organisés, leur vie, leur instinct, ne sont pas non plus des êtres à part, des êtres divisibles, vous ne pouvez pas plus couper en deux la végétation d'une rose, la vie d'un cheval, l'instinct d'un chien, que vous ne pourrez couper en deux une sensation, une négation, une affir-

mation. Votre bel argument tiré de l'indivisibilité de la pensée ne prouve donc rien du tout.

Qu'appellez-vous donc votre ame? Quelle idée en avez-vous? Vous ne pouvez par vous-même, sans révélation, admettre autre chose en vous, qu'un pouvoir à vous inconnu, de sentir, de penser.

A présent, dites-moi de bonne foi, ce pouvoir de sentir & de penser, est-il le même que celui qui vous fait digérer & marcher? Vous n'avez que non, car votre entendement aurait beau dire à votre estomach, *digere*, il n'en fera rien s'il est malade; en vain votre être immatériel ordonnerait à vos pieds de marcher, ils resteront là, s'ils ont la goutte.

Les Grecs ont bien senti que la pensée n'avait souvent rien à faire avec le jeu de nos organes: ils ont admis pour ces organes une ame animale, & pour les pensées une ame plus fine, plus subtile, un *nous*.

Mais voilà cette ame de la pensée, qui, en mille occasions, a l'intendance sur l'ame animale. L'ame pensante commande à ses mains de prendre, elles prennent. Elle ne dit point à son cœur de battre, à son sang de couler, à son chyle de se former, tout cela se fait sans elle: voilà deux ames bien embarrassées, & bien peu maîtresses à la maison.

Or cette premiere ame animale n'existe certainement point, elle n'est autre chose que le mouvement de vos organes. Prends garde, ô homme! que tu n'as pas plus de preuve par ta faible raison que l'autre ame existe. Tu ne peux le sçavoir que par la foi. Tu es né, tu vis, tu agis, tu penses, tu veilles, tu dors sans sçavoir comment. Dieu t'a donné la faculté de penser comme il t'a donné tout le reste, & s'il n'était pas venu t'apprendre dans les temps marqués par sa Providence que tu as une ame immatérielle & immortelle, tu n'en aurais aucune preuve.

Voyons les beaux systemes que ta philosophie a fabriqués sur ces ames.

L'un dit que l'ame de l'homme est partie de la substance de Dieu même, l'autre qu'elle est partie du grand tout, un troisième qu'elle est créée de toute éternité,

un quatriéme qu'elle eſt faite, & non créée; d'autres aſſurent que Dieu les forme à meſure qu'on en a beſoin, & qu'elles arrivent à l'inſtant de la copulation; elles ſe logent dans les animalcules féminaux, crie celui-ci: non, dit celui-là, elles vont habiter dans les trompes de faloppe. Vous avez tous tort, dit un ſurvenant, l'ame n'entend ſix ſemaines que le fœtus eſt formé, & alors elle prend poſſeſſion de la glande pinéale; mais elle trouve un trop mauvais gîte, elle s'en retourne, en attendant une meilleure occaſion. La dernière opinion eſt que ſa demeure eſt dans le corps calleux, c'eſt le poſte que lui aſſigne la Peironie; il faut être premier Chirurgien du Roi de France pour diſpoſer ainſi du logement de l'ame. Cependant, ſon corps calleux n'a pas fait la même fortune que ce Chirurgien avait faite.

St. Thomas dans ſa queſtion 75e & ſuivantes, dit que l'ame eſt une forme *ſubſiſtante, per ſe*, qu'elle eſt toute en tout, que ſon eſſence diffère de ſa puiſſance, qu'il y a trois ames *végétatives*, ſçavoir, *la nutritive, l'augmentative, la générative*; que la mémoire des choſes ſpirituelles eſt ſpirituelle, & la mémoire des corporelles eſt corporelle; que l'ame raiſonnable eſt une forme *immatérielle quand aux opérations, & matérielle quant à l'être*. St. Thomas a écrit deux mille pages de cette force & de cette clarté; auſſi eſt-il l'Ange de l'Ecole.

On n'a pas fait moins de ſyſtêmes ſur la manière dont cette ame ſentira quand elle aura quitté ſon corps avec lequel elle ſentoit, comment elle entendra ſans oreilles, flairera ſans nez, & touchera ſans mains; quel corps enſuite elle reprendra ſi c'eſt celui qu'elle avait à deux ans, ou à quatre-vingts; comment le *moi*, l'identité de la même perſonne ſubſiſtera, comment l'ame d'un homme devenu imbécille à l'âge de quinze ans, & mort imbécille à l'âge de ſoixante & dix, reprendra le fil des idées qu'elle avait dans ſon âge de puberté; par quel tour d'adreſſe une ame dont la jambe aura été coupée en Europe, & qui aura perdu un bras en Amérique, retrouvera cette jambe & ce bras, leſquels ayant été transformés en légumes, auront paſſé

si dans le sang de quelqu'autre animal. On ne finirait point si on voulait rendre compte de toutes les extravagances que cette pauvre ame humaine a imaginées sur elle-même.

Ce qui est très-singulier, c'est que dans les Loix du Peuple de Dieu, il n'est pas dit un mot de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame, rien dans le Décalogue, rien dans le Lévitique ni dans le Deutéronome.

Il est très-certain, il est indubitable, que Moïse en aucun endroit ne propose aux Juifs des récompenses & des peines dans une autre vie, qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs ames, qu'il ne leur fait point espérer le ciel, qu'il ne les menace point des enfers; tout est temporel.

Il leur dit avant de mourir, dans son Deutéronome.

» Si après avoir eu des enfans & des petits enfans, » vous prévariquez, vous serez exterminés du Pays, » & réduits à un petit nombre dans les Nations.

» Je suis un Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des » peres jusqu'à la troisiéme & quatriéme génération.

» Honorez pere & mere afin que vous viviez long» temps.

» Vous aurez de quoi manger sans en manquer ja» mais.

» Si vous suivez des Dieux étrangers, vous serez » détruits.....

» Si vous obéissez, vous aurez de la pluie au prin» temps & en automne, du froment, de l'huile, du » vin, du foin pour vos bêtes, afin que vous man» giez, & que vous soyez saouls.

» Mettez ces paroles dans vos cœurs, dans vos » mains, entre vos yeux, écrivez-les sur vos portes, » afin que vos jours se multiplient.

» Faites ce que je vous ordonne, sans y rien ajou» ter, ni retrancher.

» S'il s'éleve un Prophête qui prédise des choses » prodigieuses, si sa prédiction est véritable, & si ce » qu'il a dit arrive, & s'il vous dit, allons, suivons » des Dieux étrangers..... tuez-le aussi-tôt, & que » tout le Peuple frappe après vous.

» Lorſque le Seigneur vous aura livré les Nations » égorgez tout ſans épargner un ſeul homme, & » n'ayez aucune pitié de perſonne.

» Ne mangez point des oiſeaux impurs, comme » l'aigle, le grifon, l'ixion, &c.

» Ne mangez point des animaux qui ruminent & » dont l'ongle n'eſt point fendu; comme chameau, » liévre, porc-épic, &c.

» En obſervant toutes les ordonnances, vous ſe- » rez bénis dans la Ville & dans les Champs, les fruits » de votre ventre, de votre terre, de vos beſtiaux » ſeront bénis...

» Si vous ne gardez pas toutes les ordonnances » & toutes les cérémonies, vous ſerez maudits dans » la Ville & dans les Champs..... vous éprouverez la » famine, la pauvreté, vous mourrez de miſére, de » froid, de pauvreté; de fievre; vous aurez la ro- » gne, la galle, la fiſtule..... vous aurez des ulcéres » dans les genoux, & dans les gras des jambes.

» L'étranger vous prêtera à uſure, & vous ne lui » prêterez point à uſure.... parce que vous n'aurez » pas ſervi le Seigneur.

» Et vous mangerez le fruit de votre ventre, & » la chair de vos fils & de vos filles &c.

Il eſt évident que dans toutes ces promeſſes & dans toutes ces menaces il n'y a rien que de temporel, & qu'on ne trouve pas un mot ſur l'immortalité de l'ame, & ſur la vie future.

Pluſieurs Commentateurs illuſtres ont cru que Moïſe était parfaitement inſtruit de ces deux grands dogmes; & ils les prouvent par les paroles de Jacob, qui croyant que ſon fils avait été dévoré par les bêtes, diſait dans ſa douleur : *Je deſcendrai avec mon fils dans la foſſe, in infernum, dans l'Enfer*; c'eſt-à-dire, je mourrai, puiſque mon fils eſt mort.

Ils le prouvent encore par des paſſages d'Iſaïe & d'Ezéchiel; mais les Hébreux auxquels parlait Moïſe, ne pouvait avoir lu ni Ezéchiel, ni Iſaïe, qui ne vinrent que pluſieurs ſiécles après.

Il eſt très-inutile de diſputer ſur les ſentimens ſecrets

de Moïse. Le fait est que dans les Loix publiques, il n'a jamais parlé d'une vie à venir, qu'il borne tous les chatimens & toutes les récompenses au temps présent. S'il connaissait la vie vie future, pourquoi n'a-t-il pas expressement étalé ce grand dogme? Et s'il ne l'a pas connu, quel était l'objet de sa Mission? C'est une question que font plusieurs grands Personnages; ils répondent que le maître de Moïse & de tous les hommes, se réservait le droit d'expliquer dans son temps aux Juifs une Doctrine qu'ils n'étaient pas en état d'entendre lorsqu'ils étaient dans le désert.

Si Moïse avait annoncé le Dogme de l'immortalité de l'Ame, une grande école des Juifs ne l'aurait pas toujours combattue. Cette grande école des Saducéens n'aurait pas été autorisée dans l'État. Les Saducéens n'auraient pas occupé les premieres charges, on n'aurait pas tiré de grands Pontifs de leurs Corps.

Il parait que ce ne fut qu'après la fondation d'Alexandrie, que les Juifs se partagerent en trois Sectes; les Pharisiens, les Saducéens & les Esséniens. L'Historien Josephe, qui était Pharisien, nous apprend au Livre treize de ses Antiquités, que les Pharisiens croyaient la Métempsicose. Les Saducéens croyaient que l'ame périssait avec le corps. Les Esséniens, dit encore Josephe, tenaient les ames immortelles; les ames, selon eux, descendaient en forme aerienne dans les corps, de la plus haute région de l'air; elles y sont reportés par un attrait violent. & après la mort celles qui ont appartenu à des gens de bien, demeurent au-delà de l'Océan, dans un Pays où il n'y a ni chaud ni froid, ni vent ni pluie. Les ames des méchans vont dans un climat tout contraire. Telle était la Théologie des Juifs.

Celui qui seul devoit instruire tous les hommes, vint condamner ces trois Sectes; mais sans lui, nous n'aurions jamais pu rien connaitre de notre ame, puisque les Philosophes n'en ont jamais eu aucune idée déterminée, & que Moïse, seul vrai Législateur du monde avant le nôtre, Moïse qui parlait à Dieu face à face a laissé les hommes dans une ignorance profonde sur ce grand Article. Ce n'est donc que depuis dix-sept

cens ans qu'on eſt certain de l'exiſtence de l'ame, & de ſon immortalité.

Ciceron n'avait que des doutes; ſon petit-fils & ſa petite-fille, purent apprendre la vérité des premiers Galiléens qui vinrent à Rome.

Mais avant ce temps-là, & depuis dans tout le reſte de la terre où les Apôtres ne pénétrerent pas, chacun devait dire à ſon ame: Qui es-tu? D'où viens-tu? Que fais-tu? Où vas-tu? Tu es je ne ſçais quoi, penſant & ſentant, & quand tu ſentirais & penſerais cent mille millions d'années tu n'en ſçauras jamais davantage par tes propres lumières, ſans le ſecours d'un Dieu.

O homme! ce Dieu t'a donné l'entendement pour te bien conduire, & non pour pénétrer dans l'eſſence des choſes qu'il a créées.

AMITIÉ.

C'Eſt un contract tacite entre deux perſonnes ſenſibles & vertueuſes. Je dis *ſenſibles*; car un Moine, un Solitaire peut n'être point méchant, & vivre ſans connaitre l'amité. Je dis *vertueuſes*; car les méchans n'ont que des complices, les voluptueux ont des compagnons de débauches; les intéreſſés ont des aſſociés, les politiques aſſemblent des factieux, le commun des hommes oiſifs a des liaiſons, les Princes ont des courtiſans, les hommes vertueux ont ſeuls des amis. Cétegus était le complice de Catilina, & Mécène le courtiſan d'Octave; mais Ciceron était l'ami d'Atticus.

Que porte ce contract entre deux ames tendres & honnêtes? Les obligations en ſont plus forte & plus faibles, ſelon leur dégré de ſenſibilité, & le nombre des ſervices rendus, &c.

L'enthouſiaſme de l'amité a été plus fort chez les Grecs & chez les Arabes, que chez nous. Les contes que ces Peuples ont imaginés ſur l'amité ſont admira-

bles; nous n'en avons point de pareils, nous sommes un peu secs en tout.

L'amitié était un point de Religion & de Législation chez les Grecs. Les Thébains avaient le Régiment des Amans. Beau Régiment! quelques-uns l'ont pris pour un Régiment de Sodomites; ils se trompent, c'est prendre l'accessoire pour le principal. L'amitié chez les Grecs était prescrite par la Loi & la Religion. La pederastie était malheureusement tolérée par les mœurs; il ne faut pas imputer à la Loi des abus honteux. Nous en parlerons encore.

AMOUR.

Amor omnibus idem. Il faut ici recourir au Phisique, c'est l'étoffe de la Nature que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'amour? Voi les moineaux de ton jardin, voi tes pigeons, contemple le taureau qu'on amene à ta génisse, regarde ce fier cheval que deux de ses valets conduisent à la cavale paisible qui l'attend & qui détourne sa queue pour le recevoir, voi comme ses yeux étincellent, entends ses henniſſemens, contemple ses sauts, ces courbettes, ces oreilles dressées, cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulsions, ces narrines qui s'enflent, ce souffle enflammé qui en sort, ces crins qui se relevent & qui flottent, ce mouvement impétueux dont il s'élance sur l'objet que la Nature lui a destiné; mais ne sois point jaloux, & songe aux avantages de l'espèce humaine; ils compensent en amour tous ceux que la Nature a donnés aux animaux, force, beauté, légereté, rapidité.

Il y a même des animaux qui ne connaissent point la jouissance. Les poissons écaillés sont privés de cette douceur; la femelle jette sur le vase des millions d'œufs; le mâle qui les rencontre, passe sur eux & les féconde

par sa semence, sans se mettre en peine à quelle femelle ils appartiennent.

La plûpart des animaux qui s'accouplent ne goûte de plaisir que par un seul sens, & dès que cet appétit est satisfait, tout est éteint. Aucun animal, hors de toi, ne connaît les embrassements; tout ton corps est sensible; tes lévres surtout jouissent d'une volupté que rien ne lasse, & ce plaisir n'appartient qu'à ton espèce; enfin, tu peux dans tous les temps te livrer à l'amour, & les animaux n'ont qu'un temps marqué. Si tu réfléchis sur ces prééminences, tu diras avec le Comte de Rochester; l'amour dans un pays d'Athées, ferait adorer la Divinité.

Comme les hommes ont reçu le don de perfectionner tout ce que la Nature leur accorde, ils ont perfectionné l'amour. La propreté, le soin de soi-même, en rendant la peau plus délicate, augmente le plaisir du tact, & l'attention sur sa santé rend les organes de la volupté plus sensibles.

Tous les autres sentimens entrent ensuite dans celui de l'amour, comme des metaux qui s'amalgament avec l'or : l'amitié, l'estime viennent au secours; les talens du corps & de l'esprit sont encore de nouvelles chaines.

Nam facit ipsa suis interdum fœmina factis,

Morigerisque modis & mundo corpori cultu

Ut facile insuescat secum vir degere vitam.

Lucrèce *Liv. V.*

L'amour-propre surtout resserre tous ces liens. On s'applaudit de son choix, & les illusions en foule sont les ornemens de cet ouvrage dont la Nature a posé les fondemens.

Voilà ce que tu as au-dessus des animaux; mais si tu goûtes tant de plaisirs qu'ils ignorent, que de chagrins aussi, dont les bêtes n'ont point d'idées! Ce qu'il y a d'affreux pour toi, c'est que la Nature a empoisonné dans les trois quarts de la terre les plaisirs de l'amour,

& les sources de la vie, par une maladie épouvantable, à laquelle l'homme seul est sujet, & qui n'infecte que chez lui les organes de la génération!

Il n'en est point de cette peste comme de tant d'autres maladies, qui sont la suite de nos excès. Ce n'est point la débauche qui l'a introduite dans le monde. Les Phriné, les Lais, les Flora, les Messalines n'en furent point attaquées; elle est née dans les îles où les hommes vivaient dans l'innocence, & de là elle s'est répandue dans l'ancien monde.

Si jamais on a pû accuser la Nature de mépriser son Ouvrage, de contredire son plan, d'agir contre ses vuës, c'est dans cette occasion. Est-ce là le meilleur des mondes possibles? Eh quoi, si César, Antoine, Octave, n'ont point eu cette maladie, n'était-il pas possible qu'elle ne fit point mourir François I? Non, dit-on, les choses étaient ainsi ordonnées pour le mieux, je le veux croire, mais cela est triste pour ceux à qui Rabelais a dédié son Livre.

AMOUR
NOMMÉ SOCRATIQUE.

Comment s'est-il pû faire qu'un vice destructeur du genre-humain, s'il était général, qu'un attentat infâme contre la Nature, soit pourtant si naturel? il paraît être le dernier dégré de la corruption refléchie, & cependant il est le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas eu encore le temps d'être corrompus. Il est entré dans des cœurs tout neufs, qui n'ont connu encore ni l'ambition, ni la fraude, ni la soif des richesses, c'est la jeunesse aveugle, qui par un instinct mal démêlé se précipite dans ce désordre au sortir de l'enfance.

Le penchant des deux sexes l'un pour l'autre se déclare de bonne heure; mais quoi qu'on ait dit des Afri-

sures & des femmes de l'Asie méridionale, ce penchant est généralement beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme, c'est une loi que la Nature a établie pour tous les animaux. C'est toujours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes mâles de notre espèce, élevés ensemble, sentant cette force que la Nature commence à déployer en eux, & ne trouvant point l'objet naturel de leur instinct, se rejettent sur ce qui lui ressemble. Souvent un jeune garçon par la fraîcheur de son teint, par l'éclat de ses couleurs, & par la douceur de ses yeux, ressemble pendant deux ou trois ans à une belle fille; si on l'aime, c'est parce que la Nature se méprend; on rend hommage au sexe en s'attachant à ce qui en a les beautés, & quand l'âge a fait évanouir cette ressemblance, la mépriſe cesse.

Je ne peux souffrir qu'on prétende que les Grecs ont autorisé cette licence. On cite le Législateur Solon, parce qu'il a dit en deux mauvais vers,

Citraque juventam

Ætatis breve ver & primos carpere flores

On sait assez que cette mépriſe de la Nature est beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du Septentrion, parce que le sang y est plus allumé, & l'occasion plus fréquente; aussi, ce qui ne paraît qu'une faiblesse dans le jeune Alcibiade, est une abomination dégoutante dans un Matelot hollandais, & un Vivandier moscovite.

Tu chériras un beau garçon.

Tant qu'il n'aura barbe au menton.

Mais en bonne foi, Solon était-il Législateur quand il fit ces deux vers ridicules? Il était jeune alors, & quand le débauché fut devenu sage, il ne mit point une telle infamie parmi les Loix de la République; c'est comme

si on accusait Théodore de Bèze d'avoir prêché la Pédérastie dans son Eglise, parce que dans sa jeunesse il fit des vers pour le jeune Candide, & qu'il dit:

Amplectar hunc & illam.

On abuse du texte de Plutarque, qui dans ses bavarderies, au dialogue de l'amour, fait dire à un Interlocuteur, que les femmes ne sont pas dignes du véritable amour; mais un autre Interlocuteur soutient le parti des femmes comme il le doit.

Il est certain, autant que la science de l'Antiquité peut l'être, que l'amour socratique n'était point un amour infâme. C'est ce nom d'amour qui a trompé. Ce qu'on appellait les amans d'un jeune homme, étaient précisément ce que sont parmi nous les Menins de nos Princes; ce qu'étaient les enfans d'honneur, des jeunes gens attachés à l'éducation d'un enfant distingué, partageant les mêmes études, les mêmes travaux militaires; institution guerriere & sainte dont on abusa, comme des Fêtes nocturnes, & des Orgies.

La Troupe des Amans instituée par Laius, était une Troupe invincible de jeunes Guerriers, engagés par sermens à donner leur vie les uns pour les autres; & c'est ce que la discipline antique a jamais eu de plus beau.

Sextus Empiricus & d'autres, ont beau dire que la Pédérastie était recommandée par les Loix de la Perse; qu'ils citent le texte de la Loi, qu'ils montrent le Code des Persans; & s'ils le montrent, je ne le croirai pas encore, je dirai que la chose n'est pas vraie, par la raison qu'elle est impossible; non, il n'est pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit, & qui outrage la Nature, une loi qui anéantirait le genre-humain si elle était observée à la lettre; que des gens ont pris des usages honteux & tolérés dans un Pays pour les loix du Pays. Sextus Empiricus eut dû sentir ce tort, devait bien douter de cette Jurisprudence. S'il vivait de nos jours, & qu'il vit deux ou trois jeunes Jésuites abuser de quelques Ecoliers, aurait-il droit de dire que ce jeu leur est permis par les constitutions d'Ignace de Loyola?

Je

L'amour des garçons étoit si commun à Rome qu'on ne s'avisait pas de punir cette fadaise, dans laquelle tout le monde donnait : être baisée. Octave Auguste, ce meurtrier débauché & poltron qui osa exiler Ovide, trouva très-bon que Virgile chantât Alexis & qu'Horace fit de petites Odes pour Ligurinus ; mais l'ancienne loi Scantinia qui défend la Pédérastie subsista toujours. L'Empereur Philippe la remit en vigueur & chassa de Rome les petits garçons qui faisaient le métier. Enfin je ne crois pas qu'il y ait eu aucune Nation policée qui ait fait des Loix contre les mœurs.

AMOUR-PROPRE.

UN gueux des environs de Madrid demandoit noblement l'aumône. Un passant lui dit, n'êtes-vous pas honteux d'faire ce métier infâme quand vous pouvez travailler Monsieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent & non pas des conseils ; puis il lui tourna le dos en conservant toute la dignité Castillane. C'était un fier gueux que ce seigneur, sa vanité était blessée pour peu de chose. Il demandait l'aumône par amour de soi-même, & ne souffrait pas la réprimande par un autre amour de soi-même.

Un Millionnaire voyageant dans l'Inde, rencontra un Faquir chargé de chaines, nud comme un singe, couché sur le ventre, & se faisant fouetter pour les péchés de ses compatriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays. Quel renoncement à soi-même ! disait un des spectateurs. Renoncement à moi-même ? reprit le Faquir, apprenez que je ne me fais fesser dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous serez chevaux & moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes est la base de tous nos sentimens & de toutes nos actions, ont donc eû grande raison dans l'Inde, en Espagne & dans toute la terre habitable, & comme on n'écrit point

pour prouver aux hommes qu'ils ont un visage, il n'est pas besoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Car amour propre est l'instrument de notre conservation, il ressemble à l'instrument de la perpétuité de l'espèce; il est nécessaire, il nous est cher, il nous fait plaisir, & il faut le cacher.]

ANGE.

ANge, en Grec, *Envoyé*, on n'en sera guères plus instruits quand on sçaura que les Perses avoient des Peris, les Hébreux des Malachim, les Grecs leurs Demonoi.

Mais ce qui nous instruira peut-être davantage, ce sera qu'une des premieres idées des hommes a toujours été de placer des Etres intermédiaires entre la Divinité & nous; ce sont ces Démons, ces Génies que l'Antiquité inventa; l'homme fit toujours les Dieux à son image. On voyait les Princes signifier leurs ordres par des messagers, donc la Divinité envoye aussi ses couriers, Mercure, Iris, étaient des couriers, des messagers.

Les Hébreux, ce seul Peuple conduit par la Divinité même, ne donnerent point d'abord de noms aux Anges que Dieu daignait enfin leur envoyer; ils emprunterent les noms que leur donnaient les Caldéens, quand la Nation Juive fut captive dans la Babilonie; Michel & Gabriël, sont nommés pour la premiere fois par Daniel, esclave chez ces Peuples. Le Juif Tobie qui vivait à Ninive, connut l'Ange Raphaël qui voyagea avec son fils pour l'aider à retirer de l'argent que lui devait le Juif Gabaël.

Dans les Loix des Juifs, c'est-à-dire, dans le Lévitique & le Deuteronome, il n'est pas fait la moindre mention de l'existence des Anges, à plus forte raison de leur culte; aussi, les Saducéens ne croyaient-ils point aux Anges.

Mais dans les Hiſtoires des Juifs, il en eſt beaucoup parlé. Ces Anges étaient corporels; ils avaient des ailes au dos, comme les Gentils feignirent que Mercure en avaient aux talons; quelquefois ils cachaient leurs ailes ſous leurs vêtemens. Comment n'auraient-ils pas eu de corps, puiſqu'ils buvaient & mangeaient & que les habitans de Sodome, voulurent commettre le péché de la pédéraſtie avec les Anges qui allerent chez Loth.

L'ancienne tradition Juive, ſelon Ben Maimon, admet dix degrés, dix Ordres d'Anges. 1. Les Chaios Acodesh, purs, ſaints. 2. Les Ofanims, rapides. 3. Les Oralim, les forts. 4 Les Chamaalim, les flammes. 5. Les Séraphim, étincelles. 6. Les Malachim, Anges, meſſagers, députés. 7. Les Eloim, les Dieux ou Juges. 8. Les Ben Eloim, enfans des Dieux. 9. Chérubim, Images. 10. Ychim, les animés.

L'Hiſtoire de la chûte des Anges ne ſe trouvent point dans les Livres de Moïſe; le premier témoignage qu'on en rapporte eſt celui du Prophête Iſaïe, qui apoſtrophant le Roi de Babylone, s'écrie, qu'eſt devenu l'exacteur des tributs! les ſapins & les cedres ſe réjouiſſent de ſa chûte, comment es-tu tombée du Ciel, ô Helel, étoile du matin? On a traduit cet *Helel*, par le mot Latin *Lucifer*; & enſuite par un ſens Allégorique on a donné le nom de Lucifer au Prince des Anges qui firent la guerre dans le Ciel; & enfin ce nom qui ſignifie phoſphore & aurore, eſt devenu le nom du Diable.

La Religion Chrétienne eſt fondée ſur la chûte des Anges. Ceux qui ſe révolterent furent précipités des ſphères qu'ils habitaient dans l'Enfer au centre de la Terre, & devinrent Diables. Un Diable tenta Eve ſous la figure du Serpent & damna le genre-humain. Jeſus vint racheter le genre-humain & triompher du Diable qui nous tente encore. Cependant cette tradition fondamentale ne ſe trouve que dans le livre apocrife d'Enoch, & encore y eſt-elle d'une manière toute différente de la tradition reçue.

St. Auguſtin dans ſa 109e. Lettre, ne fait nulle dif-

ficulté d'attribuer des corps déliés & agiles aux bons & aux mauvais Anges. Le Pape Grégoire second a réduit à neuf Chœurs, à neuf Hiérarchies ou Ordres, les dix Chœurs des Anges reconnus par les Juifs; ce sont les Séraphins, les Chérubins, les Thrônes, les Dominations, les Vertus, les Puissances, les Archanges, & enfin les Anges qui donnent le nom aux huit autres Hiérarchies.

Les Juifs avoient dans le Temple deux Chérubins ayant chacun deux têtes, l'une de bœuf & l'autre d'aigle, avec six ailes. Nous les peignons aujourd'hui sous l'image d'une tête volante, ayant deux petites ailes au-dessous des oreilles. Nous peignons les Anges & les Archanges sous la figure de jeunes gens, ayant deux ailes au dos. A l'égard des Thrônes & des Dominations, on ne s'est pas encor avisé de les peindre.

St. Thomas, à la question 108. Article second, dit que les Thrônes sont aussi près de Dieu que les Chérubins & les Séraphins, parce que c'est sur eux que Dieu est assis. Sent a compté mille millions d'Anges. L'ancienne Mythologie des bons & des mauvais Génies ayant passé de l'Orient en Grèce, & à Rome, nous contractâmes cette opinion, en admettant pour chaque homme un bon & un mauvais Ange, dont l'un l'assiste, & l'autre lui nuit depuis sa naissance jusqu'à sa mort; mais on ne sçait pas encore si ces bons & mauvais Anges passent continuellement de leur poste à un autre, ou s'ils sont relevés par d'autres. Consultez sur cet Article la Somme de St. Thomas.

On ne sçait pas précisément où les Anges se tiennent, si c'est dans l'air, dans le vuide, dans les planetes; Dieu n'a pas voulu que nous en fussions instruits.

ANTROPOFAGES.

NOus avons parlé de l'amour. Il eſt dur de paſſe de gens qui ſe baiſent, à gens qui ſe mangent. Il n'eſt que trop vrai qu'il y a eu des Antropofages; nous en avons trouvé en Amérique, il y en a peut-être encore; & les Cyclopes n'étaient pas les ſeuls dans l'Antiquité qui ſe nourriſſent quelquefois de chair humaine. Juvenal rapporte que chez les Egyptiens, ce Peuple ſi ſage, ſi renommé par ſes Loix, ce Peuple ſi pieux qui adorait des crocodiles & des oignons, les Tintirites mangerent un de leurs ennemis tombé entre leurs mains; il ne fait pas ce conte ſur un oui dire, ce crime fut commis preſque ſous ſes yeux, il était alors en Egypte, & à peu de diſtance de Tintire. Il cite à cette occaſion les Gaſcons & les Saguntins qui ſe nourrirent autrefois de la chair de leurs compatriotes.

En 1725 on amena quatre Sauvages du Miſſiſſipi à Fontainebleau, j'eus l'honneur de les entretenir; il y avait parmi eux une Dame du Pays, à qui je demandai ſi elle avait mangé des hommes, elle me répondit très-naïvement qu'elle en avait mangé. Je parus un peu ſcandaliſé; elle s'excuſa en diſant qu'il valoit mieux manger ſon ennemi mort que de le laiſſer devorer aux bêtes, & que les vainqueurs méritaient d'avoir la préférence. Nous tuons en bataille rangée, ou non rangée, nos voiſins, & pour la plus vile récompenſe nous travaillons à la cuiſine des corbeaux & des vers. C'eſt là qu'eſt l'horreur, c'eſt là qu'eſt le crime; qu'importe quand on eſt tué d'être mangé par un ſoldat, ou par un corbeau & un chien?

Nous reſpectons plus les morts que les vivans. Il aurait fallu reſpecter les uns & les autres. Les Nations qu'on nomme policées ont eu raiſon de ne pas mettre leurs ennemis vaincus à la broche; car s'il était permi

de manger ses voisins, on mangerait bientôt ses compatriotes: ce qui serait un grand inconvenient pour les vertus sociales. Mais les Nations policées ne l'ont pas toujours été; toutes ont été long-temps sauvages; & dans le nombre infini de révolutions que ce globe a éprouvées, le genre humain a été tantôt nombreux, tantôt très-rare. Il est arrivé aux hommes ce qui arrive aujourd'hui aux éléphans, aux lions, aux tigres, dont l'espèce a beaucoup diminué. Dans les temps où une contrée était peu peuplée d'hommes, ils avoient peu d'Arts, ils étaient chasseurs. L'habitude de se nourrir de ce qu'ils avaient tué, fit aisément qu'ils traiterent leurs ennemis comme leurs cerfs & leurs sangliers. C'est la superstition qui a fait immoler des victimes humaines, c'est la nécessité qui les a fait manger.

Quel est le plus grand crime, ou de s'assembler pieusement pour plonger un couteau dans le cœur d'une jeune fille ornée de bandelettes à l'honneur de la Divinité, ou de manger un vilain homme qu'on a tué à son corps défendant?

Cependant, nous avons beaucoup plus d'exemples de filles & de garçons sacrifiés, que de filles & de garçons mangés; presque toutes les Nations connues ont sacrifié des garçons & des filles. Les Juifs en immolaient. Cela s'appelait l'anathême; c'était un veritable sacrifice, & il est ordonné au 29e Chapitre du Lévitique, de ne point épargner les ames vivantes qu'on aura vouées; mais il ne leur est prescrit en aucun endroit d'en manger, on les en menace seulement; & Moïse, comme nous avons vû, dit aux Juifs, que s'ils n'observent pas ses cérémonies, non seulement ils auront la gale, mais qu'ils mangeront leurs enfans. Il est vrai que du temps d'Ezechiel les Juifs devaient être dans l'usage de manger de la chair humaine, car il leur prédit au Chapitre 39 que Dieu les fera manger non seulement les chevaux de leurs ennemis, mais encore les cavaliers & les autres guerriers. Cela est positif. Et en effet pourquoi les Juifs n'auraient ils pas été Antropophages? C'eût été la seule chose qui eût manqué au Peuple de Dieu, pour être le plus abominable Peuple de la terre.

J'ai lû dans des Anecdotes de l'Hiſtoire d'Angleterre, du temps de Cromwel, qu'une Chandeliere de Dunkerque vendait d'excellentes chandelles faites avec de la graiſſe d'Anglais. Quelque temps après un de ſes chalans ſe plaignit à elle de ce que ſa chandelle n'était plus ſi bonne; helas! dit-elle, c'eſt que les Anglais nous ont manqué ce mois-ci. Je demande qui était le plus coupable, ou ceux qui égorgeaient des Anglais, ou cette femme qui faiſait des chandelles avec leur ſuif?

APIS.

LE Bœuf Apis était-il adoré à Memphis comme Dieu, comme Symbole, ou comme Bœuf? Il eſt à croire que les Fanatiques voyaient en lui un Dieu, les Sages un ſimple Symbole, & que le ſot Peuple adorait le Bœuf. Cambiſe fit-il bien quand il eût conquis l'Egypte, de tuer ce bœuf de ſa main? Pourquoi non? Il faiſait voir aux imbeciles qu'on pouvait mettre leur Dieu à la broche, ſans que la Nature s'armât pour venger ce ſacrilége. On a fort vanté les Egyptiens. Je ne connais guères de Peuple plus mépriſable; il faut qu'il y ait toujours eu dans leur caractère, & dans leur Gouvernement un vice radical, qui en a toujours fait de vils eſclaves. Je conſens que dans les temps preſqu'inconnus, ils ayent conquis la terre; mais dans les temps de l'Hiſtoire ils ont été ſubjugués par tous ceux qui s'en ſont voulu donner la peine, par les Aſſyriens, par les Grecs, par les Romains, par les Arabes, par les Mammelus, par les Turcs, enfin par tout le monde, excepté par nos Croiſés, attendu que ceux-ci furent plus mal-aviſés que les Egyptiens n'étaient laches. Ce fut la Milice des Mammelus qui battit les Français. Il n'y a peut-être que deux choſes paſſables dans cette Nation; la premiere, que ceux qui adoraient un bœuf ne voulurent jamais contraindre ceux qui adoraient le linge, à chan-

ger de religion ; la seconde, qu'ils ont fait toujours éclore des poulets dans des fours.

On vante leurs pyramides ; mais ce sont des monumens d'un Peuple esclave. Il faut bien qu'on y ait fait travailler toute la Nation, sans quoi on n'aurait pû venir à bout d'élever ces vilaines masses. A quoi servaient-elles ? A conserver dans une petite chambre la momie de quelque Prince, ou de quelque Gouverneur, ou de quelque Intendant, que son ame devait ranimer au bout de mille ans. Mais s'ils espéraient cette résurrection des corps, pourquoi leur ôter la cervelle avant de les embaumer ? Les Egyptiens devaient-ils ressusciter sans cervelle.

APOCALYPSE.

JUSTIN le Martyr, qui écrivait vers l'an 270 de notre Ere, est le premier qui ait parlé de l'Apocalypse ; il l'attribue à l'Apôtre Jean Evangéliste, dans son dialogue avec Triphon, ce Juif lui demande s'il ne croit pas que Jérusalem doit être rétablie un jour ? Justin lui répond, qu'il le croit ainsi avec tous les Chrétiens qui pensent juste. *Il y a eu*, dit-il, *parmi nous un certain personnage nommé Jean, l'un des douze Apôtres de Jesus ; il a prédit que les fidèles passeront mille ans dans Jerusalem.*

Ce fut une opinion long-temps reçue parmi les Chrétiens, que ce regne de mille ans. Cette période était en grand crédit chez les Gentils. Les ames des Egyptiens reprenaient leurs corps au bout de mille années ; les ames du purgatoire chez Virgile, étaient exercées pendant ce même espace de temps, *& mille per annos.* La nouvelle Jérusalem de mille années devaient avoir douze portes, en mémoire des douze Apôtres ; sa forme devait être quarrée ; sa longueur, sa largeur & sa hauteur devait être de douze milles stades, c'est-à-dire, cinq cens lieues, de façon que les maisons devaient avoir aussi

cinq cens lieues de haut. Il eût été assez désagréable de demeurer au dernier étage ; mais enfin, c'est ce que dit l'Apocalypse au chap. 21.

Si Justin est le premier qui attribua l'Apocalypse à S. Jean, quelques personnes ont recusé son témoignage, attendu que dans ce même dialogue avec le Juif Triphon, il dit que selon le récit des Apôtres, Jesus-Christ en descendant dans le Jourdain, fit bouillir les eaux de ce fleuve, & les enflamma, ce qui pourtant ne se trouve dans aucun Ecrit des Apôrres.

Le même S. Justin cite avec confiance les Oracles des Sibylles ; de plus, il prétend avoir vu les restes des petites maisons où furent enfermés les soixante & douze Interprètes dans le Phare d'Egypte du temps d'Hérode. Le témoignage d'un homme qui a eu le malheur de voir ces petites maisons, semble indiquer que l'Auteur devait y être renfermé.

Saint Irenée qui vint après, & qui croyait aussi le regne de mille ans, dit qu'il a appris d'un vieillard, que S. Jean avait fait l'Apocalypse. Mais on a reproché à S. Irenée d'avoir écrit qu'il ne doit y avoir que quatre Evangiles, parce qu'il n'y a que quatre parties du monde, & quatre vents cardinaux, & qu'Ezéchiel n'a vu que quatre animaux. Il appelle ce raisonnement une démonstration. Il faut avouer que la manière dont Irenée démontre, vaut bien celle dont Justin a vu.

Clément d'Alexandrie ne parle dans ses *Eloges*, que d'une Apocalypse de S. Pierre dont on faisait très-grand cas. Tertullien, l'un des grands Partisans du regne de mille ans, non seulement assure que S. Jean a prédit cette résurrection, & ce regne de mille ans dans la Ville de Jérusalem, mais il prétend que cette Jérusalem commençait déjà à se former dans l'air, que tous les Chrétiens de la Palestine, & même les Payens, l'avaient vu pendant quarante jours de suite à la fin de la nuit : mais malheureusement la Ville disparaissait dès qu'il était jour.

Origène dans sa Préface sur l'Evangile de S. Jean, & dans ses Homélies, cite les Oracles de l'Apocalypse, mais il cite également les Oracles des Sibylles. Cependant S. Denis d'Alexandrie, qui écrivait vers le milieu

du troisiéme siécle, dit dans un de ses fragmens, conservés par Eusèbe, que presque tous les Docteurs rejettaient l'Apocalypse, comme un livre destitué de raison; que ce livre n'a point été composé par S. Jean, mais par un nommé Cerinthe, lequel s'était servi d'un grand nom, pour donner plus de poids à ses rêveries.

Le Concile de Laodicée, tenu en 360, ne compta point l'Apocalypse parmi les livres Canoniques. Il était bien singulier que Laodicée, qui était une Eglise à qui l'Apocalypse était adressée, rejettât un trésor destiné particuliérement à elle: & que l'Evêque d'Ephèse qui assistait au Concile, rejettât aussi ce livre de S. Jean, enterré dans Ephèse.

Il était visible à tous les yeux, que S. Jean se remuait toujours dans sa fosse, & faisait continuellement baisser & baisser la terre. Cependant, les mêmes personnages qui étaient sûrs que S. Jean n'était pas bien mort, étaient sûrs aussi qu'il n'avait pas fait l'Apocalypse. Mais ceux qui tenaient pour le regne de mille ans, furent inébranlables dans leur opinion. Sulpice Sévère, dans son Histoire Sacrée Liv. 9. traite d'insensés & d'impies, ceux qui ne recevait pas l'Apocalypse. Enfin, après bien des doutes, après des oppositions de Concile à Concile, l'opinion de Sulpice Sévère a prévalu. La matiere ayant été éclaircie, l'Eglise a decidé que l'Apocalypse est incontestablement de S. Jean; ainsi il n'y a pas d'appel.

Chaque Communion chrétienne s'est attribué les prophéties contenues dans ce livre; les Anglais y ont trouvé les révolutions de la Grande-Bretagne; les Luthériens les troubles d'Allemagne; les Réformés de France, le Regne de Charles IX. & la Régence de Catherine de Medicis: ils ont tous également raison. Bossuet & Newton ont commenté tous deux l'Apocalypse; mais, à tout prendre, les déclamations éloquentes de l'un, & les sublimes découvertes de l'autre, leur ont fait plus d'honneur que leurs Commentaires.

ATHÉE, ATHÉISME.

AUTREFOIS quiconque avait un secret dans un Art, courait risque de passer pour un sorcier ; toute nouvelle Secte était accusée d'égorger des enfans dans les mystères ; & tout Philosophe qui s'écartait du jargon de l'école, était accusé d'Athéisme par les fanatiques & par les fripons, & condamné par les sots.

Anaxagore ose-t il prétendre que le Soleil n'est point conduit par Apollon, monté sur un quadrige ? On l'appelle Athée, & il est contraint de fuir.

Aristote est accusé d'Athéisme par un Prêtre, & ne pouvant faire punir son accusateur, il se retire à Calcis. Mais la mort de Socrate est ce que l'Histoire de la Grèce a de plus odieux.

Aristophane, (cet homme que les Commentateurs admirent, parce qu'il était Grec, ne songeant pas que Socrate était Grec aussi) Aristophane fut le premier qui accoutuma les Athéniens à regarder Socrate comme un Athée.

Ce Poëte comique, qui n'est ni comique ni Poëte, n'aurait pas été admis parmi nous à donner ses farces à la foire St. Laurent ; il me paraît beaucoup plus bas & plus méprisable que Plutarque ne le dépeint. Voici ce que le sage Plutarque dit de ce farceur : » Le langage d'Aristophane sent son misérable char-» lantan, ce sont les pointes les plus basses & les plus » dégoutantes ; il n'est pas même plaisant pour le Peu-» ple, & il est insupportables aux gens de jugement » & d'honneur ; on ne peut souffrir son arrogance, » & les gens de bien détestent la malignité.

C'est donc-là, pour le dire en passant, le Tabarin que Madame Dacier, admiratrice de Socrate, ose admirer : voilà l'homme qui prépara de loin le poison,

dont des Juges infames firent périr l'homme le plus vertueux de la Grèce.

Les Tanneurs, les Cordonniers & les Couturieres d'Athènes applaudirent à une farce dans laquelle on représentait Socrate élevé en l'air dans un panier, annonçant qu'il n'y avait point de Dieu, & se vantant d'avoir volé un manteau en enseignant la Philosophie. Un Peuple entier, dont le mauvais Gouvernement autorisait de si infames licences, méritait bien ce qui lui est arrivé, de devenir l'esclave des Romains, & de l'être aujourd'hui des Turcs.

Franchissons tout l'espace des temps entre la République Romaine & nous. Les Romains bien plus sages que les Grecs, n'ont jamais persécuté aucun Philosophe pour ses opinions. Il n'en est pas ainsi chez les Peuples barbares qui ont succédé à l'Empire Romain. Dès que l'Empereur Fréderic II. a des querelles avec les Papes on l'accuse d'être Athée, & d'être l'Auteur du Livre des trois Imposteurs, conjointement avec son Chancelier de Vineis.

Notre grand Chancelier de l'Hôpital se déclare-t-il contre les persécutions? On l'accuse aussi-tôt d'Athéisme. * *Homo doctus, sed verus Atheos.* Un Jésuite autant au-dessous d'Aristophane, qu'Aristophane est au-dessous d'Homère; un malheureux dont le nom est devenu ridicule parmi les fanatiques mêmes, le Jésuite Garasse, en un mot, trouve par tout des *Athéistes*; c'est ainsi qu'il nomme tous ceux contre lesquels il se déchaine. Il appelle Théodore de Bèze Athéiste; c'est lui qui a induit le Public en erreur sur Vanini.

La fin malheureuse de Vanini ne nous émeut pas d'indignation & de pitié comme celle de Socrate; parce que Vanini n'était qu'un pédant étranger sans mérite; mais enfin, Vanini n'était point Athée, comme on l'a prétendu; il était précisement tout le contraire.

C'était un pauvre Prêtre Napolitain, Prédicateur &

* *Commentarium rerum Gallicarum*, L. 28.

Théologien de son métier ; disputeur à outrance sur les quiddités, & sur les universaux ; *& utrum chimera bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones.* Mais d'ailleurs, il n'y avait en lui veine qui tendit à l'Athéisme. Sa notion de Dieu est de la Théologie la plus saine, & la plus approuvée : » Dieu est son prin» cipe & sa fin, pere de l'une & de l'autre, & n'ayant » besoin ni de l'une, ni de l'autre ; Eternel, sans être » dans le temps ; présent par tout sans être en au» cun lieu. Il n'y a pour lui ni passé, ni futur ; il est » par tout, & hors de tout ; gouvernant tout, & » ayant tout créé ; immuable, infini sans parties ; son » pouvoir est sa volonté, &c.

Vanini se piquait de renouveller ce beau sentiment de Platon, embrassé par Averroès, que Dieu avait créé une chaine d'êtres depuis le plus petit jusqu'au plus grand, dont le dernier chainon est attaché à son Thrône éternel ; idée, à la vérité, plus sublime que vraie, mais qui est aussi éloignée de l'Athéisme, que l'être du néant.

Il voyagea pour faire fortune & pour disputer ; mais malheureusement la dispute est le chemin opposé à la fortune ; on se fait autant d'ennemis irréconciliables qu'on trouve de sçavans ou de pédans, contre lesquels on argumente. Il n'y eut point d'autre source du malheur de Vanini ; sa chaleur & sa grossiéreté dans la dispute lui valut la haine de quelques Théologiens ; & ayant eu une querelle avec un nommé Francon ou Franconi, ce Francon ami de ses ennemis, ne manqua pas de l'accuser d'être Athée enseignant l'Athéisme.

Ce Francon, ou Franconi, aidé de quelques témoins, eut la barbarie de soutenir à la confrontation, ce qu'il avait avancé. Vanini, sur la sellette, interrogé sur ce qu'il pensait de l'existence de Dieu, répondit qu'il adorait avec l'Eglise un Dieu en trois personnes. Ayant pris à terre une paille, il suffit de ce fêtu, dit-il, pour prouver qu'il y a un Créateur. Alors il prononça un très-beau discours sur la végétation & le mouvement, & sur la nécessité d'un Être suprê-

ne, sans lequel il n'y aurait ni mouvement ni végétation.

Le Président Grammont qui était alors à Toulouse, rapporte ce discours dans son Histoire de France, aujourd'hui si oubliée, & le même Grammont, par un préjugé inconcevable, prétend que Vanini disait tout cela *par vanité, ou par crainte, plutôt que par une persuasion intérieure.*

Sur quoi peut être fondé ce jugement téméraire & atroce du Président Grammont? Il est évident que sur la reponse de Vanini, on devait l'absoudre de l'accusation d'Athéisme. Mais qu'arriva-t-il? Ce malheureux Prêtre étranger se mêlait aussi de médecine; on trouva un gros crapaud vivant, qu'il conservait chez lui dans un vase plein d'eau; on ne manqua pas de l'accuser d'être sorcier. On soutint que ce crapaud était le Dieu qu'il adorait, on donna un sens impie à plusieurs passages de ses Livres, ce qui est très-aisé & très-commun, en prenant les objections pour les réponses, en interprétant avec malignité quelque phrase louche, en empoisonnant une expression innocente. Enfin la faction qui l'opprimait, arracha des Juges l'arrêt qui condamna ce malheureux à la mort.

Pour justifier cette mort il fallait bien accuser cet infortuné de ce qu'il y avait de plus affreux. Le Minime & très-Minime Mersenne a poussé la démence jusqu'à imprimer que Vanini était parti de Naples avec douze de ses Apôtres, pour aller convertir toutes les Nations à l'Athéisme. Quelle pitié! Comment un pauvre Prêtre aurait-il pû avoir douze hommes à ses gages? Comment aurait-il pû persuader douze Napolitains de voyager à grands frais pour répandre partout cette abominable & révoltante doctrine au péril de leur vie? Un Roi serait-il assez puissant pour payer douze Prédicateurs d'Athéisme? Personne, avant le Pere Mersenne, n'avait avancé une si énorme absurdité. Mais après lui on l'a répétée, on en a infecté les Journaux, les Dictionnaires Historiques; & le monde qui aime l'extraordinaire, a cru sans examen cette fable.

Bayle lui-même, dans ses Pensées diverses, parle de

Vanini comme d'un Athée : il se sert de cet exemple pour appuyer son paradoxe qu'*une société d'Athées peut subsister ;* il assure que Vanini était un homme de mœurs très-réglées, & qu'il fut le martyr de son opinion philosophique. Il se trompe également sur ces deux points. Le Prêtre Vanini nous apprend dans ses Apologues faits à l'imitation d'Erasme, qu'il avait eu une maîtresse nommée Isabelle. Il était libre dans ses écrits comme dans sa conduite ; mais il n'était point Athée.

Un siécle après sa mort, le sçavant La Croze, & celui qui a pris le nom de *Philalète*, ont voulu le justifier ; mais comme personne ne s'intéresse à la mémoire d'un malheureux Napolitain, très-mauvais Auteur, presque personne ne lit ces apologies.

Le Jésuite Hardouin, plus sçavant que Garasse, & non moins téméraire, accuse d'Athéisme, dans son Livre *Athei detecti*, les Descartes, les Arnaulds, les Pascals, les Nicoles, les Malebranches ; heureusement ils n'ont pas eu le sort de Vanini.

De tous ces faits, je passe à la question de morale agitée par Bayle, sçavoir, *si une société d'Athées pourrait subsister ?* Remarquons d'abord sur cet article, quelle est l'enorme contradiction des hommes dans la dispute ; ceux qui se sont élevés contre l'opinion de Bayle avec le plus d'emportement, ceux qui lui ont nié, avec le plus d'injure, la possibilité d'une société d'Athées, ont soutenu depuis avec la même intrépidité, que l'Athéisme est la religion du Gouvernement de la Chine.

Ils se sont assurément bien trompés sur le Gouvernement Chinois ; ils n'avaient qu'à lire les Edits des Empereurs de ce vaste Pays, ils auraient vu que ces Edits sont des sermons, & que par tout il y est parlé de l'Être suprême, Gouverneur, Vengeur, & Rémunérateur.

Mais en ce même-temps ils ne se sont pas moins trompés sur l'impossibilité d'une société d'Athées ; & je ne sçais comment Mr. Bayle a pû oublier un exemple frapant qui aurait pû rendre sa cause victorieuse.

En quoi une société d'Athées parait-elle impossi-

Ile ? C'eſt qu'on juge que des hommes qui n'auraient pas de frein, ne pourraient jamais vivre enſemble, que les Loix ne peuvent rien contre les crimes ſecrets, qu'il faut un Dieu Vengeur qui puniſſe dans ce monde-ci ou dans l'autre les méchans échappés à la Juſtice humaine.

Les Loix de Moïſe, il eſt vrai, n'enſeignaient point une vie à venir, ne menaçaient point des châtimens après la mort, n'enſeignaient point aux premiers Juifs l'immortalité de l'ame ; mais les Juifs, loin d'être Athées, loin de croire ſe ſouſtraire à la vengeance Divine, étaient les plus religieux de tous les hommes. Non ſeulement ils croyaient l'exiſtence d'un Dieu éternel : mais ils les croyaient toujours préſent parmi eux ; ils tremblaient d'être punis dans eux-mêmes, dans leurs femmes, dans leurs enfans, dans leur poſtérité, juſqu'à la quatriéme génération ; & ce frein était très-puiſſant.

Mais, chez les Gentils, pluſieurs Sectes n'avaient aucun frein ; les ſceptiques doutaient de tout ; les Académiciens ſuſpendaient leur jugement ſur tout ; les Epicuriens étaient perſuadés que la Divinité ne pourrait ſe mêler des affaires des hommes ; & dans le fonds, ils n'admettaient aucune Divinité. Ils étaient convaincus que l'ame n'eſt point une ſubſtance, mais une faculté qui naît & qui périt avec le corps, par conſéquent ils n'avaient aucun joug que celui de la morale & de l'honneur. Les Sénateurs & les Chevaliers Romains étaient de véritables Athées, car les Dieux n'exiſtaient pas pour des hommes qui ne croyaient rien et n'eſpéraient rien d'eux. Le Sénat Romain était donc réellement une aſſemblée d'Athées du temps de Céſar & de Cicéron.

Ce grand Orateur dans ſa harangue pour Cluentius, dit à tout le Sénat aſſemblé, *quel mal lui fait la mort ? Nous répétons toutes les fables inepties des enfers, qu'eſt-ce donc que la mort lui a ôté ?* Rien que le ſentiment des douleurs.

Céſar, l'ami de Catilina, voulant ſauver la vie de ſon ami, contre ſe même Ciceron, ne lui objecte-t-il pas que ce n'eſt point punir un criminel que de le faire

re mourir, que la mort *n'eſt rien*, que c'eſt ſeulement la fin de nos maux, que c'eſt un moment plus heureux que fatal ? Ciceron, & tout le Sénat ne ſe rendent-ils pas à ces raiſons ? Les Vainqueurs & les Légiſlateurs de l'Univers connu, formaient donc viſiblement une ſociété d'hommes qui ne craignaient rien des Dieux, qui étaient de véritables Athées ?

Bayle examine enſuite ſi l'Idolâtrie eſt plus dangereuſe que l'Athéiſme, ſi c'eſt un crime plus grand de ne point croire à la Divinité que d'avoir d'elle des opinions indignes ; il eſt en cela du ſentiment de Plutarque ; il croit qu'il vaut mieux n'avoir nulle opinion, qu'une mauvaiſe opinion ; mais, n'en déplaiſe à Plutarque, il eſt évident qu'il valait infiniment mieux pour les Grecs de craindre Cérès, Neptune & Jupiter, que de ne rien craindre du tout ; il eſt clair que la ſainteté des ſermens eſt néceſſaire, & qu'on doit ſe fier davantage à ceux qui penſent qu'un faux ſerment ſera puni, qu'à ceux qui penſent qu'ils peuvent faire un faux ſerment avec impunité. Il eſt indubitable que dans une Ville policée, il eſt infiniment plus utile d'avoir une Religion *(* même mauvaiſe *)* que de n'en avoir point du tout.

Il parait donc que Bayle devait plutôt examiner quel eſt le plus dangereux, du Fanatiſme ou de l'Athéiſme. Le Fanatiſme eſt certainement mille fois plus funeſte ; car l'Athéiſme n'inſpire point de paſſion ſanguinaire, mais le Fanatiſme en inſpire : l'Athéiſme ne s'oppoſe pas aux crimes, mais le Fanatiſme le fait commettre. Suppoſons avec l'Auteur du *Commentarium rerum Gallicarum*, que le Chancelier de l'Hôpital fut Athée, il n'a fait que de ſages Loix, & n'a conſeillé que la modération & la concorde. Les Fanatiques commirent les maſſacres de la S. Barthelemi. Hobbes paſſa pour un Athée, il mena une vie tranquille & innocente. Les Fanatiques de ſon temps inondèrent de ſang l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande. Spinoſa était non-ſeulement Athée, mais il enſeigna l'Athéiſme ; ce ne fut pas lui aſſurément qui eut part à l'aſſaſſinat juridique de Barneveldt, ce ne fut pas lui qui déchira les deux freres

de Wit en morceaux, & qui les mangea sur le gril.

Les Athées sont pour la plûpart des savans hardis & égarés qui raisonnent mal, & qui ne pouvant comprendre la création, l'origine du mal, & d'autres difficultés, ont recours à l'hypothèse de l'éternité des choses, & de là nécessité.

Les ambitieux, les voluptueux n'ont guères le temps de raisonner, & d'embrasser un mauvais système; ils ont autre chose à faire qu'à comparer Lucrèce avec Socrate. C'est ainsi que vont les choses parmi nous.

Il n'en était pas ainsi du Sénat de Rome qui était presque tout composé d'Athées, de théorie & de pratique, c'est-à-dire qui ne croyaient ni à la Providence, ni à la vie future; ce Sénat était une assemblée de Philosophes, de voluptueux & d'ambitieux, tous très-dangereux, & qui perdirent la République.

Je ne voudrais pas avoir à faire à un Prince Athée, qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier; je suis bien sûr que je serais pilé. Je ne voudrais pas, si j'étais souverain, avoir à faire à des Courtisans Athées, dont l'intérêt serait de m'empoisonner; il me faudrait prendre au hazard du contrepoison tous les jours. Il est donc absolument nécessaire pour les Princes & pour les Peuples, que l'idée d'un Etre suprême, créateur, gouverneur, rémunérateur & vengeur soit profondément gravée dans les esprits.

Il y a des Peuples Athées, dit Bayle dans ses Pensées sur les Cometes. Les Caffres, les Hottentots, les Topinamboux, & beaucoup d'autres petites Nations, n'ont point de Dieu; ils ne le nient ni ne l'affirment, ils n'en ont jamais entendu parler; dites leur qu'il y en a un, ils le croiront aisément; dites leur que tout se fait par la nature des choses, ils vous croiront de même. Prétendre qu'ils sont Athées est la même imputation que si on disait qu'ils sont anti-Cartésiens, ils ne sont ni pour, ni contre Descartes. Ce sont de vrais enfans; un enfant n'est ni Athée, ni Déiste, il n'est rien.

Quelle conclusion tirerons-nous de tout ceci? Que l'Athéisme est un monstre très-pernicieux dans ceux qui gouvernent, qu'il l'est aussi dans les Gens de cabinet,

quoique leur vie soit innocente, parce que de leur cabinet ils peuvent percer jusqu'à ceux qui sont en place; que s'il n'est pas si funeste que le Fanatisme, il est presque toujours fatal à la vertu. Ajoutons surtout qu'il y a moins d'Athées aujourd'hui, que jamais, depuis que les Philosophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant sans germe, aucun germe sans dessein, &c. & que le bled ne vient point de pourriture.

Des Géométres non Philosophes ont rejetté les causes finales, mais les vrais Philosophes les admettent; &, comme l'a dit un Auteur connu, un Catéchiste annonce Dieu aux enfans, & Newton le démontre aux sages.

BAPTÉME.

BAPTÊME, mot grec qui signifie immersion. Les hommes qui se conduisent toujours par les sens, imaginerent aisément que ce qui lavait le corps, lavait aussi l'ame. Il y avait de grandes cuves dans les souterrains des Temples d'Egypte pour les Prêtres & pour les initiés. Les Indiens de temps immémorial se sont purifiés dans l'eau du Gange, & cette cérémonie est encore fort en vogue. Elle passa chez les Hébreux; on y baptisait tous les Etrangers qui embrassaient la Loi Judaique, & qui ne voulaient pas se soumettre à la circoncision, les femmes surtout, à qui on ne faisait pas cette opération, & qui ne la subissaient qu'en Ethiopie, étaient baptisées; c'était une regénération; cela donnait une nouvelle ame, ainsi qu'en Egypte. Voyez sur cela *Epiphane*, *Maimonide*, & la *Gemmare*.

Jean baptisa dans le Jourdain, & même il baptisa Jesus, qui pourtant ne baptisa jamais personne, mais qui daigna consacrer cette ancienne cérémonie. Tout signe est indifférent par lui-même, & Dieu attache sa grace au signe qu'il lui plait de choisir. Le Baptême fut bientôt le premier rite & le sceau de la Religion Chrétien-

ne. Cependant, les quinze premiers Evêques de Jérusalem furent tous circoncis, il n'est pas sûr qu'ils fussent baptisés.

On abusa de ce Sacrement dans les premiers siécles du Christianisme ; rien n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le Baptême. L'exemple de l'Empereur Constantin en est une assez bonne preuve. Voici comme il raisonnait. » Le Baptême purifie tout ; » je peux donc tuer ma femme, mon fils & tous mes pa» rens, après quoi je me ferai baptiser, & j'irai au Ciel ; « comme de fait, il n'y manqua pas. Cet exemple était dangereux ; peu à peu la coutume s'abolit d'attendre la mort pour se mettre dans le bain sacré.

Les Grecs conserverent toujours le Baptême par immersion : les Latins vers la fin du huitiéme siécle, ayant étendu leur Religion dans les Gaules & la Germanie, & voyant que l'immersion pouvait faire périr les enfans dans des pays froids, substituerent la simple aspersion, ce qui les fit souvent anathématiser par l'Eglise Grecque.

On demanda à S. Cyprien Evêque de Carthage, si ceux-là étaient réellement baptisés, qui s'étaient fait seulement arroser tout le corps ? Il répond dans sa 76 Lettre, que plusieurs Eglises ne croyaient pas que ces arrosés fussent chrétiens ; que pour lui il pense qu'ils sont chrétiens, mais qu'ils ont une grace infiniment moindre que ceux qui ont été plongés trois fois selon l'usage.

On était initié chez les Chrétiens dès qu'on avait été plongé ; avant ce temps on n'était que catécumène. Il fallait pour être initié avoir des répondans, des cautions, qu'on appellait d'un nom qui répond à *parains*, afin que l'Eglise s'assurât de la fidélité des nouveaux Chrétiens, & que les Mystères ne fussent point divulgués. C'est pourquoi dans les premiers siécles, les Gentils furent généralement aussi mal instruits des Mystères des Chrétiens, que ceux-ci l'étaient des Mystères d'Isis & d'Eleusine.

Cyrille d'Alexandrie, dans son Ecrit contre l'Empereur Julien, s'exprime ainsi ; *je parlerais du Baptême si*

Je ne craignais que mon discours ne parvint à ceux qui ne sont pas initiés.

Dès le second siécle, on commença à baptiser des enfans; il était naturel que les Chrétiens désirassent que leurs enfans, qui auraient été damnés sans ce Sacrement, en fussent pourvûs. On conclut enfin qu'il fallait le leur administrer au bout de huit jours, parce que chez les Juifs c'était à cet âge qu'ils étaient circoncis. L'Eglise Grecque est encore dans cet usage. Cependant au troisieme siécle la coutume l'emporta de ne se faire baptiser qu'à la mort.

Ceux qui mouraient dans la premiere semaine étaient damnés, selon les Peres de l'Eglise les plus rigoureux. Mais Pierre Chrisologue au cinquiéme siécle, imagina les Limbes, espèce d'enfer mitigé, & proprement bord d'enfer, fauxbourg d'enfer, où vont les petits enfans morts sans Baptême, & où étaient les Patriarches avant la descente de Jesus-Christ aux Enfers. De sorte que l'opinion que Jesus-Christ était descendu aux Limbes, & non aux enfers, a prévalu depuis.

Il a été agité, si un Chrétien dans les déserts d'Arabie pouvait être baptisé avec du sable; on a répondu que non: si on pouvait baptiser avec de l'eau-rose, & on a décidé qu'il fallait de l'eau pure, que cependant on pouvait se servir d'eau bourbeuse. On voit aisément que toute cette discipline a dépendu de la prudence des premiers Pasteurs qui l'ont établie.

BEAU, BEAUTÉ.

DEMANDEZ à un crapaud ce que c'est que la beauté, le grand beau, le to kalon? Il vous répondra que c'est sa femelle avec deux gros yeux ronds, sortans de sa petite tête, une gueule large & plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un Négre de Guinée, le beau est pour lui une peau noire huileuse, des yeux enfoncés, un nez épaté.

Interrogez le Diable, il vous dira que le beau eſt une paire de cornes, quatre griffes & une queue. Conſultez enfin les Philoſophes, ils vous répondront par du galimatias; il leur faut quelque choſe de conforme à l'archetipe du beau en eſſence, au to kalon.

J'aſſiſtais un jour à une Tragédie auprès d'un Philoſophe; que cela eſt beau! diſoit-il. Que trouvez-vous là de beau? lui dis-je; c'eſt, dit-il, que l'Auteur a atteint ſon but. Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien? Elle a atteint ſon but, lui dis-je, voilà une belle médecine; il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine eſt belle: & que pour donner à quelque choſe le nom de beauté, il faut qu'elle vous cauſe de l'admiration & du plaiſir. Il convint que cette Tragédie lui avait inſpiré ces deux ſentimens, & que c'était là le to kalon, le beau.

Nous fimes un voyage en Angleterre: on y joua la même Piéce, parfaitement traduite; elle fit bailler tous les ſpectateurs. Oh, oh, dit-il, le to kalon n'eſt pas le même pour les Anglais & pour les Français. Il conclut après bien des réfléxions, que le beau eſt ſouvent très-peu relatif, comme ce qui eſt décent au Japon eſt indécent à Rome; & ce qui eſt de mode à Paris ne l'eſt pas à Pekin; & il s'épargna la peine de compoſer un long traité ſur le beau.

BÊTES.

QUELLE pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les bêtes ſont des machines, privées de connaiſſance & de ſentiment, qui font toujours leurs opérations de la même maniere, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien! &c.

Quoi, cet oiſeau qui fait ſon nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il eſt dans un angle, & en cercle ſur un arbre; cet oiſeau fait tout de la même façon? Ce chien

de chasse que tu as discipliné pendant trois mois, n'en sçait-il pas plus au bout de ce temps, qu'il n'en sçavait avant les leçons ? Le serin à qui tu apprends un air, le repete-t-il dans l'instant ? N'employes-tu pas un temps considérable à l'enseigner ? N'as-tu pas vû qu'il se méprend & qu'il se corrige ?

Est-ce parce que je te parle, que tu juges que j'ai du sentiment, de la mémoire, des idées ? Eh bien je ne te parles pas ; tu me vois entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je me souviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joie. Tu juges que j'ai éprouvé le sentiment de l'affliction & celui du plaisir, que j'ai de la mémoire & de la connoissance.

Porte donc le même jugement sur ce chien qui a perdu son maître, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maison agité, inquiet, qui descend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans son cabinet le maître qu'il aime, & qui lui témoigne sa joie par la douceur de ses cris, par ses sauts, par ses caresses.

Des barbares saisissent ce chien, qui l'emporte si prodigieusement sur l'homme en amitié ; ils le clouent sur une table, & ils le disséquent vivant pour te montrer les veines mezaraïques. Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de sentiment qui sont dans toi. Réponds moi, Machiniste ; la Nature a-t-elle arrangé tous les ressorts du sentiment dans cet animal, afin qu'il ne sente pas ? A-t-il des nerfs pour être insensible ? Ne suppose point cette impertinente contradiction dans la Nature.

Mais les maîtres de l'école demandent ce que c'est que l'ame des bêtes ? Je n'entends pas cette question. Un arbre a la faculté de recevoir dans ses fibres sa sève qui circule, de déployer les boutons de ses feuilles & de ses fruits ; me demanderez-vous ce que c'est que l'ame de cet arbre ? Il a reçu ces dons ; l'animal a reçu ceux du sentiment, de la mémoire, d'un certain nombre d'idées. Qui a faits tous ces dons ? Qui

a donné toutes ces facultés? Celui qui fait croître l'herbe des Champs, & qui fait graviter la terre vers le soleil.

Les ames des Bêtes ſont des formes ſubſtancielles, a dit Ariſtote, & après Ariſtote l'Ecole Arabe, & après l'Ecole Arabe, l'Ecole Angélique, & après l'Ecole Angélique la Sorbonne, & après la Sorbonne perſonne au monde.

Les ames des bêtes ſont matérielles, crient d'autres Philoſophes. Ceux-là n'ont pas fait plus de fortune que les autres. On leur a en vain demandé ce que c'eſt qu'une ame matérielle; il faut qu'ils conviennent que c'eſt de la matière qui a ſenſation; mais qui lui a donné cette ſenſation? C'eſt une ame matérielle, c'eſt-à-dire que c'eſt de la matière qui donne de la ſenſation à de la matière, ils ne ſortent pas de ce cercle.

Ecoutez d'autres bêtes raiſonnant ſur les bêtes; leur ame eſt un être ſpirituel qui meurt avec le corps: mais quelle preuve en avez-vous? Quelle idée avez-vous de cet Etre ſpirituelle, qui, à la vérité, a du ſentiment, de la mémoire, & ſa meſure d'idées & de combinaiſons, mais qui ne pourra jamais ſçavoir ce que ſçait un enfant de ſix ans. Sur quel fondement imaginez-vous que cet Etre qui n'eſt pas corps périt avec le corps? Les plus grandes bêtes ſont ceux qui ont avancé que cette ame n'eſt ni corps ni eſprit. Voilà un beau ſyſtême. Nous ne pouvons entendre par eſprit que quelque choſe d'inconnu qui n'eſt pas corps. Ainſi le ſyſtême de ces Meſſieurs, revient à ceci, que l'ame des bêtes eſt une ſubſtance qui n'eſt ni corps ni quelque choſe qui n'eſt point corps.

D'où peuvent procéder tant d'erreurs contradictoires? De l'habitude où les hommes ont toujours été d'examiner ce qu'eſt une choſe, avant de ſçavoir ſi elle exiſte. On appelle la languette, la ſoupape d'un ſoufflet, l'ame du ſoufflet. Qu'eſt-ce que cet ame? C'eſt un nom que j'ai donné à cette ſoupape qui baiſſe, laiſſe entrer l'air, ſe releve, & le pouſſe par un tuyau, quand je fais mouvoir le ſoufflet.

Il n'y a point là une ame diſtincte de la machine.

Mais qui fait mouvoir le soufflet des animaux? Je vous l'ai déjà dit, celui qui fait mouvoir les astres. Le Philosophe qui a dit, *Deus est anima brutorum*, avait raison : mais il devait aller plus loin.

BIEN.

SOUVERAIN BIEN.

L'ANTIQUITÉ a beaucoup disputé sur le Souverain bien; autant aurait-il valu demander ce que c'est que le souverain bleu, ou le souverain ragoût, le souverain marcher, le souverain lire, &c.

Chacun met son bien où il peut, & en a autant qu'il peut à sa façon.

Quid dem, quid non dem, renuis tu quod jubet alter.
Castor gaudet equis, ovo prognatus eodem pugnis.

Le plus grand bien est celui qui vous délecte avec tant de force qu'il vous met dans l'impuissance totale de sentir autre chose; comme le plus grand mal est celui qui va jusqu'à nous priver de tout sentiment. Voilà les deux extrêmes de la Nature humaine, & ces deux momens sont courts.

Il n'y a ni extrêmes délices, ni extrêmes tourmens qui puissent durer toute la vie : le souverain bien & le souverain mal sont des chimères.

Nous avons la belle Fable de Crantor; il fait comparaître aux Jeux Olimpiques la Richesse, la Volupté, la Santé, la Vertu; chacune demande la pomme : la Richesse dit, c'est moi qui suis le souverain bien, car avec moi on achete tous les biens; la Volupté dit, la pomme m'appartient, car on ne demande la richesse que pour m'avoir : la Santé assure que sans elle il n'y a point de volupté, & que la richesse est inutile : en-

fin la Vertu représente qu'elle est au dessus des trois autres, parce qu'avec de l'or, des plaisirs & de la santé, on peut se rendre très-misérable si on se conduit mal. La Vertu eut la pomme.

La Fable est très-ingénieuse, mais elle ne résout point la question absurde du souverain bien. La vertu n'est pas un bien, c'est un devoir, elle est d'un genre différent, d'un ordre supérieur; elle n'a rien à voir aux sensations douloureuses, ou agréables. L'homme vertueux avec la pierre & la goutte, sans appui, sans amis, privé du nécessaire, persécuté, enchaîné par un tyran voluptueux qui se porte bien, est très-malheureux; & le persécuteur insolent qui caresse une nouvelle maîtresse sur son lit de pourpre est très-heureux. Dites que le Sage persécuté est préférable à son insolent persécuteur, dites que vous aimez l'un, & que vous détestez l'autre; mais avouez que le Sage dans les fers enrage. Si le Sage n'en convient pas, il vous trompe c'est un charlatan.

TOUT EST BIEN.

CE fut un beau bruit dans les écoles, & même parmi les gens qui raisonnent, quand Leibnitz en paraphrasant Platon bâtit son édifice du meilleur des mondes possibles, & qu'il imagina que tout allait au mieux. Il affirma dans le Nord de l'Allemagne que Dieu ne pouvait faire qu'un seul monde. Platon lui avait au moins laissé la liberté d'en faire cinq : par la raison qu'il n'y a que cinq corps solides réguliers, le tétraèdre, ou la pyramide à trois faces, avec la baze égale, le cube, l'éxaèdre, le dodécaèdre, l'icosaèdre. Mais comme notre monde n'est de la forme d'aucun des cinq corps de Platon, il devait permettre à Dieu une sixième maniere.

Laissons-là le divin Platon. Leibnitz, qui était assurément meilleur géomètre que lui, & plus profond mé-

taphysicien, rendit donc le service au genre-humain de lui faire voir que nous devons être très-contens, & que Dieu ne pouvait pas davantage pour nous: qu'il avait nécessairement choisi entre tous les partis possibles, le meilleur, sans contredit.

Que deviendra le péché originel? Lui criait-on. Il deviendra ce qu'il pourra, disaient Leibnitz & ses amis: mais en public il écrivait que le péché originel entrait nécessairement dans le meilleur des mondes.

Quoi! être chassé d'un lieu de délices, où l'on aurait vécu à jamais, si on n'avait pas mangé une pomme? Quoi? faire dans la misere, des enfans misérables qui souffriront tout, qui feront tout souffrir aux autres? Quoi! éprouver toutes les maladies, sentir tous les chagrins, mourir dans la douleur, & pour rafraichissement être brûlé dans l'eternité des siecles; ce partage est-il bien ce qu'il y avait de meilleur? Cela n'est pas trop *bon* pour nous; & en quoi cela peut-il être bon pour Dieu?

Leibnitz sentait qu'il n'y avait rien à répondre; aussi fit-il de gros Livres dans lesquels il ne s'entendait pas.

Nier qu'il y ait du mal, cela peut être dit en riant par un Lucullus qui se porte bien, & qui fait un bon dîner avec ses amis & sa maitresse dans le sallon d'Appollon; mais, qu'il mette la tête à la fenêtre, il verra des malheureux; qu'il ait la fiévre, il le sera lui-même.

Je n'aime point à citer; c'est d'ordinaire une besogne épineuse; on néglige ce qui précède & ce qui suit l'endroit qu'on cite, & on s'expose à mille querelles; il faut pourtant que je cite Lactance, Pere de l'Eglise; qui dans son chap. 13 de la Colere de Dieu, fait parler ainsi Epicure.

» Ou Dieu veut ôter le mal de ce monde, & ne » le peut; ou il le peut, & ne le veut pas; ou il ne » le peut, ni ne le veut; ou enfin il le veut & le peut. » S'il le veut & ne le peut pas, c'est impuissance, ce » qui est contraire à la Nature de Dieu, s'il le peut » & ne le veut pas, c'est méchanceté, & cela est » non moins contraire à sa Nature, s'il ne le veut ni

» ne le peut, c'eſt à la fois méchanceté & impuiſſan-
» ce; s'il le veut & le peut (ce qui ſeul de ces parties
» convient à Dieu,) d'où vient donc le mal ſur la
» terre?

L'argument eſt preſſant, auſſi Lactance y répond fort mal, en diſant que Dieu veut le mal, mais qu'il nous a donné la ſageſſe avec laquelle on acquiert le bien. Il faut avouer que cette réponſe eſt bien faible en comparaiſon de l'objection; car elle ſuppoſe que Dieu ne pouvait donner la ſageſſe qu'en produiſant le mal; & puis, nous avons une plaiſante ſageſſe!

L'origine du mal a toujours été un abyſme dont perſonne n'a pû voir le fond. C'eſt ce qui réduiſit tant d'anciens Philoſophes & des Légiſlateurs à recourir à deux principes, l'un bon, l'autre mauvais. Tiphon était le mauvais principe chez les Egyptiens, Ariimane chez les Perſes. Les Manichéens adopterent, comme on ſçait, cette théologie; mais comme ces gens-là n'avaient jamais parlé ni au bon, ni au mauvais principe, il ne faut pas les en croire ſur leur parole.

Parmi les abſurdités dont ce monde regorge, & qu'on peut mettre au nombre de nos maux, ce n'eſt pas une abſurdité légere, que d'avoir ſuppoſé deux Etres tout-puiſſants, ſe battant à qui des deux mettrait plus du ſien dans ce monde, & faiſant un traité comme les deux Médecins de Moliere: paſſez moi l'émétique, & je vous paſſerai la ſaignée.

Baſilide, après les Platoniciens, prétendit, dès le premier ſiécle de l'Egliſe, que Dieu avait donné notre monde à faire à ſes derniers anges; & que ceux-ci n'étant pas habiles, firent les choſes telles que nous les voyons. Cette fable théologique tombe en pouſſiere par l'objection terrible, qu'il n'eſt pas dans la nature d'un Dieu tout puiſſant & tout ſage, de faire bâtir un monde par des Architectes qui n'y entendent rien.

Simon qui a ſenti l'objection, la prévient en diſant, que l'Ange qui préſidait à l'attelier eſt damné pour avoir ſi mal fait ſon ouvrage; mais la brûlure de cet Ange ne nous guérit pas.

L'avanture de Pandore chez les Grecs, ne répond

pas mieux à l'objection. La boëte où se trouvent tous les maux, & au fond de laquelle reste l'espérance, est à la vérité une allégorie charmante ; mais cette Pandore ne fut faite par Vulcain que pour se venger de Prométhée, qui avait fait un homme avec de la boue.

Les Indiens n'ont pas mieux rencontré ; Dieu ayant créé l'homme, il lui donna une drogue qui lui assurait une santé permanente, l'homme chargea son âne de la drogue, l'âne eut soif, le serpent lui enseigna une fontaine, & pendant que l'âne buvait, le serpent prit la drogue pour lui.

Les Syriens imaginerent que l'homme & la femme avant été créés dans le quatriéme ciel, ils s'aviserent de manger d'une galette, au lieu de l'embroisie qui était leur mets naturel. L'ambroisie s'exhalait par les pores, mais après avoir mangé de la galette, il fallait aller à la selle. L'homme & la femme prierent un Ange de leur enseigner où était la garderobe. Voyez-vous, leur dit l'Ange, cette petite planette, grande comme rien, qui est à quelque soixante millions de lieues d'ici, c'est là le privé de l'univers, allez y au plus vite : ils y allerent, on les y laissa ; & c'est depuis ce temps que notre monde fut ce qu'il est.

On demandra toujours aux Syriens, pourquoi Dieu permit que l'homme mengeât la galette, & qu'il nous en arrivât une foule de maux si épouvantable ?

Je passe vite de ce quatriéme Ciel à Mylord Bolingbroke, pour ne pas m'ennuyer. Cet homme, qui avait sans doute un grand génie, donna au célébre Pope son plan du *tout est bien*, qu'on retrouve en effet mot pour mot dans les Œuvres posthumes de Mylord Bolingbroke, & que Mylord Shaftsbury avait auparavant inséré dans ses caractéristiques. Lisez Shaftsbury dans le Chapitre des Moralistes, vous y verrez ces paroles.

» On a beaucoup à répondre à ces plaintes des défauts de la Nature. Comment est-elle sortie si impuissante & si défectueuse des mains d'un Etre si parfait ? Mais je nie qu'elle soit défectueuse.... sa beauté résulte des contrariétés, & la concorde universelle naît d'un combat perpétuel.... Il faut que chaque être

» ſoit immolé à d'autres ; les végétaux aux animaux ;
» les animaux à la terre.... & les loix du pouvoir cen-
» tral & de la gravitation, qui donnent aux Corps cé-
» leſtes leur poids & leur mouvement, ne ſeront point
» dérangés pour l'amour d'un chétif animal, qui tout
» protégé qu'il eſt par ces mêmes loix, ſera bientôt
» par elles réduit en pouſſiere.

Bolingbroke, Shaftsbury & Pope, le Metteur en œuvre, ne réſolvent pas mieux la queſtion que les autres : leur *tout eſt bien*, ne veut dire autre choſe, ſinon que le tout eſt dirigé par des Loix immuables ; qui ne le ſçait pas ? Vous ne nous apprenez rien quand vous remarquez après tous les petits enfans, que les mouches ſont nées pour être mangées par des araignées, les araignées par les hirondelles, les hirondelles par les pigrièches, les pigrièches par les aigles, les aigles pour être tués par les hommes, les hommes pour ſe tuer les uns les autres, & pour être mangés par les vers, & enſuite par les Diables, au moins mille ſur un.

Voilà un ordre net & conſtant parmi les animaux de toute eſpèce ; il y a de l'ordre partout. Quand une pierre ſe forme dans ma veſſie, c'eſt une méchanique admirable, des ſucs pierreux paſſent petit à petit dans mon ſang, ils ſe filtrent dans les reins, paſſent par les urêtres, ſe dépoſent dans ma veſſie, s'y aſſemblent par une excellente attraction Newtonienne ; le caillou ſe forme, ſe groſſit, je ſouffre des maux mille fois pires que la mort, par le plus bel arrangement du monde ; un Chirurgien ayant perfectionné l'art inventé par Tubal-Caïn ; vient m'enfoncer un fer aigu & tranchant dans le périnée, ſaiſit ma pierre avec ſes pincettes, elle ſe briſe ſous ſes efforts par un méchaniſme néceſſaire ; & par le même méchaniſme je meurs dans des tourmens affreux ; *tout cela eſt bien*, tout cela eſt la ſuite évidente des principes phyſiques inaltérables, j'en tombe d'accord, & je le ſçavais comme vous.

Si nous étions inſenſibles, il n'y aurait rien à dire à cette phyſique. Mais ce n'eſt pas cela dont il s'agit ; nous vous demandons s'il n'y a point de maux ſenſibles, & d'où ils viennent ? *Il n'y a point de maux*, dit Pope

dans sa quatriéme Epitre sur le Tout est bien ; *s'il y a des maux particuliers, ils composent le bien général.*

Voilà un singulier bien général, composé de la pierre, de la goute, de tous les crimes, de toutes les souffrances, de la mort, & de la damnation.

La chûte de l'homme est l'emplâtre que nous mettons à toutes ces maladies particulieres du corps & de l'ame, que vous appellez santé générale ; mais Shaftsbury & Bolingbroke se mocquent du péché originel, Pope n'en parle point ; il est clair que leur système sappe la Religion Chrétienne par ses fondemens, & n'explique rien du tout.

Cependant, ce système a été approuvé depuis peu par plusieurs Théologiens, qui admettent volontiers les contraires ; à la bonne heure, il ne faut envier à personne la consolation de raisonner comme il peut sur le déluge de maux qui nous inonde. Il est juste d'accorder aux malades désespérés, de manger de ce qu'ils veulent. On a été jusqu'à prétendre que ce système est consolant. *Dieu*, dit Pope, *voit d'un même œil périr le héros & le moineau, un atôme, ou mille planettes précipitées dans la ruine, une boule de savon, ou un monde se former.*

Voilà, je vous l'avoue, une plaisante consolation ; ne trouvez-vous pas un grand lénitif dans l'ordonnance de Mylord Shaftsbury, qui dit que Dieu n'ira pas déranger ses Loix éternelles pour un animal aussi chétif que l'homme ? Il faut avouer du moins que ce chétif animal a droit de crier humblement, & de chercher à comprendre en criant, pourquoi ces Loix éternelles ne sont pas faites pour le bien-être de chaque individu ?

Ce système du *tout est bien*, ne représente l'Auteur de toute la Nature, que comme un Roi puissant & mal-faisant, qui ne s'embarrasse pas qu'il en coute la vie à quatre ou cinq cens mille hommes, & que les autres trainent leurs jours dans la disette & dans les larmes, pourvû qu'il viennent à bout de ses desseins.

Loin donc que l'opinion du meilleur des mondes possible console, elle est désespérante pour les Philo-

ſophes qui l'embraſſent. La queſtion du bien & du mal, demeure un cahos indébrouillable pour ceux qui cherchent de bonne foi; c'eſt un jeu d'eſprit pour ceux qui diſputent; ils ſont des forçats qui jouent avec leurs chaînes. Pour le Peuple non penſant, il reſſemble aſſez à des poiſſons qu'on a tranſportés d'une riviere dans un réſervoir; il ne ſe doutent pas qu'ils ſont là pour être mangés le carême; auſſi ne ſçavons-nous rien du tout par nous-mêmes des cauſes de notre deſtinée.

Mettons à la fin de preſque tous les Chapitres de Métaphyſique les deux lettres des Juges Romains quand ils n'entendaient pas une cauſe, *N. L. non liquet*, cela n'eſt pas clair.

BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.

ELLES ſont par tout, pauvre Docteur. Veux-tu ſçavoir comment ton bras & ton pied obéiſſent à ta volonté, & comment ton foye n'y obéit pas? Cherches-tu comment la penſée ſe forme dans ton chétif entendement, & cet enfant dans l'uterus de cette femme? Je te donne du temps pour me répondre; qu'eſt-ce que la matiere? Tes pareils ont écrit dix mille volumes ſur cet article; ils ont trouvé quelques qualités de cette ſubſtance: les enfans les connoiſſent comme toi: mais cette ſubſtance, qu'eſt-ce au fond? Et qu'eſt-ce tu as nommé *eſprit*, du mot latin qui veut dire *ſouffle*, ne pouvant faire mieux parce que tu n'en as pas d'idée?

Regarde ce grain de bled que je jette en terre, & dis moi comment il ſe reléve pour produire un tuyau chargé d'un épi. Apprends moi comment la même terre produit une pomme au haut de cet arbre, & une chataigne à l'arbre voiſin; je pourrais te faire un in-folio

folio de queſtions, auxquelles tu ne devrais répondre que par quatre mots, *je n'en ſçais rien.*

Et cependant tu a pris tes degrés, & tu es fouré, & ton bonnet l'eſt auſſi, & on t'appelle maître. Et cet orgueilleux imbécile, revêtu d'un petit emploi, dans une petite Ville, croit avoir acquis le droit de juger & de condamner ce qu'il n'entend pas.

La deviſe de Montagne était, *que ſçai-je ?* & la tienne eſt, *que ne ſçai-je pas ?*

CARACTÉRE.

DU mot grec *impreſſion*, *gravure*. C'eſt ce que la Nature a gravé dans nous; pouvons-nous l'effacer ? Grande queſtion. Si j'ai un nez de travers & deux yeux de chat, je peux les cacher avec un maſque. Puis-je davantage ſur le caractère que m'a donné la Nature ? Un homme né violent, emporté, ſe préſente devant François premier Roi de France pour ſe plaindre d'un paſſe-droit; le viſage du Prince, le maintien reſpectueux des Courtiſans, le lieu même où il eſt, font une impreſſion puiſſante ſur cet homme; il baiſſe machinalement les yeux, ſa voix ſe dé s'adoucit, il préſente humblement ſa requête, on le croirait né auſſi doux que le ſont, dans ce moment au moins, les Courtiſans, au milieu deſquels il eſt même déconcerté; mais le François premier ſe connaît en phiſionomies, il découvre aiſément dans ſes yeux pâlés, mais allumés d'un feu ſombre, dans les muſcles tendus de ſon viſage, dans ſes levres ſerrées l'une contre l'autre, que cet homme n'eſt pas ſi doux qu'il eſt forcé de le paraître. Cet homme le ſuit à Pavie, eſt pris avec lui, mené avec lui en priſon à Madrid; la Majeſté de François premier ne fait plus ſur lui la même impreſſion; il ſe familiariſe avec l'objet de ſon reſpect. Un jour en tirant les bottes du Roi, & les tirant mal, le Roi aigri par ſon malheur ſe fâche, mon homme envoye promener le Roi, & jette ſes bottes par la fenêtre.

Sixte-Quint était né pétulant, opiniâtre, altier, impétueux, vindicatif, arrogant : ce caractère semble adouci dans les épreuves de son noviciat. Commence-t-il à jouir de quelque crédit dans son Ordre ? Il s'emporte contre un Gardien & l'assomme à coups de poings : est-il Inquisiteur à Venise ? Il exerce sa Charge avec insolence : le voilà Cardinal, il est possédé *della rabbia papale* : cette rage l'emporte sur son naturel ; il enfouit dans l'oubli sa personne & son caractère, il contrefait l'humble & le moribond ; on l'élit Pape, ce mouvement joué au ressort, que la politique avait plié, toute son ambition longtemps retenue ; il est le plus fier & le plus despotique des Souverains.

Naturam expellas furca tamen ipsa redibit.

La Religion, la morale, mettent un frein à la force du naturel, elles ne peuvent le détruire. L'yvrogne dans un Cloître, réduit à un demi-septier de cidre à chaque repas, ne s'enyvrera plus, mais il aimera toujours le vin.

L'âge affaiblit le caractère, c'est un arbre qui ne produit plus que quelques fruits dégénérés, mais ils sont toujours de même nature ; il se couvre de nœuds & de mousse, il devient vermoulu, mais il est toujours chêne ou poirier. Si on pouvait changer son caractère, on s'en donnerait un, on ferait le maître de la Nature. Peut-on se donner quelque chose ? Ne recevons nous pas tout ? Essayez d'animer l'indolent d'une activité suivie, de glacer par l'apatie, l'ame bouillante de l'impétueux, d'inspirer du goût pour la Musique & pour la Poësie à celui qui manque de goût & d'oreilles ; vous n'y parviendrez pas plus que si vous entrepreniez de donner la vue à un aveugle né. Nous perfectionnons, nous adoucissons, nous cachons ce que la Nature a mis dans nous, mais nous n'y mettons rien.

On dit à un Cultivateur, vous avez trop de poissons dans ce vivier, ils ne prospéreront pas ; voilà trop de bestiaux dans vos prés, l'herbe manque, ils maigriront. Il arrive après cette exhortation que les brochets man-

gent la moitié des carpes de mon homme, & les loups la moitié de ſes moutons, le reſte engraiſſe. S'applaudira-t-il de ſon œconomie ? Ce campagnard, c'eſt toi-même ; une de tes paſſions a dévoré les autres, & tu crois avoir triomphé de toi. Ne reſſemblons-nous pas preſque tous à ce vieux général de quatre-vingt-dix ans, qui ayant rencontré de jeunes Officiers qui faiſaient un peu de déſordre avec des filles, leur dit tout en colère, Meſſieurs, eſt-ce là l'exemple que je vous donne ?

CERTAIN, CERTITUDE.

QUEL âge a votre ami Chriſtophe ? Vingt-huit ans ; j'ai vû ſon contract de mariage, ſon extrait baptiſtaire, je le connais dès ſon enfance, il a vingt-huit ans, j'en ai la certitude, j'en ſuis certain.

A peine ai-je entendu la réponſe de cet homme ſi ſûr de ce qu'il dit, & de vingt autres qui confirment la même choſe, que j'apperçus qu'on a antidaté par des raiſons ſecrettes, & par un manége ſinguler, l'extrait baptiſtaire de Chriſtophe. Ceux à qui j'avais parlé n'en ſçavent encore rien ; cependant, ils ont toujours la certitude de ce qui n'eſt pas.

Si vous aviez demandé à la terre entiere avant le temps de Copernic, le Soleil eſt il levé ? S'eſt il couché aujourd'hui ? Tous les hommes vous auraient répondu, nous en avons une certitude entiere ; ils étaient certains, & ils étaient dans l'erreur.

Les ſortiléges, les divinations, les obſeſſions, ont été long temps la choſe du monde la plus certaine aux yeux de tous les Peuples ; quelle foule innombrable de gens qui ont vû toutes ces belles choſes, qui en ont été certains ! aujourd'hui cette certitude eſt un peu tombée.

Un jeune homme qui commence à étudier la géometrie vient me trouver, il n'en eſt encore qu'à la définition des triangles : n'êtes-vous pas certain lui dis-

je, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits ? Il me répond que non-seulement il n'en est point certain, mais qu'il n'a pas même d'idée nette de cette proposition ; je la lui démontre, il en devient alors très-certain, & il le sera pour toute sa vie.

Voilà une certitude bien différente des autres ; elles n'étaient que des probabilités, & ces probabilités examinées sont devenues des erreurs, mais la certitude mathématique est immuable & éternelle.

J'existe, je pense, je sens de la douleur, tout cela est-il aussi certain qu'une vérité géométrique ? Oui. Pourquoi ? C'est que ces vérités sont prouvées par le même principe qu'une chose ne peut être, & n'être pas en même-temps. Je ne peux en même-temps exister & n'exister pas, sentir & ne sentir pas. Un triangle ne peut en même-temps avoir cent quatre-vingt dégrés, qui sont la somme de deux angles droits, & ne les avoir pas.

La certitude physique de mon existence, de mon sentiment, & la certitude mathématique sont donc de même valeur, quoiqu'elles soient d'un genre différent.

Il n'en est pas de même de la certitude fondée sur les apparences, ou sur les rapports unanimes, que nous font les hommes.

Mais quoi, me dites-vous, n'êtes-vous pas certain que Pekin existe ? N'avez-vous pas chez vous des étoffes de Pekin ? Des gens de différens pays, de différentes opinions, & qui ont écrit vivement les uns contre les autres en prêchant tous la vérité à Pekin, ne vous ont-ils pas assuré de l'existence de cette Ville ? Je réponds qu'il m'est extrêmement probable qu'il y avait il y a une Ville de Pekin ; mais je ne voudrais pas parier ma vie que cette Ville existe ; & je parierai quand on voudra ma vie, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits.

On a imprimé, dans le Dictionnaire Encyclopédique, une chose fort plaisante ; on y soutient qu'un homme devrait être aussi sûr, aussi certain que le Maréchal de Saxe est ressuscité, si tout Paris le lui disait, qu'il est sûr que le Maréchal de Saxe a gagné la batail-

le de Fontenoy, quand tout Paris le lui dit. Voyez, je vous prie, combien ce raisonnement est admirable; je crois tout Paris quand il me dit une chose moralement possible; donc je dois croire tout Paris quand il me dit une chose moralement & physiquement impossible.

Apparemment que l'Auteur de cet article voulait rire, & que l'autre Auteur qui s'exclame à la fin de cet article, & écrit contre lui-même, voulait rire aussi. *

CHAINE

DES ÉVÉNEMENS.

IL y a long-temps qu'on a prétendu que tous les événemens sont enchaînés les uns aux autres, par une fatalité invincible; c'est le Destin qui dans Homère est supérieur à Jupiter même. Ce Maître des Dieux & des hommes, déclare net, qu'il ne peut empêcher Sarpédon son fils de mourir dans le temps marqué. Sarpédon était né dans le moment qu'il fallait qu'il naquit, & ne pouvait pas naître dans un autre; il ne pouvait mourir ailleurs que devant Troye; il ne pouvait être enterré ailleurs qu'en Lycie; son corps devait dans le temps marqué produire des légumes qui devaient se changer dans la substance de quelques Lyciens; ses héritiers devaient établir un nouvel ordre dans ses Etats, ce nouvel ordre devait influer sur les Royaumes voisins; il en résultait un nouvel arrangement de guerre & de paix avec les voisins des voisins de la Lycie; ainsi de proche en proche la destinée de toute la terre a dépendu de la mort de Sarpédon, laquelle dépendait d'un autre événement, lequel était lié par d'autres à l'origine des choses.

* Voyez l'Article *certitude*, Dictionnaire Encyclopédique.

Si un seul de ces faits avait été arrangé différemment, il en aurait résulté un autre Univers : or il n'était pas possible que l'univers actuel n'existât pas, donc il n'était pas possible à Jupiter de sauver la vie à son fils, tout Jupiter qu'il était.

Ce système de la nécessité & de la fatalité, a été inventé de nos jours par Leibnitz, à ce qu'il dit, sous le nom de raison suffisante : il est pourtant fort ancien ; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il n'y a point d'effet sans cause, & que souvent la plus petite cause produit les plus grands effets.

Mylord Bolingbroke avoue que les petites querelles de Madame Marlborough, & de Madame Masham, lui firent naître l'occasion de faire le traité particulier de la Reine Anne avec Louis XIV : ce traité amena la paix d'Utrecht ; cette paix d'Utrecht affermit Philippe V. sur le Thrône d'Espagne. Philippe V. prit Naples & la Sicile sur la Maison d'Autriche ; le Prince Espagnol qui est aujourd'hui Roi de Naples, doit évidemment son Royaume à Milady Masham, & il ne l'aurait pas eu, il ne serait peut-être même pas né, si la Duchesse de Marlborough avait été plus complaisante envers la Reine d'Angleterre ; son existence à Naples dépendait d'une femme de plus ou de moins à la Cour de Londres. Examinez les situations de tous les Peuples de l'Univers, elles sont ainsi établies sur une suite de faits qui paraissent ne tenir à rien, & qui tiennent à tout. Tout est rouage, poulie, corde, ressort dans cette immense machine.

Il en est de même dans l'ordre physique. Un vent qui souffle d'auprès de l'Afrique & des Mers Australes, amène une partie de l'atmosphère Africain, qui retombe en pluye dans les vallées des Alpes ; ces pluyes fécondent nos terres : notre vent du nord à son tour envoye nos vapeurs chez les Negres ; nous faisons du bien à la Guinée, & la Guinée nous en fait à son tour. La chaîne s'étend d'un bout de l'Univers à l'autre.

Mais il me semble qu'on abuse étrangement de la vérité de ce principe. On en conclut qu'il n'y a si petit atome dont le mouvement n'ait influé dans l'arran-

genient actuel du monde entier; qu'il n'y a si petit accident, soit parmi les hommes, soit parmi les animaux, qui ne soit un chaînon essentiel de la grande chaîne du Destin.

Entendons nous: tout effet a évidemment sa cause, à remonter de cause en cause dans l'abyme de l'éternité; mais toute cause n'a pas son effet, à descendre jusqu'à la fin des siécles. Tous les événemens sont produits les uns par les autres, je l'avoue; si le passé est accouché du présent; le présent accouche du futur; tout a des peres, mais tout n'a pas toujours des enfans. Il en est ici précisément comme d'un arbre généalogique; chaque maison remonte, comme on sait, à Adam, mais dans la famille il y a bien des gens qui sont morts sans laisser de postérité.

Il y a un arbre généalogique des événemens de ce monde. Il est incontestable que les Habitans des Gaules & de l'Espagne descendent de Gomer: & les Russes de Magog son frere cadet: on trouve cette généalogie dans tant de gros livres! sur ce pied là, on ne peut nier que nous ne devions à Magog les soixante mille Russes qui sont aujourd'hui en armes devers la Poméranie, & les soixante mille Francois qui sont vers Francfort; mais que Magog ait craché à droite ou à gauche, auprès du Mont Caucase, & qu'il ait fait deux ronds dans un puit ou trois, qu'il ait craché sur le côté gauche ou sur le côté droit; je ne vois pas que cela ait influé beaucoup sur la résolution prise par l'Impératrice de Russie Elisabeth, d'envoyer une armée au secours de l'Impératrice des Romains Marie Thérèse. Que mon chien réve ou ne réve pas en dormant, je n'apperçois pas le rapport que cette importante affaire peut avoir avec celle du grand Mogol.

Il faut songer que tout n'est pas plein dans la Nature, & que tout mouvement ne se communique pas de proche en proche, jusqu'à faire le tour du monde. Jettez dans l'eau un corps de pareille densité, vous calculez aisément qu'au bout de quelque temps le mouvement de ce corps, & celui qu'il a communiqué à l'eau, sont anéantis; le mouvement se perd & le ré-

pare ; donc le mouvement que fit produire Magog en crachant dans un puit, ne peut avoir influé sur ce qui se passe aujourd'hui en Russie & en Prusse. Donc les événemens présens ne sont pas les enfans de tous les événemens passés ; ils ont leurs lignes directes ; mais mille petites lignes collatérales ne leur servent à rien. Encore une fois, tout être a son pere, mais tout être n'a pas des enfans : nous en dirons peut-être davantage quand nous parlerons de la destinée.

CHAINE DES ÊTRES CRÉÉS.

LA premiere fois que je lus Platon, & que je vis cette gradation d'êtres qui s'élévent depuis le plus léger atôme jusqu'à l'Etre suprême ; cette échelle me frappa d'admiration ; mais l'ayant regardée attentivement, ce grand fantôme s'évanouit, comme autrefois toutes les apparitions s'enfuient le matin au chant du coq.

L'imagination se complait d'abord à voir le passage imperceptible de la matière brute, à la matière organisée, des plantes aux zoophites, de ces zoophites aux animaux, de ceux-ci à l'homme, de l'homme aux génies, de ces génies revêtus d'un petit corps aérien à des substances immatérielles ; & enfin mille ordres différens de ces substances, qui de beautés en perfections s'élevent jusqu'à Dieu même. Cette hiérarchie plait beaucoup aux bonnes gens, qui croyent voir le Pape & ses Cardinaux suivis des Archevêques, des Evêques ; après quoi viennent les Curés, les Vicaires, les simples Prêtres, les Diacres, les Sous-Diacres, puis paraissent les Moines, & la marche est fermée par les Capucins.

Mais il y a un peu plus de distance entre Dieu & ses

plus parfaites créatures, qu'entre le S. Pere & le Doyen du Sacre Collége: ce Doyen peut devenir Pape, mais le plus parfait des génies créés par l'Etre suprême, ne peut devenir Dieu; il y a l'infini entre Dieu & lui.

Cette chaine, cette gradation prétendue n'existe pas plus dans les végétaux & dans les animaux; la preuve en est qu'il y a des espèces de plantes & d'animaux qui sont détruites. Nous n'avons plus de murex. Il était défendu de manger du griffon & de l'ixion; ces deux espèces ont disparu de ce monde, quoi qu'en dise Bochart: où donc est la chaîne?

Quand même nous n'aurions pas perdu quelques espèces, il est visible qu'on en peut détruire. Les lions, les rinoceros commencent à devenir fort rares.

Il est très-probable qu'il y a eu des races d'hommes qu'on ne retrouve plus; mais je veux qu'elles ayent toutes subsisté, ainsi que les blancs, les Négres, les Cafres à qui la nature a donné un tablier de leur peau, pendant du ventre à la moitié des cuisses; les Samoyedes dont les femmes ont un mammelon d'un bel ébéne, &c.

N'y a-t-il pas visiblement un vuide entre le singe & l'homme? N'est-il pas aisé d'imaginer un animal à deux pieds sans plumes, qui serait intelligent sans avoir ni l'usage de la parole, ni notre figure, que nous pourrions apprivoiser, qui répondrait à nos figures & qui nous servirait? Et entre cette nouvelle espèce & celle de l'homme, n'en pourait-on pas imaginer d'autres?

Par de-là l'homme, vous logez dans le Ciel, divin Platon, une file de substances célestes; nous croyons nous autres à quelques-unes de ces substances, parce que la foi nous l'enseigne. Mais vous, qu'elle raison avez vous d'y croire? Vous n'avez pas parlé apparemment au génie de Socrate; & le bon homme *Hiérocles* qui refforcira exprès pour vous apprendre les secrets de l'autre monde, ne vous a rien appris de ces substances.

La prétendue chaine n'est pas moins interrompue dans l'univers sensible.

Quelle gradation, je vous prie, entre vos planètes!

la Lune est quarante fois plus petite que notre Globe; Quand vous avez voyagé de la Lune dans le vuide, vous trouvez Venus, elle est environ aussi grosse que la terre. De-là vous allez chez Mercure, il tourne dans une ellipse qui est fort différente du cercle que parcourt Venus; il est vingt-sept fois plus petit que nous, le Soleil un million de fois plus gros, Mars cinq fois plus petit; celui-là fait son tour en deux ans, Jupiter son voisin en douze, Saturne en trente; & encore Saturne, le plus éloigné de tous, n'est pas si gros que Jupiter. Ou est la gradation prétendue.

Et puis, comment voulez-vous que dans de grands espaces vuides il y ait une chaine qui lie tout? S'ils y en a une, c'est certainement celle que Newton a découverte; c'est elle qui fait graviter tous les globes du monde planétaire les uns vers les autres dans ce vuide immense.

O Platon tant admiré! vous n'avez conté que des fables, & il est venu dans l'Isle des Cassiderides, où de votre temps les hommes allaient tous nuds, un Philosophe qui a enseigné à la terre des vérités aussi grandes que vos imaginations était en puériles.

LE CIEL DES ANCIENS.

SI un ver à soye donnait le nom de Ciel au petit duvet qui entoure sa coque, il raisonnerait aussi bien que firent tous les Anciens, en donnant le nom de Ciel à l'atmosphère, qui est, comme dit très-bien Mr. de Fontenelle dans ses Mondes, le duvet de notre coque.

Les vapeurs qui sortent de nos mers & de notre terre, & qui forment les nuages, les météores & les tonnerres, furent aussi d'abord pour la demeure des Dieux. Les Dieux descendent toujours dans des nuages d'or chez Homere: c'est de-là que les Peintres les peignent encore aujourd'hui assis sur une nuée; mais comme il était bien juste que le maître des Dieux fût plus à son aise que les autres, on lui donna un aigle pour le porter, parce que l'aigle vole plus haut que les autres oiseaux.

Les anciens Grecs voyant que les maîtres des Villes demeuraient dans des Citadelles, au haut de quelque montagne, jugerent que les Dieux pouvaient avoir une Citadelle aussi, & la placerent en Thessalie sur le Mont Olimpe, dont le sommet est quelquefois caché dans les nues. de sorte que leur Palais était de plain-pied à leur Ciel.

Les etoiles & les Planettes qui semblent attachées à la voute bleue de notre atmosphère, devinrent ensuite les demeures des Dieux; sept d'entr'eux eurent chacun leur planette, les autres logerent où ils purent; le conseil général des Dieux se tenait dans une grande salle, à laquelle on allait par la voye lactée; car il fallait bien que les Dieux eussent une salle en l'air, puisque les hommes avaient des Hôtels de Ville sur la terre.

Quand les Titans, espèce d'animaux entre les Dieux & les hommes, déclarerent une guerre assez juste à ces

Dieux là, pour reclamer une partie de leur héritage du côté paternel, étant fils du Ciel & de la Terre. Ils ne mirent que deux ou trois montagnes les unes sur les autres comptant que c'en était bien assez pour se rendre maitre du Ciel & du Château de l'Olympe.

Neve foret terris securior arduus æther ;
Affectasse ferunt regnum cœleste gigantes,
Altaque congestos struxisse ad sidera montes.

Cette physique d'enfans & de vieilles, était prodigieusement ancienne ; cependant il est très-sûr que les Caldéens avaient des idées aussi saines que nous de ce qu'on appelle le ciel ; ils plaçaient le soleil au centre de notre monde planétaire, à peu près à la distance de notre globe que nous avons reconnu ; ils faisaient tourner la terre, & toutes les planettes autour de cet astre ; c'est ce que nous apprend Aristarque de Samos : c'est le véritable système du monde que Copernic a renouvellé depuis ; mais les Philosophes gardaient le secret pour eux, afin d'être plus respectés des Rois & du Peuple, ou plutôt pour n'être pas persecutés.

Le langage de l'erreur est si familier aux hommes, que nous appellons encore nos vapeurs, & l'espace de la terre à la lune, du nom de ciel ; nous disons, monter au ciel, comme nous disons que le soleil tourne, quoiqu'on sçache bien qu'il ne tourne pas ; nous sommes probablement le ciel pour les habitans de la lune, & chaque planette place son ciel dans la planette voisine.

Si on avait demandé à Homère dans quel ciel était allé l'ame de Sarpedon, & où était celle d'Hercule, Homère eût été bien embarrassé, il eût répondu par des vers harmonieux.

Quelle sûreté avait-on que l'ame aérienne d'Hercule se fût trouvée plus à son aise dans Venus, dans Saturne, que sur notre globe ? Aurait-elle été dans le soleil ? La place ne paraît pas tenable dans cette fournaise. Enfin, qu'entendaient les Anciens par le ciel ? Ils n'en sçavaient rien, ils criaient toujours *le ciel & la*

terre ; c'eſt comme ſi on criait l'infini & un atôme. Il n'y a point, à proprement parler, de ciel, il y a une quantité prodigieuſe de globes qui roulent dans l'eſpace vuide, & notre globe roule comme les autres.

Les Anciens croyaient qu'aller dans les Cieux c'était monter ; mais on ne monte point d'un globe à un autre ; les globes céleſtes ſont tantôt au-deſſus de notre horizon, tantôt au-deſſous. Ainſi, ſuppoſons que Vénus était venue à Paphos, retournait dans ſa planette quand cette planette était couchée, la Déeſſe Vénus ne montait point alors par rapport à notre horiſon ; elle deſcendait, & on devait dire en ce cas *deſcendre au ciel.* Mais les Anciens n'y entendaient pas tant de fineſſe ; ils avaient des notions vagues, incertaines, contradictoires ſur tout ce qui tenait à la phyſique. On a fait des volumes immenſes pour ſçavoir ce qu'ils penſaient ſur bien des queſtions de cette ſorte. Quatre mots auraient ſuffi, *ils ne penſaient pas.*

Il faut toujours en excepter un petit nombre de Sages, mais ils ſont venus tard ; peu ont expliqué leurs penſées, & quand ils l'ont fait, les Charlatans de la terre les ont envoyés au ciel par le plus court chemin.

Un Ecrivain qu'on nomme, je croi, Pluche, a prétendu faire de Moïſe un grand Phyſicien ; un autre avait auparavant concilié Moïſe avec Deſcartes, & avait imprimé le Cartelius Mozaizans ; ſelon lui, Moïſe avait inventé le premier les tourbillons & la matiere ſubtile ; mais on ſçait aſſez que Dieu qui fit de Moïſe un grand Légiſlateur, un grand Prophéte, ne voulut point du tout en faire un Profeſſeur de Phyſique ; il inſtruiſit les Juifs de leur devoir, & ne leur enſeigna pas un mot de Phyſique. Calmet qui a beaucoup compilé & qui n'a ſa ſemé jamais, parle du ſyſtême des Hébreux ; mais ce Peuple groſſier était bien loin d'avoir un ſyſtême ; il n'avait pas même d'école de Géométrie, le nom leur en était inconnu ; leur ſeule ſcience était le métier de coutelier & l'uſure.

On trouve dans leurs livres quelques idées louches, incohérentes, & dignes en tout d'un Peuple barbare ſur la ſtructure du ciel. Leur premier ciel était l'air, le ſe-

cond le firmament, où étaient attachées les étoiles : ce firmament était solide & de glace, & portait les eaux supérieures, qui s'échappèrent de ce réservoir par des portes des écluses, ces cataractes, au temps du déluge.

Au-dessus de ce firmament ou de ces eaux supérieures, étaient le troisième ciel ou l'empirée, où S. Paul fut ravi. Le firmament était une espèce de demi-voute, qui embrassait la terre. Le Soleil ne faisait point le tour d'un globe qu'ils ne connaissaient pas. Quand il était parvenu à l'occident, il revenait à l'orient par un chemin inconnu ; & si on ne le voyait pas, c'était comme le dit le Baron de Fenelle, parce qu'il revenait de nuit.

Encore les Hébreux avaient-ils pris ces rêveries des autres Peuples. La plûpart des Nations, excepté l'Ecole des Chaldéens, regardaient le ciel comme solide ; la terre fixe & immobile, était plus longue d'orient en occident que du midi au nord d'un grand tiers ; de là viennent ces divisions de longitude & de latitude que nous avons adoptées. On voit que dans cette opinion il était impossible qu'il y eût des antipodes. Aussi St. Augustin traite l'idée des antipodes *d'absurdité*, & Lactance s'exprime ainsi, *Y a-t-il des gens assez fous pour croire qu'il y ait des hommes dont la tête soit plus basse que les pieds ?* &c.

St. Chrysostôme s'écrie dans sa quarantième homélie, *ceux qui prétendent que les Cieux sont mobiles, & que leur forme est circulaire ?*

Lactance dit encore au Liv. III. de ses Institutions, *je pourrais vous prouver par beaucoup d'argumens qu'il est impossible que le ciel entoure la terre.*

L'Auteur du Spectacle de la Nature pourra dire à M. le Chevalier tant qu'il voudra, que Lactance & St. Chrysostôme étaient de grands Philosophes, on lui répondra qu'ils étaient de grands Saints, & qu'il n'est point du tout nécessaire pour être un Saint, d'être un bon Astronome. On croira qu'ils sont au Ciel, mais on avouera qu'on ne sçait pas dans quelle partie du Ciel précisément.

CIRCONCISION.

LORS qu'Hérodote raconte ce que lui ont dit les Barbares chez lesquels il a voyagé, il raconte des fottises, & c'est ce que font la plûpart de nos Voyageurs. Aussi n'exige-t-il pas qu'on le croye, quand il parle de l'avanture de Cigès & de Candaule, d'Arion porté sur un dauphin, & de l'Oracle consulté pour sçavoir ce que faisait Crésus, qui répondit qu'il faisait cuire alors une tortuë dans un pot couvert ; & du cheval de Darius qui ayant henni le premier de tous, déclare son maître Roi, & de cent autres fables propres à amuser les enfans & à être compilés par des Rhéteurs, mais quand il parle de ce qu'il a vu, des coûtumes des Peuples; qu'il a examinées, de leurs antiquités, qu'il a consultées, il parle alors à des hommes.

Il semble, dit-il au Livre d'Euterpe, *que les Habitans de la Colchide sont originaires d'Egypte, j'en juge par moi-même plutôt que par ouï dire ; car j'ai trouvé qu'en Colchide on se souvenait bien plus des anciens Egyptiens qu'on ne se ressouvenait des anciennes coûtumes de Colcos en Egypte.*

Ces Habitans des bords du Pont-Euxin prétendaient être une Colonie établie par Sesostris ; pour moi je le conjecturais non seulement parce qu'ils sont basanés, & qu'ils ont les cheveux frisés, mais parce que les Peuples de Colchide, d'Egypte & d'Ethiopie, sont les seuls sur la terre qui se sont fait circoncire de tout temps, car les Phéniciens & ceux de la Palestine avouent qu'ils ont pris la circoncision des Egyptiens. Les Syriens qui habitent aujourd'hui sur les rivages du Thermodon, & de Pathenie, & les Macrons leurs voisins, avouent qu'il n'y a pas long-temps qu'ils se sont conformés à cette coûtume d'Egypte ; c'est par-là principalement qu'ils sont reconnus pour Egyptiens d'origine.

A l'égard de l'Ethiopie & de l'Egypte, comme cette

cérémonie est très-ancienne chez ces deux Nations, je ne saurais dire qui des deux tient la circoncision de l'autre ; il est toutefois vraisemblable que les Ethiopiens la prirent des Egyptiens ; comme, au contraire, les Phéniciens ont aboli l'usage de circoncire les enfans nouveaux nés, depuis qu'ils ont eu plus de commerce avec les Grecs.

Il est évident, par ce passage d'Hérodote, que plusieurs Peuples avaient pris la circoncision de l'Egypte ; mais aucune Nation n'a jamais prétendu avoir reçu la circoncision des Juifs. A qui peut-on donc attribuer l'origine de cette coutume, ou à la Nation de qui cinq ou six autres confessent la tenir, ou à une autre Nation bien moins puissante, moins commerçante, moins guerriere, cachée dans un coin de l'Arabie Pétrée, qui n'a jamais communiqué le moindre de ces usages à aucun Peuple ?

Les Juifs disent qu'ils ont été reçus autrefois par charité dans l'Egypte ; n'est-il pas bien vraisemblable que le petit Peuple a imité un usage du grand Peuple, & que les Juifs ont pris quelques coutumes de leurs maîtres ?

Clément d'Alexandrie rapporte que Pithagore voyageant chez les Egyptiens, fut obligé de se faire circoncire, pour être admis à leurs mystères ; il fallait donc absolument être circoncis pour être au nombre des Prêtres d'Egypte. Ces Prêtres existaient lorsque Joseph arriva en Egypte ; le gouvernement était très-ancien, & les cérémonies antiques de l'Egypte observées avec la plus scrupuleuse exactitude.

Les Juifs avouent qu'ils demeurerent pendant deux cens cinq ans en Egypte ; ils disent qu'ils ne se firent point circoncire dans cet espace de temps ; il est donc clair que pendant ces deux cens cinq ans, les Egyptiens n'ont pas reçu la circoncision des Juifs ; l'auraient-ils prise d'eux, après que les Juifs leur eurent volé tous les vases qu'on leur avait prêtés, & se furent enfuis dans le désert avec leur proye, selon leur propre témoignage ? Un maître adoptera-t-il la principale cérémonie de la Religion de son esclave voleur & fugitif ? Cela n'est pas dans la nature humaine.

Il

Il eſt dit dans le Livre de Joſué, que les Juifs furent circoncis dans le déſert. *Je vous ai délivrés de ce qui faiſait votre opprobre chez les Egyptiens.* Or, quel pouvait être cet opprobre pour des gens qui ſe trouvaient entre les Peuples de Phénicie, les Arabes, & les Egyptiens, ſi ce n'eſt ce qui les rendait mépriſables à ces trois Nations? Comment leur ôte-t-on cet opprobre? En leur ôtant un peu de prépuce? N'eſt-ce pas là le ſens naturel de ce paſſage?

La Genèſe dit qu'Abraham avait été circoncis auparavant, mais Abraham voyagea en Egypte, qui était depuis long temps un Royaume floriſſant, gouverné par un puiſſant Roi, rien n'empêche que dans ce Royaume ſi ancien, la Circonciſion ne fût dès long-temps en uſage avant que la Nation Juive fût formée. De plus, la Circonciſion d'Abraham n'eut point de ſuite; ſa poſtérité ne fut circoncie que du temps de Joſué.

Or avant Joſué, les Iſraëlites, de leur aveu même, prirent beaucoup de coutume des Egyptiens; ils les imiterent dans pluſieurs ſacrifices, dans pluſieurs cérémonies, comme dans les jeunes qu'on obſervait les veilles des fêtes d'Iſis, dans les ablutions, dans la coutume de raſer la tête des Prêtres: l'encens, le candelabre, le ſacrifice de la vache rouſſe, la purification avec de l'hiſope, l'abſtinence du cochon, l'horreur des uſtenciles de cuiſine des Etrangers, tout atteſte que le petit Peuple Hébreu, malgré ſon averſion pour la grande Nation Egyptienne, avait retenu une infinité d'uſages de ſes anciens maîtres. Ce bouc Azazel qu'on envoyait dans le déſert, chargé des péchés du Peuple, était une imitation viſible d'une pratique Egyptienne, les Rabbins conviennent même que le mot d'Azazel n'eſt point hébreu. Rien n'empêche donc que les Hébreux ayent imité les Egyptiens dans la Circonciſion, comme faiſaient les Arabes leurs voiſins.

Il n'eſt point extraordinaire que Dieu, qui a ſanctifié le Baptême ſi ancien chez les Aſiatiques, ait ſanctifié auſſi la Circonciſion non moins ancienne chez les

Africains. On a déjà remarqué qu'il est le maître d'attacher ses graces aux signes qu'il daigne choisir.

Au reste, depuis que fors Josué, le Peuple Juif eut été circoncis, il a conservé cet usage jusqu'à nos jours; les Arabes y ont aussi toujours été fidèles, mais les Egyptiens, qui dans les premiers temps circoncisaient les garçons & les filles, différent avec le temps de faire aux filles cette opération, & enfin la restreignirent aux Prêtres, aux Astrologues & aux Prophètes. C'est ce que Clément d'Alexandrie & Origène nous apprennent. En effet, on ne voit point que les Ptolomées ayent jamais reçu la Circoncision.

Les Auteurs Latins, qui traitent les Juifs avec un si profond mépris, qu'ils les appellent *Curtus Apella*, par dérision; *Credat Judæus Apella, Curti Judæi*, ne donnent point de ces épithètes aux Egyptiens. Tout le Peuple d'Egypte est aujourd'hui circoncis, mais par une autre raison, parce que le Mahométisme adopta l'ancienne Circoncision de l'Arabie.

C'est cette Circoncision Arabe qui a passé chez les Ethiopiens, où l'on circoncie encore les garçons & filles.

Il faut avouer que cette cérémonie de la Circoncision paraît d'abord bien étrange; mais on doit remarquer que de tout temps les Prêtres de l'Orient se consacraient à leurs Divinités par des marques particulieres. On gravait avec un poinçon une feuille de lierre sur les Prêtres de Bacchus. Lucien nous dit que les dévots à la Déesse Isis s'imprimaient des caractères sur le poignet, & sur le cou. Les Prêtres de Cibele se rendaient eunuques.

Il y a grande apparence que les Egyptiens, qui révéraient l'instrument de la génération, & qui en portaient l'image en pompe dans leurs processions, imaginerent d'offrir à Isis & Osiris, par qui tout s'engendrait sur la terre, une partie légere du membre par qui ces Dieux avaient voulu que le genre humain se perpétuât. Les anciennes mœurs Orientales sont si prodigieusement différentes des nôtres, que rien ne doit paraître extraordinaire à quiconque a un peu de lecture. Un

Parisien est tout surpris quand on lui dit que les Hottentots font couper à leurs enfans mâles un testicule. Les Hottentots sont peut-être surpris que les Parisiens en gardent deux.

CORPS.

DE même que nous ne sçavons ce que c'est qu'un esprit, nous ignorons ce que c'est qu'un corps : nous voyons quelques propriétés, mais quel est ce sujet en qui ces propriétés résident ? Il n'y a que des corps, disaient Démocrite & Epicure ; il n'y a point de corps, disaient les Disciples de Zénon d'Elée.

L'Evêque de Cloine, Berklay, est le dernier, qui par cent sophismes captieux a prétendu prouver que les corps n'existent pas ; ils n'ont, dit-il, ni couleurs, ni odeurs, ni chaleur ; ces modalités sont dans vos sensations, & non dans les objets : il pouvait s'épargner la peine de prouver cette vérité, elle était assez connue ; mais de là il passe à l'étendue, à la solidité qui sont des essences du corps, & il croit prouver qu'il n'y a pas d'étendue dans une piéce de drap verd, parce que ce drap n'est pas verd en effet ; cette sensation du verd n'est qu'en vous, donc cette sensation de l'étendue n'est aussi qu'en vous. Et après avoir aussi détruit l'étendue, il conclut que la solidité qui y est attachée tombe d'elle-même; & qu'ainsi il n'y a rien au monde que nos idées. De sorte, que selon ce Docteur, dix mille hommes tués par dix mille coups de canon, ne sont dans le fonds que dix mille appréhensions de notre ame.

Il ne tenait qu'à M. l'Evêque de Cloine de ne point tomber dans l'excès de ce ridicule ; il croit montrer qu'il n'y a point d'étendue, parce qu'un corps lui a paru avec sa lunette quatre fois plus gros qu'il ne l'était à ses yeux, & quatre fois plus petit à l'aide d'un autre verre. De là il conclut qu'un corps ne pouvant à la fois avoir quatre pieds, seize pieds, & un seul pied

d'étendue, cette étendue n'existe pas ; donc il n'y a rien ; il n'avait qu'à prendre une mesure, & dire, de quelque étendue qu'un corps me paraisse, il est étendu de tant de ces mesures.

Il lui était bien aisé de voir qu'il n'en est pas de l'étendue & de la solidité comme des sons, des couleurs, des saveurs & des odeurs &c. Il est clair que ce sont en nous des sentimens excités par la configuration des parties ; mais l'étendue n'est point un sentiment. Que ce bois allumé s'éteigne, je n'ai plus chaud ; que cet air ne soit plus frappé, je n'entends plus ; que cette rose se fane, je n'ai plus d'odorat pour elle ; mais ce bois, cet air, cette rose, sont étendus sans moi. Le paradoxe de Berkley ne vaut pas la peine d'être réfuté.

Il est bon de sçavoir ce qui l'avait entraîné dans ce paradoxe. J'eus, il y a long-temps, quelques conversations avec lui ; il me dit que l'origine de son opinion venait de ce qu'on ne peut concevoir ce que c'est que ce sujet qui reçois l'étendue. Et en effet, il triomphe dans son livre, quand il demande à Hilas ce que c'est que ce sujet, ce *substratum*, cette substance ? C'est le corps étendu, répond Hilas ; alors l'Evêque, sous le nom de Philonoüs, se mocque de lui ; & le pauvre Hilas voyant qu'il a dit que l'étendue est le sujet de l'étendue, & qu'il a dit une sottise, demeure tout confus, & avoue qu'il n'y comprend rien, qu'il n'y a point de corps, que le monde matériel n'existe pas, qu'il n'y a qu'un monde intellectuel.

Philonoüs devait dire seulement à Hilas, nous ne sçavons rien sur le fonds de ce sujet, de cette substance étendue, solide, divisible, mobile, figurée, &c. je ne la connais pas plus que le sujet pensant, sentant & voulant ; mais ce sujet n'en existe pas moins, puisqu'il a des propriétés essentielles dont il ne peut être dépouillé.

Nous sommes tous comme la plûpart des Dames de Paris ; elles font grande chère sans sçavoir ce qui entre dans les ragouts ; de même nous jouissons des corps sans sçavoir ce qui les compose. De quoi est fait le corps ? De parties, & ces parties se resolvent en d'autres par-

ties. Que sont ces dernieres parties ? Toujours des corps, vous divisez sans cesse, & vous n'avancez jamais.

Enfin, un subtile Philosophe remarquant qu'un tableau est fait d'ingrédiens, dont aucun n'est un tableau, & une maison de matériaux dont aucun n'est une maison, il imagina (d'une façon un peu différente) que les corps sont bâtis d'une infinité de petits êtres qui ne sont pas corps ; & cela s'appelle des monades. Ce système ne laisse pas d'avoir son bon ; & s'il était révélé, je le croirais très-possible ; tous ces petits êtres seraient des points mathématiques, des espèces d'ames qui n'attendraient qu'un habit pour se mettre dedans. Ce serait une métempsicose continuelle ; une monade irait tantôt dans une baleine, tantôt dans un arbre, tantôt dans un joueur de gobelets. Ce système en vaut bien un autre ; je l'aime bien autant que la déclinaison des atômes, les formes substantielles, la grace versatile, & les vampires de Don Calmet.

DE LA CHINE.

NOus allons chercher à la Chine de la terre, comme si nous n'en avions point ; des étoffes, comme si nous manquions d'étoffes ; une petite herbe pour infuser dans l'eau, comme si nous n'avions point de simples dans nos climats. En récompense, nous voulons convertir les Chinois, c'est un zele très-louable, mais il ne faut pas leur contester leur Antiquité, & leur dire qu'ils sont des idolâtres. Trouverait-on bon, en vérité, qu'un Capucin ayant été bien reçu dans un château des Montmorency, voulut leur persuader qu'ils sont nouveaux nobles, comme les Sécrétaires du Roi, & les accuser d'être idolâtres, parce qu'il aurait trouvé dans ce château deux ou trois statues de Connétables, pour lesquelles on aurait un profond respect ?

Le célèbre Wolf, Professeur de Mathematique dans l'Université de Halle, prononça un jour un très bon discours,

à la louange de la Philoſophie Chinoiſe; il loua cette ancienne eſpèce d'hommes, qui diſere de nous par la barbe, par les yeux, par le nez, par les oreilles & par le raiſonnement; il loua, dis-je les Chinois d'adorer un Dieu ſuprême, & d'aimer la vertu; il rendait cette juſtice aux Empereurs de la Chine, aux Kolao, aux Tribunaux, aux Lettrés. La juſtice qu'on rend aux bonzes eſt d'une eſpèce différente.

Il faut ſçavoir que ce Wolf attirait à Halle un millier d'Ecoliers de toutes les Nations. Il y avait dans la même Univerſité un Profeſſeur de Théologie nommé Lange, qui n'attirait perſonne; cet homme au déſeſpoir de geler de froid ſeul dans ſon auditoire, voulut, comme de raiſon, perdre le Profeſſeur de Mathématique; il ne manqua pas, ſelon la coutume de ſes ſemblables, de l'accuſer de ne pas croire en Dieu.

Quelques Ecrivains d'Europe, qui n'avaient jamais été à la Chine, avaient prétendu que le Gouvernement de Pekin était Athée. Wolf avait loué les Philoſophes de Pekin, donc Wolf était Athée; l'envie & la haine ne font jamais de meilleurs ſyllogiſmes. Cet argument de Lange, ſoutenu d'une cabale & d'un protecteur, fut trouvé concluant par le Roi du Pays; qui envoya un dilême en forme au Mathématicien, ce dilême donnait le choix de ſortir de Halle dans vingt-quatre heures, ou d'être pendu. Et comme Wolf raiſonnait fort juſte, il ne manqua pas de partir; ſa retraite ôta au Roi deux ou trois cens mille écus par an, que ce Philoſophe faiſait entrer dans le Royaume, par l'affluence de ſes Diſciples.

Cet exemple doit faire ſentir aux Souverains qu'il ne faut pas toujours écouter la calomnie, & ſacrifier un grand homme à la fureur d'un ſot. Revenons à la Chine.

De quoi nous aviſons-nous, nous autres au bout de l'Occident, de diſputer avec acharnement & avec des torrens d'injures, pour ſçavoir s'il y avait eu quatorze Princes, ou non, avant Fohi Empereur de la Chine, & ſi ce Fohi vivait trois mille, ou deux mille neuf cens ans avant notre ère vulgaire? Je voudrais bien

que deux Irlandais s'aviſaſſent de ſe quereller à Dublin pour ſçavoir quel fut au douziéme ſiécle le poſſeſſeur des terres que j'occupe aujourd'hui; n'eſt-il pas évident qu'ils devraient s'en rapporter à moi qui ai les archives entre mes mains? Il en eſt de même à mon gré des premiers Empereurs de la Chine; il faut s'en rapporter aux Tribunaux du Pays.

Diſputez tant qu'il vous plaira ſur les quatorze Princes qui régnerent avant Fohi, votre belle diſpute n'aboutira qu'à prouver que la Chine était très-peuplée alors, & que les loix y régnaient. Maintenant, je vous demande ſi une Nation aſſemblée, qui a des Loix & des Princes, ne ſuppoſe pas une prodigieuſe Antiquité? Songez combien de temps il faut pour qu'un concours ſingulier de circonſtances faſſe trouver le fer dans les mines, pour qu'on l'employe à l'agriculture, pour qu'on invente la navette & tous les autres Arts.

Ceux qui font les enfans à coup de plume, ont imaginé un fort plaiſant calcul. Le Jéſuite Péteau, par une belle ſupputation, donne à la terre 2155 ans après le déluge, cent fois plus d'habitans qu'on n'oſe lui en ſuppoſer à préſent. Les Cumberlands & les Whiſtons ont fait des calculs auſſi comiques; ces bonnes gens n'avaient qu'à conſulter les régiſtres de nos Colonies en Amérique, ils auraient été bien étonnés, ils auraient appris combien peu le genre-humain ſe multiplie, & qu'il diminue très-ſouvent, au lieu d'augmenter.

Laiſſons donc, nous qui ſommes d'hier, nous deſcendans des Celtes, qui venons de défricher les forêts de nos contrées ſauvages, laiſſons les Chinois & les Indiens jouir en paix de leur beau climat, & de leur antiquité. Ceſſons ſurtout d'appeller idolâtres l'Empereur de la Chine, & le Soubab de Dekan; il ne faut pas être fanatique du mérite Chinois; la Conſtitution de leur Empire eſt à la vérité la meilleure qui ſoit au monde, la ſeule qui ſoit toute fondée ſur le pouvoir paternel (ce qui n'empêche pas que les Mandarins ne donnent force coups de bâtons à leurs enfans:) la ſeule dans laquelle un Gouverneur de Province ſoit puni, quand en ſortant de Charge il n'a pas eu les acclama-

tions du Peuple ; la seule qui ait institué des prix pour la vertu, tandis que partout ailleurs les loix se bornent à punir le crime ; la seule qui ait fait adopter ses loix à ses vainqueurs, tandis que nous sommes encore sujets aux coûtumes des Burgundiens, des Francs & des Goths qui nous ont domptés. Mais on doit avouer que le petit Peuple gouverné par des Bonzes, est aussi fripon que le nôtre, qu'on y vend tout fort cher aux étrangers, ainsi que chez nous ; que dans les sciences, les Chinois sont encore au terme où nous étions il y a deux cens ans ; qu'ils ont comme nous mille préjugés ridicules, qu'ils croyent aux Talismans, à l'Astrologie judiciaire, comme nous y avons cru long-temps.

Avouons encore qu'ils ont été étonnés de notre thermometre, de notre maniere de mettre des liqueurs à la glace avec du salpêtre, & de toutes les expériences de Torricellis, & d'Otogueric, tout comme nous le fûmes lorsque nous vimes ces amusemens de Physique pour la premiere fois ; ajoutons que leurs Médecins ne guérissent pas plus les maladies mortelles, que les nôtres, & que la Nature toute seule guérit à la Chine les petites maladies comme ici ; mais tout cela n'empêche pas que les Chinois il y a quatre mille ans, lorsque nous ne sçavions pas lire, ne sçussent toutes les choses essentiellement utiles dont nous nous vantons aujourd'hui.

CATÉCHISME CHINOIS,

OU

Entretien de Cu-ſu, *Diſciple de* Confutzée, *avec le Prince* Kou, *fils du Roi de Lou, Tributaire de l'Empereur Chinois* Gnenvan, *417 ans avant notre Ere vulgaire.*

Traduit en Latin par le Pere Fouquet, *ci devant ex-Jéſuite. Le Manuſcrit eſt dans la Bibliothéque du Vatican, numéro 42759.*

KOU.

Que dois-je entendre quand on me dit d'adorer le Ciel ? (Chang-ti.)

CU-SU.

Ce n'eſt pas le ciel matériel que nous voyons ; car ce ciel n'eſt autre choſe que l'air, & cet air eſt compoſé de toutes les exhalaiſons de la terre. Ce ſerait une folie bien abſurde d'adorer des vapeurs.

KOU.

Je n'en ſerais pourtant pas ſurpris. Il me ſemble que les hommes ont fait des folies encore plus grandes.

CU-SU.

Il eſt vrai ; mais vous êtes deſtiné à gouverner, vous devez être ſage.

KOU.

Il y a tant de Peuples qui adorent le ciel & les planettes !

CU-SU.

Les planettes ne ſont que des terres comme la nôtre. La lune, par exemple, ſerait auſſi bien d'adorer notre ſable & notre boue, que nous de nous mettre à genoux devant le ſable & la boue de la lune.

KOU.

Que prétend-on quand on dit, le ciel & la terre, monter au ciel, être digne du ciel ?

CU-SU.

On dit une énorme ſottiſe ; * il n'y a point de ciel ; chaque planette eſt entourée de ſon atmoſphère, comme d'une coque, & roule dans l'eſpace autour de ſon ſoleil. Chaque ſoleil eſt le centre de pluſieurs planettes, qui voyagent continuellement autour de lui. Il n'y a ni haut ni bas, ni montée ni deſcente. Vous ſentez que ſi les Habitans de la Lune diſaient qu'on monte à la terre, qu'il faut ſe rendre digne de la terre, ils diraient une extravagance. Nous prononçons de même un mot qui n'a pas de ſens, quand nous diſons qu'il faut ſe rendre digne du ciel, c'eſt comme ſi nous diſions, il faut ſe rendre digne de l'air, digne de la conſtellation du dragon, digne de l'eſpace.

KOU.

Je crois vous comprendre ; il ne faut adorer que le Dieu qui a fait le ciel & la terre.

CU-SU

Sans doute ; il faut n'adorer que Dieu. Mais quand

* Voyez l'article du *Ciel*.

nous disons qu'il a fait le ciel & la terre, nous disons pieusement une grande pauvreté. Car si nous entendons par le ciel l'espace prodigieux dans lequel Dieu alluma tant de soleils, & fit tourner tant de mondes, il est beaucoup plus ridicule de dire, *le ciel & la terre*, que de dire, *les montagnes & un grain de sable*. Notre globe est infiniment moins qu'un grain de sable en comparaison de ces millions de millias d'Univers, parmi lesquels nous disparaissons. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de joindre ici notre faible voix à celle des êtres innombrables, qui rendent hommage à Dieu dans l'abysme de l'étendue.

K O U.

On nous a donc bien trompés, quand on nous a dit que Fo était descendu chez nous du quatriéme ciel, & avait paru en éléphant blanc.

C U-S U.

Ce sont des contes que les Bonzes font aux enfans & aux vieilles: nous ne devons adorer que l'Auteur éternel de tous les êrtes.

K O U.

Mais comment un Être a-t-il pu faire les autres?

C U-S U.

Regardez cette étoile; elle est à quinze cens mille millions de *Lis* de notre petit globe. Il en part des rayons qui vont faire sur vos yeux deux angles égaux au sommet: ils font les mêmes angles sur les yeux de tous les animaux; ne voila-t-il pas un dessein marqué? Ne voilà-t-il pas une loi admirable? Or qui fait un ouvrage, sinon un ouvrier? Qui fait des loix, sinon un Législateur? Il y a donc un ouvrier, un Législateur éternel.

KOU.

Mais, qui a fait cet ouvrier? & comment eſt-il fait?

CU-SU.

Mon Prince, je me promenais hier auprès du vaſte Palais qu'a bâti le Roi votre pere. J'entendis deux grillons, dont l'un disait à l'autre, voilà un terrible édifice. Oui, dit l'autre; tout glorieux que je ſuis, j'avoue que c'eſt quelqu'un de plus puiſſant que les grillons qui a fait ce prodige; mais je n'ai point d'idées de cet être là; je vois qu'il eſt, mais je ne ſçais ce qu'il eſt.

KOU.

Je vous dis que vous êtes un grillon plus inſtruit que moi; & ce qui me plait en vous, c'eſt que vous ne prétendez pas ſçavoir ce que vous ignorez.

SECOND ENTRETIEN.

CU-SU.

Vous convenez donc qu'il y a un Etre tout-puiſſant, exiſtant par lui-même, ſuprême Artiſan de toute la Nature?

KOU.

Oui; mais s'il exiſte par lui-même, rien ne peut donc le borner, il eſt donc par tout? Il exiſte donc dans toute la matiere, dans toutes les parties de moi-même.

CU-SU.

Pourquoi non?

KOU.

Je ſerais donc moi-même une partie de la Divinité?

C U-S U.

Ce n'eſt peut-être pas une conſéquence. Ce morceau de verre eſt pénétré de toutes parts de la lumiere ; eſt-il lumiere cependant lui-même ? Ce n'eſt que du fable, & rien de plus ; tout eſt en Dieu, ſans doute ; ce qui anime tout doit être partout. Dieu n'eſt pas comme l'Empereur de la Chine qui habite ſon Palais & qui envoye ſes ordres par des Kolao. Dès-là qu'il exiſte, il eſt néceſſaire que ſon exiſtence rempliſſe tout l'eſpace, & tous ſes ouvrages, & puiſqu'il eſt dans vous, c'eſt un avertiſſement continuel de ne rien faire dont vous puiſſiez rougir devant lui.

K O U.

Que faut-il faire pour oſer ainſi ſe regarder ſoi-même ſans répugnance & ſans honte devant l'Etre ſuprême ?

C U-S U.

Etre juſte.

K O U.

Et quoi encore ?

C U-S U.

Etre juſte.

K O U.

Mais la Secte de Laokium dit qu'il n'y a ni juſte, ni injuſte, ni vice, ni vertu.

C U-S U.

La Secte de Laokium dit-elle qu'il n'y a ni ſanté ; ni maladie ?

K O U.

Non, elle ne dit point une ſi grande erreur.

C U-S U.

L'erreur de penſer qu'il n'y a ni ſanté de l'ame, ni

maladie de l'ame, ni vertu ni vice, eſt auſſi grande & plus funeſte. Ceux qui ont dit que tout eſt égal ſont des monſtres; eſt-il égal de nourrir ſon fils, ou de l'écraſer ſur la pierre? De ſecourir ſa mere, ou de lui plonger un poignard dans le cœur?

KOU.

Vous me faites frémir: je déteſte la Secte de Laokium; mais il y a tant de nuances de juſte & de l'injuſte! on eſt ſouvent bien incertain. Quel homme ſait préciſément ce qui eſt permis, ou ce qui eſt défendu? Qui pourra poſer ſûrement les bornes qui ſéparent le bien & le mal? Quelle régle me donnerez-vous pour les diſcerner?

CU-SU.

Celles de Confurzée mon maître; *vis comme en mourant tu voudrais avoir vécu, traite ton prochain comme tu veux qu'il te traite.*

KOU.

Ces maximes, je l'avoue, doivent être le code du genre-humain. Mais que m'importera en mourant d'avoir bien vécu? Qu'y gagnerai-je? Cette horloge quand elle ſera détruite, ſera-t-elle heureuſe d'avoir bien ſonné les heures?

CU-SU.

Cette horloge ne ſent point, ne penſe point, elle ne peut avoir des remords, & vous en avez quand vous vous ſentez coupable.

KOU.

Mais ſi après avoir commis pluſieurs crimes, je parviens à n'avoir plus de remords?

CU-SU.

Alors, il faudra vous étouffer; & ſoyez ſûr que

parmi les hommes qui n'aiment pas qu'on les opprime, il s'en trouvera qui vous mettront hors d'état de faire de nouveaux crimes.

KOU.

Ainſi Dieu qui eſt en eux leur permettra d'être méchans après m'avoir permis de l'être ?

CU-SU.

Dieu vous a donné la raiſon, n'en abuſez ni vous, ni eux ; non-ſeulement vous ſerez malheureux dans cette vie, mais qui vous a dit que vous ne le ſeriez pas dans une autre ?

KOU.

Et qui vous a dit qu'il y a une autre vie ?

CU-SU.

Dans le doute ſeul vous devez vous conduire comme s'il y en avoit une.

KOU.

Mais, ſi je ſuis ſûr qu'il n'y en a point ?

CU-SU.

Je vous en défie.

TROISIÉME ENTRETIEN.

KOU.

Vous me pouſſez, Cu-ſu. Pour que je puiſſe être récompenſé ou puni quand je ne ſerai plus, il faut qu'il ſubſiſte dans moi quelque choſe qui ſente, & qui penſe après moi Or, comme avant ma naiſſance, rien de moi n'avait ni ſentiment ni penſee, pourquoi y en

aurait-il après ma mort? Que pourrait être cette partie incompréhensible de moi-même? Le bourdonnement de cette abeille restera-t-il quand l'abeille ne sera plus? La végétation de cette plante subsiste-t-elle quand la plante est déracinée? La végétation n'est-elle pas un mot dont on se sert pour signifier la maniere inexpliquable dont l'Etre suprême a voulu que la plante tirât les sucs de la terre? L'ame est de même un mot inventé pour exprimer faiblement & obscurement les ressorts de notre vie. Tous les animaux se meuvent, & cette puissance de se mouvoir, on l'appelle force active; mais il n'y a pas un être distinct qui soit cette force. Nous avons des passions, cette mémoire, cette raison, ne sont pas sans doute des choses à part, ce ne sont pas des êtres existans dans nous, ce ne sont pas de petites personnes qui ayent une existence particuliere; ce sont des mots génériques, inventés pour fixer nos idées. L'ame qui signifie notre mémoire, notre raison, nos passions, n'est donc elle-même qu'un mot. Qui fait le mouvement dans la Nature? C'est Dieu. Qui fait végéter toutes les plantes? C'est Dieu. Qui fait le mouvement dans les animaux? C'est Dieu. Qui fait la pensée de l'Homme? C'est Dieu.

Si l'ame * humaine était une petite personne renfermée dans notre corps qui en dirigeât les mouvemens & les idées, cela ne manquerait il pas dans l'éternel Artisan du monde une impuissance & un artifice indigne de lui? Il n'aurait donc pas été capable de faire des automates qui eussent dans eux-mêmes le don du mouvement & de la pensée. Vous m'avez appris le grec, vous m'avez fait lire Homère, je trouve Vulcain un divin forgeron quand il fait des trépieds d'or qui vont tous seuls au Conseil des Dieux: mais ce Vulcain me paraîtrait un misérable charlatan, s'il avait caché dans le corps de ces trépieds quelqu'un de ses garçons qui les fit mouvoir sans qu'on s'en apperçut.

Il y a de froids rêveurs qui ont pris pour une belle imagination l'idée de faire rouler des planettes par des génies qui les poussent sans-cesse; mais Dieu n'a

* Voyez l'article *Ame*.

pas été réduit à cette pitoyable reſſource : en un mot, pourquoi mettre deux reſſorts à un ouvrage lorſqu'un ſeul ſuffit ? Vous n'oſerez pas nier que Dieu ait le pouvoir d'animer l'être peu connu que nous appellons matière, pourquoi donc ſe ſervirait-il d'un autre agent pour l'animer ?

Il y a bien plus, qui ſerait cette ame que vous donnez ſi libéralement à notre corps ? D'où viendrait elle ? Quand viendrait-elle ? Faudrait-il que le Créateur de l'Univers fût continuellement à l'affût de l'accouplement des hommes & des femmes, qu'il remarquât attentivement le moment où un germe ſort du corps d'un homme, & entre dans le corps d'une femme, & qu'alors il envoyât vite une ame dans ce germe ? Et ſi ce germe meurt, que deviendra cette ame ? Elle aura donc été créée inutilement, ou elle attendra une autre occaſion.

Voilà, je vous l'avoue, une étrange occupation pour le maître du monde ; & non ſeulement, il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'eſpèce humaine, mais il faut qu'il en faire autant avec tous les animaux, car ils ont tous comme nous de la mémoire, des idées, des paſſions, & ſi une ame eſt néceſſaire pour former ces ſentimens, cette mémoire, ces idées, ces paſſions, il faut que Dieu travaille perpétuellement à forger des ames pour les éléphans & pour les porcs, pour les hibous, pour les poiſſons, & pour les Bonzes.

Quelle idée me donneriez-vous de l'Architecte de tant de millions de mondes, qui ſerait obligé de faire continuellement des chevilles invifibles pour perpétuer ſon ouvrage ?

Voilà une très-petite partie des raiſons qui peuvent me faire douter de l'exiſtence de l'ame.

CUSU.

Vous raiſonnez de bonne foi ; & ce ſentiment vertueux, quand même il ſerait erroné, ſerait agréable à l'Être ſuprême. Vous pouvez vous tromper, mais vous ne cherchez pas à vous tromper, & dès-lors vous êtes excuſable. Mais ſongez que vous ne m'avez propoſé que

des douter, & que ces doutes ſont triſtes. Admettez des vraiſemblances plus conſolantes; il eſt dur d'être anéanti, eſpérez de vivre. Vous ſçavez qu'une penſée n'eſt point matière, vous ſçavez qu'elle n'a nulle rapport avec la matière, pourquoi donc vous ſerait-il ſi difficile de croire que Dieu a mis dans vous un principe divin, qui ne pouvant être diſſous, ne peut être ſujet à la mort? Oſerez vous dire qu'il eſt impoſſible que vous ayez une ame? Non ſans doute; & ſi cela eſt poſſible, n'eſt-il pas très-vraiſemblable que vous en avez une? Pourriez vous rejetter un ſyſtême ſi beau & ſi neceſſaire au genre-humain? Et quelques difficultés vous rebuteront-elles?

K O U.

Je voudrais embraſſer ce ſyſtême, mais je voudrais qu'il me fut prouvé. Je ne ſuis pas le maître de croire quand je n'ai pas d'évidence. Je ſuis toujours frappé de cette grande idée que Dieu a tout fait, qu'il eſt partout, qu'il pénétre tout, qu'il donne le mouvement & la vie à tout; & s'il eſt dans toutes les parties de mon être, comme il eſt dans toutes les parties de la Nature, je ne vois pas quel beſoin j'ai d'une ame. Qu'ai-je à faire de ce petit être ſubalterne, quand je ſuis animé par Dieu même? A quoi me ſervirait cette ame? Ce n'eſt pas nous qui nous donnons nos idées, car nous les avons preſque toujours malgré nous; nous en avons quand nous ſommes endormis; tout ſe fait en nous ſans que nous nous en mêlions. L'ame aurait beau dire au ſang & aux eſprits animaux, courez, je vous prie, de cette façon pour me faire plaiſir, ils circuleront toujours de la manière que Dieu leur a preſcrite. J'aime mieux être la machine d'un Dieu qui m'eſt démontré, que d'être la machine d'une ame dont je doute.

C U-S U.

Eh bien, ſi Dieu même vous anime, ne ſouillez jamais par des crimes ce Dieu qui eſt en vous; & s'il

vous a donné une ame, que cette ame ne l'offense jamais. Dans l'un & dans l'autre système vous avez une volonté; vous êtes libre; c'est-à-dire, vous avez le pouvoir de faire ce que vous voulez; servez-vous de ce pouvoir pour servir ce Dieu qui vous l'a donné. Il est bon que vous soyez philosophe, mais il est nécessaire que vous soyez juste. Vous le serez encore plus quand vous croirez avoir une ame immortelle.

Daignez me répondre, n'est-il pas vrai que Dieu est la souveraine justice?

KOU.

Sans doute; & s'il était possible qu'il cessât de l'être, (ce qui est un blasphême) je voudrais moi agir avec équité.

CU-SU.

N'est-il pas vrai que votre devoir sera de récompenser les actions vertueuses, & de punir les criminelles quand vous serez sur le thrône? Voudriez-vous que Dieu ne fit pas ce que vous-même êtes tenu de faire? Vous sçavez qu'il est, & qu'il sera toujours dans cette vie des vertus malheureuses, & des crimes impunis; il est donc nécessaire que le bien & le mal trouvent leur jugement dans une autre vie. C'est cette idée si simple, si naturelle, si générale, qui a établi chez tant de Nations la créance de l'immortalité de nos ames, & de la justice divine qui les juge, quand elles ont abandonné leur dépouille mortelle. Y a-t-il un système plus raisonnable, plus convenable à la divinité, & plus utile au genre humain?

KOU.

Pourquoi donc plusieurs Nations n'ont-elles point embrassé ce système? Vous sçavez que nous avons dans notre Province environs deux cens familles d'anciens Sinous qui ont autrefois habité une partie de l'Arabie pétré; ni elles, ni leurs ancêtres n'ont jamais crû l'ame immortelle: ils ont leurs cinq livres, comme nous avons nos cinq King; j'en ai lu la traduction; leurs

loix nécessairement semblables à celles de tous les autres Peuples, leur ordonnent de respecter leurs peres, de ne point voler, de ne point mentir, de n'être ni adultères, ni homicides; mais ces mêmes loix ne leur parlent ni de récompenses ni de châtimens dans une autre vie.

CU-SU.

Si cette idée n'est pas encore développée chez ce pauvre Peuple, elle le sera sans doute un jour. Mais que nous importe une malheureuse petite Nation, tandis que les Babyloniens, les Egyptiens, les Indiens, & toutes les Nations policées ont reçu ce dogme salutaire? Si vous étiez malade, rejetteriez-vous un remède approuvé par tous les Chinois, sous prétexte que quelques barbares des montagnes n'auraient pas voulu s'en servir? Dieu vous a donné la raison, elle vous dit que l'ame doit être immortelle, c'est donc Dieu qui vous le dit lui-même.

KOU.

Mais comment pourrai-je être récompensé, ou puni, quand je ne serai plus moi-même, quand je n'aurai plus rien de ce qui aura constitué ma personne? Ce n'est que par ma mémoire que je suis toujours moi. Je perds ma mémoire dans ma derniere maladie; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre, pour me faire rentrer dans mon existence que j'aurai perdue?

CU-SU.

C'est-à-dire que si un Prince avait égorgé sa famille pour regner, s'il avait tiranisé ses sujets, il en serait quitte pour dire à Dieu, ce n'est pas moi, j'ai perdu la mémoire, vous vous méprenez, je ne suis plus la même personne; pensez-vous que Dieu fût bien content de ce sophisme?

KOU.

Eh bien soit, je me rends; je voulais faire le bien

pour moi-même, je le ferai auſſi pour plaire à l'Etre ſuprême. Je penſais qu'il ſuffiſait que mon ame fût juſte dans cette vie, j'eſpérerai qu'elle ſera heureuſe dans une autre. Je vois que cette opinion eſt bonne pour les Peuples & pour les Princes, mais le culte de Dieu m'embarraſſe.

QUATRIÉME ENTRETIEN.

CU-SU.

Que trouvez-vous de choquant dans notre Chu-King, ce premier Livre Canonique, ſi reſpecté de tous les Empereurs Chinois? Vous labourez un champ de vos mains royales pour donner l'exemple au Peuple, & vous en offrez les premices aux Chang ti, au Tien, à l'Etre ſuprême; vous lui ſacrifiez quatre fois l'année; vous êtes Roi & Pontife; vous promettez à Dieu de faire tout le bien qui ſera en votre pouvoir; y a-t-il là quelque choſe qui répugne?

KOU.

Je ſuis bien loin d'y trouver à redire; je ſçais que Dieu n'a nul beſoin de nos ſacrifices, ni de nos priéres, mais nous avons beſoin de lui en faire; ſon culte n'eſt pas établi pour lui, mais pour nous. J'aime fort à faire des priéres, je veux ſurtout qu'elles ne ſoient point ridicules; car quand j'aurai bien crié que la *Montagne du Chang-ti eſt une montagne graſſe, & qu'il ne faut point regarder les montagnes graſſes*, quand j'aurai fait enfuir le Soleil, & ſécher la Lune: ce galimatias ſera-t il agréable à l'Etre ſuprême, utile à mes Sujets & à moi-même?

Je ne peux ſurtout ſouffrir la démence des ſectes qui nous environnent: d'un côté je vois Laotzé que ſa mere conçut par l'union du Ciel & de la Terre, & dont elle fut groſſe quatre vingt ans. Je n'ai pas plus de foi à ſa Doctrine de l'anéantiſſement & du dépouillement univerſelle, qu'aux cheveux blancs avec leſquels

il nâquit, & à la vache noire sur laquelle il monta pour aller prêcher sa Doctrine.

Le Dieu Fo ne m'en impose pas davantage, quoiqu'il ait eu pour pere un éléphant blanc, & qu'il promette une vie immortelle.

Ce qui me déplait surtout, c'est que de telles rêveries sont continuellement prêchées par les Bonzes qui séduisent le Peuple pour le gouverner; ils se rendent respectables par des mortifications qui effrayent la Nature. Les uns se privent toute leur vie des alimens les plus salutaires, comme si on ne pouvait plaire à Dieu que par un mauvais régime. Les autres se mettent au cou un carcan, dont quelquefois ils se rendent très-dignes; ils s'enfoncent des cloux dans les cuisses, comme si leurs cuisses étaient des planches, le Peuple les suit en foule. Si un Roi donne quelque Edit qui leur déplait, il vous disent froidement que cet Edit ne se trouve pas dans le Commentaire du Dieu Fo, & qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Comment remédier à une maladie populaire si extravagante, & si dangereuse? Vous sçavez que la tolérance est le principe du Gouvernement de la Chine, & de tous ceux de l'Asie: mais cette indulgence n'est-elle pas bien funeste, quand elle expose un Empire à être bouleversé pour des opinions fanatiques?

CU-SU.

Que le Chang-ti me préserve de vouloir éteindre en vous cet esprit de tolérance, cette vertu si respectable, qui est aux ames ce que la permission de manger est aux corps. La Loi naturelle permet à chacun de croire ce qu'il veut, comme de se nourrir de ce qu'il veut. Un Médecin n'a pas le droit de tuer ses malades parce qu'ils n'auront pas observé la diète qu'il leur a prescrite. Un Prince n'a pas le droit de faire pendre ceux de ses Sujets qui n'auront pas pensé comme lui; mais il a le droit d'empêcher les troubles; & s'il est sage, il lui sera très-aisé de déraciner les superstitions. Vous sçavez ce qui arriva à Daon,

sixième Roi de la Chaldée, il y a quelques quatre mille ans ?

KOU.

Non, je n'en sçais rien, vous me feriez plaisir de me l'apprendre.

CU-SU.

Les Prêtres Chaldéens s'étaient avisés d'adorer les Brochets de l'Euphrate. Ils prétendaient qu'un fameux Brochet nommé *Oannès* leur avait autrefois appris la Théologie, que ce Brochet était immortel, qu'il avait trois pieds de long, & un petit croissant sur la queue. C'était par respect pour cet *Oannès*, qu'il était défendu de manger du Brochet. Il s'éleva une grande dispute entre les Théologiens, pour sçavoir si le Brochet *Oannès* était laité, ou œuvé. Les deux partis s'excommunierent réciproquement, & on en vint plusieurs fois aux mains. Voici comme le Roi Daon s'y prit pour faire cesser ce désordre.

Il commanda un jeûne rigoureux de trois jours aux deux partis; après quoi il fit venir les partisans du Brochet aux œufs, qui assisteren: à son dîner, il se fit apporter un Brochet de trois pieds, auquel on avait mis un petit croissant sur la queue. Est ce là votre Dieu, dit-il aux Docteurs? Oui, Sire, lui répondirent-ils, car il a un croissant sur la queue. Le Roi commanda qu'on ouvrit le Brochet, qui avait la plus belle laite du monde. Vous voyez bien, dit il, que ce n'est pas là votre Dieu, puisqu'il est laité, & le Brochet fut mangé par le Roi & par ses satrapes, au grand contentement des Théologiens des œufs, qui voyaient qu'on avait fri le Dieu de leurs adversaires.

On envoya chercher aussi tôt les Docteurs du parti contraire : on leur montra un Dieu de trois pieds qui avait des œufs & un croissant sur la queue, ils assurerent que c'était là le Dieu *Oannes*, & qu'il était laité; il fut fri comme l'autre, & reconnu œuvé. Alors les deux partis étant également sots, & n'ayant pas déjeuné, le bon Roi Daon leur dit qu'il n'avait que

des brochets à leur donner pour leur dîner ; ils en mangerent goulument, foir œuvés, foir laités. La guerre civile finit, chacun bénit le bon Roi Daon ; & les Citoyens depuis ce temps firent servir à leur dîner tant de brochets qu'ils voulurent.

KOU.

J'aime fort le Roi Daon, & je promets bien de l'imiter à la premiere occasion qui s'offrira. J'empêcherai toujours autant que je le pourrai (sans faire violence à perſonne) qu'on adore des Fo, & des Brochets.

Je ſçais que dans le Pégu & dans le Tonquin il y a de petits Dieux & de petits Talapoins qui font deſcendre la lune dans le décours, & qui prédiſent clairement l'avenir ; c'eſt-à-dire, qui voyent clairement ce qui n'eſt pas, car l'avenir n'eſt point. J'empêcherai autant que je le pourrai que les Talapoins ne viennent chez moi prendre le futur pour le préſent & faire deſcendre la lune.

Quel'le pitié qu'il y ait des Sectes qui aillent de Ville en Ville débiter leurs rêveries, comme des Charlatans qui vendent leurs drogues ! quelle honte pour l'eſprit humain que de petites Nations penſent que la vérité n'eſt que pour elles, & que le vaſte Empire de la Chine eſt livré à l'erreur ! l'Etre éternel ne ſerait-il que le Dieu de l'Iſle Formoſe ou de l'Iſle Borneo ? Abandonnerait-il le reſte de l'Univers ? Mon cher Cu-ſu, il eſt le pere de tous les hommes ; il permet à tous de manger du brochet ; le plus digne hommage qu'on puiſſe lui rendre eſt d'être vertueux ; un cœur pur eſt le plus beau de tous ſes Temples, comme diſait le grand Empereur Hiao.

CINQUIÉME ENTRETIEN.

CU-SU.

Puiſque vous aimez la vertu, comment la pratiquerez-vous quand vous ſerez roi?

KOU.

En n'étant injuſte ni envers mes Voiſins, ni envers mes Peuples.

CU-SU.

Ce n'eſt pas aſſez de ne point faire de mal; vous ſerez du bien, vous nourrirez les pauvres en les occupant à des travaux utiles, & non pas en dotant la fainéantiſe. Vous embellirez les grands chemins, vous creuſerez des canaux, vous éléverez des édifices publics, vous encouragerez tous les Arts, vous récompenſerez le mérite en tout genre, vous pardonnerez les fautes involontaires.

KOU.

C'eſt ce que j'appelle n'être point injuſte, ce ſont là autant de devoirs.

CU-SU.

Vous penſez en véritable Roi; mais il y a le Roi & l'homme, la vie publique & la vie privée Vous allez bientôt vous marier, combien comptez-vous avoir de femmes?

KOU.

Mais je crois qu'une douzaine me ſuffira; un plus grand nombre pourrait me dérober un temps deſtiné

aux affaires. Je n'aime point ces Rois qui ont des trois cens femmes, & des sept cens concubines, & des milliers d'eunuques pour les servir. Cette manie des eunuques me parait surtout un trop grand outrage à la nature humaine. Je pardonne tout au plus qu'on chaponne des coqs, ils en sont meilleurs à manger, mais on n'a point encore fait mettre d'eunuques à la broche. A quoi sert leur mutilation? Le Dalai-Lama en a cinquante pour chanter dans sa Pagode. Je voudrais bien sçavoir si le Chang-ti se plait beaucoup à entendre les voix claires de ces cinquante hongres.

Je trouve encore très-ridicule qu'il y ait des Bonzes qui ne se marient point; ils se vantent d'être plus sages que les autres Chinois: eh bien qu'ils fassent donc des enfans sages. Voilà une plaisante maniere d'honorer le Chang-ti que de le priver d'adorateurs! voilà une singuliere façon de servir le genre-humain que de donner l'exemple d'anéantir le genre-humain! le bon petit Lama nommé *Ste'ca ifant Erepi*, soulait dire *que tout Prêtre devait faire le plus d'enfans qu'il pourrait*; il prêchait d'exemple, & a été fort utile en son temps. Pour moi, je marierai tous les Lamas & Bonzes, & Lamesses & Bonzesses qui auront de la vocation pour ce saint œuvre; ils en feront certainement meilleurs Citoyens, & je croirai faire en cela un grand bien au Royaume de Lou.

C U-S U.

Oh! le bon Prince que nous aurons là! vous me faites pleurer de joie. Vous ne vous contentez pas d'avoir des femmes & des sujets; car enfin, on ne peut pas passer sa journée à faire des Edits & des enfans, vous aurez sans doute des amis.

K O U.

J'en ai déjà, & de bons, qui m'avertissent de mes défauts, je me donne la liberté de reprendre les leurs,

ils me consolent, & je les console ; l'amitié est le baume de la vie, il vaut mieux que celui du chimiste Brueil, & même que les sachets du grand Arnoud. Je suis étonné qu'on n'ait pas fait de l'amitié un précepte de religion; j'ai envie de l'insérer dans notre Rituel.

C U-S U.

Gardez vous-en bien, l'amitié est assez sacrée d'elle-même, ne la commandez jamais, il faut que le cœur soit libre, & puis, si vous faisiez de l'amitié, un précepte, un Mystère, un rite, une cérémonie, il y aurait mille Bonzes qui en prêchant & en écrivant leurs rêveries, rendraient l'amitié ridicule, il ne faut pas l'exposer à cette profanation.

Mais comment en userez-vous avec vos ennemis ? Confutzée recommande en vingt endroits de les aimer ; cela ne vous paraît-il pas un peu difficile ?

K O U.

Aimer ses ennemis ! eh mon Dieu, rien n'est si commun.

C U-S U.

Comment l'entendez-vous ?

K O U.

Mais comme il faut, je crois l'entendre. J'ai fait l'apprentissage de la Guerre sous le Prince de Décon contre le Prince du Vis-Brunk : dès qu'un de nos ennemis était blessé & tombait entre nos mains, nous avions soin de lui comme s'il eût été notre frere, nous avons souvent donné notre propre lit à nos ennemis blessés & prisonniers, & nous avons couché auprès d'eux sur des peaux de tigres étendues à terre ; nous les avons servis nous-mêmes : que voulez-vous de plus ? Que nous les aimions comme on aime sa maîtresse ?

CU-SU.

Je ſuis très-édifié de tout ce que vous me dites, & je voudrais que toutes les Nations vous entendiſſent. Car on m'aſſure qu'il y a des Peuples aſſez impertinens pour oſer dire que nous ne connaiſſons pas la vraie vertu, que nos bonnes actions ne ſont que des péchés ſplendides, que nous avons beſoin des leçons de leurs Talapoins pour nous faire de bons principes. Hélas les malheureux! ce n'eſt que d'hier qu'ils ſçavent lire & écrire, & ils prétendent enſeigner leurs maîtres!

SIXIÉME ENTRETIEN.

CU-SU.

Je ne vous répéterai pas tous les lieux communs qu'on débite parmi nous depuis cinq ou ſix mille ans ſur toutes les vertus. Il y en a qui ne ſont que pour nous-mêmes, comme la prudence pour conduire nos ames, la tempérance pour gouverner nos corps; ce ſont des préceptes de politique & de ſanté. Les véritables vertus ſont celles qui ſont utiles à la ſociété, comme la fidélité, la magnanimité, la bienfaiſance, la tolérance &c. grace au ciel, il n'y a point de vieille qui n'enſeigne parmi nous toutes ces vertus à ſes petits enfans; c'eſt le rudiment de notre jeuneſſe au village comme à la ville; mais il y a une grande vertu qui commence à être de peu d'uſage, & j'en ſuis fâché.

KOU.

Quelle eſt-elle? Nommez la vîte, je tâcherai de la ranimer.

CU-SU.

C'eſt l'hoſpitalité, cette vertu ſi ſociale, ce lien ſa-

cré des hommes commence à se relâcher depuis que nous avons des cabarets. Cette pernicieuse institution nous est venue, à ce qu'on dit, de certains sauvages d'Occident. Ces misérables apparemment n'ont point de maison pour accueillir les voyageurs. Quel plaisir de recevoir dans la grande Ville de Lou, dans la belle place Honchan, dans ma maison Ki, un généreux étranger qui arrive de Samarcande, pour qui je deviens dès ce moment un homme sacré, & qui est obligé par toutes les loix divines & humaines de me recevoir chez lui quand je voyagerai en Tartarie, & d'être mon ami intime!

Les Sauvages dont je vous parle ne reçoivent les Etrangers que pour de l'argent dans des cabanes dégoutantes, ils vendent cher cet accueil infâme, & avec cela, j'entends dire que ces pauvres gens se croyent au-dessus de nous, qu'ils se vantent d'avoir une morale plus pure. Ils prétendent que leurs Prédicateurs prêchent mieux que Confutzée, qu'enfin, c'est à eux de nous enseigner la justice, parce qu'ils vendent de mauvais vin sur les grands chemins, que leurs femmes vont comme des folles dans les rues, & qu'elles dansent pendant que les nôtres cultivent des vers à soye.

K O U.

Je trouve l'hospitalité fort bonne, je l'exerce avec plaisir, mais je crains l'abus. Il y a des gens vers le grand Thibet qui sont fort mal logés, qui aiment à courir, & qui voyageraient pour rien d'un bout du monde à l'autre; & quand vous irez au grand Thibet, jouir chez eux du droit de l'hospitalité, vous ne trouverez ni lit, ni pot au feu; cela peut dégouter de la politesse.

C U-S U.

L'inconvénient est petit, il est aisé d'y remédier en ne recevant que des personnes bien recommandées. Il n'y a point de vertu qui n'ait ses dangers, & c'est parce qu'elles en ont qu'il est beau de les embrasser.

Que notre Confutzée eſt ſage & ſaint ! Il n'eſt aucune vertu qu'il n'inſpire, le bonheur des hommes eſt attaché à chacune de ſes ſentences : en voici une qui me revient dans la mémoire, c'eſt la cinquante-troiſiéme.

Reconnais les bienfaits par des bienfaits, & ne te venge jamais des injures.

Quelle maxime, quelle loi les Peuples de l'Occident pourraient ils oppoſer à une morale ſi pure ? En combien d'endroits Confutzée recommande-t-il l'humilité ? Si on pratiquait cette vertu, il n'y aurait jamais de querelles ſur la terre.

K O U.

J'ai lû tout ce que Confutzée & les Sages des ſiécles antérieurs ont écrit ſur l'humilité ; mais il me ſemble qu'ils n'en ont jamais donné une définition aſſez exacte ; il y a peu d'humilité peut-être à oſer les reprendre ; mais j'ai au moins l'humilité d'avouer que je ne les ai pas entendus. Dites-moi ce que vous en penſez.

C U-S U.

J'obéirai humblement. Je crois que l'humilité eſt la modeſtie de l'ame ; car la modeſtie extérieure n'eſt que la civilité. L'humilité ne peut pas conſiſter à ſe nier à ſoi même la ſupériorité qu'on peut avoir acquiſe ſur un autre. Un bon Médecin ne peut ſe diſſimuler qu'il en ſait davantage que ſon malade en délire. Celui qui enſeigne l'Aſtronomie doit s'avouer qu'il eſt plus ſçavant que ſes Diſciples ; il ne peut s'empêcher de le croire, mais il ne doit pas s'en faire accroire. L'humilité n'eſt pas l'abjection ; elle eſt le correctif de l'amour propre, comme la modeſtie eſt le correctif de l'orgueil.

K O U.

Eh bien, c'eſt dans l'exercice de toutes ces vertus, & dans le culte d'un Dieu ſimple & univerſel, que je veux vivre, loin des chimeres des ſophiſtes, & des illu-

sions des faux Prophêtes. L'amour du prochain sera ma vertu sur le thrône, & l'amour de Dieu ma religion. Je mépriserai le Dieu Fo, & Laotzée, & Vitsnou qui s'est incarné tant de fois chez les Indiens, & Sammonocodom qui descendit du ciel pour venir jouer au cerf-volant chez les Siamois, & les Camis qui arriverent de la Lune au Japon.

Malheur à un Peuple assez imbécile & assez barbare pour penser qu'il y a un Dieu pour sa seule Province: c'est un blasphême. Quoi? la lumiere du soleil éclaire tous les yeux, & la lumiere de Dieu n'éclairerait qu'une petite & chétive Nation dans un coin de ce globe! Quelle horreur! & quelle sottise! La Divinité parle au cœur de tous les hommes, & les liens de la charité doivent les unir d'un bout de l'Univers à l'autre.

C U-S U.

O sage Kou! vous avez parlé comme un homme inspiré par le Chang-ti même; vous serez un digne Prince. J'ai été votre Docteur, & vous êtes devenu le mien.

CATÉCHISME DU JAPONOIS.

L'INDIEN.

Eſt-il vrai qu'autrefois les Japonois ne ſçavaient pas faire la cuiſine, qu'ils avaient ſoumis leur Royaume au grand Lama, que ce grand Lama décidait ſouverainement de leur boire & de leur manger, qu'il envoyait chez vous de temps en temps un petit Lama, lequel venait recueillir les tributs, & qu'il vous donnait en échange un ſigne de protection, fait avec les deux premiers doigts & le pouce ?

LE JAPONOIS.

Hélas ! rien n'eſt plus vrai. Figurez-vous même que toutes les places de Caniſi qui ſont les grands Cuiſiniers de notre Iſle, étaient données par les Lama, & n'étaient pas données pour l'amour de Dieu. De plus, chaque maiſon de nos ſeculiers payait une once d'argent par an à ce grand Cuiſinier du Thibet. Il ne nous accordait pour tout dédommagement que des petits plats d'aſſez mauvais goût qu'on appelle *des reſtes*. Et quand il lui prenait quelque fantaiſie nouvelle, comme de faire la guerre au peuple du Tangut, il levait chez nous de nouveaux ſubſides. Notre Nation ſe plaignit ſouvent, mais ſans aucun fruit ; & même chaque plainte finiſſait par payer un peu davantage. Enfin l'amour qui tout pour le mieux, nous délivra de cette ſervitude. Un de nos Empereurs ſe brouilla avec le grand Lama pour une femme : mais il faut avouer que ceux qui nous ſervirent le plus dans cette affaire furent nos Caniſi, autrement nos Pauxcoſpie ; c'eſt à eux que nous avons l'obligation

l'obligation d'avoir secoué le joug, & voici comment.

Le grand Lama avait une plaisante manie ; il croyait avoir toujours raison ; notre Dairi & nos Canisi voulurent avoir du moins raison quelquefois. Le grand Lama trouva cette prétention absurde ; nos Canisi n'en démordirent point, & ils rompirent pour jamais avec lui.

L'INDIEN.

Eh bien, depuis ce temps-là vous avez été sans doute heureux & tranquilles ?

LE JAPONOIS.

Point du tout, nous nous sommes persécutés, déchirés, dévorés pendant près de deux siécles. Nos Canisi voulaient en vain avoir raison ; il n'y a que cent ans qu'ils sont raisonnables. Aussi, depuis ce temps-là pouvons-nous hardiment nous regarder comme une des Nations des plus heureuses de la terre.

L'INDIEN.

Comment pouvez-vous jouir d'un tel bonheur, s'il est vrai ce qu'on m'a dit que vous ayez douze sectes de cuisine dans votre Empire ? Vous devez avoir douze guerres civiles par an.

LE JAPONOIS.

Pourquoi ? S'il y a douze Traiteurs dont chacun ait une recette différente, faudra-t-il pour cela se couper la gorge au lieu de dîner ? Au contraire, chacun fera bonne chere à sa façon chez le Cuisinier qui lui agréera davantage.

L'INDIEN.

Il est vrai qu'on ne doit point disputer des goûts ; mais on en dispute, & la querelle s'échauffe.

LE JAPONOIS.

Après qu'on a disputé bien long-temps, & qu'on a vu que toutes ces querelles n'apprenaient aux hommes qu'à se nuire; on prend enfin le parti de se tolérer mutuellement, & c'est sans contredit ce qu'il y a de mieux à faire.

L'INDIEN.

Et qui sont, s'il vous plaît, ces traiteurs qui partagent votre Nation dans l'art de boire & de manger?

LE JAPONOIS.

Il y a premierement les Breuzeh, qui ne vous donneront jamais de boudin ni de lard; ils sont attachés à l'ancienne cuisine; ils aimeraient mieux mourir que de piquer un poulet; d'ailleurs, grands calculateurs; & s'il y a une once d'argent à partager entre eux & les onze autres cuisiniers, ils en prennent d'abord la moitié pour eux, & le reste est pour ceux qui sçavent le mieux compter.

L'INDIEN.

Je crois que vous ne soupez gueres avec ces gens-là?

LE JAPONOIS.

Non; il y a ensuite les Pispates, qui certains jours de chaque semaine, & même pendant un temps considérable de l'année, aimeraient cent fois mieux manger pour cent écus de turbots, de truites, de soles, de saumons, d'esturgeons, que de se nourrir d'une blanquette de veau, qui ne reviendrait pas à quatre sous.

Pour nous autres Canisi, nous aimons fort le bœuf, & une certaine patisserie qu'on appelle en Japonois du pudding. Au reste, tout le monde convient que nos Cuisiniers sont infiniment plus sçavans que ceux des Pispates. Personne n'a plus approfondi que nous le Ga-

rum des Romains, n'a mieux connu les oignons de l'ancienne Egypte, la pâte des sauterelles des premiers Arabes, la chair de cheval des Tartares, & il y a toujours quelque chose à apprendre dans les Livres des Canisi, qu'on appelle communément Pauxcospie.

Je ne vous parlerai point de ceux qui ne mangent qu'à la Terluh, ni de ceux qui tiennent pour le régime de Vincal, ni des Batistanes, ni des autres; mais les Quekars méritent une attention particuliere. Ce sont les seules convives que je n'aye jamais vu s'enyvrer & jurer. Ils sont très-difficiles à tromper, mais ils ne vous tromperont jamais. Il semble que la loi d'aimer son prochain comme soi-même n'ait été faite que pour ces gens-là; car en vérité, comment un bon Japonois peut-il se vanter d'aimer son prochain comme lui-même, quand il va pour quelque argent lui tirer une balle de plomb dans la cervelle, ou l'égorger avec un crisis large de quatre doigts, le tout en front de bandiére; il s'expose lui-même à être égorgé, & à recevoir des balles de plomb, ainsi, on peut dire avec bien plus de vérité, qu'il haït son prochain comme lui-même. Les Quekars n'ont jamais eu cette frénésie; ils disent que les pauvres humains sont des cruches d'argile faites pour durer très-peu, & que ce n'est pas la peine qu'elles aillent de gaieté de cœur se briser les unes contre les autres.

Je vous avoue que si je n'étais pas Canisi, je ne haïrais pas d'être Quekar. Vous m'avouerez qu'il n'y a pas moyen de se quereller avec des Cuisiniers si pacifiques. Il y en a d'autres en très-grand nombre qu'on appelle Diestes; ceux-là donnent à diner à tout le monde indifféremment, & vous êtes libre chez eux de manger tout ce qui vous plaît, lardé, bardé, sans lard, sans barde, aux œufs, à l'huile, perdrix, saumon, vin gris, vin rouge, tout cela leur est indifférent, pourvu que vous fassiez quelque priere à Dieu avant ou après le diner, & même simplement avant le déjeûner, & que vous soyez honnêtes gens, ils riront avec vous aux dépens du grand Lama, à qui cela ne fera nul mal, & aux dépens de Terluh & de Vincal, & de Memnon

&c. il eſt bon ſeulement que nos Dieſſes avouent que nos Canſi ſont très-ſçavans en cuiſine, & que ſurtout ils ne parlent jamais de retrancher nos rentes; alors nous vivrons très-paiſiblement enſemble.

L'INDIEN.

Mais enfin, il faut qu'il y ait une cuiſine dominante; la cuiſine du Roi.

LE JAPONOIS.

Je l'avoue; mais quand le Roi du Japon a fait bonne chere, il doit être de bonne humeur, & il ne doit pas empêcher ſes bons ſujets de digérer.

L'INDIEN.

Mais ſi ces entêtés veulent manger au nez du Roi des ſauciſſes pour leſquelles le Roi aura de l'averſion, s'ils s'enivrent quatre ou cinq mille armées de grils pour faire cuire leurs ſauciſſes, s'ils inſultent ceux qui n'en mangent point?

LE JAPONOIS.

Alors il faut les punir comme des yvrognes qui troublent le repos des Citoyens. Nous avons pourvu à ce danger. Il n'y a que ceux qui mangent à la royale qui ſoient ſuſceptibles des diputés de l'Etat. Tous les autres peuvent dîner à leur fantaiſie, mais ils ſont exclus des Charges. Les attroupemens ſont ſouverainement défendus, & punis ſur le champ ſans rémiſſion; toutes les querelles à table ſont reprimées ſoigneuſement, ſelon le précepte de notre grand Cuiſinier Japonois, qui a écrit dans la langue ſacrée, *Suti raho, cus ſiat, natis in uſum lætitiæ ſciphis pugnare tracum eſt*: ce qui veut dire, le dîner eſt fait pour une joie recueillie & honnête, il ne faut pas ſe jetter les verres à la tête.

Avec ces maximes nous vivons heureusement chez nous ; notre liberté est affermie sous nos Taicosama ; nos richesses augmentent ; nous avons deux cens jonques de ligne, & nous sommes la terreur de nos voisins.

L'INDIEN.

Pourquoi donc le bon versificateur Recina, fils de ce Poete Indien Recina, si tendre, si exact, si harmonieux, si éloquent, a-t-il dit dans un Ouvrage didactique en rimes, intitulé la Grace, & non les Graces,

Le Japon où jadis brilla tant de lumiere,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions ?

LE JAPONOIS.

Le Recina dont vous me parlez est lui même un grand visionnaire. Ce pauvre Indien ignore-t-il que nous lui avons enseigné ce que c'est que la lumiere ? Que si on connoit aujourd'hui dans l'Inde la véritable route des planettes, c'est à nous qu'on en est redevable. Que nous seuls avons enseigné aux hommes les loix primitives de la Nature, & le calcul de l'infini. Que s'il faut descendre à des choses qui sont d'un usage plus commun, les gens de son pays n'ont appris que de nous à faire des jonques, dans les proportions mathématiques. Qu'ils nous doivent jusqu'aux chaussles appellées les bas au métier, dont ils couvrent leurs jambes. Serait-il possible qu'ayant inventé tant de choses admirables ou utiles, nous ne fussions que des fous ? Et qu'un homme qui a mis en vers les rêveries des autres fût le seul sage ? Qu'il nous laisse faire notre cuisine, & qu'il fasse, s'il veut, des vers sur des sujets plus poétiques. *

* NB. *Cet Indien Recina sur la foi des rêveurs de son pays, a cru qu'on ne pouvait faire de bonnes [illegible] que quand Brama, par une volonté toute particuliere, enfaisait lui-même la fausse à ses favoris, qu'il y avait un nombre*

L'INDIEN.

Que voulez-vous ? Il a les préjugés de son pays, ceux de son parti, & les siens propres.

LE JAPONOIS.

Oh voilà trop de préjugés !

infini de Cuisiniers auxquels il était impossible de faire un ragoût avec la ferme volonté d'y réussir. & que Brama leur en ôtait les moyens par pure malice. On ne croit pas au Japon une pareille impertinence, & on y tient pour une vérité incontestable cette sentence Japonoise ;

God never acts by partial will, but by general Laws.

CATÉCHISME DU CURÉ.

ARISTON.

EH bien, mon cher Téotime, vous allez donc être Curé de campagne ?

TEOTIME.

Oui ; on me donne une petite Paroisse, & je l'aime mieux qu'une grande. Je n'ai qu'une portion limitée d'intelligence & d'activité ; je ne pourrais certainement pas diriger soixante-&-dix mille ames, attendu que je n'en ai qu'une ; & j'ai toujours admiré la confiance de ceux qui se sont chargés de ces districts immenses. Je ne me sens pas capable d'une telle administration ; un grand troupeau m'effraye, mais je pourrai faire quelque bien à un petit. J'ai étudié assez de jurisprudence pour empêcher, autant que je le pourrai, mes pauvres Paroissiens de se ruiner en procès. Je sais assez de médecine pour leur indiquer des remèdes simples quand ils seront malades. J'ai assez de connaissance de l'agriculture pour leur donner quelquefois des conseils utiles. Le Seigneur du lieu & sa femme sont d'honnêtes gens qui ne sont point dévots, & qui m'aideront à faire du bien. Je me flate que je vivrai assez heureux, & qu'on ne sera point malheureux avec moi.

ARISTON.

N'êtes-vous pas fâché de n'avoir point de femme ? Ce serait une grande consolation ; il serait doux après avoir prôné, chanté, confessé, communié, baptisé,

entrer, de trouver dans son lo is une femme douce, agreable & honnete, qui aurait soin de votre linge & de votre personne, qui vous égayerait dans la santé, qui vous soignerait dans la maladie, qui vous ferait de jolis enfans, dont la bonne éducation ferait utile à l'Etat. Je vous plains vous qui servez les hommes, d'être privé d'une consolation si nécessaire aux hommes.

TEOTIME.

L'Eglise Grecque a grand soin d'encourager les Curés au mariage, l'Eglise Anglicane & les Protestans ont la même sagesse; l'Eglise Latine a une sagesse contraire; il faut m'y soumettre. Peut-être aujourd'hui que l'esprit Philosophique a fait tant de progrès, un Concile ferait des loix plus favorables à l'humanité que le Concile de Trente; mais en attendant, je dois me conformer aux Lois présentes; il en coute beaucoup, je le sens, mais tant de gens qui valaient mieux que moi s'y sont soumis, que je ne dois pas murmurer.

ARISTON.

Vous êtes sçavant, & vous avez une éloquence sage; comment comptez-vous prêcher devant des gens de campagne?

TEOTIME.

Comme je prêcherais devant les Rois; je parlerai toujours de morale, & jamais de controverse; Dieu me préserve d'approfondir la Grace concomitante, la Grace efficace, à laquelle on résiste, la suffisante qui ne suffit pas; d'examiner si les Anges qui mangerent avec Abraham & avec Loth avaient un corps, ou s'ils firent semblant de manger, il y a mille choses que mon Auditoire n'entendrait pas, ni moi non plus. Je tâcherai de faire des gens de bien, & de l'être; mais je ne ferai point de Théologiens, & je le ferai le moins que je pourrai.

ARISTON.

O le bon Curé ! Je veux acheter une maiſon de campagne dans votre Paroiſſe. Dites-moi, je vous prie, comment vous en uſerez dans la confeſſion ?

TEOTIME.

La confeſſion eſt une choſe excellente, un frein aux crimes, inventé dans l'Antiquité la plus réculée ; on ſe confeſſait dans la célébration de tous les anciens Myſtères ; nous avons imité & ſanctifié cette ſage pratique ; elle eſt très bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner, & pour faire rendre par les petits voleurs ce qu'ils peuvent avoir dérobé à leur prochain. Elle a quelques inconvéniens. Il y a beaucoup de Confeſſeurs indiſcrets, ſurtout parmi les Moines, qui apprennent quelquefois plus de ſottiſes aux filles que tous les garçons d'un Village ne pourraient leur en faire. Point de détails dans la confeſſion ; ce n'eſt point un interrogatoire juridique, c'eſt l'aveu de ſes fautes qu'un pécheur fait à l'Etre ſuprême entre les mains d'un autre pécheur qui va s'accuſer à ſon tour. Cet aveu ſalutaire n'eſt point fait pour contenter la curioſité d'un homme.

ARISTON.

Et des excommunications, en uſerez-vous ?

TEOTIME.

Non ; il y a des Rituels où l'on excommunie les ſauterelles, les ſorciers & les Comédiens. Je n'interdirai point l'entrée de l'Eglise aux ſauterelles, attendu qu'elles n'y vont jamais. Je n'excommunierai point les Sorciers, parce qu'il n'y a point de Sorciers : & à l'égard des Comédiens, comme ils ſont penſionnés par le Roi, & autoriſés par le Magiſtrat, je me gar-

derai bien de les diffamer. Je vous avouerai même comme à mon ami, que j'ai du goût pour la Comédie, quand elle ne choque point les mœurs. J'aime passionnement le Misantrope, Athalie & d'autres Piéces, qui me paraissent des écoles de vertu & de bienséance. Le Seigneur de mon Village fait jouer dans son château quelques-unes de ces Piéces, par de jeunes personnes qui ont du talent: ces représentations inspirent la vertu par l'attrait du plaisir; elles forment le goût, elles apprennent à bien parler & à bien prononcer. Je ne vois rien là que de très innocent, & même de très-utile; je compte bien assister à ces spectacles pour mon instruction, mais dans une loge grillée pour ne point scandaliser les faibles.

ARISTON.

Plus vous me découvrez vos sentimens, & plus j'ai envie de devenir votre Paroissien. Il y a un point bien important qui m'embarrasse. Comment ferez-vous pour empêcher les Payſans de s'enyvrer les jours des fêtes? C'est là leur grande maniére de les célébrer. Vous voyez les uns accablés d'un poisson liquide, la tête panchée vers les genoux, les mains pendantes, ne voyant point n'entendant rien, réduits à un état fort au dessous de celui des brutes, reconduits chez eux en chancelant par leurs femmes éplorées, incapables de travail le lendemain, souvent malades & abrutis pour le reste de leur vie. Vous en voyez d'autres devenus furieux par le vin, exciter des querelles sanglantes, frapper & être frappés, & quelquefois finir par le meurtre ces scenes affreuses, qui sont la honte de l'espèce humaine; il le faut avouer, l'Etat perd plus de Sujets par les fêtes que par les batailles; comment pourrez-vous diminuer dans votre Paroisse un abus si exécrable?

THEOTIME.

Mon parti est pris; je leur permettrai, je les presserai même de cultiver leurs champs les jours de Fêtes après le Service Divin, que je ferai de très-bon heu-

ré. C'eſt l'oiſiveté de la férie qui les conduit au cabaret. Les jours ouvrables ne ſont point les jours de la débauche & du meurtre. Le travail modéré contribue à la ſanté du corps & à celle de l'ame : de plus, ce travail eſt néceſſaire à l'Etat. Suppoſons cinq millions d'hommes qui font par jour pour dix ſous d'ouvrage l'un portant l'autre, & ce compte eſt bien moderé; vous rendez ces cinq millions d'hommes inutiles trente jours de l'année. C'eſt donc trente fois cinq millions de piéces de dix ſous que l'Etat perd en main d'œuvre. Or certainement, Dieu n'a jamais ordonné, ni cette perte, ni l'yvrognerie.

ARISTON.

Ainſi vous concilierez la priére & le travail; Dieu ordonne l'un & l'autre. Vous ſervirez Dieu & le prochain; mais dans les diſputes Eccléſiaſtiques, quel parti prendrez-vous.

TEOTIME.

Aucun. On ne diſpute jamais ſur la vertu, parce qu'elle vient de Dieu: on ſe querelle ſur des opinions qui viennent des hommes.

ARISTON.

Oh le bon Curé! le bon Curé!

CATÉCHISME DU JARDINIER.

Ou entretien du Bacha Tuclan, & du Jardinier Karpos.

TUCTAN.

EH bien, mon ami Karpos, tu vends cher tes légumes, mais ils sont bons... De quelle Religion es-tu à présent?

KARPOS.

Ma foi, mon Bacha, j'aurais bien de la peine à vous le dire. Quand notre petite Isle de Samos appartenait aux Grecs, je me souviens que l'on me faisait dire que l'*Agion pneuma* n'était produit que du *Tou patrou*, on me faisait prier Dieu tout droit sur mes deux jambes, les mains croisées ; on me défendait de manger du lait en carême. Les Vénitiens sont venus, alors mon Curé Vénitien m'a fait dire qu'*Agion pneuma* venait du *Tou patrou*, & du *Tou you*, m'a permis de manger du lait, & m'a fait prier Dieu à genoux. Les Grecs sont revenus & ont chassé les Vénitiens, alors il a fallu renoncer au Tou you & à la crême. Vous avez enfin chassé les Grecs, & je vous entends crier *Allach illa Allach* de toutes vos forces; je ne sçais plus trop ce que je suis; j'aime Dieu de tout mon cœur, & je vends mes légumes fort raisonnablement.

TUCTAN.

Tu as là de très-belles figues.

KARPOS.

Mon Bacha, elles ſont fort à votre ſervice.

TUCTAN.

On dit que tu as auſſi une jolie fille.

KARPOS.

Oui mon Bacha, mais elle n'eſt pas à votre ſervice.

TUCTAN.

Pourquoi cela? Miſérable!

KARPOS.

C'eſt que je ſuis un honnête homme: il m'eſt permis de vendre mes figues, mais non pas de vendre ma fille.

TUCTAN.

Et par quelle loi ne t'eſt-il pas permis de vendre ce fruit là?

KARPOS.

Par la loi de tous les honnêtes Jardiniers; l'honneur de ma fille n'eſt point à moi, il eſt à elle, ce n'eſt pas une marchandiſe.

TUCTAN.

Tu n'eſt donc pas fidéle à ton Bacha?

KARPOS.

Très-fidéle dans les choſes juſtes, tant que vous ſerez mon maître.

TUCTAN.

Mais si ton Papa Grec faisait une conspiration contre moi, & s'il t'ordonnait de la part du Tou patrou, & du Tou you, d'entrer dans son complot, n'aurais-tu pas la dévotion d'en être ?

KARPOS.

Moi ? point du tout, je m'en donnerais bien de garde.

TUCTAN.

Et pourquoi refuserais-tu d'obéir à ton Papa Grec dans une occasion si belle ?

KARPOS.

C'est que je vous ai fait serment d'obéissance, & que je sçais bien que le Tou patrou n'ordonne point les conspirations.

TUCTAN.

J'en suis bien aise : mais si par malheur tes Grecs reprenaient l'isle & me chassaient, me serais-tu fidéle ?

KARPOS.

Eh comment alors pourrais-je vous être fidéle, puisque vous ne seriez plus mon Bacha ?

TUCTAN.

Et le serment que tu m'as fait que deviendrait-il ?

KARPOS.

Il serait comme mes figues, vous n'en tâteriez plus : n'est-il pas vrai, (sauf respect) que si vous étiez mort à l'heure que je vous parle, je ne vous devrais plus rien ?

TUCTAN.

La ſuppoſition eſt incivile, mais la choſe eſt vraie.

KARPOS.

Eh bien, ſi vous étiez chaſſé, c'eſt comme ſi vous étiez mort; car vous auriez un ſucceſſeur auquel il faudrait que je fiſſe un autre ſerment. Pourriez vous exiger de moi une fidélité qui ne vous ſervirait à rien? C'eſt comme ſi ne pouvant manger de mes figues vous vouliez m'empêcher de les vendre à d'autres.

TUCTAN.

Tu es un raiſonneur. Tu as donc des principes?

KARPOS

Oui, à ma façon, ils ſont en petit nombre, mais ils me ſuffiſent, & ſi j'en avais davantage ils m'embaraſſeraient.

TUCTAN.

Je ſerais curieux de ſçavoir tes principes.

KARPOS.

C'eſt par exemple d'être bon mari, bon pere, bon voiſin, bon ſujet, & bon jardinier; je ne vais pas au-delà, & j'eſpére que Dieu me ſera miſéricorde.

TUCTAN.

Et crois-tu qu'il me ſera miſéricorde à moi qui ſuis le Gouverneur de ton Iſle?

KARPOS.

Et comment voulez-vous que je le ſçache: Eſt-ce à moi à deviner comment Dieu en uſe avec les Ba-

chas? C'eſt une affaire entre vous & lui, je ne m'en mêle en aucune ſorte. Tout ce que j'imagine, c'eſt que ſi vous êtes un auſſi honnête Bacha que je ſuis honnête Jardinier, Dieu vous traitera fort bien.

TUCTAN.

Par Mahomet! je ſuis fort content de cet idolâtre-là. Adieu mon ami, Allah vous ait en ſa ſainte garde.

KARPOS.

Grand merci. Theos ait pitié de vous! mon Bacha.

CHRISTIANISME.

Recherches hiſtoriques ſur le Chriſtianiſme.

PLUSIEURS Sçavans ont marqué leur ſurpriſe de ne trouver dans l'Hiſtorien Joſephe aucune trace de Jeſus-Chriſt, car tout le monde convient aujourd'hui, que le petit paſſage où il en eſt queſtion dans ſon Hiſtoire eſt interpolé. Le pere de Flavian Joſephe avait dû cependant être un des témoins de tous les miracles de Jeſus. Joſephe était de race Sacerdotale, parent de la Reine Mariamne, femme d'Hérode; il entre dans les plus grands détails ſur toutes les actions de ce Prince; cependant, il ne dit pas un mot ni de la vie ni de la mort de Jeſus, & cet Hiſtorien qui ne diſſimule aucune des cruautés d'Hérode, ne parle point du maſſacre de tous les enfans, ordonné par lui, en conſéquence de la nouvelle à lui parvenue, qu'il était né un Roi des Juifs. Le Calendrier Grec compte quatorze mille enfans égorgés dans cette occaſion.

C'eſt de toutes les actions de tous les Tyrans la plus horrible. Il n'y en a point d'exemple dans l'Hiſtoire du Monde entier.

Cependant, le meilleur Ecrivain qu'ayent jamais eu les Juifs, le seul estimé des Romains & des Grecs, ne fait nulle mention de cet evenement aussi singulier qu'épouvantable. Il ne parle point de la nouvelle étoile qui avait paru en Orient après la naissance du Sauveur; phenomene éclatant, qui ne devait pas échapper à la connaissance d'un Historien aussi éclairé que l'était Josephe. Il garde encore le silence sur les tenèbres qui couvrirent toute la terre, en plein midi, pendant trois heures, à la mort du Sauveur, sur la grande quantité des tombeaux qui s'ouvrirent dans ce moment, & sur la foule des Justes qui ressuscitèrent.

Les Sçavans ne cessent de témoigner leur surprise de voir qu'aucun Historien Romain n'a parlé de ces prodiges, arrivés sous l'Empire de Tibère, sous les yeux d'un Gouverneur Romain, & d'une garnison Romaine, qui devait avoir envoyé à l'Empereur & au Sénat, un détail circonstancié du plus miraculeux événement dont les hommes avent jamais entendu parler. Rome elle-même devait avoir été plongée pendant trois heures dans d'épaisses ténèbres: ce prodige devait avoir été marqué dans les fastes de Rome, & dans ceux de toutes les Nations. Dieu n'a pas voulu que ces choses divines avent été écrites par des mains profanes.

Les mêmes Sçavans trouvent encore quelques difficultés dans l'Histoire des Evangiles. Ils remarquent que dans St. Matthieu, Jesus-Christ dit aux Scribes & aux Pharisiens, que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre, doit retomber sur eux, depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'à Zacharie, fils de Barac, qu'ils ont tué entre le Temple & l'Autel.

Il n'y a point, disent-ils, dans l'Histoire des Hébreux, de Zacharie tué dans le Temple avant la venue du Messie, ni de son temps: mais on trouve dans l'Histoire du Siege de Jerusalem par Josephe, un Zacharie fils de Barac, tué au milieu du Temple, par la faction des Zelotes. C'est au chap. 10 du livre 4. De-là ils soupçonnent que l'Evangile selon St. Matthieu a été écrit après la prise de Jérusalem par Titus. Mais tous les doutes, & toutes les objections de cette espèce,

s'evanouissent, dès qu'on considère la différence infinie qui doit être entre les livres divinement inspirés, & les livres des hommes. Dieu voulut envelopper d'un nuage aussi respectable qu'obscur sa naissance, sa vie & sa mort. Ses voyes sont en tout différentes des nôtres.

Les Sçavans se sont aussi fort tourmentés sur la différence des deux généalogies de Jesus-Christ. St. Matthieu donne pour pere à Joseph, Jacob; à Jacob, Matam; à Matam, Eléazar. St. Luc au contraire dit que Joseph était fils d'Héli, Héli de Mattat, Mattat de Lévi, Lévi de Janno, &c. Ils ne veulent pas concilier les cinquante-six ancêtres que Luc donne à Jesus depuis Abraham, avec les quarante-deux ancêtres différens que Matthieu lui donne depuis le même Abraham. Et ils sont effarouchés que Matthieu en parlant de quarante-deux générations, n'en rapporte pourtant que quarante & une.

Ils forment encore des difficultés sur ce que Jesus n'est point fils de Joseph, mais de Marie. Ils élevent aussi quelques doutes sur les miracles de notre Sauveur, en citant St. Augustin, St. Hilaire, & d'autres qui ont donné aux récits de ces miracles un sens mistique, un sens allégorique: comme au figuier maudit & séché pour n'avoir pas porté de figues quand ce n'était pas le temps des figues; aux démons envoyés dans les corps des cochons, dans un pays où l'on ne nourrissait point de cochons; à l'eau changée en vin sur la fin d'un repas où les convives étaient déjà échauffés. Mais toutes ces critiques des Sçavans sont confondues par la foi, qui n'en devient que plus pure. Le fait de cet article est uniquement de suivre le fil historique, & de donner une idée precise des faits sur lesquels personne ne dispute.

Premierement, Jesus naquit sous la Loi Mosaïque; il fut circoncis suivant cette Loi, il en accomplit tous les préceptes, il en célébra toutes les Fêtes, & il ne prêcha que la morale; il ne révela point le mystère de son Incarnation: il ne dit jamais aux Juifs qu'il était né d'une vierge, il reçut la bénédiction de Jean dans l'eau

ſur Jourdain, cérémonie à laquelle pluſieurs Juifs ſe ſoumettaient, mais il ne baptiſa jamais perſonne; il ne parla point des ſept Sacremens; il n'inſtitua point de Hiérarchie Eccléſiaſtique de ſon vivant. Il cacha à ſes contemporains qu'il était fils de Dieu, éternellement engendré, conſubſtantiel à Dieu, & que le St. Eſprit procédait du pere & du fils. Il ne dit point que ſa perſonne était compoſée de deux natures, & de deux volontés; il voulut que ces grands Myſteres fuſſent annoncés aux hommes dans la ſuite des temps, par ceux qui ſeraient éclairés des lumieres du St. Eſprit. Tant qu'il vécut il ne s'écarta en rien de la Loi de ſes peres; il ne montra aux hommes qu'un Juſte agréable à Dieu, perſécuté par ſes envieux, & condamné à la mort par des Magiſtrats prévenus. Il voulut que ſa ſainte Egliſe établie par lui fit tout le reſte.

Joſephe, au Chap. XII. de ſon Hiſtoire, parle d'une Secte de Juifs Rigoriſtes, nouvellement établie par un nommé Judas Galiléen. *Ils mépriſent*, dit-il, *les maux de la terre; ils triomphent des tourmens par leur conſtance; ils préferent la mort à la vie lorſque le ſujet en eſt honorable. Ils ont ſouffert le fer & le feu, & vu briſer leurs os, plutôt que de prononcer la moindre parole contre leur Légiſlateur, ni manger des viandes défendues.*

Il parait que ce portrait tombe ſur les Judaïtes, & non pas ſur les Eſſéniens. Car voici les paroles de Joſephe. *Judas fut l'Auteur d'une nouvelle Secte, entiérement différente des trois autres*, c. à. d. *des Saducéens, des Phariſiens & des Eſſéniens.* Il continue & dit; *Ils ſont Juifs de nation; ils vivent unis entre eux, & regardent la volupté comme un vice;* le ſens naturel de cette phraſe fait voir que c'eſt des Judaïtes dont l'Auteur parle.

Quoiqu'il en ſoit, on connut ces Judaïtes avant que les Diſciples du Chriſt commençâſſent à faire un parti conſidérable dans le monde.

Les Thérapeutes étaient une Société différente des Eſſéniens & des Judaïtes; ils reſſemblaient aux Gymnoſophiſtes des Indes, & aux Brames. *Ils ont*, dit Philon, *un mouvement d'amour céleſte, qui les jette dans*

l'encouragea des Barbares & des Cathuntes, & qui les mit, sous l'état de la société, à laquelle ils aspirent. Cette Secte [illegible] dans la Judée qui était toute remplie de Juifs ; & s'étendit beaucoup dans l'Egypte.

Les Disciples de Jean-Baptiste s'étendirent aussi un peu en Egypte, mais principalement dans la Syrie & dans l'Asie ; il y en eut aussi dans l'Asie mineure. Il est dit dans les Actes des Apôtres (chap. 19) que Paul en rencontra plusieurs à Ephèse, il leur dit, *avez-vous reçu le St. Esprit ?* Ils lui répondirent, *nous n'avons pas seulement ouï dire qu'il y ait un St. Esprit.* Il leur dit, *quel baptême avez-vous donc reçu ?* Ils lui répondirent, *le baptême de Jean.*

Il y avait dans les premières années qui suivirent la mort de Jésus, bien des Sociétés ou Sectes différentes chez les Juifs, les Pharisiens, les Sadducéens, les Esséniens, les Judaïtes, les Therapeutes, les Disciples de de Jean, & les Disciples de Christ, dont Dieu conduisait le petit troupeau dans des sentiers inconnus à la sagesse humaine.

Les Fidèles eurent le nom de Chrétiens dans Antioche, vers l'année soixante de notre ère vulgaire ; mais ils furent connus dans l'Empire Romain, comme nous le verrons dans la suite, sous d'autres noms. Ils ne se distinguèrent apparemment que par le nom de Freres, de Saints ou de Fidèles. Dieu qui était descendu sur la terre pour y être un exemple d'humilité & de pauvreté, donna à ses Fidèles dans l'Eglise commencement, & la divinité dans sa nature état d'humiliation, dans lequel il avait voulu naître. Tous les premiers Fidèles furent des hommes obscurs, ils travaillaient tous de leurs mains. L'Apôtre Paul témoigne qu'il gagnait sa vie à faire des tentes. St. Pierre ressuscita la femme Dorcas qui faisait les robes des freres. L'assemblée des fidèles se tenait à Joppé, dans la maison d'un corroyeur nommé Simon, comme on le voit au chap. 9. des Actes des Apôtres.

Les Fidèles s'assemblèrent premièrement en Grèce, & quelques-uns d'entre eux à Rome, parmi les Juifs à qui les Romains permettaient une Synagogue. Ils

ne se séparerent point d'abord des Juifs; ils garderent la circoncision; & comme on l'a déjà remarqué ailleurs, les quinze premiers Evêques de Jérusalem furent tous circoncis.

Lorsque l'Apôtre Paul prit avec lui Timothée qui était fils d'une Juive Grecque, il le circoncit lui-même dans la petite Ville de Lystre. Mais Tite son autre Disciple, ne voulut point se soumettre à la circoncision. Les Freres Disciples de Jesus furent mêmes aux Juifs, jusqu'au temps où Paul fit sa derniere prédication à Jérusalem, pour avoir amené des Payens dans le Temple. Ils étaient encore pour les Juifs de vrais Juifs, détruire la Loi Mosaïque par Jesus-Christ. C'est pour se laver de cette accusation que l'Apôtre Jacques proposa à l'Apôtre Paul de se faire raser la tête, & de s'aller purifier dans le Temple avec quatre Juifs qui avaient fait vœu de se raser, *Prenez les avec vous*, lui dit Jacques (chap. 21. Act. des Apôt.) *purifiez vous avec eux, & que tout le monde sçache que ce que l'on dit de vous est faux, & qu'en vous conformant à garder la Loi de Moïse.*

Paul n'en fut pas moins accusé d'impieté & d'hérésie, & son procès criminel dura long-temps; mais on voit évidemment par les accusations mêmes intentées contre lui, qu'il était venu à Jerusalem pour observer les Rites Judaïques.

Il dit à Festus ces propres paroles (chap. 25. des Actes:) *Je n'ai point péché ni contre la Loi Juive, ni contre le Temple.*

Les Apôtres annonçaient Jesus-Christ comme Juif, observateur de la Loi Juive, envoyé de Dieu pour la faire observer.

La circoncision est utile, dit l'Apôtre Paul, (chap. 2 Epît. aux Rom.) *si vous observez la Loi; mais si vous la violez votre circoncision devient prépuce. Si un incirconcis garde la Loi, il sera comme circoncis. Le vrai Juif est celui qui est Juif intérieurement.*

Quand cet Apôtre parle de Jesus-Christ dans ses Epîtres, il ne révele point le Mystère incompréhensible de la consubstantialité avec Dieu; nous sommes délivrés par lui (dit-il, chap. 5. Epît. aux Rom.) de la colère de Dieu,

le don de Dieu s'eſt répandu ſur nous, par la grâ.. donné à un ſeul homme qui eſt Jeſus-Chriſt.... La mort a régné par le péché d'un ſeul homme, les juſtes régneront dans la vie par un ſeul homme qui eſt Jeſus-Chriſt.

Et au chap. 8. Nous les héritiers de Dieu, & les cohéritiers de Chriſt. Et au chap. 16. A Dieu qui eſt le ſeul ſage, honneur & gloire par Jeſus-Chriſt.... Vous êtes à Jeſus-Chriſt, & Jeſus-Chriſt à Dieu. (1e. aux Corinth. chap. 3,)

Et. (1e. aux Cor. 15. ℣. 27.) Tout lui eſt aſſujetti, en exceptant ſans doute Dieu qui lui a aſſujetti toutes choſes.

On a eu quelque peine à expliquer le paſſage de l'Epitre aux Philippiens; *Ne faites rien par une vaine gloire; croyez mutuellement par humilité que les autres vous ſont ſupérieurs, ayez les mêmes ſentimens que Chriſt Jeſus, qui étant dans l'empreinte de Dieu n'a point crû ſa proye de s'égaler à Dieu.* Ce paſſage paraît très-bien approfondi, & mis dans tout ſon jour, dans une lettre qui nous reſte des Egliſes de Vienne & de Lyon, écrite l'an 117, & qui eſt un précieux monument de l'Antiquité. On loue dans cette lettre la modeſtie de quelques fidèles: *Ils n'ont pas voulu*, dit la Lettre, *prendre le grand titre de Martyrs*, (pour quelques tribulations) *à l'exemple de Jeſus-Chriſt, lequel étant empreint de Dieu, n'a pas crû ſa proye la qualité d'égal à Dieu.* Origène dit auſſi dans ſon Commentaire ſur Jean; la grandeur de Jeſus a plus éclaté quand il s'eſt humilié, *que s'il eût fait ſa proye d'être égal à Dieu.* En effet, l'explication contraire eſt un contre-ſens viſible. Que ſignifierait, *Croyez les autres ſupérieurs à vous; imitez Jeſus qui n'a pas crû que c'était une proye, une uſurpation, de s'égaler à Dieu?* Ce ſerait viſiblement ſe contredire, ce ſerait donner un exemple de grandeur pour un exemple de modeſtie, ce ſerait pécher contre le ſens commun.

La ſageſſe des Apôtres fondait ainſi l'Egliſe naiſſante. Cette ſageſſe ne fut point altérée par la diſpute qui ſurvint entre les Apôtres Pierre, Jacques & Jean d'un

côté, & Paul de l'autre. Cette contestation arriva à Antioche. L'Apôtre Pierre, autrement Céphas, ou Simon Barjones, mangeait avec les Gentils convertis, & n'observait point avec eux les cérémonies de la Loi, ni la distinction des viandes; il mangeait, lui, Barnabé, & d'autres Disciples, indifféremment du porc des chairs étouffées, des animaux qui avaient le pied fendu & qui ne ruminaient pas; mais plusieurs Juifs Chrétiens arrivés, S. Pierre se remit avec eux à l'abstinence des viandes défendues, & aux cérémonies de Mosaïque.

Cette action paraissait très-prudente; il ne voulait pas scandaliser les Juifs Chrétiens ses Compagnons; mais St. Paul s'éleva contre lui avec un peu de dureté. *Je lui résistai*, dit il, *à sa face, parce qu'il était blâmable.* (Epitre aux Galates chap. 2.)

Cette querelle paraît d'autant plus extraordinaire de la part de St. Paul, qu'ayant été d'abord persécuteur, il devait être plus modéré, & que lui-même il était allé sacrifier dans le Temple à Jérusalem, qu'il avait circoncis son Disciple Thimothée, qu'il avait accompli les rites Juifs qu'il reprochait alors à Céphas. St. Jérôme prétend que cette querelle entre Paul & Céphas était feinte. Il dit dans sa première Homélie, tom. 3. qu'ils firent comme deux Avocats qui s'échauffent & se piquent au Bareau, pour avoir plus d'autorité sur leurs Cliens; il dit que Pierre Céphas étant destiné à prêcher aux Juifs, & Paul aux Gentils, ils firent semblant de se quereller, Paul pour gagner les Gentils, & Pierre pour gagner les Juifs. Mais St. Augustin n'est point du tout de cet avis. *Je suis fâché*, dit-il dans l'Epitre à Jérôme, *qu'un aussi grand homme se rende le patron du mensonge, patronum mendacii.*

Au reste, si Pierre était destiné aux Juifs judaïsans, & Paul aux Etrangers, il est très-probable que Pierre ne vint point à Rome. Les Actes des Apôtres ne font aucune mention du voyage de Pierre en Italie.

Quoiqu'il en soit, ce fut vers l'an 60 de notre ère, que les Chrétiens commencerent à se séparer de la communion Juive, & c'est ce qui leur attira tant de querelles, & tant de persécutions de la part des Syna-

gogues répandues à Rome, en Grèce, [illegible] & dans l'Asie. Ils furent [illegible] l'Empire ; [illegible] par leurs Freres Juifs [illegible] les encouragements [illegible] leurs Synagogues [illegible] & [illegible] Juifs Dispersés [illegible]

Tout à coup, [illegible] & la séparation [illegible] entre les Juifs & les Chrétiens, avant la fin du premier siécle ; cette séparation était [illegible] Gouvernement Romain. Le Sénat de Rome, où les Empereurs, n'entraient point dans ces querelles d'une petite nation que Dieu avait jusques là conduit dans l'obscurité, & qu'il élevait par des dégrés insensibles.

Il faut voir dans quel état était alors la Religion de l'Empire Romain. Les mystères & les expiations étaient accrédités dans presque toute la terre. Les Empereurs (il est vrai), les Grands & les Pontifes, n'avaient nulle foi à ces mystères ; mais le Peuple, qui, en fait de Religion, donne la loi aux Grands, leur imposait la nécessité de se conformer en apparence à son culte. Il faut pour s'enchaîner paraître porter les mêmes chaînes que lui. Ciceron lui-même fut initié aux mystères d'Eleusine. La connaissance d'un seul Dieu était le principal dogme qu'on annonçait dans ces Fêtes mystérieuses & magnifiques. Il faut avouer que les prieres & les hymnes qui nous sont restés de ces mystères, sont ce que le Paganisme a de plus pieux & de plus admirable.

Les Chrétiens qui n'adoraient aussi qu'un seul Dieu, eurent par-là plus de facilité de convertir plusieurs Gentils. Quelques Philosophes de la Secte de Platon devinrent Chrétiens. C'est pourquoi les Peres de l'Eglise [illegible] devinrent tous Platoniciens.

[illegible] de quelques-uns ne nuisit point aux [illegible]. On a reproché à St. Justin l'un des premiers [illegible], d'avoir dit dans son Commentaire [illegible], que les Saints [illegible] dans un [illegible], de tous les biens sensibles. On lui a fait un crime d'avoir dit dans son apologie du Christianisme, que Dieu ayant fait la terre, en

laissa le soin aux Anges, lesquels étant devenus amoureux des femmes, leur firent des enfans qui sont les démons.

On a condamné Lactance & d'autres Peres, pour avoir supposé des Oracles des Sibylles. Il prétendait que la Sibylle Erithrée avait fait ces quatre vers Grecs, dont voici l'explication literale.

Avec cinq pains & deux poissons
Il nourrira cinq mille hommes au désert,
Et en ramassant les morceaux qui resteront
Il en remplira douze paniers.

On reprocha aussi aux premiers Chrétiens la supposition de quelques vers acrostiches d'une ancienne Sibylle, lesquels commençaient tous par les lettres initiales du nom de Jesus-Christ, chacune de leur ordre.

Mais ce zèle de quelques Chrétiens, qui n'était pas selon la science, n'empêcha pas l'Eglise de faire les progrès que Dieu lui destinait. Les Chrétiens célébrerent d'abord leurs mysteres dans des maisons retirées, dans des caves, pendant la nuit; de là leur vint le titre de Lucifugaces (selon Minutius Felix.) Pline les appelle Gesticens. Leurs noms les plus communs, dans les quatre premiers siécles chez les Gentils, étaient ceux de Galiléens, & de Nazaréens, mais celui de Chrétiens a prévalu sur tous les autres.

Ni la hiérarchie, ni les usages ne furent établis tous d'un coup; les temps apostoliques furent différens des temps qui les suivirent. St. Paul dans sa 1e. aux Corinthiens nous apprend que les Prophetes, soit circoncis, soit incirconcis, étaient assemblés, quand plusieurs Prophetes voulaient parler, il fallait qu'il n'y en eût que deux ou trois qui parlassent, & que si quelqu'un pendant ce temps-là avait une revelation, le Prophete qui avait pris la parole devait se taire.

C'est sur cet usage de l'Eglise primitive que se fondent encore aujourd'hui quelques Communions chré-

tiennes, qui tiennent des assemblées sans hiérarchie. Il était permis alors à tout le monde de parler dans l'Eglise excepté aux femmes; ce qui est aujourd'hui la Ste. Messe, qui se célèbre au matin, était la Cène qu'on faisait le soir; ces usages changèrent à mesure que l'Eglise se fortifia. Une Société plus étendue exigea plus de réglemens, & la prudence des Pasteurs se conforma aux temps & aux lieux.

St. Jerôme & Eusèbe rapportent que quand les Eglises reçurent une forme, on y distingua peu à peu cinq ordres d'hommes. Les Surveillans, Episcopoi, d'où sont venus les Evêques: les anciens de la Société, Presbiteroi, les Prêtres, les Servens, ou Diacres; les Pistoi, croyans, initiés; c'est-à-dire, les baptisés, qui avaient part aux soupés des Agapes, & les Catecumènes & Energumènes qui attendaient le baptême. Aucun, dans ces cinq Ordres, ne portait d'habit différent des autres; aucun n'était contraint au célibat, témoin le livre de Tertulien dédié à sa femme, témoin l'exemple des Apôtres. Aucune représentation, soit en peinture, soit en sculpture, dans leurs assemblées pendant les trois premiers siécles. Les Chrétiens cachaient soigneusement leurs livres aux Gentils; ils ne les confiaient qu'aux initiés; il n'était pas même permis aux Catécumènes de réciter l'oraison dominicale.

Ce qui distinguait le plus les Chrétiens, & ce qui a duré jusqu'à nos derniers temps, était le pouvoir de chasser les diables avec le signe de la croix. Origène dans son traité contre Celse, avoue au nombre 133 qu'Antinous divinisé par l'Empereur Adrian faisait des miracles en Egypte par la force des charmes & des prestiges; mais il dit que les diables sortent du corps des possédés à la prononciation du seul nom de Jesus.

Tertulien va plus loin, & du fond de l'Afrique où il était, il dit dans son Apologétique, au chap. 23. *Si vos Dieux ne confessent pas qu'ils sont des diables à la présence d'un vrai Chrétien, nous voulons bien que vous répandiez le sang de ce Chrétien. Y a-t-il une démonstration plus claire?*

En effet, Jesus-Christ envoya ses Apôtres pour chas-

ser les démons. Les Juifs avaient aussi de son temps le don de les chasser ; car lorsque Jesus eut délivré des possédés, & eut envoyé les diables dans les corps d'un troupeau de cochons, & qu'il eut opéré d'autres guérisons pareilles, les Pharisiens dirent, il chasse les démons par la puissance de Belzébut. *Si c'est par Belzébut que je les chasse*, répondit Jesus, *par qui vos fils les chassent-ils?* Il est incontestable que les Juifs se vantaient de ce pouvoir ; ils avaient des exorcistes, & des exorcismes. On invoquait le nom de Dieu, de Jacob & d'Abraham. On mettait des herbes consacrées dans le nez des démoniaques, (Josephe rapporte une partie de ces cérémonies.) Ce pouvoir sur les diables, que les Juifs ont perdu, fut transmis aux Chrétiens, qui semblent aussi l'avoir perdu depuis quelque temps.

Dans le pouvoir de chasser les démons, était compris celui de détruire les opérations de la magie ; car la magie fut toujours en vigueur chez toutes les Nations. Tous les Peres de l'Eglise rendent témoignage à la magie. St Justin avoue dans son Apologetique au Livre 3. qu'on évoque souvent les ames des morts, & en tire un argument en faveur de l'immortalité de l'ame. Lactance au Liv. 7. de ses institutions divines, dit, *que si on osait nier l'existence des ames après la mort, le magicien vous en convaincrait bien-tôt en les faisant paraître.* Irenée, Clément Alexandrin, Tertulien, l'Evêque Cyprien, tous affirment la même chose. Il est vrai qu'aujourd'hui tout est changé, & qu'il n'y a pas plus de magiciens que de démoniaques ; mais il s'en trouvera quand il plaira à Dieu.

Quand les Sociétés Chrétiennes devinrent un peu nombreuses, & que plusieurs s'élevèrent contre le culte de l'Empire Romain, les Magistrats sévirent contr'elles, & les Peuples surtout, les persécuterent. On ne persécutait point les Juifs qui avaient des privilèges particuliers, & qui se renfermaient dans leurs Synagogues ; on leur permettait l'exercice de leur Religion, comme on fait encore aujourd'hui à Rome ; on souffrait tous les cultes divers répandus dans l'Empire, quoique le Sénat ne les adoptat pas.

Mais les Chrétiens se déclarant ennemis de tous ces cultes, & surtout de celui de l'Empire, furent exposés plusieurs fois à ces cruelles épreuves.

Un des premiers, & des plus célébres Martyrs, fut Ignace, Evêque d'Antioche, condamné par l'Empereur Trajan lui-même, alors en Asie, & envoyé par ses ordres à Rome, pour être exposé aux bêtes, dans un temps où l'on ne massacrait point à Rome les autres Chrétiens. On ne sçait point de quoi il était accusé auprès de cet Empereur, renommé d'ailleurs pour sa clémence; il faillait que St. Ignace eût de bien violens ennemis. Quoi qu'il en soit, l'Histoire de son Martyre rapporte qu'on lui trouva le Nom de Jesus-Christ gravé sur le cœur, en caractère d'or; & c'est delà que les Chrétiens prirent en quelques endroits le nom de Theophores, qu'Ignace s'était donné à lui-même.

On nous a conservé une lettre de lui, par laquelle il prie les Evêques & les Chrétiens de ne point s'opposer à son Martyre; soit que dès-lors les Chrétiens fussent assez puissans pour le délivrer, soit que parmi eux quelques-uns eussent assez de crédit pour obtenir sa grace. Ce qui est encore très-remarquable, c'est qu'on souffrit que les Chrétiens que de Rome vinssent au devant de lui quand il fut amené dans cette Capitale; ce qui prouve évidemment qu'on punissait en lui la personne, & non pas la Secte.

Les persécutions ne furent pas continuées. Origène dans son Livre 3. contre Celse, dit, *On peut compter facilement les Chrétiens qui sont morts pour leur Religion parce qu'il en est mort peu, & seulement de temps en temps & par intervalle.*

Dieu eut un si grand soin de son Eglise, que malgré ses ennemis; il fit enforte qu'elle tint cinq Conciles dans le premier siécle, seize dans le second, & trente dans le troisième; c. à d. des assemblées tolérées. Ces assemblées furent quelquefois défendues, quand la fausse prudence des Magistrats craignit qu'elles ne devinssent tumultueuses. Il nous est resté peu de procès verbaux des procomsuls & des présidens qui condamnerent les Chrétiens à mort. Ce fut des seuls Actes sur

lesquels on pût conserver les accusations portées contr'eux, & leurs suppliques.

Nous avons un fragment de Denis d'Alexandrie, dans lequel il rapporte l'Extrait du procès d'un Proconsul d'Egypte, sous l'Empereur Valérien; le voici.

» Denis, Faustus, Maxime, Marcel & Chérémon, » ayant été introduits à l'Audience, le Préfet Emilien » leur a dit: Vous avez pû connoître par les entre- » tiens que j'ai eus avec vous, & partout ce que je » vous en ai écrit, combien nos Princes ont témoigné » de bonté à cegard; je veux bien encore vous le re- » dire: ils font dépendre votre conservation & votre » salut de leurs ordres, & votre destinée est entre vos » mains: Ils ne demandent de vous qu'une seule cho- » se, que la raison exige de toute personne raisonna- » ble, c'est que vous adoriez les Dieux protecteurs de » leur Empire, & que vous abandonniez cet autre » culte qui combat la nature & l'attaque.

» Denis a répondu: Personne n'adore plusieurs Dieux, » & chacun adore celui qu'il croit être véritable- » ment Dieu.

» Le Préfet Emilien a repris: je vois bien que vous » êtes des ingrats, qui abusez des bontés que les Em- » pereurs ont pour vous. Eh bien, vous ne demeure- » rez pas davantage dans cette Ville, & je vous en- » voye à Cephro dans le fond de la Lybie, ce sera » là le lieu de votre banniſſement, selon l'ordre que » j'en ai reçu de nos Empereurs: au reste, ne pen- » sez pas y tenir vos assemblées, ni aller faire vos priè- » res dans ces lieux que vous nommez des cimetières; » cela vous est absolument défendu, & je ne le per- » mettrai à personne.

Rien ne porte plus les caractères de vérité, que ce procès-verbal. On voit par là qu'il y avait des temps où les assemblées étaient prohibées. C'est ce que parmi nous il est défendu aux Calvinistes de s'assembler dans le Languedoc; mais nous voyons quelquefois faire pendre & rouer des Ministres, ou Prédicans, qui tenaient des assemblées malgré les Loix. Il en est ainsi qu'en Angleterre & en Irlande, les Assemblées sont défendues

aux Catholiques Romains ; & il y a eu des occasions où les Délinquans ont été condamnés à la mort.

Malgré ces défenses portées par les Loix Romaines, Dieu inspira à plusieurs Empereurs de l'indulgence pour les Chrétiens. Dioclétien même, quoiqu'il soit chez les ignorans pour un persécuteur ; Dioclétien dont la première année de règne est encore l'époque de l'ère des Martyrs, fut, pendant plus de dix-huit ans, le Protecteur déclaré du Christianisme, au point que plusieurs Chrétiens eurent des Charges principales auprès de sa personne. Il souffrit même que dans Nicomedie sa résidence, il y eût une superbe Eglise, élevée vis-à-vis son Palais. Enfin il épousa une Chrétienne.

Le César Galérius ayant malheureusement été prévenu contre les Chrétiens, dont il croyait avoir à se plaindre, engagea Dioclétien à faire détruire la Cathédrale de Nicomedie. Un Chrétien plus zélé que sage, mit en pièce l'Edit de l'Empereur, & de là vint cette persécution si fameuse, dans laquelle il y eut plus de deux cens personnes condamnées à la mort, dans toute l'étendue de l'Empire Romain, sans compter ceux que la fureur du petit Peuple, toujours fanatique, & toujours barbare, put faire périr, contre les formes juridiques.

Il y eut en divers temps un si grand nombre de Martyrs, qu'il faut bien se donner de garde d'ébranler la vérité de l'Histoire de ces véritables Confesseurs de notre sainte Religion, par un mélange dangereux de fables, & de faux Martyrs.

Le Bénédictin Don Ruinart, par exemple, homme d'ailleurs aussi instruit qu'estimable & zélé, aurait dû choisir avec plus de discrétion ses actes sincères. Ce n'est pas assez qu'un manuscrit soit tiré de l'Abbaye de St. Benoit sur Loire, ou d'un Couvent de Célestins de Paris, conforme à un manuscrit des Feuillans, pour que cet acte soit authentique ; il faut que cet acte soit ancien, écrit par des contemporains, & qu'il porte d'ailleurs tous les caractères de la vérité.

Il aurait pû se passer de rapporter l'avanture du jeune Romanus, arrivée en 303. Ce jeune Romain avait

obtenu son pardon de Dioclétien dans Antioche. Cependant, il dit que le Juge Eſclépiade le condamna à être brûlé. Des Juifs preſens à ce ſpectacle, ſe mocquerent du jeune St. Romanus, & reprocherent aux Chrétiens que leur Dieu les laiſſait brûler, lui qui avait délivré Sidrac, Miſac, & Abdenago de la fournaiſe; qu'auſſitôt il s'éleva, dans le temps le plus ſerain, un orage qui éteignit le feu; qu'alors le Juge ordonna qu'on coupât la langue au jeune Romanus; que le premier Medecin de l'Empereur ſe trouvant là, fit officieuſement la fonction de Bourreau, & lui coupa la langue dans la racine; qu'auſſi-tôt le jeune homme qui était bégue auparavant, parla avec beaucoup de netteté; que l'Empereur fut étonné que l'on parlât ſi bien ſans langue; que le Médecin pour réitérer cette expérience coupa ſur le champ la langue à un paſſant, lequel en mourut ſubitement.

Euſèbe, dont le Bénédictin Ruinart a tiré ce conte, devait reſpecter aſſez les vrais miracles, opérés dans l'ancien & dans le nouveau Teſtament (deſquels perſonne ne doutera jamais) pour ne pas leur aſſocier des hiſtoires ſi ſuſpectes leſquels pourraient ſcandaliſer les faibles.

Cette derniere perſecution ne s'étendit pas dans tout l'Empire. Il y avait alors en Angleterre quelque Chriſtianiſme, qui s'éclipſa bientôt pour reparaître enſuite ſous les Rois Saxons. Les Gaules méridionales & l'Eſpagne, étaient remplies de Chrétiens. Le Céſar Conſtance Clore les protégea beaucoup dans toutes ces Provinces. Il avait une concubine qui était chrétienne, c'eſt la mere de Conſtantin, connue ſous le nom de Ste Helene; car il n'y eut jamais de mariage avéré entre elle & lui, & il la renvoya même dès l'an 292 quand il épouſa la fille de Maximien Hercule; mais elle avait conſervé ſur lui beaucoup d'aſcendant, & lui avait inſpiré une grande affection pour notre ſainte Religion.

La divine Providence prépara par des voyes qui ſemblent humaines le triomphe de ſon Egliſe. Conſtance Clore mourut en 306 à York en Angleterre, dans un

temps où les enfans qu'il avait de la fille d'un Césa étaient en bas âge, & ne pouvaient prétendre à l'Empire. Constantin eût la constance de se faire élire à York par cinq ou six mille soldats Allemands, Gaulois & Anglais pour la plûpart. Il n'y avait pas d'apparence que cet élection faite sans le consentement de Rome, du Sénat, & des armées, put prévaloir; mais Dieu lui donna la victoire sur Maxentius élû à Rome, & le délivra enfin de tous ses collègues. On ne peut dissimuler qu'il ne se rendit d'abord indigne des faveurs du Ciel, par le meurtre de tous ses proches, de sa femme & de ses enfans.

On peut douter de ce que Zozime rapporte à ce sujet. Il dit que Constantin agité de remords, après tant de crimes, demanda aux Pontifes de l'Empire, s'il y avait quelques expiations pour lui, & qu'ils lui dirent qu'ils n'en connoissaient pas. Il est bien vrai qu'il n'y en avait point eu pour Néron, & qu'il n'avait osé assister aux sacrés mystères en Grèce. Cependant, les Taurobales étaient en usage; & il est bien difficile de croire qu'un Empereur tout-puissant n'ait pû trouver un Prêtre qui voulut lui accorder des sacrifices expiatoires. Peut-être même est-il encore moins croyable que Constantin occupé de la guerre, de son ambition, de ses projets, & environné de flatteurs, ait eu le temps d'avoir des remords. Zozime ajoute qu'un Prêtre Egyptien arrivé d'Espagne, qui avait accès à sa porte, lui promit l'expiation de tous les crimes dans la Religion Chrétienne. On a soupçonné que ce Prêtre était Ozius Evêque de Cordoue.

Quoiqu'il en soit, Constantin communia avec les Chrétiens, bien qu'il ne fut jamais que Catechumène, & réserva son baptême pour le moment de sa mort. Il fit bâtir sa Ville de Constantinople, qui devint le centre de l'Empire & de la Religion Chrétienne. Alors l'Eglise prit une forme auguste.

Il est à remarquer que dès l'an 314. avant que Constantin résidât dans sa nouvelle Ville, ceux qui avaient persécuté les Chrétiens furent punis par eux de leurs cruautés. Les Chrétiens jetterent la femme de Maxi-

mien

tien dans l'Oronte ; ils égorgerent tous ses parens ; ils massacrerent dans l'Egypte & dans la Palestine, les Magistrats qui s'étaient le plus déclarés contre le Christianisme. La veuve & la fille de Dioclétien s'étant cachées à Tessalonique, furent reconnues, & leur corps fut jetté dans la mer. Il eût été à souhaiter que les Chrétiens eussent moins écouté l'esprit de vengeance ; mais Dieu qui punit selon sa justice, voulut que les mains des Chretiens fussent teintes du sang de leurs persécuteurs, sitôt que ces Chrétiens furent en liberté d'agir.

Constantin convoqua, assembla dans Nicée, vis-à-vis de Constantinople, le premier Concile œcuménique, auquel préfida Osius. On y décida la grande question qui agitait l'Eglise, touchant la divinité de Jesus-Christ : les uns se prévalaient de l'opinion d'Origène, qui dit au chap. 6. contre Celse, *nous présentons nos prieres à Dieu par Jesus, qui tient le milieu entre les Natures créées, & la Nature increée, qui nous apporte la grace de son pere, & presente nos prieres au grand Dieu en qualité de notre Pontife.* Ils s'appuyaient aussi sur plusieurs passages de St. Paul, dont on a rapporté quelques-uns. Ils se fondaient surtout sur ces paroles de Jesus-Christ, *mon pere est plus grand que moi* ; & ils regardaient Jesus comme le premier né de la création, comme la plus pure émanation de l'Etre suprême, mais non pas précisément comme Dieu.

Les autres qui étaient Orthodoxes, alléguaient des passages plus conformes à la divinité éternelle de Jesus, comme celui-ci : *mon pere & moi, nous sommes la même chose* ; paroles que les Adversaires interprétaient comme signifiant, *mon pere & moi avons le même dessein, la même volonté ; je n'ai point d'autres desirs que ceux de mon pere.* Alexandre, Evêque d'Alexandrie, & après lui Athanase, étaient à la tête des Orthodoxes, & Eusèbe Evêque de Nicomédie avec dix sept autres Evêques, le Prêtre Arius, & plusieurs Prêtres, étaient dans le parti opposé. La querelle fut d'abord envenimée, parce que St. Alexandre traita ses Adversaires d'Antechrists.

Enfin, après bien des disputes, le St. Esprit décida

avoit dans le Concile, par la bouche de 209 Evêques, contre cet hérésiarque : *Engendré du pere, Dieu de Dieu, engendré du pere, Dieu de Dieu, Semence du pere, Dieu de vrai Dieu, consubstantiel au pere ; nous croyons aussi au St. Esprit, &c.* Ce fut la sentence du Concile. On voit par cet exemple que dans les Conciles les Evêques l'emportaient sur les simples Prêtres. Deux mille personnes du second Ordre étaient du parti d'Arius, qui avait deux Patriarches d'Alexandrie pour soutenir la Chronique d'Alexandrie en Arabe. Arius fut exilé par Constantin, mais Athanase le fit rappeller après & Arius fut rappellé à Constantinople ; mais le lendemain pria Dieu si ardemment de faire mourir Arius, avant que ce Prêtre pût entrer dans la Cathédrale, que Dieu exauça sa priere. Arius mourut en allant à l'Eglise en 336. L'Empereur Constantin finit sa vie en 337. Il fait son testament entre les mains d'un Prêtre Arien, & mourut entre les bras du Chef des Ariens Eusèbe, Evêque de Nicomédie, ne s'étant fait baptiser qu'au lit de mort, & laissant l'Eglise toujours troublée, malgré sa piété.

Les Partisans d'Arius & de la cour d'Eusèbe firent une guerre cruelle ; & ce qu'on appelle l'Arianisme fut long-temps établi dans toutes les Provinces de l'Empire.

Julien le Philosophe, & nommé l'Apostat, voulut étouffer ces dissensions, & ne put y parvenir.

Le second Concile général fut tenu à Constantinople en 381. Ce qu'on appelle le Concile de Nicée n'avait pas prononcé sur le St. Esprit, & on ajouta à la formule de Nicée, *que le St. Esprit est Seigneur vivifiant, qui procède du pere, & qu'il est adoré & glorifié avec le pere & le fils.*

Ce ne fut que vers le neuviéme siécle que l'Eglise Latine Patine prétendit que le St. Esprit procéde du pere & du fils.

Un 431 le troisiéme Concile général tenu à Ephèse décida que Marie était véritablement mere de Dieu, & que Jesus avait deux natures & une personne. Nestorius Evêque de Constantinople qui voulait que la Ste.

Vierge fut appellée mere de Christ, fut déclaré [illegible] par le Concile, & les deux natures furent encore confirmées par le Concile de Calcédoine.

Je passerai légérement sur les siécles suivans qui sont assez connus. Malheureusement, il n'y eut aucun de ces disputes qui ne causât des guerres, & l'Eglise fut toujours obligée de combattre. Dieu permit encore, pour exercer la patience des Fidéles, que les Grecs & les Latins rompirent sans retour au neuviéme siécle; il permit encore qu'en Occident il y eût 27 Schismes sanglans pour la Chaire de Rome.

Cependant l'Eglise Grecque presque toute entiére, & toute l'Eglise d'Afrique devenoient esclaves sous les Arabes, & ensuite sous les Turcs, qui élevérent la Religion Mahométane sur les ruines de la Chrétienté; l'Eglise Romaine subsista, malgré toutes les tempêtes, par plus de six cens ans de désordre, entre l'Empire d'Occident & le Sacerdoce. Ces orages la rendirent très-puissante. Les Evêques, les Abbés en Allemagne se firent Princes, & les Papes espérérent par-là pour la domination d'Italie dans l'Eglise & dans un Pays de cent lieues. Ainsi Dieu éprouva l'Eglise par les humiliations, par les troubles & par la splendeur.

Cette Eglise Latine perdit au seiziéme siécle la moitié de l'Allemagne, le Dannemarck, la Suéde, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, la Suisse, la Hollande; elle a gagné plus de terrain en Amérique par les conquêtes des Espagnols, qu'elle n'en a perdu en Europe, mais avec plus de territoire elle a bien moins de sujets.

La Providence divine semblait donner le Japon, Siam, l'Inde & la Chine, à ménager sous l'obéissance du Pape, pour le récompenser de l'Asie mineure, de la Syrie, de la Grèce, de l'Europe, de l'Afrique, de la Russie, & des autres Etats perdus, dont nous avons parlé. St. François Xavier qui porta le St. Evangile aux Indes orientales, & au Japon quand les Portugais y allérent chercher des marchandises, fit un très-grand nombre de miracles, tous attestés par les RR. PP. Jesuites; quelques-uns disent qu'il ressuscita neuf morts;

mais le R. P. Ribadeneira, dans sa Fleur des Saints ; se borne à dire qu'il n'en ressuscita que quatre ; c'est bien assez. La Providence voulut qu'en moins de cent années il y eut des milliers de Catholiques Romains dans les Isles du Japon. Mais le Diable sema son ivroye au milieu du bon grain. Les Chrétiens formerent une conjuration suivie d'une guerre civile dans laquelle ils furent tous exterminés en 1638. Alors la Nation ferma ses Ports à tous les Etrangers, excepté aux Hollandais qu'on regardait comme des Marchands, & non pas comme des Chrétiens, & qui furent obligés de marcher sur la croix pour obtenir la permission de vendre leurs denrées dans la prison où on les renferme lorsqu'ils abordent à Nangazaki.

La Religion Catholique, Apostolique & Romaine fut proscrite à la Chine dans nos derniers temps, mais d'une maniere moins cruelle. Les RR. PP. Jésuites n'avaient pas à la vérité ressuscité des morts à la Cour de Pekin, ils s'étaient contentés d'enseigner l'astronomie, de fondre du canon & d'être Mandarins. Leurs malheureuses disputes avec des Dominicains & d'autres, scandalisérent à tel point le grand Empereur Yontchin, que ce Prince qui était la justice & la bonté même, fut assez aveugle pour ne plus permettre qu'on enseignât notre sainte Religion, dans laquelle nos Missionnaires ne s'accordaient pas. Il les chassa avec une bonté paternelle, leur fournissant des subsistances & des voitures jusqu'aux confins de son Empire.

Toute l'Asie, toute l'Afrique, la moitié de l'Europe, tout ce qui appartient aux Anglais, aux Hollandais dans l'Amérique, toutes les bordes Américaines non domptées, toutes les terres Australes, qui sont une cinquiéme partie du globe, sont demeurées la proye du Démon, pour vérifier cette sainte parole : *il y en a beaucoup d'appellés, mais peu d'élus* ; s'il y a environ seize cens millions d'hommes sur la terre, comme quelques Docteurs le prétendent, la sainte Eglise Romaine Catholique universelle en possède à peu près soixante millions ce qui fait plus de la vingt-sixiéme partie des habitans du monde connu.

CONVULSIONS.

ON danſa vers l'an 1724 ſur le cimetiére de St. Médard; il s'y fit beaucoup de miracles: en voici un rapporté dans une chanſon de Madame la Ducheſſe du Maine;

Un Décroteur à la royale
Du talon gauche eſtropié,
Obtint pour grace ſpéciale
D'être boiteux de l'autre pied.

Les convulſions miraculeuſes, comme on ſçait, continuerent juſqu'à ce qu'on eût mis une garde au cimetiere.

De par le Roi défenſe à Dieu
De plus fréquenter en ce lieu.

Les Jéſuites, comme on le ſçait encore, ne pouvant plus faire de tels miracles depuis que leur Xavier avait épuiſé les graces de la Compagnie à reſſuſciter neuf morts de compte fait, s'aviſerent, pour balancer le crédit des Janſeniſtes, de faire graver une eſtampe de Jeſus-Chriſt habillé en Jéſuite. Un plaiſant du parti Janſéniſte, comme on le ſçait encore, mit au bas de l'eſtampe:

Admirez l'artifice extrême
De ces Moines ingénieux;
Ils vous ont habillé comme eux,
Mon Dieu, de peur qu'on ne vous aime.

Les Jansénistes pour mieux prouver que jamais Jesus-Christ n'avait pu prendre l'habit de Jésuite, remplirent Paris de convulsions, & attirerent le monde à leur préau. Le Conseiller au Parlement, Carré de Montgeron, alla présenter au Roi un recueil *in*-4°. de tous ces miracles, attestés par mille témoins : il fut mis, comme de raison, dans un cabanon, où l'on tâcha de rétablir son cerveau par le régime : mais la vérité l'emporte toujours sur les persécutions, les miracles se perpétuerent trente ans de suite, sans discontinuer. On [illegible] chez [illegible] pour [illegible] sœur [illegible], dans Carcassonne ; on se mit à fouetter, sans qu'il y eut le moindre mal ; on fit essuyer des coups de [illegible] sur [illegible] bien entendu, sans remède ; [illegible] pour faire le mal : on la coucha devant un grand feu, le visage frotté de pommade, sans qu'elle brûlât ; enfin, comme tous les arts se perfectionnent, on a fini par leur enfoncer des épées dans les chairs, & par les crucifier. Un fameux Théologien même a eu aussi l'avantage d'être mis en croix : tout cela pour convaincre le monde qu'une certaine bulle était ridicule, ce qu'on aurait pu prouver sans tant de frais. Cependant, & Jésuites & Jansénistes, se réunirent tous contre l'esprit des loix, & contre..... & contre..... & contre..... & contre..... Et nous osons après cela nous moquer des Lapons, des Samoyèdes & des Négres !

CRITIQUE.

JE ne prétends point parler ici de cette critique de [illegible], qui ne tient mal un mot d'un ancien Auteur qu'il paraît entendre très-bien. Je ne touche point à ces vues Critiques qui ont débrouillé ce qu'on peut de l'Histoire & de la Philosophie ancienne. J'ai en vues les critiques qui tiennent à la satyre.

Un Amateur des Lettres lisait un jour le Tasse avec [illegible] ; il tomba sur cette stance.

Chiama gli habitator dell' ombre eterne,
Il rauco ſuon della tartarea tromba,
Treman le ſpazioze atre caverne,
E l'aer ceco a quel rumor rimbomba.
Ne ſtridendo coſi dalle ſuperne
Regioni del cielo il fulgor piompa;
Ne ſi ſcoſſa giamai trema la terra,
Quando i vapori in ſen gravida ſerra.

Il lut enſuite au hazard pluſieurs ſtances de cette force & de cette harmonie. Ah ! c'eſt donc là, s'écria-t-il, ce que votre Boileau appelle du clinquant ? C'eſt donc ainſi qu'il veut rabaiſſer un grand homme qui vivait cent ans avant lui, pour mieux élever un autre grand homme qui vivait ſeize cens ans auparavant ; & qui eût lui-même rendu juſtice au Taſſe ?

Conſolez-vous, lui dis-je, prenons les Opéras de Quinaut : nous trouvâmes à l'ouverture du livre, de quoi nous mettre en colere contre la critique ; l'admirable Poëme d'Armide ſe préſenta, nous trouvâmes ces mots.

SIDONIE.

La haine eſt affreuſe & barbare,
L'amour contraint les cœurs dont il s'empare,
A ſouffrir des maux rigoureux.
Si votre ſort eſt en votre puiſſance,
Faites choix de l'indifférence,
Elle aſſure un ſort plus heureux.

ARMIDE.

Non, non, il ne m'eſt pas poſſible

De passer de mon trouble en un état paisible,
Mon cœur ne se peut plus calmer;
Renaud m'offense trop, il n'est que trop aimable,
C'est pour moi désormais un choix indispensable
De le haïr ou de l'aimer.

Nous lûmes toute la Piéce d'Armide, dans laquelle le génie du Tasse reçoit encore de nouveaux charmes par les mains de Quinaut; Eh bien, dis-je à mon ami, c'est pourtant ce Quinaut que Boileau s'efforça toujours de faire regarder comme l'Ecrivain le plus mépriſable; il perſuada même à Louis XIV. que cet Ecrivain gracieux, touchant, patétique, élégant, n'avait d'autre métite que celui qu'il empruntait du Muſicien Luſſy. Je conçois cela très-aiſement, me répondit mon ami; Boileau n'était pas jaloux du Muſicien, il l'était du Poéte. Quel fond devons nous faire ſur le jugement d'un homme, qui pour rimer à un vers qui finiſſait en *aut*, dénigrait tantôt *Bourſaut*, tantôt *Hainaut*, tantôt *Quinaut*, ſelon qu'il était bien ou mal avec ces Meſſieurs-là?

Mais pour ne pas laiſſer refroidir votre zèle contre l'injuſtice, mettez ſeulement la tête à la fenêtre, regardez cette belle façade du Louvre, par où Perrault s'eſt immortaliſé: cet habile homme était frere d'un Académicien très-ſçavant, avec qui Boileau avait eu quelque diſpute; en voilà aſſez pour être traité d'architecte ignorant.

Mon ami après avoir un peu rêvé reprit en ſoupirant, la raiſon humaine eſt ainſi faite. Le Duc de Sully dans ſes Mémoires, trouve le Cardinal d'Oſſat, & le Sécretaire de Villeroi, de mauvais Miniſtres; Louvois faiſait ce qu'il pouvait pour ne pas eſtimer le grand Colbert; Ils n'imprimaient rien l'un contre l'autre de leurs vivans, répondit je. C'eſt une ſotiſe qui n'eſt guéres attachée qu'à la littérature, à la chicane, & à la théologie.

Nous avons eu un homme de mérite, c'eſt Lamotte, qui a fait de très-belles ſtances.

Quelquefois au feu qui la charme
Reſiſte une jeune beauté,
Et contre elle-même elle s'arme
D'une pénible fermeté.
Hélas cette contrainte extrême
La prive du vice qu'elle aime,
Pour fuir la honte qu'elle haït.
Sa ſévérité n'eſt que faſte,
Et l'honneur de paſſer pour chaſte
La réſout à l'être en effet.

En vain ce ſévère ſtoïque
Sous mille défauts abattu
Se vante d'une ame héroïque
Toute vouée à la vertu;
Ce n'eſt point la vertu qu'il aime,
Mais ſon cœur yvre de lui-même
Voudrait uſurper les Autels;
Et par ſa ſageſſe frivole
Il ne veut que parer l'Idole
Qu'il offre au culte des mortels.

Les champs de Pharſale & d'Arbelle
Ont vu triompher deux vainqueurs,
L'un & l'autre digne modèle
Que ſe propoſent les grands cœurs.
Mais le ſuccès a fait leur gloire;

Et ſi le ſceau de la victoire
N'eût conſacré ces demi-dieux,
Alexandre aux yeux du vulgaire,
N'aurait été qu'un téméraire,
Et Céſar qu'un ſéditieux.

Cet Auteur, dit-il, était un ſage qui prêta plus d'une fois le charme des vers à la philoſophie. S'il avait toujours écrit de pareilles Stances, il ſerait le premier des Poëtes lyriques, cependant c'eſt lorſqu'il donnait ces beaux morceaux, que l'un de ſes contemporains l'appellait.

Certain oiſon gibier de baſſe-cour :

Il dit de Lamotte en un autre endroit ;

De ſes diſcours l'ennuyeuſe beauté.

Il dit dans un autre :

..... *Je n'y vois qu'un défaut,*
C'eſt que l'Auteur les devait faire en proſe.
Ces Odes-là ſentent bien le Quinaut.

Il le pourſuit partout : il lui reproche partout la ſechereſſe, & le défaut d'harmonie.

Seriez vous curieux de voir les Odes que fit quelques années après ce même cenſeur qui jugeait Lamotte en maître, & qui le décriait en ennemi ? Liſez.

Cette influence ſouveraine
N'eſt pour lui qu'une illuſtre chaîne
Qui l'attache au bonheur d'autrui ;

Tous les brillans qui l'embelliſſent,
Tous les talens qui l'annobliſſent
Sont en lui, mais non pas à lui.

Il n'eſt rien que le temps n'abſorbe, ne devore;
Et les faits qu'on ignore
Sont bien peu différens des faits non avenus.

La bonté qui brille en elle
De ſes charmes les plus doux,
Eſt une image de celle
Qu'elle voit briller en vous.
Et par vous ſeule enrichie
Sa politeſſe affranchie
Des moindres obſcurités,
Eſt la lueur refléchie
De vos ſublimes clartés.

Ils ont vû par ta bonne foi
De leurs Peuples troublés d'effroi
La crainte heureuſement déçue,
Et déracinée à jamais
La haine ſi ſouvent reçue
En ſurvivance de la paix.

Dévoile à ma vue empreſſée
Ces Déités d'adoption,
Synonymes de la penſée,

Symboles de l'abſtraction.

N'eſt-ce pas une fortune,

Quand d'une charge commune

Deux moitiés portent le faix?

Que la moindre le réclame,

Et que du bonheur de l'ame,

Le corps ſeul faſſe les fraix?

Il ne fallait pas, dit alors mon judicieux amateur des Lettres, il ne fallait pas ſans doute donner de ſi déteſtables Ouvrages pour modéles à celui qu'on critiquait avec tant d'amertume; il eût mieux valu laiſſer jouir en paix ſon adverſaire de ſon mérite, & conſerver celui qu'on avait; mais que voulez-vous? Le *genus irritabile vatum*, eſt malade de la même bile qui le tourmentait autrefois. Le Public pardonne ces pauvretés aux gens à talent, parce que le Public ne ſonge qu'à s'amuſer; il voit dans une allégorie intitulée *Pluton*, des Juges condamnés à être écorchées, & à s'aſſeoir aux Enfers, ſur un ſiége couvert de leur peau, au lieu de fleurs de lys; le Lecteur ne s'embarraſſe pas ſi ces juges le méritent, ou non; ſi le complaignant qui les cite devant Pluton a tort ou raiſon. Il lit ces vers uniquement pour ſon plaiſir; s'ils lui en donnent, il n'en veut par davantage: s'ils lui déplaiſent, il laiſſe là l'allégorie, & ne ferait pas un ſeul pas pour faire confirmer ou caſſer la ſentence.

Les inimitables Tragédies de Racines ont toutes été critiquées, & très-mal; c'eſt qu'elles l'étaient par des rivaux. Les artiſtes ſont les juges compétens de l'Art; il eſt vrai, mais ces juges compétens ſont preſque toujours corrompus.

Un excellent critique ſerait un Artiſte qui aurait beaucoup de ſcience & de goût, ſans préjugés & ſans envie. Cela eſt difficile à trouver.

DESTIN.

DE tous les livres qui ſont parvenus juſqu'à nous, le plus ancien eſt Homère; c'eſt là qu'on trouve les mœurs de l'Antiquité Perſanne, des Héros groſſiers, des Dieux groſſiers, fait à l'image de l'homme. Mais c'eſt là qu'on trouve auſſi les ſemences de la Philoſophie, & ſurtout l'idée du Deſtin qui eſt maître des Dieux, comme les Dieux ſont les maîtres du Monde.

Jupiter veut envain ſauver Hector; il conſulte les Deſtinées; il pèſe dans une balance les deſtins d'Hector & d'Achille; il trouve que le Troyen doit abſolument être tué par le Grec; il ne peut s'y oppoſer; & dès ce moment Apollon, le génie gardien d'Hector, eſt obligé de l'abandonner. (*Iliade Liv.* 22.) Ce n'eſt pas qu'Homère ne prodigue ſouvent dans ſon Poëme, des idées toutes contraires, ſuivant le Privilége de l'Antiquité; mais enfin, il eſt le premier chez qui on trouve la notion du Deſtin. Elle était donc très en vogue de ſon temps.

Les Phariſiens, chez le petit Peuple Juif, n'adopterent le deſtin que pluſieurs ſiecles après. Car ces Phariſiens eux-mêmes, qui furent les premiers lettrés d'entre les Juifs, étaient très-nouveaux. Ils mêlerent dans Aléxandrie une partie des dogmes des Stoïciens, aux anciennes idées juives. St. Jerome prétend même que leur Secte n'eſt pas de beaucoup antérieure à notre ère vulgaire.

Les Philoſophes n'eurent jamais beſoin ni d'Homère, ni des Phariſiens, pour ſe perſuader que tout ſe fait par des loix immuables, que tout eſt arrangé, que tout eſt un effet néceſſaire.

Ou le Monde exiſte par ſa propre nature, par ſes loix phyſiques, ou un Etre ſuprême l'a formé ſelon ſes Loix ſuprêmes; dans l'un & l'autre cas, ces Loix ſont immuables; dans l'un & l'autre cas, tout eſt né-

cette ; les corps graves tendent vers le centre de la terre, sans pouvoir rendre à se reposer en l'air. Les poissons ne peuvent jamais porter d'ananas. L'instinct d'un animal, ne peut être l'instinct d'une autruche ; tout est compté, ordonné & limité.

L'homme ne peut avoir qu'un certain nombre de dents, de cheveux & d'idées ; il vient un temps où il perd successivement ses dents, ses cheveux & ses idées.

Il est contre l'histoire que ce qui fut hier n'ait pas été, que ce qui est aujourd'hui ne soit pas : il est aussi contre l'histoire que ce qui doit être, puisse ne pas devoir être.

Si tu pouvais dérange r la destinée d'une mouche, il n'y aurait nulle raison qui dût t'empêcher de faire le destin de toutes les autres mouches, de tous les autres animaux, de tous les hommes, de toute la Nature. Tu te trouverais au bout du compte plus puissant que Dieu.

Des individus disent, mon Médecin a tué ma tante d'une maladie mortelle, il a fait vivre ma tante dix ans de plus qu'elle ne devait vivre, d'autres qui font les entendus disent, l'homme prudent fait lui-même son destin.

Nullum numen abest si sit prudentia, sed nos
Te facimus fortuna Deam cœloque locamus.

Mais souvent le prudent succombe sous sa destinée, faute de la faire : c'est le destin qui fait les prudens.

Ce prudent l'Olivarès a cru que si on avait assassiné Cromwel, Ludlow, Hasler, & une douzaine d'autres Parlementaires, bien plus avant qu'on coupât la tête à Charles I, ce Roi aurait pû vivre encore & mourir dans son lit : il eut raison ; ils peuvent ajouter encore que si toute l'Angleterre avait été engloutie dans la mer, ce Monarque n'aurait pas pu être un échafaud auprès de Whitehall, auprès de la salle blanche : mais les choses étaient arrangées de façon que Charles devait avoir le cou coupé.

Le Cardinal d'Ossat était sans doute plus prudent qu'un fou de petites maisons ; mais n'est-il pas évident

que les organes du sage d'Offat étaient autrement faits que ceux de cet écervelé ? De même que les organes d'un renard sont différens de ceux d'une grue & d'une alouette.

Ton Médecin a sauvé ta tante ; mais certainement il n'a pas en cela contredit l'ordre de la Nature, il l'a suivi. Il est clair que ta tante ne pouvait pas s'empêcher de naître dans une telle ville, qu'elle ne pouvait pas s'empêcher d'avoir dans un tel temps une certaine maladie, que le Médecin ne pouvait pas être ailleurs que dans la ville où il était, que ta tante devait l'appeller, qu'il devait lui prescrire les drogues qui l'ont guérie.

Un Paysan croit qu'il a grêlé par hasard sur son champ, mais le Philosophe sçait qu'il n'y a point de hasard, & qu'il était impossible, dans la constitution de ce monde, qu'il ne grêla pas ce jour là en cet endroit.

Il y a des gens qui étant effrayés de cette vérité en accordent la moitié, comme des débiteurs qui offrent moitié à leurs créanciers, & demandent répit pour le reste. Il y a, disent-ils, des événemens nécessaires, & d'autres qui ne le sont pas ; il serait plaisant que une partie de ce monde fût arrangée, & que l'autre ne le fût point ; qu'une partie de ce qui arrive dût arriver, & qu'une autre partie de ce qui arrive ne dût pas arriver. Quand on y regarde de près, on voit que la doctrine contraire à celle du destin est absurde & contraire à l'idée d'une Providence éternelle ; mais il y a beaucoup de gens destinés à raisonner mal, d'autres à ne point raisonner du tout, d'autres à persécuter ceux qui raisonnent.

Vous me demandez ce que deviendra la liberté ? Je ne vous entends pas. Je ne sçais ce que c'est que cette liberté dont vous parlez ; il y a si long-temps que vous disputez sur sa nature, qu'assurément vous ne la connaissez pas. Si vous voulez, ou plutôt, si vous pouvez examiner paisiblement avec moi ce que c'est, passez à la lettre L.

DIEU.

SOUS l'Empire d'Arcadius, Logomacos, Théologal de Conſtantinople, alla en Scythie, & s'arréta au pied du Caucaſe, dans les fertiles plaines de Zéphirim, ſur les Frontières de la Colchide. Le bon vieillard Dondindac était dans ſa grande ſalle baſſe, entre ſa grande bergerie & ſa vaſte grange; il était à genoux avec ſa femme, ſes cinq fils & ſes cinq filles, ſes parens & ſes valets, & tous chantaient les louanges de Dieu après un leger repas. Que fais-tu là, Idolâtre? Lui dit Logomacos. Je ne ſuis point Idolâtre, dit Dondindac. Il faut bien que tu ſois Idolâtre, dit Logomacos, puiſque tu eſt Scythe, & que tu n'eſt pas Grec. Ça, dis-moi, que chantais-tu dans ton barbare jargon de Scythie! Toutes les langues ſont égales aux oreilles de Dieu, répondit le Scythe; nous chantions ſes louanges. Voilà qui eſt bien extraordinaire, reprit le Théologal; une famille Scythe qui prie Dieu ſans avoir été inſtruite par nous! Il engagea bientôt une converſation avec le Scythe Dondindac; car le Théologal ſçavait un peu de Scythe, & l'autre un peu de Grec. On a retrouvé cette converſation dans un Manuſcrit conſervé dans la Bibliothéque de Conſtantinople.

LOGOMACOS.

Voyons ſi tu ſçais ton Catéchiſme! Pourquoi pries-tu Dieu!

DONDINDAC.

C'eſt qu'il eſt juſte d'adorer l'Etre ſuprême de qui nous tenons tout.

LOGOMACOS.

Pas mal pour un barbare! Et que lui demandes-tu?

DONDINDAC.

DONDINDAC.

Je le remercie des biens dont je jouis, & même des maux dans lesquels il m'éprouve ; mais je me garde bien de lui rien demander ; il sçait mieux que nous ce qu'il nous faut ; & je craindrais d'ailleurs de demander du beau temps quand mon voisin demanderait de la pluye.

LOGOMACOS.

Ah! je me doutais bien qu'il allait dire quelque sottise. Reprenons les choses de plus haut : Barbare, qui t'a dit qu'il y a un Dieu?

DONDINDAC.

La Nature entiére.

LOGOMACOS.

Cela ne suffit pas. Quelle idée as-tu de Dieu?

DONDINDAC.

L'idée de mon Créateur, de mon Maître, qui me récompensera si je fais bien, & qui me punira si je fais mal.

LOGOMACOS.

Bagatelles, pauvretés que cela! Venons à l'essentiel. Dieu est-il infini *secundum quid*, ou selon l'essence?

DONDINDAC.

Je ne vous entends pas.

LOGOMACOS.

Bête brute! Dieu est-il en un lieu, ou hors de tout lieu, ou en tout lieu?

DONDINDAC.

Je n'en ſçais rien.... Tout comme il vous plaira.

LOGOMACOS.

Ignorant ! Peut il faire que ce qui a été n'ait point été ; & qu'un bâton n'ait pas deux bouts ? Voit-il le futur comme futur ou comme préſent ? Comment fait-il pour tirer l'être du néant, & pour anéantir l'être ?

DONDINDAC.

Je n'ai jamais examiné ces choſes.

LOGOMOCOS.

Quel lourdaut ! Allons, il faut s'abaiſſer, ſe proportionner. Dis-moi, mon ami, crois-tu que la matiére puiſſe être éternelle ?

DONDINDAC.

Que m'importe qu'elle exiſte de toute éternité, ou non ; je n'exiſte pas moi de toute éternité. Dieu eſt toujours mon maître ; il m'a donné la notion de la juſtice, je dois la ſuivre ; je ne veux point être Philoſophe, je veux être homme.

LOGOMACOS.

On a bien de la peine avec ces têtes dures. Allons pied à pied : Qu'eſt-ce que Dieu ?

DONDINDAC.

Mon ſouverain, mon juge, mon pere.

LOGOMACOS.

Ce n'eſt pas là ce que je demande. Quelle eſt ſa nature?

DONDINDAC.

D'être puiſſant & bon.

LOGOMACOS.

Mais eſt-il corporel ou ſpirituel ?

DONDINDAC.

Comment voulez-vous que je le ſçache?

LOGOMACOS,

Quoi ! tu ne ſçais pas ce que c'eſt qu'un eſprit?

DONDINDAC.

Pas le moindre mot : à quoi cela me ſervirait-il? En ſerais je plus juſte? Serais-je meilleur mari, meilleur pere, meilleur maitre, meilleur citoyen?

LOGOMACOS.

Il faut abſolument t'apprendre ce que c'eſt qu'un eſprit; écoute, c'eſt, c'eſt, c'eſt.... Je te dirai cela une autre fois.

DONDINDAC.

J'ai bien peur que vous me diſiez moins ce qu'il eſt que ce qu'il n'eſt pas. Permettez moi de vous faire à mon tour une queſtion. J'ai vû autrefois un de vos Temples; pourquoi peignez-vous Dieu avec une grande barbe ?

LOGOMACOS.

C'est une question très-difficile & qui demande des instructions préliminaires.

DONDINDAC.

Avant de recevoir vos instructions, il faut que je vous conte ce qui m'est arrivé un jour. Je venais de faire bâtir un cabinet au bout de mon jardin ; j'entendis une taupe qui raisonnait avec un hanneton : Voilà une belle fabrique, disait la taupe : il faut que ce soit une taupe bien puissante qui ait fait cet ouvrage. Vous vous mocquez, dit le hanneton, c'est un hanneton tout plein de genie qui est l'architecte de ce bâtiment. Depuis ce temps-là j'ai résolu de ne jamais disputer.

ÉGALITÉ.

Que doit un chien à un chien, & un cheval à un cheval ? Rien, aucun animal ne dépend de son semblable ; mais l'homme ayant reçu le rayon de la divinité qu'on appelle raison, quel en est le fruit ? C'est d'être esclave dans presque toute la terre.

Si cette terre était ce qu'elle semble devoir être, c'est-à-dire, si l'homme y trouvait partout une subsistance facile & assurée, & un climat convenable à sa nature, il est clair qu'il eût été impossible à un homme d'en affervir un autre. Que ce globe soit couvert de fruits salutaires, que l'air qui doit contribuer à notre vie ne nous donne point les maladies & la mort, que l'homme n'ait besoin d'autre logis & d'autre lit que celui des daims & des chevreuils ; alors les Gengiskan & les Tamerlan n'auront de valets que leurs enfans, qui feront assez honnêtes gens pour les aider dans leurs vieillesse.

Dans cet état si naturel dont jouissent tous les quadrupèdes, les oiseaux & les reptiles, l'homme serait aussi heureux qu'eux, la domination serait alors une chimère, une absurdité à laquelle personne ne penserait; car pourquoi chercher des serviteurs quand vous n'avez besoin d'aucun service?

S'il passait par l'esprit à quelque invidu à tête tyrannique & à bras nerveux d'asservir son voisin moins fort que lui, la chose serait impossible, l'opprimé serait à cent lieues, avant que l'oppresseur eût pris ses mesures.

Tous les hommes seraient donc nécessairement égaux, s'ils étaient sans besoin. La misère attachée à notre espèce surbordonne un homme à un autre homme; ce n'est pas l'inégalité qui est un malheur réel, c'est la dépendance. Il importe fort peu que tel homme s'appelle Sa Hauteſſe, tel autre Sa Sainteté; mais il est dur de servir l'un ou l'autre.

Une famille nombreuse a cultivé un bon terroir; deux petites familles voisines ont des champs ingrats & rebelles; il faut que les deux pauvres familles servent la famille opulente, ou qu'ils l'égorgent, cela va sans difficulté. Une des deux familles indigentes va offrir ses bras à la riche pour avoir du pain; l'autre va l'attaquer & est battue; la famille servante est l'origine des domestiques & des manœuvres; la famille battue est l'origine des esclaves.

Il est impossible dans notre malheureux globe que les hommes vivans en société ne soient pas divisés en deux classes, l'une de riches qui commandent, l'autre de pauvres qui servent; & ces deux se subdivisent en mille, & ces mille ont encore des nuances différentes.

Tous les pauvres ne sont pas absolument malheureux. La plûpart sont nés dans cet état, & le travail continuel les empêche de trop sentir leur situation; mais quand ils la sentent, alors on voit des guerres, comme celle du parti populaire contre le parti du Sénat à Rome; celles des paysans en Allemagne, en Angleterre, en France. Toutes ces guerres finissent tôt ou

tard par l'asservissement du Peuple, parce que les puissans ont l'argent, & que l'argent est maître de tout dans un Etat; je dis dans un Etat, car il n'en est pas de même de Nation à Nation. La Nation qui se servira le mieux du fer, subjuguera toujours celle qui aura plus d'or & moins de courage.

Tout homme naît avec un penchant assez violent pour la domination, la richesse & les plaisirs; & avec beaucoup de goût pour la paresse: par conséquent tout homme voudrait avoir l'argent & les femmes ou les filles des autres, être leur maître, les assujettir à tous ses caprices, & ne rien faire, ou du moins ne faire que des choses très-agréables. Vous voyez bien qu'avec ces belles dispositions il est aussi impossible que les hommes soit égaux, qu'il est impossible que deux Prédicateurs ou deux Professeurs de Théologie ne soient pas jaloux l'un de l'autre.

Le Genre humain tel qu'il est, ne peut subsister à moins qu'il n'y ait une infinité d'hommes utiles qui ne possèdent rien du tout. Car certainement un homme à son aise ne quittera pas sa terre pour venir labourer la vôtre; & si vous avez besoin d'une paire de souliers, ce ne sera pas un Maître de Requêtes qui vous la fera. L'égalité est donc à la fois la chose la plus naturelle, & en même-temps la plus chimérique.

Comme les hommes sont excessifs en tout quand ils le peuvent, on a [illegible] cette inégalité, on a prétendu dans plusieurs Pays qu'il n'était pas permis à un Citoyen de sortir de la contrée où le hazard l'a fait naître; le fons de cette Loi est visiblement: *Ce Pays est si mauvais & si mal gouverné que nous ne voulons pas qu'aucun individu d'entre nous en sorte, de peur que tout le monde n'en sorte.* Faites mieux, donnez à tous vos Sujets envie de demeurer chez vous, & aux Etrangers d'y venir.

Chaque homme [illegible] de son cœur a droit de se croire entièrement égal aux autres hommes: il ne s'ensuit pas de-là que le Cuisinier d'un Cardinal doive ordonner à son maître de lui faire à dîner; mais le Cuisinier peut dire: je suis homme comme mon maître; je fais ne comme lui en pleurant; il mourra com-

me moi dans les mêmes angoisses & les mêmes cérémonies; nous faisons tous deux les mêmes fonctions animales; si les Turcs s'emparent de Rome, & si alors je suis Cardinal & mon maître Cuisinier, je le prends à mon service. Tout ce discours est raisonnable & juste; mais en attendant que le Grand Turc s'empare de Rome, le Cuisinier doit faire son devoir, ou toute société humaine est pervertie.

A l'égard d'un homme qui n'est ni Cuisinier d'un Cardinal ni revêtu d'aucune autre charge dans l'Etat; à l'égard d'un particulier qui ne tient à rien, mais qui est fâché d'être reçu partout avec l'air de la protection ou du mépris, qui voit évidemment que plusieurs *Monsignors* n'ont ni plus de science, ni plus d'esprit, ni plus de vertu que lui, & qui s'ennuie d'être quelquefois dans leur anti chambre, quel parti doit-il prendre? Celui de s'en aller.

ENFER.

DÈS que les hommes vécurent en société, ils dûrent s'appercevoir que plusieurs coupables échappaient à la sévérité des loix; ils punissaient les crimes publics; il fallut établir un frein pour les crimes secrets; la Religion seule pouvait être ce frein. Les Persans, les Caldéens, les Egyptiens, les Grecs, imaginerent des punitions après la vie, & de tous les Peuples anciens que nous connaissons, les Juifs furent les seuls qui n'admirent que des châtimens temporels. Il est ridicule de croire ou de feindre de croire, sur quelques passages très-obscurs, que l'Enfer était admis par les anciennes loix des Juifs, par leur Lévitique, par leur Décalogue, quand l'Auteur de ces loix ne dit pas un mot qui puisse avoir le moindre rapport avec les châtimens de la vie future. On serait en droit de dire au Rédacteur du Pentateuque, vous êtes un homme inconséquent & sans probité, comme sans raison, très-indigne du nom de

Législateur que vous vous arrogez. Quoi, vous connaissez un dogme aussi réprimant, aussi nécessaire au Peuple que celui de l'Enfer, & vous ne l'annoncez pas expressément ! Et tandis qu'il est admis chez toutes les Nations qui vous environnent, vous vous contentez de laisser deviner ce dogme par quelques Commentateurs qui viendront quatre mille ans après vous, & qui donneront la torture à quelques-unes de vos paroles pour y trouver ce que vous n'avez pas dit ? Ou vous êtes un ignorant qui ne sçavez pas que cette créance était universelle en Egypte, en Caldée, en Perse ; ou vous êtes un homme très-mal avisé, si étant instruit de ce dogme vous n'en avez pas fait la baze de votre Religion.

Les Auteurs des Loix Juives pourraient tout au plus répondre, nous avouons que nous sommes excessivement ignorans, que nous avons appris à écrire fort tard, que notre Peuple était une horde sauvage & barbare, qui de notre aveu erra près d'un demi siécle dans des déserts impraticables, qu'elle usurpa enfin un petit pays par les rapines les plus odieuses, & par les cruautés les plus détestables dont jamais l'Histoire ait fait mention. Nous n'avions aucun commerce avec les Nations policées ; comment voulez-vous que nous fussions (nous les plus terrestres des hommes) inventer un système tout spirituel ?

Nous ne nous servions du mot qui répond à *ame*, que pour signifier *la vie ;* nous ne connûmes notre Dieu & ses Miracles, ses Anges, que comme des êtres corporels : la distinction de l'ame & du corps, l'idée d'une vie après la mort, ne peuvent être que le fruit d'une longue méditation, & d'une philosophie très-fine. Demandez aux Hottentots, & aux Négres, qui habitent un pays cent fois plus étendu que le nôtre, s'ils connaissent la vie à venir ? Nous avons cru faire assez de promettre à notre Peuple, que Dieu punissait les malfaiteurs jusqu'à la quatriéme génération, soit par la lépre, soit par des morts subites, soit par la perte du peu de bien qu'on pouvait posséder.

On répliquerait à cette apologie, vous avez in-

vente un système dont le ridicule saute aux yeux, car le malfaiteur qui se portait bien, & dont la famille prospérait, devait nécessairement se mocquer de vous.

L'Apologiste de la Loi Judaïque répondrait alors. Vous vous trompez; car pour un criminel qui raisonnait juste, il y en avait cent qui ne raisonnaient point du tout. Celui qui ayant commis un crime ne se sentait puni ni dans son corps, ni dans celui de son fils, craignait pour son petit-fils. De plus, s'il n'avait pas aujourd'hui quelque ulcère puant, auquel nous étions très-sujets, il en éprouvait dans le cours de quelques années: il y a toujours des malheurs dans une famille, & nous faisions aisément accroire que ces malheurs étaient envoyés par une main divine, vengeresse des fautes secrettes.

Il serait aisé de répliquer à cette réponse, & de dire, votre excuse ne vaut rien, car il arrive tous les jours que de très-honnêtes gens perdent la santé & leurs biens; & s'il n'y a point de famille à laquelle il ne soit arrivé des malheurs, si ces malheurs sont des châtimens de Dieu, toutes vos familles étaient donc des familles de fripons.

Le Prêtre Juif pourrait repliquer encore; il dirait qu'il y a des malheurs attachés à la Nature humaine, & d'autres qui sont envoyés de Dieu expressément. Mais on ferait voir à ce raisonneur combien il est ridicule de penser que la fièvre & la grêle sont tantôt une punition divine, tantôt un effet naturel.

Enfin, les Pharisiens & les Esséniens chez les Juifs, admirent la créance d'un Enfer à leur mode: ce dogme avait delà passé des Grecs aux Romains, & fut adopté par les Chrétiens.

Plusieurs Peres de l'Eglise ne crurent point les peines éternelles; il leur paraissait absurde de brûler pendant toute l'éternité un pauvre homme pour avoir volé une chèvre. Virgile a beau dire dans son sixième chant de l'Enéide,

Sedet æternumque sedebit infelix Theseus.

Il prétend envain, que Théſée eſt aſſis pour jamais ſur une chaiſe, & que cette poſture eſt ſon ſupplice. D'autres croyaient que Théſée eſt un Héros qui n'eſt point aſſis en Enfer, & qu'il eſt dans les Champs Eliſées.

Il n'y a pas long-temps qu'un bon honnête Miniſtre Huguenot prêcha & écrivit que les damnés auraient un jour leur grace, qu'il fallait une proportion entre le peché & le ſupplice, & qu'une faute d'un moment ne peut mériter un châtiment infini. Les Prêtres ſes confrères dépoſerent ce Juge indulgent; l'un d'eux lui dit: Mon ami, je ne crois pas plus l'Enfer éternel que vous; mais il eſt bon que votre ſervante, votre tailleur & même votre procureur le croyent.

ENTHOUSIASME.

CE mot Grec ſignifie émotion d'entrailles, agitation intérieure; les Grecs inventérent-ils ce mot pour exprimer les ſecouces qu'on éprouve dans les nerfs, la dilatation & le reſſerrement des inteſtins, les violentes contradictions du cœur, le cours précipité de ces eſprits, de feu qui montent des entrailles au cerveau, quand on eſt vivement affecté?

Ou bien donna-t-on d'abord le nom d'enthouſiaſme, de trouble des entrailles, aux contorſions de cette pithie qui ſur le trépied de Delphes recevait l'eſprit d'Apollon par un endroit qui ne ſemble fait que pour recevoir des corps?

Qu'entendons nous par enthouſiaſme? Que de nuances dans nos idées! Approbation, ſenſibilité, émotion, trouble, tamblement, paſſion, emportement, démence, fureur, rage. Voilà tous les états par leſquels peut paſſer cette pauvre Ame humaine.

Un Géomètre aſſiſte à une Tragédie touchante, il remarque ſeulement qu'elle eſt bien conduite. Un jeune homme à côté de lui eſt ému & ne remar-

que rien, une femme pleure, un autre jeune homme eſt ſi transporté, que pour ſon malheur il va faire auſſi une tragédie après la manière de l'enthouſiaſme.

Le centurion ou le tribun militaire qui ne regardait la guerre que comme un métier dans lequel il y avait une petite fortune à faire, allait au combat tranquillement comme un Couvreur qui monte ſur un toit. Céſar pleurait en voyant la Statue d'Alexandre.

Ovide ne parlait d'amour qu'avec eſprit. Sapho exprimait l'enthouſiaſme de cette paſſion; & s'il eſt vrai qu'elle lui coûta la vie, c'eſt que l'enthouſiaſme chez elle devint démence. L'eſprit de parti diſpoſe merveilleuſement à l'enthouſiaſme, il n'eſt point de faction qui n'ait ſes énergumènes.

L'enthouſiaſme eſt ſurtout le partage de la dévotion mal étendue; le jeune Fakir qui voit le bout de ſon nez en faiſant ſes prières, s'échauffe par degrés juſqu'à croire que s'il ſe charge de cailloux peſant cinquante livres, l'être ſuprême lui aura beaucoup d'obligation. Il s'endort l'imagination toute pleine de Brama, & il ne manque pas de le voir en ſonge quelque fois même dans cet état où l'on n'eſt ni endormi ni éveillé, des étincelles ſortent de ſes yeux, il voit Brama reſplendiſſant de lumière; il a des extaſes, & cette maladie devient ſouvent incurable.

La choſe la plus rare eſt de joindre la raiſon avec l'enthouſiaſme, la raiſon conſiſte à voir toujours les choſes comme elles ſont. Celui qui dans l'yvreſſe voit les objets doubles eſt alors privé de la raiſon; l'enthouſiaſme eſt préciſément cette yvreſſe. Il peut exiſter tant de raiſon dans les vaiſſeaux ſanguins, & dans les viſcères, qu'il n'en reſte point dans le cerveau, ou la raiſon en eſt tout à fait bannie. Il ne faut ſouvent que de légères fibres de plus ou de moins au cerveau, un peu plus d'activité. C'eſt ce qui arrive dans les grands mouvemens d'éloquence & ſurtout dans la poëſie ſublime. L'enthouſiaſme raiſonné eſt le partage des grands Poëtes.

Cet enthouſiaſme raiſonnable eſt la perfection de leur art, c'eſt ce qui fit croire autrefois qu'ils étaient

inſpirés des Dieux, & c'eſt ce qu'on n'a jamais dit des autres artiſtes.

Comment le raiſonnement peut-il gouverner l'enthouſiaſme ? C'eſt qu'un Poëte deſire d'abord l'ordonnance de ſon tableau. La raiſon alors tient le crayon, mais veut-il animer ſes perſonnages & leur donner le caractére des paſſions ? Alors l'imagination s'échauffe, l'enthouſiaſme agit. C'eſt un courſier qui s'emporte dans ſa carriére, mais la carriére eſt régulièrement tracée.

ÉTATS, GOUVERNEMENS.

Quel eſt meilleure ?

JE n'ai juſqu'à préſent connu perſonne qui n'ait gouverné quelque Etat. Je ne parle pas de Meſſieurs les Miniſtres, qui gouvernent en effet, les uns deux ou trois ans, les autres ſix mois, les autres ſix ſemaines ; je parle de tous les autres hommes qui a ſouper ou dans leur cabinet étalent leur ſyſtême de Gouvernement reformant les Armées, l'Egliſe, la Robe & la Finance.

L'Abbé de Bourzeis ſe mit à gouverner la France vers l'an 1645, ſous le nom de Cardinal de Richelieu, & fit ce Teſtament politique dans lequel il veut enrôler la Nobleſſe dans la Cavalerie pour trois ans, faire payer la taille aux Chambres des Comptes & aux Parlemens, priver le Roi du produit de la Gabelle ; il aſſure ſurtout que pour entrer en campagne avec cinquante mille hommes, il faut par économie en lever cent mille. Il aſſûme que *la Provence ſeule a beaucoup plus de beaux Ports de mer, que l'Eſpagne & l'Italie enſemble.*

L'Abbé de Bourzeis n'avait pas voyagé. Au reſte, ſon Ouvrage fourmille d'anacroniſmes & d'erreurs ; il fait ſigner le Cardinal de Richelieu d'une maniére dont il ne ſigna jamais, ainſi qu'il le fait parler comme il

n'a jamais parlé. Au surplus, il employe un chapitre entier à dire que *la raison doit être la règle d'un Etat*, & à tâcher de prouver cette découverte ; cet Ouvrage de ténèbres, ce Bâtard de l'Abbé de Bourzeis a passé long-temps pour le fils légitime du Cardinal de Richelieu, & tous les Académiciens, dans leurs discours de réception, ne manquaient pas de louer demesurement ce chef-d'œuvre de politique.

Le Sr. Gratien de Courtils voyant le succès du Testament politique de Richelieu, fit Imprimer à la Haye le Testament de Colbert, avec une belle Lettre de M. Colbert, au Roi. Il est clair que si ce Ministre avait fait un pareil Testament, il eût fallu l'interdire ; cependant ce Livre a été cité par quelques Auteurs. Un autre gredin, dont on ignore le nom, ne manqua pas de donner le Testament de Louvois, plus mauvais encore, s'il se peut, que celui de Colbert ; un Abbé de Chévremont fit tester aussi Charles Duc de Lorraine. Nous avons eu les Testamens politiques du Cardinal Alberoni, du Maréchal de Belle-Isle, & enfin, celui de Mandrin.

M. de Boisguilebert, Auteur du détail de la France, Imprimé en 1695, donna le projet inexécutable de la dixme Royale, sous le nom du Maréchal de Vauban.

Un fou nommé la Jonchère, qui n'avait pas de pain, fit en 1720. un Projet de Finance en quatre volumes, & quelques fois cet Ouvrage a été cité comme un Ouvrage de la Jonchère, le Financier général s'imaginant qu'un Trésorier ne peut faire un mauvais Livre de Finances.

Mais il faut convenir que des hommes très-sages, très-dignes peut-être de Gouverner, ont écrit sur l'administration des Etats, soit en France, soit en Espagne, soit en Angleterre. Leurs Livres ont fait beaucoup de bien ; ce n'est pas qu'ils ayent corrigé les Ministres qui étaient en place quand ces Livres parurent, car un Ministre ne se corrige point, & ne peut se corriger ; il a pris sa croissance, plus d'instructions, plus de conseils, il n'a pas le temps de les écouter, le cou-

tant des affaires l'emporte ; mais ces bons Livres forment les jeunes gens destinés aux Places, ils forment les Princes, & la seconde génération est instruite.

Le fort & le faible de tous les Gouvernemens a été examiné de près dans les derniers temps. Dites-moi donc, vous qui avez voyagé, qui avez lû & vû, dans quel état, dans quel terre de Gouvernement voudriez-vous être né ? Je conçois qu'un grand Seigneur terrein en France ne serait pas faché d'être né en Allemagne ; il serait Souverain au lieu d'être Sujet. Un Pair de France serait fort aise d'avoir les privileges de la Pairie Anglaise, il serait Législateur.

L'Homme de robe & le Financier se trouveraient mieux en France qu'ailleurs.

Mais quelle partie choisirait un homme sage, libre, un homme d'une fortune médiocre, & sans préjugés ?

Un Membre du Conseil de Pondicheri, assez savant, revenait en Europe par terre avec un Brame, plus instruit que les Brames ordinaires. Comment trouvez-vous le Gouvernement du grand Mogol ? Dit le Conseiller. Abominable, répondit le Brame ; comment voulez-vous qu'un Etat soit heureusement gouverné par des Tartares ? Nos Rayas, nos Omras, nos Nababs sont fort contens ; mais les Citoyens ne le sont guères, & des millions de Citoyens sont quelque chose.

Le Conseiller & le Brame traverserent en raisonnant toute la haute Asie. Je fais une réflexion, dit le Brame, c'est qu'il n'y a pas une République dans toute cette vaste partie du monde ; il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le Conseiller, mais elle n'a pas duré longtemps ; il y en avait encore une autre vers l'Arabie petrée, dans un petit coin nommé la Palestine, si on peut honorer du nom de République une horde de voleurs & d'usuriers, tantôt gouvernée par des Juges, tantôt par des espèces de Rois, tantôt par des grands Pontifs, devenue esclave sept ou huit fois, & enfin chassée du Pays qu'elle avait usurpé.

Je conçois, dit le Brame, qu'on ne doit trouver sur la terre que très-peu de Républiques. Les hommes sont rarement dignes de se gouverner eux-mêmes. Ce bon-

heur ne doit appartenir qu'à de petits Peuples, qui se cachent dans des Isles, ou entre des montagnes, comme des lapins qui se dérobent aux animaux carnassiers, mais à la longue ils sont découverts & dévorés.

Quand les deux Voyageurs furent arrivés dans l'Asie mineure, le Conseiller dit au Brame, croiriez-vous bien qu'il y a eu une République formée dans un coin de l'Italie, qui a duré plus de cinq cens ans, & qui a possédé cette Asie mineure, l'Asie, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, l'Espagne & l'Italie entière? Elle se tourna donc bien vite en Monarchie, dit le Brame; vous l'avez deviné, dit l'autre. Mais cette Monarchie est tombée, & nous faisons tous les jours de belles dissertations pour trouver les causes de sa décadence & de sa chûte. Vous prenez bien de la peine, dit l'Indien; cet Empire est tombé parce qu'il existait. Il faut bien que tout tombe; j'espère bien qu'il en arrivera tout autant à l'Empire du grand Mogol.

A propos, dit l'Européen, croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un Etat despotique, & plus de vertu dans une République? L'Indien s'étant fait expliquer ce qu'on entend par honneur, répondit que l'homme était plus nécessaire dans une République, & qu'on avait bien plus besoin de vertu dans un Etat monarchique. Car, dit-il, un homme qui prétend être élu par le Peuple, ne le sera pas s'il est deshonoré; au lieu qu'à la Cour il pourra aisément obtenir une Charge, selon la maxime d'un grand Prince, qu'un Courtisan pour réussir doit n'avoir ni honneur, ni humeur. A l'egard de la vertu, il en faut prodigieusement dans une Cour pour oser dire la vérité. L'homme vertueux est bien plus à son aise dans une République, il n'a personne à flatter.

Croyez-vous, dit l'homme d'Europe, que les Loix & les Religions soient faites pour les climats, de même qu'il faut des fourures à Moscou, & des étoffes de gaze à Dely? Oui, sans doute, dit le Brame; toutes les Loix qui concernent la Physique, sont calculées pour le Méridien qu'on habite; il ne faut qu'une femme à un Allemand, & il en faut trois ou quatre à un Persan.

Les Rites de la Religion sont de même nature. Comment voudriez-vous, si j'étais Chrétien, que je dise la messe dans ma Province, où il n'y a ni pain ni vin ? A l'égard des dogmes, c'est autre chose ; le climat n'y fait rien. Votre Religion n'a-t-elle pas commencé en Asie, d'où elle a été chassée ; n'existe-t-elle pas vers la mer Baltique, où elle était inconnue ?

Dans quel état, sous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre ? Dit le Conseiller. Partout ailleurs que chez moi, dit son compagnon ; & j'ai trouvé beaucoup de Siamois, de Tunquinois, de Persans & de Turcs qui en disaient autant. Mais encore une fois, dit l'Européen, quel état choisiriez-vous ? Le Brame répondit ; celui où l'on n'obéit qu'aux Loix. C'est une vieille réponse, dit le Conseiller ; elle n'en est pas plus mauvaise, dit le Brame. Où est ce pays-là ? dit le Conseiller. Le Brame dit, il faut le chercher.

D'ÉZÉCHIEL.

De quelques passages singuliers de ce Prophète, & de quelques usages anciens.

ON sçait assez aujourd'hui qu'il ne faut pas juger des usages anciens par les modernes : qui voudrait réformer la Cour d'Alcinoüs dans l'Odissée, sur celle du grand Turc, ou de Louis XIV. ne serait pas bien reçu des Sçavans : qui reprendrait Virgile d'avoir représenté le Roi Evandre couvert d'une peau d'ours, & accompagné de deux chiens, pour recevoir des Ambassadeurs, serait un mauvais critique.

Les mœurs des anciens Egyptiens & Juifs sont encore plus différentes des nôtres, que celle du Roi Alcinoüs, de Nausica à sa fille, & du bon-homme Evandre. Ezéchiel, esclave chez les Caldéens, eut une vision

sion près de la petite rivière de Chobar qui se perd dans l'Euphrate.

On ne doit point être étonné qu'il ait vû des animaux à quatre faces, & à quatre ailes, avec des pieds de veau, ni des roues qui marchaient toutes seules, & avaient l'esprit de vie; ces symboles plaisent même à l'imagination; mais plusieurs Critiques se sont révoltés contre l'ordre que le Seigneur lui donna de manger pendant trois cens quatre-vingt-dix jours, du pain d'orge, de froment & de millet couvert d'excrémens humains.

Le Prophête s'écria, pouah! pouah! pouah! mon ame n'a point été jusqu'ici pollûe; & le Seigneur lui répondit, eh bien, je vous donne de la fiente de bœuf au lieu d'excrément d'homme, & vous paîtrirez votre pain avec cette fiente.

Comme il n'est point d'usage de manger de telles confitures sur son pain, la plupart des hommes trouvent ces commandemens indignes de la Majesté divine. Cependant il faut avouer que de la bouze de vache & tous les diamans du grand Mogol sont parfaitement égaux, non seulement aux yeux d'un Etre divin, mais à ceux d'un vrai Philosophe; & à l'égard des raisons que Dieu pouvait avoir d'ordonner un tel déjeûner au Prophête, ce n'est pas à nous de les deviner.

Il suffit de faire voir que ces commandemens qui nous paraissent étranges, ne le parurent pas aux Juifs. Il est vrai que la Synagogue ne permettait pas du temps de St. Jérôme la lecture d'Ezechiel avant l'âge de trente ans; mais c'était parce que dans le Chapitre 18 il dit que le fils ne portera plus l'iniquité de son pere, & qu'on ne dira plus, les peres ont mangé des raisins verds, & les dents des enfans en sont agacées.

En cela il se trouvait expressément en contradiction avec Moïse, qui au Chapitre 28 des Nombres, assure que les enfans portent l'iniquité des peres, jusqu'à la troisiéme & quatriéme génération.

Ezéchiel au Chapitre 20 fait dire encore au Seigneur, qu'il a donné aux Juifs des *preceptes qui ne sont pas bons*. Voilà pourquoi la Synagogue interdisait aux jeunes

gens une lecture qui pouvait faire douter de l'irréfragabilité des Loix de Moïse.

Les Censeurs de nos jours sont encore plus étonnés du Chapitre 16 d'Ezéchiel ; voici comme ce Prophète s'y prend pour faire connaître les crimes de Jérusalem. Il introduit le Seigneur parlant à une fille, & le Seigneur dit à la fille : lorsque vous naquites, on ne vous avait point encore coupé le boyau du nombril, on ne vous avait point lavée, vous étiez toute nue, j'eus pitié de vous ; vous êtes devenue grande, votre sein s'est formé, votre poil a paru ; j'ai passé, je vous ai vue ; j'ai connu que c'était le temps des amans ; j'ai couvert votre ignominie ; je me suis étendu sur vous avec mon manteau ; vous avez été à moi ; je vous ai lavée, parfumée, bien habillée, bien chaussée ; je vous ai donné une écharpe de coton, des bracelets, un collier ; je vous ai mis une pierrerie au nez, des pendans d'oreilles, & une couronne sur la tête, &c.

Alors, ayant confiance en votre beauté, vous avez forniqué pour votre compte avec tous les passans..... Et vous avez bâti un mauvais lieu .... & vous vous êtes prostituée jusques dans les places publiques, & vous avez ouvert vos jambes à tous les passans..... & vous avez couché avec des Egyptien..... & enfin, vous avez payé des amans. & vous leur avez fait des présens, afin qu'ils couchassent avec vous..... & en payant au lieu d'être payée, vous avez fait le contraire des autres filles. ... Le proverbe est, telle mere, telle fille, & c'est ce qu'on dit de vous, &c.

On s'élève encore davantage contre le Chapitre 23. Une mere avait deux filles qui ont perdu leur virginité de bonne heure ; la plus grande s'appellait Oholla, & la petite Oliba..... *Oholla a été folle des jeunes Seigneurs, Magistrats, Cavaliers ; elle a couché avec des Egyptiens dès sa première jeunesse..... Oliba sa sœur a bien plus forniqué encore avec des Officiers, des Magistrats & des Cavaliers bien faits ; elle a découvert sa turpitude, elle a multiplié ses fornications, elle a recherché avec emportement les embrassemens de ceux qui ont leur membre*

comme un âne, & qui répandent leur semence comme des chevaux.....

Ces descriptions qui effarouchent tant d'esprits faibles ne signifient pourtant que les iniquités de Jérusalem & de Samarie ; les expressions qui nous paraissent libres ne l'étaient point alors. La même naïveté se montre sans crainte, dans plus d'un endroit de l'Ecriture. Il y est souvent parlé d'ouvrir la vulve. Les termes dont elle se sert pour exprimer l'accouplement de Boos avec Ruth, de Judas avec sa belle-fille, ne sont point deshonnêtes en Hébreu, & le seraient en notre langue.

On ne se couvre point d'un voile quand on n'a pas honte de sa nudité ; comment dans ces temps là aurait-on rougi de nommer les génitoires, puisqu'on touchait les genitoires de ceux à qui l'on faisait quelque promesse ; c'était une marque de respect, un symbole de fidélité, comme autrefois parmi nous les Seigneurs Châtelains mettaient leurs mains entre celles de leurs Seigneurs Paramonts.

Nous avons traduit les génitoires par cuisse. Eliezer met la main sous la cuisse d'Abraham : Joseph met la main sous la cuisse de Jacob. Cette coutume était fort ancienne en Egypte. Les Egyptiens étaient si éloignés d'attacher de la turpitude à ce que nous n'osons ni découvrir, ni nommer, qu'ils portaient en procession une grande figure du membre viril nommé Phallum, pour remercier les Dieux de faire servir ce membre à la propagation du genre-humain.

Tout cela prouve assez que nos bienséances ne sont pas les bienséances des autres Peuples. Dans quel temps y a-t-il eu chez les Romains plus de politesse que du temps du siécle d'Auguste ? Cependant, Horace ne fait nulle difficulté de dire dans une Piéce morale,

Nec metuo, nedum futuo vir rure recurrat.

Auguste se sert de la même expression dans une épigramme contre Fulvie.

Un homme qui prononcerait parmi nous le mot qui répond à *futuo*, serait regardé comme un crocheteur

yvre : ce mot, & plusieurs autres dont se servent Horace, & d'autres Auteurs, nous paraît encore plus indécent que les expressions d'Ezechiel. Défaisons-nous de tous nos préjugés quand nous lisons d'anciens Auteurs, ou que nous voyageons chez des Nations éloignées. La Nature est la même partout, & les usages partout différens.

FABLES.

LEs plus anciennes Fables ne sont-elles pas visiblement allégoriques ? La premiere que nous connaissions dans notre maniére de supputer les temps, n'est-ce pas celle qui est rapportée dans le neuviéme Chapitre du Livre des Juges ? Il fallut choisir un Roi parmi les Arbres ; l'Olivier ne voulut point abandonner le soin de son huile, ni le Figuier celui de ses figues, ni la Vigne celui de son vin, ni les autres Arbres celui de leur fruit ; le Chardon qui n'était bon à rien se fit Roi, parce qu'il avait des épines & qu'il pouvait faire du mal.

L'ancienne Fable de Venus telle qu'elle est rapportée dans Hesiode n'est-elle pas une allégorie de la Nature antiére ? Les parties de la génération sont tombées de l'éther sur le rivage de la mer ; Venus naît de cette écume précieuse ; son premier nom est celui d'Amante de la Génération : y a-t-il une image plus sensible ? Cette Venus est la Déesse de la Beauté ; la beauté cesse d'être aimable, si elle marche sans les graces ; la beauté fait naître l'amour ; l'amour a des traits qui percent les cœurs ; il porte un bandeau qui cache les défauts de ce qu'on aime.

La Sagesse est conçue dans le cerveau du Maître des Dieux sous le nom de Minerve ; l'ame de l'homme est un feu divin que Minerve montre à Prométhée, qui se sert de ce feu divin pour animer l'homme.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans ces Fables une peinture vivante de la Nature entiére. La plû-

pour des autres Fables nées ou de la corruption des Histoires anciennes, ou le caprice de l'imagination. Il en eſt des anciennes Fables comme de nos Contes modernes; il y en a de moraux qui ſont charmans, il y en a qui ſont inſipides.

FANATISME.

LE Fanatiſme eſt à la ſuperſtition, ce que le tranſport eſt à la fièvre, ce que la rage eſt à la colère. Celui qui a des extaſes, des viſions, qui prend des ſonges pour des réalités, & ſes imaginations pour des prophéties, eſt un enthouſiaſte; celui qui ſoutient ſa folie par le meurtre, eſt un fanatique. Barthelemi Diaz, retiré à Naremberg, en était fermement convaincu que le Pape eſt l'Antechriſt de l'Apocalipſe, & qu'il a de ſigne de la bête, n'était qu'un enthouſiaſte; ſon frere Barthelemi Diaz qui partit de Rome pour aller aſſaſſiner traîtreuſement ſon frere, & qui le tua en effet pour l'amour de Dieu, était un des plus abominables fanatiques que la ſuperſtition ait pû jamais former.

Polieucte qui va au Temple dans un jour de ſolemnité renverſer & caſſer les ſtatues & les ornemens, eſt un fanatique moins horrible que Diaz, mais non moins fot. Les aſſaſſins du Duc François de Guiſe, de Guillaume Prince d'Orange, du Roi Henri III, & du Roi Henri IV, de tant d'autres, étaient des énergumènes malades de la même rage que Diaz.

Le plus déteſtable exemple de Fanatiſme, eſt celui des Bourgeois de Paris qui coururent aſſaſſiner, égorger, jetter par les fenêtres, mettre en piéces la nuit de la S. Barthelemi leurs Concitoyens qui n'allaient point à la Meſſe.

Il y a des Fanatiques de ſang froid; ce ſont les Juges qui condamnent à la mort ceux qui n'ont d'autre crime que de ne pas penſer comme eux; & ces Juges là ſont d'autant plus coupables, d'autant plus dignes

de l'exécration du Genre humain, que n'étant pas dans un accès de fureur, comme les Clément, les Châtels, les Ravaillacs, les Damiens, il semble qu'ils pourraient écouter la raison.

Lorsqu'une fois le Fanatisme a gangrené un cerveau, la maladie est presque incurable. J'ai vu des convulsionnaires, qui en parlant des miracles de S. Paris, s'échauffaient par degrés malgré eux; leurs yeux s'enflammaient, leurs membres tremblaient, la fureur défigurait leur visage; & ils auraient tué quiconque les eût contredits.

Il n'y a d'autre remède à cette maladie épidémique que l'Esprit philosophique, qui répandu de proche en proche adoucit enfin les mœurs des hommes, & qui prévient les accès du mal; car dès que ce mal fait des progrès, il faut fuir, & attendre que l'air soit purifié. Les Loix & la Religion ne suffisent pas contre la peste des ames; la Religion loin d'être pour elles un aliment salutaire, se tourne en poison dans les cerveaux infectés. Ces misérables ont sans cesse présent à l'esprit l'exemple d'Aod, qui assassine le Roi Eglon; de Judith, qui coupe la tête d'Holopherne en couchant avec lui; de Samuel qui hâche en morceaux le Roi Agag: ils ne voyent pas que ces exemples qui sont respectables dans l'Antiquité, sont abominables dans le temps présent; ils puisent leurs fureurs dans la Religion même qui les condamne.

Les Loix sont encore très-impuissantes contre ces accès de rage; c'est comme si vous lisiez un Arrêt du Conseil à un frénétique. Ces gens-là sont persuadés que l'esprit saint qui les possède, est au-dessus des Loix, que leur enthousiasme est la seule Loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, & qui en conséquence est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant?

Ce sont d'ordinaire les fripons qui conduisent les Fanatiques, & qui tournent le poignard entre leurs mains; ils ressemblent à ce vieux de la montagne qui faisait, dit-on, goûter les joies du Paradis à des imbéciles, &

qui leur promettait une éternité de ces plaisirs, dont il leur avait donné un avant-goût, à condition qu'ils iraient assassiner tous ceux qu'il leur nommerait. Il n'y a eu qu'une seule Religion dans le monde qui n'ait pas été souillée par le Fanatisme, c'est celle des Lettrés de la Chine. Les Sectes des Philosophes n'en ont pas seulement exemptes de cette peste, mais elles en étaient le remède.

Car l'effet de la Philosophie est de rendre l'ame tranquille, & le Fanatisme est incompatible avec la tranquillité. Si notre Sainte Religion a été si souvent corrompue par cette fureur infernale, c'est à la folie des hommes qu'il faut s'en prendre.

Ainsi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'usage ;
Il le reçut pour son salut,
Il s'en servit pour son dommage.

BERTAUD, *Evêque de Sées.*

FAUSSETÉ.

DES VERTUS HUMAINES.

QUAND le Duc de la Rochefoucault eut écrit ses pensées sur l'amour-propre, & qu'il eut mis à découvert ce ressort de l'homme, un Monsieur *Esprit*, de l'Oratoire, écrivit un Livre captieux intitulé, *de la Fausseté des Vertus Humaines.* Cet Esprit dit qu'il n'y a point de vertu; mais par grace il termine chaque Chapitre en renvoyant à la charité Chrétienne. Ainsi selon le Sieur Esprit, ni Caton, ni Aristide, ni Marc Aurèle, ni Epictete, n'étaient des gens de bien; mais on n'en peut trouver que chez les Chrétiens. Par-

mi les Chrétiens il n'y a de vertus que chez les Catholiques; parmi les Catholiques, il fallait encore en excepter les Jésuites, ennemis des Oratoriens; partant la vertu ne se trouvait guère que chez les ennemis des Jésuites.

Ce M. Esprit commence par dire, que la prudence n'est pas une vertu; & sa raison est qu'elle est souvent trompée. C'est comme si on disait que César n'était pas un grand Capitaine, parce qu'il fut battu à Dirrachium.

Si M. Esprit avait été Philosophe, il n'aurait pas examiné la prudence comme une vertu, mais comme un talent, comme une qualité utile, heureuse, car un scélérat peut être très-prudent, & j'en ai connu de cette espèce. O la rage de prétendre que

Nul n'aura de vertu que nous & nos amis!

Qu'est-ce que la vertu, mon ami? C'est de faire du bien. Fais nous en, & cela suffit. Alors nous te ferons grace du motif. Quoi! selon toi, il n'y aura nulle différence entre le Président de Thou & Ravaillac? entre Cicéron & ce Popilius auquel il avait sauvé la vie, & qui lui coupa la tête pour de l'argent? Et tu déclareras Epictète & Porphire des coquins, pour n'avoir pas suivi nos dogmes? Une telle insolence revolte. Je n'en dirai pas davantage, car je me mettrais en colére.

FIN. CAUSES FINALES.

IL paraît qu'il faut être forcené pour nier que les estomacs soient faits pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre.

D'un autre côté il faut avoir un étrange amour des causes finales pour assurer que la pierre a été formée pour bâtir des maisons, & que les vers à soie sont nés à la Chine afin que nous ayons du satin en Europe.

Mais, dit-on, si Dieu a fait visiblement une chose à dessein, il a donc fait toutes choses à dessein. Il est ridicule d'admettre la Providence dans un cas, & de la nier dans les autres. Tout ce qui est fait a été prévu, a été arrangé. Nul arrangement sans objet, nul effet sans cause; donc tout est également le résultat, le produit d'une cause finale; donc il est aussi vrai de dire que les nez ont été faits pour porter des lunettes, & les doigts pour être ornés de diamans, qu'il est vrai de dire que les oreilles ont été formés pour entendre les sons, & les yeux pour recevoir la lumiere.

Je crois qu'on peut aisément éclaircir cette difficulté, quand les effets sont invariablement les mêmes, en tous lieux & en tout temps; quand ces effets uniformes sont indépendans des êtres auxquels ils appartiennent, alors il y a visiblement une cause finale.

Tous les animaux ont des yeux, & ils voyent; tous ont des oreilles, & ils entendent; tous une bouche par laquelle ils mangent; un estomac, ou quelque chose d'approchant, par lequel ils digerent; tous un orifice qui expulse les excrémens, tous un instrument de la génération: & ces dons de la Nature operent en eux sans qu'aucun art s'en mêle. Voilà des causes finales clairement établies, & c'est pervertir notre faculté de penser, que de nier une vérité si universelle.

Mais les pierres en tout lieu & en tout temps, ne composent pas des bâtimens; tous les nez ne portent pas des lunettes; tous les doigts n'ont pas une bague; toutes les jambes ne sont pas couvertes de bas de soie. Un ver a soie n'est donc pas fait pour couvrir mes jambes, comme votre bouche est faite pour manger, & votre derriere pour aller à la garderobe. Il y a donc des effets produits par des causes finales, & des effets en tres-grand nombre qu'on ne peut appeller de ce nom.

Mais les uns & les autres sont également dans le plan de la Providence générale: rien ne se fait sans doute malgré elle, ni même sans elle. Tout ce qui appartient à la Nature est uniforme, immuable, est l'ouvrage immédiat du Maître; c'est lui qui a créé les loix par les-

quelles la lune entre pour les trois quarts dans la cause du flux & reflux de l'Océan, & le soleil pour son quart : c'est lui qui a donné un mouvement de rotation au soleil, par lequel cet astre envoye en cinq minutes & demie des rayons de lumiere dans les yeux des hommes, des crocodiles & des chats.

Mais, si après bien des siecles nous nous sommes avisés d'inventer des ciseaux & des broches, de tondre avec les uns la laine des moutons, & de les faire cuire avec les autres pour les manger, que peut-on en inférer autre chose, sinon, que Dieu nous a faits de façon qu'en leur donnant des révolutions nécessairement industrieux & carnassiers.

Les moutons n'ont pas plus douté être tondus & mangés, que plusieurs hommes s'interrogent de cette maniere. Les hommes ne sont pas créés entr'eux pour se manger, puisque les Bramens & les Quakers ne tuent personne; mais la pâte dont nous sommes pétris produit souvent des massacres, comme elle produit des calomnies, des vanités, des persécutions & des impertinences. Ce n'est pas que la formation de l'homme soit précisément la cause finale de nos fureurs & de nos folies; car une cause finale est universelle & invariable en tout temps & en tout lieu. Mais les horreurs & les absurdités de l'espèce humaine n'en sont pas moins dans l'ordre éternel des choses. Quand nous battons notre bled, le fleau est la cause finale de la séparation du grain; mais si ce fleau en battant mon grain écrase mille insectes, ce n'est pas par ma volonté expresse, ce n'est pas non plus par hazard; c'est que ces insectes se sont trouvés cette fois sous mon fléau, & qu'ils devaient s'y trouver.

C'est une fatalité de la nature des choses, qu'un homme soit ambitieux, que cet homme entreprenne quelquefois d'autres hommes, qu'il soit vainqueur, ou qu'il soit battu; mais jamais on ne pourra dire; l'homme a été créé de Dieu pour être tué à la guerre.

Les instrumens que nous a donné la Nature ne peuvent être toujours des causes finales en mouvement qui ayent leur effet immanquable. Les yeux donnés pour

voir ne sont pas toujours ouverts ; chaque sens a ses temps de repos. Il y a même des sens dont on ne fait jamais d'usage. Par exemple, une malheureuse imbécille enfermée dans un Cloître à quatorze ans, ferme pour jamais chez elle la porte dont devait sortir une génération nouvelle ; mais la cause finale n'en subsiste pas moins, elle agira dès qu'elle sera libre.

FOLIE.

IL n'est pas question de renouveller le livre d'Erasme, qui ne serait aujourd'hui qu'un lieu commun assez infidide.

Nous appellons folle cette maladie des organes du cerveau qui empêche un homme nécessairement de penser & d'agir comme les autres ; ne pouvant gérer son bien, on l'interdit ; ne pouvant avoir des idées convenables à la Société, on l'en exclut ; s'il est dangereux, on l'enferme ; s'il est furieux, on le lie.

Ce qu'il est important d'observer, c'est que cet homme n'est point privé d'idées ; il en a comme tous les autres hommes pendant la veille, & souvent quand il dort. On peut demander comment son ame spirituelle, immatérielle, logée dans son cerveau, recevant toutes les idées par les sens très-nettes & très-distinctes, n'en porte cependant jamais un jugement sain ? Elle voit les objets comme l'ame d'Aristote & de Platon, de Loke & de Newton les voyaient ; elle entend les mêmes sons, elle a le même sens du toucher, comment donc recevant les perceptions que les plus sages ont reçues, en fait-elle un assemblage extravagant dont elle ne peut s'en dispenser ? Si cette substance simple & éternelle a pour ses actions les mêmes instruments qu'ont les ames des cerveaux les plus sages, elle doit raisonner comme eux. Qui peut l'empêcher ? Je conçois bien à toute force que si mon fou voit du rouge, & les sages du bleu ; si quand les sa-

gens entendant de la musique, mon fou entend le braïement d'un âne; si quand ils sont au sermon, mon fou croit être à la comédie; si quand ils entendent oui, il entend non; alors son ame doit penser au rebours des autres. Mais [illegible] mêmes perceptions qu'eux; il n'y a [illegible] apparente pour laquelle son ame ayant reçu par ses sens tous ses outils, ne peut en faire d'usage. Elle est pure, dit-on, elle n'est sujette par elle-même à aucune infirmité; la voilà pourvue de tous les secours nécessaires: quelque chose qui se passe dans son corps, rien ne peut changer son essence: cependant on la mène dans son étui aux petites-maisons.

Cette réflexion peut faire soupçonner que la faculté de penser donnée de Dieu à l'homme, est sujette au dérangement comme les autres sens. Un fou est un malade dont le cerveau patit, comme le goutteux est un malade qui souffre aux pieds & aux mains; il pensait par le cerveau, comme il marchait avec les pieds, sans rien connaître ni de son pouvoir incompréhensible de marcher, ni de son pouvoir non moins incompréhensible de penser. On a la goute au cerveau comme aux pieds. Enfin après mille raisonnemens, il n'y a peut-être que la foi seule qui puisse nous convaincre qu'une substance simple & immatérielle puisse être malade.

Les Doctes ou les Docteurs diront au fou; mon ami, quoique tu ayes perdu le sens commun, ton ame est aussi spirituelle, aussi pure, aussi immortelle que la nôtre; mais nôtre ame est bien logée; & la tienne l'est mal; les fenêtres de la maison sont bouchées pour elle; l'air lui manque, elle étouffe. Le fou dans ses bons momens leur répondrait, mes amis, vous supposez à votre ordinaire ce qui est en question; mes fenêtres sont aussi bien ouvertes que les vôtres, puisque je vois les mêmes objets, & que j'entends les mêmes paroles: il faut donc nécessairement que mon ame fasse un mauvais usage de ses sens, ou que mon ame ne soit elle-même qu'un sens vitié, une qualité dépravée. En un mot, ou mon ame est folie par elle-même, ou je n'ai point d'ame.

Un des Docteurs pourra répondre : mon confrere, Dieu a créé peut-être des ames folles, comme il a créé des ames sages. Le fou répliquera : si je croyais ce que vous me dites, je serais encore plus fou que je ne le suis. De grace, vous qui en savez tant, dites-moi pourquoi je suis fou ?

Si les Docteurs ont encore un peu de sens, ils lui répondront, je n'en sais rien. Ils ne comprendront pas pourquoi une cervelle a des idées incohérentes ; ils ne comprendront pas mieux pourquoi une autre cervelle a des idées régulieres & suivies. Ils se croiront sages, & ils seront aussi foux que lui.

FRAUDE.

S'il faut user de fraudes pieuses avec le Peuple ?

LE Fakir Bambabef rencontra un jour un des Disciples de Comiutfée, que nous nommons Confucius, & ce Disciple s'appellait Ouang ; & Bambabef soutenait que le Peuple a besoin d'être trompé, & Ouang prétendait qu'il ne faut jamais tromper personne ; & voici le précis de leur dispute.

BAMBABEF.

Il faut imiter l'Etre suprême, qui ne nous montre pas les choses telles qu'elles sont ; il nous fait voir le soleil sous un diamètre de deux ou trois pieds, quoique cet astre soit un million de fois plus gros que la terre ; il nous fait voir la lune & les étoiles attachées sur un même fond bleu, tandis qu'elles sont à des distances différentes. Il veut qu'une tour quarrée nous paraisse ronde de loin ; il veut que le feu nous paraisse chaud, quoiqu'il ne soit ni chaud ni froid ; enfin il nous environne d'erreurs convenables à notre nature.

OUANG.

Ce que vous nommez erreur n'en eſt point une. Le ſoleil tel qu'il eſt placé à des millions de millions de lis * au de-là de notre globe, n'eſt pas celui que nous voyons. Nous n'appercevons réellement, & nous ne pouvons appercevoir que le ſoleil qui le peint dans notre rétine, ſous un angle déterminé. Nos yeux ne nous ont point été donnés pour connaître les grandeurs & les diſtances; il faut d'autres ſecours & d'autres opérations pour les connaître.

Bambabef parut fort étonné de ce propos. Ouang qui était très-patient lui expliqua la théorie de l'optique; & Bambabef qui avait de la conception, ſe rendit aux démonſtrations du Diſciple de Confutſée; puis il reprit la diſpute en ces termes.

BAMBABEF.

Si Dieu ne nous trompe pas par le miniſtère de nos ſens, comme je le croyais, avouez au moins que les Médecins trompent toujours les enfans pour leur bien, ils leur diſent qu'ils leur donnent du ſucre, & en effet ils leur donnent de la rhubarbe. Je peux donc moi Fakir, tromper le Peuple qui eſt auſſi ignorant que les enfans.

OUANG.

J'ai deux fils, je ne les ai jamais trompés; je leur ai dit quand ils ont été malades, voilà une médecine très-amère, il faut avoir le courage de la prendre; elle vous nuirait ſi elle était douce; je n'ai jamais ſouffert que leurs gouvernantes & leurs précepteurs leur fiſſent peur des eſprits, des revenans, des lutins, des ſorciers; par là j'en ai fait de jeunes Citoyens courageux & ſages.

BAMBABEF.

Le Peuple n'eſt pas né ſi heureuſement que votre famille,

* *Un lis eſt de 124 pas.*

OUANG.

Tous les hommes se ressemblent : ils sont nés avec les mêmes dispositions. Ce sont les Fakirs qui corrompent la nature des hommes.

BAMBABEF.

Nous leur enseignons des erreurs, je l'avoue, mais c'est pour leur bien. Nous leur faisons accroire que s'ils n'achetent pas de nos cloux bénis, s'il n'expient pas leurs péchés en nous donnant de l'argent, ils deviendront dans une autre vie, chevaux de poste, chiens, ou lézards. Cela les intimide, & ils deviennent gens de bien.

OUANG.

Ne voyez-vous pas que vous pervertissez ces pauvres gens ? Il y en a parmi eux bien plus qu'on ne pense, qui raisonnent, qui se moquent de vos miracles, de vos superstitions, qui voyent fort bien qu'ils ne seront changés ni en lézards ni en chevaux de poste. Qu'arrive-t-il ? Ils ont assez de bon sens pour voir que vous leur prêchez une Religion impertinente, & ils n'en ont pas assez pour s'élever vers une Religion pure, & dégagée de superstition, telle que la notre. Leurs passions leur font croire qu'il n'y a point de Religion, parce que la seule qu'on leur enseigne est ridicule ; vous devenez coupables de tous les vices dans lesquels ils se plongent.

BAMBABEF.

Point du tout, car nous ne leur enseignons qu'une bonne morale.

OUANG.

Vous vous feriez lapider par le Peuple, si vous enseigniez une morale impure. Les hommes sont faits de façon, qu'ils veulent bien commettre le mal, mais

ils ne veulent pas qu'on le leur prêche. Il faudrait sérieusement ne point mêler une morale sage avec des fables absurdes, parce que vous affaiblissez par vos impostures, dont vous pourriez vous passer, cette morale que vous êtes forcés d'enseigner.

BAMBABEF.

Quoi! vous croyez qu'on peut enseigner la vérité au Peuple sans la soutenir par des fables.

OUANG.

Je le crois fermement. Nos Lettrés sont de la même pâte que nos Tailleurs, nos Tisserands & nos Laboureurs. Ils adorent un Dieu créateur, rémunérateur, & vengeur. Ils ne souillent leur culte, ni par des systêmes absurdes, ni par des cérémonies extravagantes; & il y a bien moins de crimes parmi les Lettrés que parmi le Peuple. Pourquoi ne pas daigner instruire nos Ouvriers comme nous instruisons nos Lettrés?

BAMBABEF.

Vous feriez une grande sottise; c'est comme si vous vouliez qu'ils eussent la même politesse, qu'ils fussent Jurisconsultes; cela n'est ni possible ni convenable. Il faut du pain blanc pour les maitres, & du pain bis pour les domestiques.

OUANG.

J'avoue que tous les hommes ne doivent pas avoir la même science; mais il y a des choses nécessaires à tous. Il est nécessaire que chacun soit juste; & la plus sûre maniere d'inspirer la justice à tous les hommes, c'est de leur inspirer la Religion sans superstition.

BAMBABEF.

C'est un beau projet; mais il est impraticable. Pensez-

fez-vous qu'il suffise aux hommes de croire un Dieu qui punit & qui récompense ? Vous m'avez dit qu'il arrive souvent que les plus déliés d'entre le Peuple se révoltent contre mes fables ; ils se révolteront de même contre votre vérité ; ils diront : qui m'assurera que Dieu punit & récompense ? Où en est la preuve ? Quelle mission avez-vous ? Quel miracle avez vous fait pour que je vous croye ? Ils se moqueront de vous bien plus que de moi.

OUANG.

Voilà où est votre erreur. Vous vous imaginez qu'on secouera le joug d'une idée honnête, vraisemblable, utile à tout le monde, d'une idée dont la raison humaine est d'accord, parce qu'on rejette des choses malhonnêtes, absurdes, inutiles, dangereuses, qui font frémir le bon sens ?

Le Peuple est très-disposé à croire ses Magistrats : quand ses Magistrats ne leur proposent qu'une créance raisonnable, ils l'embrassent volontiers. On n'a point besoin de prodiges pour croire un Dieu juste, qui lit dans le cœur de l'homme ; cette idée est trop naturelle pour être combattue. Il n'est pas nécessaire de dire précisement comment Dieu punira & récompensera ; il suffit qu'on croye à sa justice. Je vous assure que j'ai vû des Villes entières qui n'avaient point d'autres dogmes, & que ce sont celles où j'ai vû le plus de vertu.

BAMBABEF.

Prenez garde ; vous trouverez dans ces Villes des Philosophes qui vous nieront & les peines & les récompenses.

OUANG.

Vous m'avouerez que ces Philosophes nieront bien plus fortement vos inventions ; ainsi vous ne gagnez rien par-là. Quand il y aurait des Philosophes qui ne conviendraient pas de mes principes, ils n'en seraient pas moins gens de bien ; ils n'en cultiveraient pas moins

la vertu, qui doit être embrassée par amour, & non par crainte. Mais de plus je vous soutiens qu'aucun Philosophe ne devrait jamais assuré que la Providence ne décerne pas des peines aux méchans & des récompenses aux bons : car s'ils me demandent qui m'a dit que Dieu punit ? Je leur demanderai qui leur a dit que Dieu ne punit pas ? Enfin je vous soutiens que les Philosophes m'admettront, loin me contredire. Voulez-vous être Philosophe ?

BAMBABEF.

Volontiers ; mais ne le dites pas aux Fakirs.

GLOIRE.

BEN-AL-BÉTIF, ce digne Chef des Derviches, leur disait un jour : mes frères, il est très-bon que vous vous serviez souvent de cette sacrée formule de notre Koran, *au nom de Dieu très-miséricordieux ;* car Dieu use de miséricorde, & vous apprenez à la faire en répétant souvent les mots qui recommandent une vertu, sans laquelle il resterait peu d'hommes sur la terre. Mais, mes frères, gardez vous bien d'imiter ces téméraires qui se vantent à tout propos de travailler à la gloire de Dieu. Si un jeune imbécile soutient une thèse à laquelle préside un ignorant en fourure, il ne manque pas d'écrire en gros caractères à la tête de sa thèse ; *Ek allhà abron doxa : Ad majorem Dei gloriam.* Un bon Musulman a-t-il fait blanchir son salon, il grave cette sotise sur sa porte ; un Saka porte de l'eau pour la plus grande gloire de Dieu. C'est un usage impie qui est pareillement mis en usage. Que diriez-vous d'un petit Chiaoux, qui, en vuidant la chaise percée de notre Sultan, s'écrierait, à la plus grande gloire de notre invincible Monarque ? Il y a certainement plus loin du Sultan à Dieu, que du Sultan au petit Chiaoux.

Qu'avez-vous de commun, misérables vers de terre appellés hommes avec la gloire de l'Etre infini? Peut-il aimer la gloire? Peut-il en recevoir de vous? Peut-il en goûter? Jusqu'à quand, animaux à deux pieds sans plumes, feriez-vous Dieu à votre image? Quoi! parce que vous êtes vains, parce que vous aimez la gloire, vous voulez que Dieu l'aime aussi! S'il y avait plusieurs Dieux, chacun d'eux peut être voudrait obtenir les suffrages de ses semblables. Ce serait là la gloire d'un Dieu. Si l'on peut comparer la grandeur infinie avec la bassesse extrême, ce Dieu serait comme le Roi Alexandre ou Scander, qui ne voulait entrer en lice qu'avec des Rois: mais vous, pauvres gens, quelle gloire pouvez-vous donner à Dieu? Cessez de profaner son nom sacré. Un Empereur nommé Octave Auguste, défendit qu'on le louât dans les Ecoles de Rome, de peur que son nom ne fût avili. Mais vous ne pouvez ni avilir l'Etre suprême, ni l'honorer. Anéantissez vous, adorez & taisez vous.

Ainsi parlait Ben-al-hâtif, & les Derviches s'écrierent, Gloire à Dieu! Ben-al-hatif a bien parlé.

GUERRE.

LA famine, la peste & la guerre sont les trois ingrédiens les plus fameux de ce bas monde. On peut ranger dans la classe de la famine toutes les mauvaises nourritures où la disette nous force d'avoir recours pour abréger notre vie dans l'espérance de la soutenir.

On comprend dans la peste, toutes les maladies contagieuses, qui font au nombre de deux ou trois mille. Ces deux présens nous viennent de la Providence; mais la guerre qui réunit tous ces dons, nous vient de l'imagination de trois ou quatre cens personnes, répandues sur la surface de ce globe, sous le nom de Princes ou de Ministres; & c'est peut-être pour cette rai-

son que dans plusieurs Chrétiens on les appelle les images vivantes de la Divinité.

Le plus déterminé des flatteurs conviendra sans peine, que la guerre traîne toujours à sa suite la peste & la famine, pour peu qu'il ait vû les hôpitaux des armées d'Allemagne, & qu'il ait passé dans quelques villages où il se soit fait quelque grand exploit de guerre.

C'est sans doute un très-bel art que celui qui désole les campagnes, détruit les habitations, & fait périr année commune quatre ou cinq hommes sur cent mille. Cette invention fut d'abord cultivée par des Nations assemblées pour leur bien commun; par exemple, la Diete des Grecs déclara à la Diete de la Phrigie & des Peuples voisins, qu'elle allait partir sur un millier de barques de pêcheurs, pour aller les exterminer si elle pouvait.

Le Peuple Romain assemblé jugeait qu'il était de son intérêt d'aller se battre avant la moisson, contre le Peuple de Veies, ou contre les Volsques: Et quelques années après, tous les Romains étant en colere contre tous les Carthaginois, se battirent long-temps sur mer & sur terre. Il n'en est pas de même aujourd'hui.

Un Généalogiste prouve à un Prince qu'il descend en droite ligne d'un Comte, dont les parens avaient fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cens ans avec une maison dont la mémoire ne subsiste plus. Cette maison avait des prétentions éloignées sur une Province dont le dernier possesseur est mort d'apoplexie. Le Prince & son Conseil concluent fort sensément que cette Province qui est à quelques centaines de lieues de lui, a beau protester qu'elle ne le connait pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui; que pour donner des loix aux gens, il faut au moins avoir leur consentement: ces discours ne parviennent pas seulement aux oreilles du Prince, dont le droit est incontestable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix fois l'aune, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite & à gauche; & marche à la gloire.

Les autres Princes qui entendent parler de cette équipée, y prennent part chacun selon son pouvoir, & couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers mercenaires, que Gengis-Kan, Tamerlan, Bajazet n'en trainerent à leur suite.

Des Peuples assez éloignés entendent dire qu'on va se battre, & qu'il y a cinq ou six sols par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie; ils se divisent aussitôt en deux bandes comme des moissonneurs, & vont vendre leurs services à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non seulement sans avoir aucun intérêt au procès, mais sans sçavoir même de quoi il s'agit.

Il se trouve à la fois cinq ou six Puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant & s'attaquant tour à tour; toutes d'accord en un seul point, celui de faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque Chefs des Meurtriers fait bénir ses drapeaux & invoque Dieu solemnellement, avant d'aller exterminer son prochain. Si un Chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point Dieu; mais lorsqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu & par le fer, & que pour comble de grace quelque Ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanson assez longue, composée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu, & de plus toute farcie de barbarismes. La même chanson sert pour les mariages & pour les naissances, ainsi que pour les meurtres; ce qui n'est pas pardonnable, surtout dans la Nation la plus renommée pour les chansons nouvelles.

On paye partout un certain nombre de harangueurs pour célébrer ces journées meurtrières; les uns sont vêtus d'un long juste-au-corps noir, chargé d'un manteau écourté; les autres ont une chemise par dessus une ro-

be ; quelques-uns portent deux pendans d'étoffe bigarrée, par dessus leur chemise. Tous parlent long-temps ; ils citent ce qui s'est fait jadis en Palestine, à propos d'un combat en Vétéravie.

Le reste de l'année ces gens-là déclament contre les vices. Ils prouvent en trois points & par entithèses que les Dames qui étendent legerement un peu de carmin sur leurs joues fraîches, seront l'objet éternel des vengeances éternelles de l'Eternel ; que Poliercie & Athalie sont les ouvrages du Démon ; qu'un homme qui fait servir sur sa table pour deux cens écus de marée un jour de carême, fait immanquablement son salut ; & qu'un pauvre homme qui mange pour deux fois & demi de mouton va pour jamais à tous les Diables.

De cinq ou six mille déclamations de cette espèce, il y en a trois ou quatre tout au plus composées par un Gaulois nommé Massillon, qu'un honnête homme peut lire sans dégoût ; mais dans tous ces discours, il n'y en a pas un seul où l'Orateur ose s'élever contre ce fleau & ce crime de guerre, qui contient tous les fléaux & tous les crimes. Les malheureux Declamateurs parlent sans cesse contre l'amour qui est la seule consolation du Genre-humain, & la seule maniére de le réparer ; ils ne disent rien des efforts abominables que nous faisons pour le détruire.

Vous avez fait un bien mauvais Sermon sur l'Impureté, ô Bourdaloue ! mais parlez-nous sur ces meurtres variés en tant de façon, sur ces rapines, sur ces brigandages, sur cette rage universelle qui désole le monde. Tous les vices reunis de tous les âges & de tous les lieux n'égaleront jamais les maux que produit une seule campagne.

Miserables Médecins des ames, vous criez pendant cinq quarts d'heure sur quelques piquûres d'épingles, & vous ne dites rien sur la maladie qui nous déchire en mille morceaux ! Philosophes moralistes, brûlez tous vos Livres. Tout ce que le caprice de quelques hommes fera leur ordonne d'égorger des milliers de nos freres, la partie du genre humain consacrée à l'héroïsme fera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entiere. Que des

viennent & que m'importe l'humanité, la bienfaisance, la modestie, la tempérance, la douceur, la sagesse, la piété, tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de six cens pas me fracasse le corps, & que je meurs à vingt ans dans des tourmens inexprimables, au milieu de cinq ou six mille mourans, tandis que mes yeux qui s'ouvrent pour la derniere fois voyent la Ville où je suis né detruite par le fer & par la flamme, & que les derniers sons qu'entendent mes oreilles sont les cris des femmes & des enfans expirans sous des ruines, le tout pour les pretendus intérêts d'un homme que nous ne connaissons pas?

Ce qu'il a de pis, c'est que la guerre est un fléau inévitable. Si l'on y prend garde, tous les hommes ont adoré le Dieu Mars. Sabaoth chez les Juifs signifie le Dieu des Armes: mais Minerve chez Homere appelle Mars un Dieu furieux, infame, infernal.

GRACE.

SACRÉS consulteurs de Rome moderne, illustres & infaillibles Théologiens, personne n'a plus de respect que moi pour vos divines décisions; mais si Paul Emile, Scipion, Caton, Cicéron, César, Titus, Trajan, Marc-Aurèle, revenaient dans cette Rome qu'ils mirent autrefois en quelque crédit, vous m'avoueriez qu'ils seraient un peu étonnés de vos décisions sur la grace. Que diraient-ils, s'ils entendaient parler de la grace de santé selon St. Thomas, & de la grace médicinale selon Cajetan; de la grace extérieure, & intérieure, de la gratuite, de la sanctifiante, de l'actuelle, de l'habituelle, de la coopérante, de l'efficace qui quelquefois est sans effet, de la suffisante qui quelquefois ne suffit pas, de la versatile, & de la congrue? En bonne foi, y comprendraient-ils plus que vous & moi.

Quel besoin auraient ces pauvres gens, de vos su-

blimes instructions? Il me semble que je les entends dire.

Mes Reverends Peres, vous êtes de terribles génies: nous pensions sottement que l'Etre éternel ne se conduit jamais par des Loix particuliéres comme les vils humains, mais par ses Loix générales, éternelles comme lui. Personne n'a jamais imaginé parmi nous, que Dieu fût semblable à un Maitre insensé qui donne un pécule à un esclave, & refuse la nourriture à l'autre; qui ordonne à un manchot de pattrir de la farine, à un muet de lui faire lecture, à un cul-de-jatte d'être son courier.

Tout est grace de la part de Dieu; il a fait au globe que nous habitons la grace de le former; aux arbres, la grace de les faire croître; aux animaux celle de les nourrir; mais dira-t-on que si un loup trouve dans son chemin un agneau pour son souper, & qu'un autre loup meure de faim, Dieu a fait à ce premier loup une grace particuliere? S'est-il occuppé par une grace prévenante à faire croître un chêne, préférablement à un autre chêne à qui la féve a manqué? Si dans toute la Nature, tous les êtres sont soumis aux Loix générales, comment une seule espèce d'animaux n'y serait-elle pas soumise?

Pourquoi le Maître absolu de tout, aurait-il été plus occupé à diriger l'intérieur d'un seul homme, qu'à conduire le reste de la nature entiére? Par qu'elle bizarrerie aurait-il choisi le cœur d'un Courtaud pour y faire un miracle, pendant qu'il ne change rien aux loix qu'il a imposées à tous les astres?

Quelle pitié de supposer qu'il fait, défait, refait continuellement nos sentimens dans nous! & quelle audace de nous croire exceptés de tous les êtres! encore n'est-ce que nous qui se confessent, que tous ces [illegible]. Un Savoyard, un Bergamasque a reçu de la grace de faire dire une messe pour deux sous; le mardi il ira au cabaret, & la grace le manquera; le mercredi il aura une grace coopérante qui le conduira à confesse; mais il n'aura point la grace efficace de la contrition parfaite; le jeudi ce

fera une grace suffisante qui ne lui suffira point, comme on l'a déjà dit. Dieu travaillera continuellement dans la tête de ce Bergamasque, tantôt avec force, tantôt faiblement, & le reste de la terre ne lui fera de rien! il ne daignera pas se tourner de l'intérieur des Indiens & des Cairois! s'il vous reste un grain de raison, mes R. P. ne trouvez-vous pas ce système prodigieusement ridicule?

Malheureux, voyez ce chêne qui porte sa tête aux nues, & ce roseau qui rampe à ses pieds; vous ne direz pas que la grace efficace a été donnée au chêne, & a manqué au roseau. Levez les yeux au ciel, voyez l'éternel Démiurgos créant des millions de mondes qui gravitent tous les uns vers les autres, par des Loix générales & éternelles. Voyez la même lumière se réfléchir du Soleil à Saturne, & de Saturne à nous; & dans cet accord de tant d'Astres emportés par un cours rapide, dans cette obéissance générale de toute la Nature, osez croire, si vous pouvez, que Dieu s'occupe de donner une grace versatile à Sœur Therèse & une grace concomitante à Sœur Agnès!

Atôme, à qui un sot atôme a dit que l'éternel a des Loix particulières pour quelques atômes de ton voisinage, qu'il donne sa grace à celui là, & la refuse à celui-ci; que tel qui n'avait pas la grace hier, l'aura demain; ne répète pas cette sotise. Dieu a fait l'Univers, & ne va point créer des vents nouveaux pour remuer quelques brins de paille dans un coin de cet Univers. Les Théologiens sont comme les combattans chez Homère, qui croyaient que les Dieux s'armaient tantôt contre eux; tantôt en leur faveur. Si Homère n'était pas considéré comme Poëte, il le serait comme blasphémateur.

C'est Marc Aurèle qui parle, ce n'est pas moi; car Dieu qui vous inspire, me fait la grace de croire tout ce que vous dites, tout ce que vous avez dit, & tout ce que vous direz.

HISTOIRE DES ROIS JUIFS, ET PARALIPOMENES.

TOUS les Peuples ont écrit leur Hiſtoire dès qu'ils ont pu écrire. Les Juifs ont auſſi écrit la leur. Avant qu'ils euſſent des Rois, ils vivaient ſous une Théocratie; ils étaient cenſés gouvernés par Dieu même.

Quand les Juifs voulurent avoir un Roi comme les autres Peuples leurs voiſins, le Prophète Samuel très-intereſſé à n'avoir point de Roi, leur déclara de la part de Dieu, que c'était Dieu lui-même qu'ils rejettaient; ainſi la Théocratie finit chez les Juifs, lorſque la Monarchie commença.

On pourrait donc dire ſans blaſphêmer, que l'Hiſtoire des Rois Juifs a été écrite comme celle des autres Peuples, & que Dieu n'a pas pris la peine de dicter lui-même l'Hiſtoire d'un Peuple qu'il ne gouvernait plus.

On n'avance cette opinion qu'avec la plus extrême défiance. Ce qui pourrait la confirmer, c'eſt que les Paralipomènes contrediſent très-ſouvent le Livre des Rois dans la chronologie & dans les faits, comme nos Hiſtoriens profanes ſe contrediſent quelquefois. De plus, ſi Dieu a toujours écrit l'Hiſtoire des Juifs, il faut donc croire qu'il l'écrit encore; car les Juifs ſont toujours ſon Peuple chéri. Ils doivent ſe convertir un jour, & il paraît qu'alors ils ſeront auſſi en droit de regarder l'Hiſtoire de leur Nation comme ſacrée, qu'ils ſont en droit de dire que Dieu écrivit l'Hiſtoire de leurs Rois.

On peut encore faire une réflexion: c'eſt que Dieu ayant été leur ſeul Roi très-long-temps, & enſuite ayant été leur Hiſtorien, nous devons avoir pour tous les Juifs le reſpect le plus profond. Il n'y a point de

fripier Juif qui ne ſoit infiniment au-deſſus de Céſar & d'Alexandre. Comment ne ſe pas proſterner devant un fripier qui vous prouve que ſon Hiſtoire a été écrite par la Divinité même, tandis que les Hiſtoires Grecques & Romaines ne nous ont été tranſmiſes que par des prophanes?

Si le ſtyle de l'Hiſtoire des Rois & des Paralipomènes eſt divin, il ſe peut encore que les actions racontées dans ces Hiſtoires ne ſoient pas divines. David aſſaſſine Urie. Isboſeth, & Miphiboſeth ſont aſſaſſinés. Abſalon aſſaſſine Ammon, Joab aſſaſſine Abſalon, Salomon aſſaſſine Adonias ſon frere, Baza aſſaſſine Nadab, Zimri aſſaſſine Ela, Hamri aſſaſſine Zimri, Achab aſſaſſine Naboth; Jehu aſſaſſine Achab & Joram; les Habitans de Jéruſalem aſſaſſinent Amaſias fils de Joas. Sélom fils de Jabès aſſaſſine Zacharias fils de Jéroboam. Manahaim aſſaſſine Sélom fils de Jabès. Phacée fils de Roméli aſſaſſine Phaceia fils de Manahaim. Ozée fils d'Ela aſſaſſine Phacée fils de Roméli. On paſſe ſous ſilence beaucoup d'autres menus aſſaſſinats. Il faut avouer que ſi le S. Eſprit a écrit cette Hiſtoire, il n'a pas choiſi un ſujet fort édifiant.

IDOLE,

IDOLATRE, IDOLATRIE.

IDOLE, vient du Grec Eidos, figure Eidolos, repréſentation d'une figure, Latreuein, ſervir, révérer, adorer. Ce mot adorer eſt Latin, & a beaucoup d'acceptions différentes: il ſignifie porter la main à la bouche en parlant avec reſpect: ſe courber, ſe mettre à genoux, ſaluer, & enfin communément, rendre un culte ſuprême.

Il eſt utile de remarquer ici que le Dictionnaire de Trévoux commence cet article par dire que tous les

Payens étaient Idolâtres, & que les Indiens sont encore des Peuples Idolâtres. Premierement, on n'appella perſonne payen avant Théodoſe le jeune; ce nom fut donné alors aux Habitans des Bourgs d'Italie, *Pagorum incolæ Pagani*, qui conſerverent leur ancienne Religion. Secondement, l'Indouſtan eſt Mahométan, & les Mahométans ſont les implacables ennemis des images & de l'Idolâtrie. Troiſiemement, on ne doit point appeller Idolatres beaucoup de Peuples de l'Inde qui ſont de l'ancienne Religion des Parſis, ni certaines Caſtes qui n'ont point d'Idoles.

EXAMEN,

S'il y a jamais eu un Gouvernement Idolâtre.

Il paraît que jamais il n'y a eu aucun Peuple ſur la terre qui ait pris ce nom d'Idolâtre. Ce mot eſt une injure, un terme outrageant, tel que celui de Gavache que les Eſpagnols donnaient autrefois aux Français, & celui de Maranes que les Français donnaient aux Eſpagnols. Si on avait demandé au Sénat de Rome, à l'Aréopage d'Athènes, à la Cour des Rois de Perſe, *Etes-vous Idolâtres?* Ils auraient à peine entendu cette queſtion. Nul n'aurait répondu, Nous adorons des Images, des Idoles. On ne trouve ce mot, Idolâtre, Idolâtrie, ni dans Homère, ni dans Héſiode, ni dans Hérodote, ni dans aucun Auteur de la Religion des Gentils. Il n'y a jamais eu aucun Edit, aucune Loi qui ordonnât qu'on adorât des Idoles, qu'on les ſervit en Dieux, qu'on les regardât comme des Dieux.

Quand les Capitaines Romains & Carthaginois faiſaient un traité, ils atteſtaient tous leurs Dieux. C'eſt en leur préſence, diſaient-ils, que nous jurons la paix. Or les ſtatues de tous ces Dieux, dont le dénombrement était très-long, n'étaient pas dans la tente des Généraux; ils regardaient les Dieux comme préſens aux actions des hommes, comme témoins, comme ju-

ges, & ce n'eſt pas aſſurément le ſimulacre qui conſtituait la Divinité.

De quel œil voyaient-ils donc les ſtatues de leurs fauſſes Divinités dans les Temples? Du même œil, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, que nous voyons les images des objets de notre vénération. L'erreur n'était pas d'adorer un morceau de bois ou de marbre, mais d'adorer une fauſſe Divinité repréſentée par ce bois & ce marbre. La différence entre eux & nous n'eſt pas qu'ils euſſent des images & que nous n'en ayons point; la différence eſt que leurs images figuraient des Etres fantaſtiques réels dans une Religion fauſſe, & que les nôtres figurent des Etres réels dans une Religion véritable. Les Grecs avaient la ſtatue d'Hercule, & nous celle de St. Chriſtophe: ils avaient Eſculape & ſa chévre, & nous St. Roch & ſon chien; Jupiter armé du tonnerre, & nous St. Antoine de Padoue, & St. Jacques de Compoſtele.

Quand le Conſul Pline adreſſe ſes prieres *aux Dieux immortels*, dans l'Exorde du panégyrique de Trajan, ce n'eſt pas à des images qu'il les adreſſe; ces images n'étaient pas immortelles.

Ni les derniers temps du paganiſme, ni les plus reculés, n'offrent pas un ſeul fait qui puiſſe faire conclure qu'on adorât une idole. Homère ne parle que des Dieux qui habitent le haut Olimpe. Le Palladium, quoique tombé du ciel, n'était qu'un gage ſacré de la protection de Pallas; c'était elle qu'on vénérait dans le Palladium.

Mais les Romains & les Grecs ſe mettaient à genoux devant des ſtatues, leur donnaient des couronnes, de l'encens, des fleurs, les promenaient en triomphe dans les Places publiques. Nous avons ſanctifié ces coutumes; & nous ne ſommes point Idolâtres.

Les femmes en temps de ſechereſſe portaient les ſtatues des Dieux, après avoir jeuné. Elles marchaient pieds nuds; les cheveux épars, & auſſi-tôt il pleuvait à ſeaux, comme dit Pétrone, *& largum urceatim pluebat.* N'avons-nous pas contracté cet uſage illégitime chez les Gentils, & légitime ſans doute parmi nous? Dans combien de Villes ne porte-t-on pas nuds pieds les

chasses des Saints pour obtenir les bénédictions du Ciel par leur intercession ? Si un Turc, un Lettré Chinois était témoin de ces cérémonies, il pourrait par ignorance nous accuser d'abord de mettre notre confiance dans les simulacres que nous promenons ainsi en procession, mais il suffirait d'un mot pour le détromper.

On est surpris du nombre prodigieux de déclamations débitées dans tous les temps contre l'Idolatrie des Romains, & des Grecs ; & ensuite on est plus surpris encore quand on voit qu'ils n'étaient pas Idolâtres.

Il y avait des Temples plus privilegiés que les autres. La grande Diane d'Ephese avait plus de réputation qu'une Diane de Village. Il se faisait plus de Miracles dans le Temple d'Esculape à Epidaure, que dans un autre de ses Temples. La Statue de Jupiter Olimpien attirait plus d'offrandes que celle de Jupiter Paphlagonien. Mais puisqu'il faut toujours opposer ici les coutumes d'une Religion vraye, à celles d'une Religion fausse, n'avons-nous pas eu depuis plusieurs siécles plus de dévotion à certains Autels qu'à d'autres? Ne portons-nous pas plus d'offrandes à Notre-Dame de Lorette, qu'à Notre-Dame des Neiges ? C'est à nous à voir si on doit saisir ce prétexte pour nous accuser d'Idolâtrie.

On n'avait imaginé qu'une seule Diane, un seul Apollon, un seul Esculape ; non pas autant d'Apollons, de Dianes & d'Esculapes qu'ils avaient de temples & de statues. Il est donc prouvé, autant qu'un point d'Histoire peut l'être, que les anciens ne croyaient pas qu'une statue fut une divinité, que le culte ne pouvait être rapporté à cette statue, à cette idole, & que par conséquent les anciens n'étaient pas idolatres.

Une populace grossiére & superstitieuse qui ne raisonnoit point, qui ne sçavait ni douter, ni nier, ni croire, qui courait aux temples par oisiveté, & parce que les petits sont égaux aux grands, qui portait son offrande par coutume, qui parlait continuellement de miracles sans en avoir examiné aucun, & qui n'était guéres au-dessus des victimes qu'elle amenait ; cette populace, dis-je, pouvait bien, à la vue de la grande Diane, & de Jupiter tonnant, être frappée d'une

horreur religieuse, & adorer sans le sçavoir, la statue même; c'est ce qui est arrivé quelquefois dans nos temples à nos paysans grossiers, & on n'a pas manqué de les instruire que c'est aux bienheureux, aux immortels reçus dans le ciel, qu'ils doivent demander leur intercession, & non à des figures de bois & de pierre, & qu'ils ne doivent adorer que Dieu seul.

Les Grecs & les Romains augmentèrent le nombre de leurs Dieux par des apothéoses; les Grecs divinisaient les conquérans, comme Bacchus, Hercule, Persée. Rome dressa des autels à ses Empereurs. Nos apothéoses sont d'un genre différent. Nous avons des Saints au lieu de leurs demi-Dieux, de leurs Dieux secondaires; mais nous n'avons égard ni au rang, ni aux conquêtes. Nous avons élevé des temples à des hommes simplement vertueux, qui seraient la plûpart ignorés sur la terre, s'ils n'étaient placés dans le ciel. Les apothéoses des anciens sont faites par la flaterie, les nôtres par le respect pour la vertu. Mais ces anciennes apothéoses sont encore une preuve convaincante que les Grecs & les Romains n'étaient point proprement Idolâtres. Il est clair qu'ils n'admettaient pas plus une vertu divine dans la statue d'Auguste & de Claudius, que dans leurs médailles.

Ciceron dans ses ouvrages Philosophiques ne laisse pas soupçonner seulement qu'on puisse se méprendre aux statues des Dieux & les confondre avec les Dieux mêmes. Ses interlocuteurs foudroyent la religion établie, mais aucun d'eux n'imagine d'accuser les Romains de prendre du marbre & de l'airain pour des divinités. Lucrèce ne reproche cette sotise à personne, lui qui reproche tout aux superstitieux. Donc, encore une fois, cette opinion n'existait pas, on en avait aucune idée. Il n'y avait point d'Idolâtres.

Horace fait parler une statue de Priape; il lui fait dire, *J'étais autrefois un tronc de figuier; un charpentier ne sçachant s'il ferait de moi un Dieu ou un banc, se détermina enfin à me faire Dieu &c.* Que conclure de cette plaisanterie? Priape était de ces petites divinités subalternes, abandonnées aux railleurs; & cette plai-

ſanterie même eſt la preuve la plus forte que cette figure de Priape qu'on mettait dans les potagers pour effrayer les oiſeaux, n'était pas fort révérée.

Dacier en ſe livrant à l'eſprit commentateur n'a pas manqué d'obſerver que Baruch avait prédit cette avanture, en diſant, *Ils ne feront que ce que voudront les ouvriers ;* mais il pouvait obſerver auſſi qu'on en peut dire autant de toutes les ſtatues.

On peut d'un bloc de marbre tirer tout auſſi bien une cuvette qu'une figure d'Alexandre, ou de Jupiter, ou de quelqu'autre choſe plus reſpectable. La matiére dont étaient formés les Chérubins du Saint des Saints aurait pû ſervir également aux fonctions les plus viles. Un thrône, un autel en ſont-ils moins révérés, parce que l'ouvrier en pouvait faire une table de cuiſine ?

Dacier au-lieu de conclure que les Romains adoraient la ſtatue de Priape, & que Baruch l'avait prédit, devait donc conclure que les Romains s'en mocquaient. Conſultez tous les Auteurs qui parlent des Statues de leurs Dieux, vous n'en trouverez aucun qui parle d'Idolâtrie ; ils diſent expreſſément le contraire. Vous voyez dans Martial :

Qui finxit ſacros auro vel marmore vultus,
Non facit ille Deos.

Dans Ovide : *Colitur pro Jove forma Jovis.*

Dans Stace : *Nulla autem effigies, nulli comiſſa matelle,*
Forma Dei mentes habitare hæc numina gaudet.

Dans Lucain : *Eſne Dei ſedes, niſi terra & pontus*
& aer ?

On ferait un volume de tous les paſſages qui dépoſent que des images n'étaient que des images.

Il n'y a que le cas où les ſtatues rendaient des oracles,

cles, qui ait pu faire penſer que ces ſtatues avaient en elles quelque choſe de divin. Mais certainement l'opinion regnante était que les Dieux avaient choiſi certains Autels, certains ſimulacres pour y venir réſider quelquefois, pour y donner audience aux hommes, pour leur répondre. On ne voit dans Homère & dans les chœurs des Tragédies Grecques, que des priéres à Apollon qui rend ſes Oracles ſur les montagnes, en tel Temple, en telle Ville; il n'y a pas dans toute l'Antiquité la moindre trace d'une priére adreſſée à une ſtatue.

Ceux qui profeſſaient la magie, qui la croyaient une ſcience, ou qui feignaient de le croire, prétendaient avoir le ſecret de faire deſcendre les Dieux dans les ſtatues, non pas les grands Dieux, mais les Dieux ſecondaires, les Génies. C'eſt ce que Mercure Trimégiſte appellait faire des Dieux: & c'eſt ce que S. Auguſtin réfute dans ſa Cité de Dieu. Mais cela même montre évidemment que les ſimulacres n'avaient rien en eux de divin, puiſqu'il fallait qu'un Magicien les animât. Et il me ſemble que il arrivait bien rarement qu'un Magicien fut aſſez habile pour donner une ame à une ſtatue pour la faire parler.

En un mot les images des Dieux n'étaient point des Dieux, Jupiter, & non pas ſon image, lançait le tonnerre; ce n'était pas la ſtatue de Neptune qui ſoulevait les mers, ni celle d'Apollon qui donnait la lumiere. Les Grecs & les Romains étaient des Gentils, des Polithéiſtes, & n'étaient point des Idolâtres.

Si les Perſes, les Sabéens, les Egyptiens, les Tartares, les Turcs ont été Idolâtres? Et de quelle antiquité eſt l'origine des ſimulacres appellés Idoles. Hiſtoire de leur culte.

C'eſt une grande erreur d'appeller Idolâtres les Peuples qui rendaient un culte au ſoleil & aux étoiles. Ces Nations n'eurent long-temps ni Simulacres ni Temple. Si elles ſe trompérent, c'eſt en rendant aux aſtres ce

qu'ils devaient au Créateur des astres : encore le dogme de Zoroastre ou Zerdust, recueilli dans le Sadder, enseigne-t-il un Etre suprême, vengeur, & rémunérateur ; & cela est bien loin de l'Idolâtrie. Le gouvernement de la Chine n'a jamais eu aucune Idole ; il a toujours conservé le culte simple du maître du ciel Kingtien. Gen-gis-Kan chez les Tartares n'était point Idolâtre, & n'avait aucun Simulacre. Les Musulmans qui remplissent la Grèce, l'Asie mineure, la Syrie, la Perse, l'Inde & l'Afrique, appellent les Chrétiens Idolâtres, Giaours, parce qu'ils croyent que les Chrétiens rendent un culte aux images. Ils brisèrent plusieurs statues qu'ils trouvèrent à Constantinople dans Ste Sophie, & dans l'Eglise des Sts Apôtres, & dans d'autres qu'ils convertirent en Mosquées. L'apparence les trompa comme elle trompe toujours les hommes, & leur fit croire que des Temples dédiés à des Saints qui avaient été hommes autrefois, des images de ces Saints revérées à genoux, des Miracles opérés dans ces Temples, étaient des preuves invincibles de l'Idolâtrie la plus complette. Cependant il n'en est rien. Les Chrétiens n'adorent en effet qu'un seul Dieu, & ne revérent dans les bienheureux que la vertu même de Dieu qui agit dans ses Saints. Les Iconoclastes & les Protestans ont fait le même reproche d'Idolâtrie à l'Eglise, & on leur a fait la même réponse.

Comme les hommes ont eu très-rarement des idées précises, & ont encore moins exprimé leurs idées par des mots précis, & sans équivoque, nous appellames du nom d'*Idolâtres* les Gentils, & surtout les Polithéistes. On a écrit des volumes immenses, on a débité des sentimens divers sur l'origine de ce culte rendu à Dieu, ou à plusieurs Dieux sous des figures sensibles : cette multitude de livres & d'opinions ne prouve que l'ignorance.

On ne sçait pas qui inventa les habits & les chaussures, & on veut sçavoir qui le premier inventa les *Idoles ?* Qu'importe un passage de *Sanchoniaton* qui vivait avant la guerre de Troye ? Que nous apprend-il, quand il dit que le cahos, l'esprit, c'est-à-dire le souffle, amoureux de ses principes, en tira le limon,

qu'il rendit l'air lumineux, que le vent Colp & sa femme Bau engendrerent Eon, qu'Eon engendra Genos? Que Cronos leur descendant avait deux yeux parderrière comme pardevant, qui devint Dieu, & qu'il donna l'Egypte à son fils Taut? Voilà un des plus respectables Monumens de l'Antiquité.

Orphée antérieur à Sanchoniaton, ne nous en apprendra pas davantage, dans sa Théogonie, que Damascius nous a conservée. Il représente le principe du monde sous la figure d'un dragon à deux têtes, l'une de taureau, l'autre de lion, un visage au milieu, qu'il appelle visage dieu, & des ailes dorées aux épaules

Mais vous pouvez de ces idées bizarres tirer deux grandes vérités; l'une que les images sensibles & les hiérogliphes sont de l'Antiquité la plus haute; l'autre que tous les anciens Philosophes ont reconnu un premier principe.

Quant au Politheïsme, le bon sens vous dira que dès qu'il y a eu des hommes, c'est-à-dire des animaux faibles, capables de raison & de folie, sujets à tous les accidens, à la maladie & à la mort, ces hommes ont senti leur faiblesse & leur dépendance: ils ont reconnu aisément qu'il est quelque chose de plus puissant qu'eux. Ils ont senti une force dans la terre qui fournit leurs alimens; une dans l'air qui souvent les détruit; une dans le feu qui consume, & dans l'eau qui submerge. Quoi de plus naturel dans des hommes ignorans que d'imaginer des Etres qui présidaient à ces élemens? Quoi de plus naturel que de révérer la force invisible qui faisait luire aux yeux le soleil & les étoiles? Et dès qu'on voulut se former une idée de ses puissances supérieures à l'homme, quoi de plus naturel encore que de les figurer d'une manière sensible; pouvait-on même s'y prendre autrement? La Religion Juive qui précéda la nôtre, & qui fut donnée par Dieu même, était toute remplie de ces images sous lesquelles Dieu est représenté. Il daigne parler dans un buisson le langage humain; il parait sur une montagne. Les Esprits célestes qu'il envoye viennent tous avec une forme humaine; enfin le Sanctuaire est rempli de Chérubins,

qui ſont des corps d'homme, avec des ailes & des têtes d'animaux; c'eſt ce qui a donné lieu à l'erreur de Plutarque, de Tacite, d'Appien, & de tant d'autres, de reprocher aux Juifs d'adorer une tête d'âne. Dieu malgré ſa défenſe de peindre & de tailler aucune figure, a donc daigné ſe proportionner à la foibleſſe humaine, qui demandait qu'on parlât aux ſens par des images.

Iſaïe dans le Chap. VI. voit le Seigneur aſſis ſur un thrône, & le bas de ſa robe qui remplit le Temple. Le Seigneur étend la main, & touche la bouche de Jérémie, au Chap. I. de ce Prophète. Ezéchiel au Chap. III. voit un thrône de ſaphir, & Dieu lui parait comme un homme aſſis ſur ce thrône. Ces images n'altérent point la pureté de la Religion Juive, qui jamais n'employa les tableaux, les ſtatues, les Idoles, pour repréſenter Dieu aux yeux du Peuple.

Les Lettrés Chinois, les Parſis, les anciens Egyptiens n'eurent point d'idoles; mais bientôt Iſis & Oſiris furent figurés; bientôt Bel à Babylone fut un gros colloſſe. Brama fut un monſtre bizarre dans la preſqu'Iſle de l'Inde. Les Grecs furent multiplierent des noms des Dieux, les ſtatues & les Temples; mais en attribuant toujours la ſuprême Puiſſance à leur Zeus, nommé par les Latins Jupiter; maître des Dieux & des hommes. Les Romains imiterent les Grecs. Ces Peuples placerent toujours tous les Dieux dans le ciel, ſans ſçavoir ce qu'ils entendaient par le Ciel & par leur Olimpe: il n'y avait pas d'apparence que ces Etres ſupérieurs habitaient dans les nuées, qui ne ſont que de l'eau. On en avait placé d'abord ſept dans les ſept planettes, parmi leſquelles on comptait le ſoleil; mais depuis la demeure de tous les Dieux fut l'étendue du Ciel.

Les Romains eurent leurs douze grands Dieux; ſix mâles & ſix femelles, qu'ils nommerent *Dii majorum gentium*. Jupiter, Neptune, Apollon, Vulcain, Mars, Mercure; Junon, Veſta, Minerve, Cérès, Venus, Diane. Pluton fut alors oublié; Veſta prit ſa place.

Enſuite venaient les Dieux *minorum gentium*, les Dieux indigètes, les Héros, comme Bacchus, Hercule, Eſculape; les Dieux infernaux, Pluton, Proſerpine;

ceux de la mer, comme Thétis, Amphitrite, les Néréïdes, Glaucus; puis les Driades, les Naïades; les Dieux des Jardins, ceux des Bergers; il y en avait pour chaque profession, pour chaque action de la vie, pour les enfans, pour les filles nubiles, pour les mariées, pour les accouchées; on eut le Dieu *Pet.* On divinisa enfin les Empereurs. Ni ces Empereurs, ni le Dieu Pet, ni la Déesse Perænda, ni Priape, ni Rumilia la Déesse des Tetons, ni Sterculius le Dieu de la Garderobe, ne furent à la vérité regardés comme les maîtres du ciel & de la terre. Les Empereurs eurent quelquefois des Temples, les petits Dieux Penates n'en eurent point, mais tous eurent leur figure, leur idole.

C'étaient de petits magots dont on ornait son cabinet. C'étaient les amusemens des vieilles femmes & des enfans, qui n'étaient autorisés par aucun culte public. On laissait agir à son gré la superstition de chaque particulier. On retrouve encore ces petites idoles dans les ruines des anciennes Villes.

Si personne ne sçait quand les hommes commencerent à se faire des idoles, on sçait qu'elles sont de l'antiquité la plus haute. Tharé pere d'Abraham en faisait à Ur en Chaldée. Rachel déroba & emporta les idoles de son beau-pere Laban. On ne peut remonter plus haut.

Mais quelle notion précise avaient les anciennes Nations de tous ces simulacres? Quelle vertu, quelle puissance leur attribuait on? Croyait-on que les Dieux descendaient du Ciel pour venir se cacher dans ces statues? Ou qu'ils leur communiquaient une partie de l'Esprit divin, ou qu'ils ne leur communiquaient rien du tout? C'est encore sur quoi on a très-inutilement écrit; il est clair que chaque homme en jugeait selon le dégré de sa raison, ou de sa crédulité, ou de son fanatisme. Il est évident que les Prêtres attachaient le plus de divinité qu'ils pouvaient à leurs statues, pour s'attirer plus d'offrandes. On sçait que les Philosophes réprouvaient ces superstitions, que les Guerriers s'en mocquaient, que les Magistrats les toléraient, & que le Peuple toujours absurde ne sçavait ce qu'il faisait. C'est en peu de

mots l'Hiſtoire de toutes les Nations à qui Dieu ne s'eſt pas fait connaître.

On peut ſe faire la même idée du culte que toute l'Egypte rendit à un bœuf, & que pluſieurs Villes rendirent à un chien, à un ſinge, à un chat, à des oignons. Il y a grande apparence que ce furent d'abord des emblêmes. Enſuite un certain bœuf Apis, un certain chien nommé Anubis, furent adorés, on mangea toujours du bœuf & des oignons; mais il eſt difficile de ſçavoir ce que penſaient les vieilles femmes d'Egypte, des oignons facrés & des bœufs.

Les Idoles parlaient aſſez ſouvent. On faiſait commémoration à Rome le jour de la Fête de Cibéle, des belles paroles que la ſtatue avait prononcées, lorſqu'on en fit la tranſlation du Palais du Roi Attale.

Ipſa pati volui, ne ſit mora, mitte volentem,
Dignus Roma locus, quò Deus omnis eat.

» J'ai voulu qu'on m'enlevât, emmenez moi vite; » Rome eſt digne que tout Dieu s'y établiſſe. «

La ſtatue de la fortune avait parlé; les Scipions, les Cicérons, les Céſars, à la vérité n'en croyaient rien; mais la vieille à qui Enclope donna un écu pour acheter des oyes & des Dieux, pouvait fort bien le croire.

Les Idoles rendaient auſſi des Oracles, & les Prêtres cachés dans le creux des ſtatues parlaient au nom de la Divinité.

Comment au milieu de tant de Dieux & de tant de Théogonies différentes, & de cultes particuliers, n'y eut-il jamais de guerre de religion chez les Peuples nommés Idolâtres? Cette paix fut un bien qui nâquit d'un mal, de l'erreur même. Car chaque Nation reconnaiſſant pluſieurs Dieux inférieurs, trouva bon que ſes Voiſins euſſent auſſi les leurs. Si vous excepté Cambiſe à qui on reproche d'avoir tué le Bœuf Apis, on ne voit dans l'Hiſtoire Profane aucun Conquérant qui ait maltraité les Dieux d'un Peuple vaincu. Les Gentils n'avaient aucune religion excluſive, & les Prêtres

ne songerent qu'à multiplier les offrandes & les sacrifices.

Les premieres offrandes furent des fruits. Bientôt après il fallut des animaux pour la table des Prêtres; ils les égorgeaient eux-mêmes; ils devinrent bouchers & cruels: enfin ils introduisirent l'usage horrible de sacrifier des victimes humaines; & surtout des enfans & de jeunes filles. Jamais les Chinois, ni les Parsis, ni les Indiens ne furent coupables de ces abominations. Mais à Hiéropolis en Egypte, au rapport de Porphire, on immola des hommes.

Dans la Tauride on sacrifiait les Etrangers. Heureusement les Prêtres de la Tauride ne devaient pas avoir beaucoup de pratiques. Les premiers Grecs, les Cypriots, les Phéniciens, les Tyriens, les Carthaginois, eurent cette superstition abominable. Les Romains eux-mêmes tomberent dans ce crime de religion; & Plutarque rapporte qu'ils immolerent deux Grecs & deux Gaulois, pour expier les galanteries de trois Vestales. Procope, Contemporain du Roi des Francs Théodebert, dit que les Francs immolerent des hommes quand ils entrèrent en Italie avec ce Prince. Les Gaulois, les Germains faisaient communément de ces affreux sacrifices. On ne peut gueres lire l'Histoire sans concevoir de l'horreur pour le genre-humain.

Il est vrai que chez les Juifs Jephté sacrifia sa fille, & que Saül fut prêt d'immoler son fils. Il est vrai que ceux qui étaient voués au Seigneur par anathéme ne pouvaient être rachetés ainsi qu'on rachetait les bêtes, & qu'il fallait qu'ils périssent. Samuel Prêtre Juif hâcha en morceaux avec un saint coupe-et le Roi Agag prisonnier de guerre à qui Saül avait pardonné. & Saul fut réprouvé pour avoir observé le Droit des Gens avec ce Roi; Mais Dieu maître des hommes, peut leur ôter la vie quand il veut, comme il le veut, & par qui il veut; & ce n'est pas aux hommes à s'ériger à la place du Maître de la vie & de la mort, & à usurper les droits de l'Etre suprême.

Pour consoler le Genre-humain de cet horrible tableau, de ces pieux sacriléges, il est important de savoir que chez presque toutes les Nations nommées Ido-

lâtres, il y avait la Théologie sacrée & l'erreur populaire, le culte secret & les cérémonies publiques, la Religion des Sages & celle du vulgaire. On n'enseignait qu'un seul Dieu aux initiés dans les mystères : il n'y a qu'à jetter les yeux sur l'Hymne attribuée à l'ancien Orphée, qu'on chantait dans les mystères de Cérès Eléusine, si célèbre en Europe & en Asie. » Contemple la Nature Divine, illumine ton esprit, gouverne ton cœur, marche dans la voye de la justice : que » le Dieu du ciel & de la terre soit toujours présens » à tes yeux ; il est unique, il existe seul par lui-même ; **tous les êtres tiennent de lui leur existance : il** » les soutient tous ; il n'a jamais été vû des mortels, » & il voit toutes choses. «

Qu'on lise encore ce passage du Philosophe Maxime de Madaure, dans sa Lettre à St. Augustin : » Quel » homme est assez grossier, assez stupide pour douter » qu'il soit un Dieu suprême, éternel, infini, qui n'a » rien engendré de semblable à lui-même, & qui est » **le pere commun de toutes choses ?** «

Il y a mille témoignages que les Sages abhorraient non seulement l'Idolâtrie, mais encore le Polithéisme.

Epictète, ce modèle de résignation & de patience, cet homme si grand dans une condition si basse, ne parle jamais que d'un seul Dieu. Voici une de ses maximes : » Dieu m'a créé, Dieu est au dedans de moi, » **je le porte partout. Pourrais-je le souiller par des** » pensées obscènes, par des actions injustes, par d'in» fâmes désirs ? Mon devoir est de remercier Dieu de » **tout, de le louer de tout, & de ne cesser de le bé**» **nir, qu'en cessant de vivre.** « Toutes les idées d'Epictète roulent sur ce principe.

Marc-Aurèle, aussi grand peut être sur le thrône de l'Empire Romain, qu'Epictète dans l'esclavage, parle souvent, à la vérité, des Dieux, soit pour se conformer au langage reçu, soit pour exprimer des Etres mitoyens entre l'Etre suprême & les hommes ; mais en combien d'endroits ne fait-il pas voir qu'il ne reconnait qu'un Dieu éternel, infini ? » Notre ame, dit-il, est une émanation

» de la Divinité. Mes enfans, mon corps, mes esprits » me viennent de Dieu. «

Les Stoïciens, les Platoniciens, admettaient une Nature divine & universelle : les Epicuriens la niaient. Les Pontifes ne parlaient que d'un seul Dieu dans les mystères. Où étaient donc les Idolâtres ?

Au reste c'est une des grandes erreurs du Dictionnaire de Moréri de dire que du temps de Théodose le jeune, il ne resta plus d'Idolâtres que dans les pays reculés de l'Asie & de l'Afrique. Il y avait dans l'Italie beaucoup de Peuples encore Gentils, même au septiéme siécle. Le nord de l'Allemagne, vers le Vézer, n'était pas Chrétien du temps de Charlemagne. La Pologne & tout le septentrion resterent long-temps après lui dans ce qu'on appelle Idolâtrie. La moitié de l'Afrique, tous les Royaumes au-delà du Congo, le Japon, la Populace de la Chine, sont hordes de Tartares ont conservé leur ancien culte. Il n'y a plus en Europe que quelques Lapons, quelques Samoïedes, quelques Tartares, qui ayent persévéré dans la religion de leurs ancêtres.

Finissons par remarquer que dans les temps qu'on appelle parmi nous le moyen âge, nous appellions le pays des Mahométans la Paganie. Nous traitions d'Idolâtres, d'adorateurs d'images, un Peuple qui a les images en horreur. Avouons encore une fois, que les Turcs sont plus excusables de nous croire idolâtres, quand ils voyent nos autels chargés d'images & de statues.

JEPHTÉ.

Ou des sacrifices de sang humain.

IL est évident par le texte du Livre des Juges que Jephté promit de sacrifier la premiere personne qui sortirait de sa maison pour venir le féliciter de sa vic-

toire contre les Ammonites. Sa fille unique vint au devant de lui ; il déchira ses vêtemens, & il l'immola après lui avoir permis d'aller pleurer sur les montagnes le malheur de mourir vierge. Les filles juives célébrerent long-temps cette avanture, en pleurant la fille de Jephté pendant quatre jours. (Voyez Chap. 12 des Juges.)

En quelque temps que cette Histoire ait été écrite, qu'elle ait été imitée de l'Histoire Grecque, d'Agamemnon & d'Idomenée, ou qu'elle en soit le modèle, qu'elle soit antérieure ou postérieure à de pareilles Histoires Assiriennes, ce n'est pas ce que j'examine ; je m'en tiens au texte : Jephté voua sa fille en holocauste, & accomplit son vœu.

Il était expressément ordonné par la Loi Juive, d'immoler les hommes voués au Seigneur. *Tout homme voué ne sera point racheté, mais sera mis à mort sans rémission.* La Vulgate traduit, *non redimetur, sed morte morietur.* Lévitique Chap. 27 ℣. 29.

C'est en vertu de cette Loi que Samuël coupa en morceaux le Roi Agag à qui Saül avait pardonné ; & c'est même pour avoir épargné Agag, que Saül fut réprouvé par le Seigneur, & perdit son Royaume.

Voilà donc les sacrifices de sang humain clairement établis ; il n'y a aucun point d'Histoire mieux constaté : on ne peut juger d'une Nation que par ses archives, & parce qu'elle rapporte d'elle-même.

INONDATION.

Y A-t-il eu un temps où le globe ait été entiérement inondé ? Cela est physiquement impossible. Il se peut que successivement la mer ait couvert tous les terreins l'un après l'autre ; & cela ne peut être arrivé que par une gradation lente, dans une multitude prodigieuse de siécles. La mer en cinq cens années de temps, s'est retirée d'Aigmemortes, de Fréjus, de Ravenne qui étaient de grands Ports, & a laissé environ deux

lieues de terrein à sec. Par cette progression il est évident qu'il lui faudrait deux millions deux cens cinquante mille ans pour faire le tour de notre globe. Ce qui est très-remarquable, c'est que cette période approche fort de celle qu'il faut à l'axe de la terre pour se relever & pour coincider avec l'équateur; mouvement très-vraisemblable, qu'on commence depuis cinquante ans à soupçonner, & qui ne peut s'effectuer que dans l'espace de deux millions & plus de trois cens mille années.

Les lits, les couches de coquilles qu'on a découvert de tous côtés à soixante, à quatre-vingt, à cent lieues même de la mer, sont une preuve incontestable qu'elle a déposé peu à peu ces productions maritimes sur des terreins qui étaient autrefois les rivages de l'Océan; mais que l'eau ait couvert entierement tout le globe à la fois, c'est une chimère absurde en physique, démontrée impossible par les loix de la gravitation, par les loix des fluides, par l'insuffisance de la quantité d'eau. Ce n'est pas qu'on prétende donner la moindre atteinte à la grande vérité du déluge universel rapporté dans le Pentateuque; au contraire, c'est un miracle, donc il le faut croire; c'est un miracle, donc il n'a pu être exécuté par les loix physiques.

Tout est miracle dans l'histoire du déluge. Miracle que quarante jours de pluie ayent innondé les quatre parties du monde, & que l'eau se soit élevée de quinze coudées au dessus de toutes les plus hautes montagnes; miracle qu'il y ait eu des cataractes, des portes, des ouvertures dans le Ciel; miracle que tous les animaux se soient rendus dans l'arche de toutes les parties du monde; miracle que Noé ait trouvé de quoi les nourrir pendant dix mois; miracle que tous les animaux ayent tenus dans l'arche avec leurs provisions; miracle que la plûpart n'y soient pas morts; miracle qu'ils ayent trouvé de quoi se nourrir en sortant de l'arche; miracle encore, mais d'une autre espèce, qu'un nommé Pelletier ait cru expliquer comment tous les animaux ont pu tenir & se nourrir naturellement dans l'arche de Noé.

Or l'histoire du déluge étant la chose la plus miraculeuse dont on ait jamais entendu parler, il serait

insensé de l'expliquer ; ce sont de ces mystéres qu'on croit par la foi, & la foi consiste à croire ce que la raison ne croit pas, ce qui est encore un autre miracle.

Ainsi l'histoire du déluge universel est comme celle de la tour de Babel, de l'anesse de Balaam, de la chute de Jérico au son des trompettes, des eaux changées en sang, du passage de la mer rouge, & de tous les prodiges que Dieu daigna faire en faveur des élus de son peuple. Ce sont des profondeurs que l'esprit humain ne peut sonder.

JOSEPH.

L'Histoire de Joseph, à ne la considérer que comme un objet de curiosité & littérature, est un des plus précieux monumens de l'antiquité, qui soient parvenus jusqu'à nous. Elle parait être le modèle de tous les écrivains Orienteaux; elle est plus attendrissante que l'Odissée d'Homère; car un Héros qui pardonne, est plus touchant que celui qui se venge.

Nous regardons les Arabes comme les premiers Auteurs de ces fictions ingénieuses qui ont passé dans toutes les langues; mais je ne vois chez eux aucune aventure comparable à celle de Joseph. Presque toute en est merveilleux, & la fin peut faire répandre des larmes d'attendrissement. C'est un jeune homme de seize ans dont ses freres sont jaloux; il est vendu par eux à une caravane de Marchands Ismaëlites, conduit en Egypte, & acheté par un Eunuque du Roi. Cet Eunuque avoit une femme, ce qui n'est point du tout étonnant; le Kislar-Aga Eunuque parfait, à qui on a tout coupé, a aujourd'hui un Serrail à Constantinople : on lui a laissé ses yeux & ses mains, & la nature n'a point perdu ses droits dans son cœur. Les autres Eunuques, à qui on n'a coupé que les deux accompagnemens de l'organe de la génération, employent encore souvent cet organe; & Putiphar à qui Joseph fut

voulu, pouvait très-bien être du nombre de ces Eunuques.

La femme de Putiphar devint amoureuse du jeune Joseph, qui fidéle à son maitre & à son bienfaiteur, rejette les empressemens de cette femme. Elle en est irritée, & accuse Joseph d'avoir voulu la séduire. C'est l'histoire d'Hipolite & de Phèdre, de Bellerophon & de Stenobée, d'Hebrus & de Damalippe, de Thisbé & de Pyrrhée, de Mirtil & d'Hipodamie, de Pélée & de Demenette.

Il est difficile de sçavoir quelle est l'originale de toutes ces histoires; mais chez les anciens Auteurs Arabes, il y a un trait touchant l'aventure de Joseph & de la femme de Putiphar, qui est fort ingénieux. L'Auteur suppose que Putiphar incertain entre sa femme & Joseph, ne regarda pas la tunique de Joseph que la femme avait déchirée comme une preuve de l'attentat du jeune homme. Il y avait un enfant au berceau dans la chambre de la femme; Joseph ayant qu'elle lui avait déchiré & ôté la tunique en présence de l'enfant; Putiphar consulta l'enfant dont l'esprit était fort avancé pour son âge; l'enfant dit à Putiphar, regardez si la tunique est déchirée pardevant ou parderriere; si elle l'est pardevant, c'est une preuve que Joseph a voulu rendre par force votre femme qui le défendait; si elle l'est parderriere, c'est une preuve que votre femme courait après lui. Putiphar, grace au génie de cet enfant, reconnut l'innocence de son esclave. C'est ainsi que cette aventure est rapportée dans l'Alcoran d'après l'ancien Auteur Arabe. Il ne s'embarrasse point de nous informer à qui appartenait l'enfant qui jugea avec tant de sens. Si c'était un fils de la Putiphar, Joseph n'était pas le premier à qui cette femme en avait voulu.

Quoiqu'il en soit, Joseph, selon la Genèse, est mis en prison, & il s'y trouve en compagnie de l'Echanson & du Panetier du Roi d'Egypte. Ces deux prisonniers d'Etat rêvent tous deux pendant la nuit; Joseph explique leurs songes, il leur prédit que dans trois

jours l'Échanſon rentrera en grace, & que le Panetier ſera pendu, ce qui ne manqua pas d'arriver.

Deux ans après le Roi d'Egypte rêve auſſi, ſon Echanſon lui dit qu'il y a un jeune Juif en priſon, qui eſt le premier homme du monde pour l'intelligence des rêves; le Roi fait venir le jeune homme, qui lui prédit ſept années d'abondance, & ſept années de ſtérilité.

Interrompons un peu ici le fil de l'hiſtoire, pour voir de quelle prodigieuſe antiquité eſt l'interprétation des ſonges. Jacob avait vû en ſonge l'échelle myſtérieuſe au haut de laquelle était Dieu lui même: il apprit en ſonge une méthode de multiplier les troupeaux; méthode qui n'a jamais réuſſi qu'à lui. Joſeph lui-même avait appris par un ſonge qu'il dominerait un jour ſur ſes freres. Abimélec long-temps auparavant, avait été averti en ſonge que Sara était femme d'Abraham. (Voyez l'article *Songe.*)

Revenons à Joſeph. Dès qu'il eût expliqué le ſonge de Pharaon, il fut ſur le champ premier Miniſtre. On doute qu'aujourd'hui on trouvât un Roi, même en Aſie, qui donnât une telle charge pour un rêve expliqué. Pharaon fit épouſer à Joſeph une fille de Putiphar. Il eſt dit, que ce Putiphar était Grand-Prêtre d'Héliopolis; ce n'était donc pas l'Eunuque ſon premier maitre; ou ſi c'était lui, il avait encore certainement un autre titre que celui de Grand-Prêtre, & ſa femme avoit été mere plus d'une fois.

Cependant, la famine arriva, comme Joſeph l'avait prédit, & Joſeph pour mériter les bonnes graces de ſon Roi, força tous le peuple à vendre ſes terres à Pharaon, & toute la Nation ſe fit eſclave pour avoir du bled. C'eſt-là apparemment l'origine du pouvoir deſpotique. Il faut avouer que jamais Roi n'avait fait un meilleur marché; mais auſſi le peuple ne devait guères bénir le premier Miniſtre.

Enfin, le pere & les freres de Joſeph eurent auſſi beſoin de bled, car *la famine deſolait alors toute la terre.* Ce n'eſt pas la peine de raconter ici comment Joſeph reçut ſes freres, comment il leur pardonna &

les enrichit. On trouve dans cette histoire tout ce qui constitue un Poëme épique intéressant; exposition, nœud, reconnaissance, peripétie, & merveilleux. Rien n'est plus marqué au coin du Génie oriental.

Ce que le bon homme Jacob pere de Joseph répondit à Pharaon, doit bien frapper ceux qui sçavent lire. Quel âge avez-vous? lui dit le Roi. J'ai cent-trente ans, dit le vieillard, & je n'ai pas eu encore un jour heureux dans ce court pélérinage.

LIBERTÉ DE PENSER.

VERS l'an 1707, temps où les Anglais gagnerent la Bataille de Sarragosse, protégerent le Portugal & donnerent pour quelque temps un Roi à l'Espagne, Mylord Boldmind Officier Général qui avoit été blessé, était aux eaux de Barège. Il y rencontra le Comte Médroso, qui étant tombé de Cheval derrière le bagage, à une lieue & demie du champ de Bataille, venait prendre les eaux aussi. Il était familier de l'inquisition, Mylord Boldmind n'était familier que dans la conversation un jour après boire il eut avec Médroso cet entretien.

BOLDMIND.

Vous êtes donc Sergent des Dommicains? Vous faites là un vilain métier.

MÉDROSO.

Il est vrai; mais j'ai mieux aimé être leur valet que leur victime, & j'ai préferé le malheur de brûler mon prochain à celui d'être cuit moi-même.

BOLDMIND.

Quelle horrible alternative! vous étiez cent fois plus

heureux sous le joug des Maures qui vous laissaient croupir librement dans toutes vos superstitions, & qui tout vainqueurs qu'ils étaient ne s'arrogeaient pas le droit inouï de tenir les ames dans les fers.

MEDROSO.

Que voulez-vous ! il ne nous est permis ni d'écrire, ni de parler, ni même de penser. Si nous parlons, il est aisé d'interpréter nos paroles ; encore plus nos écrits. Enfin, comme on ne peut nous condamner dans un Autodafé pour nos pensés secretes, on nous menace d'être brûlés éternellement par l'ordre de Dieu même, si nous ne pensons pas comme les Jacobins. Ils ont persuadé au Gouvernement que si nous avions le sens commun, tout l'État serait en combustion, & que la Nation deviendrait la plus malheureuse de la terre.

BOLDMIND.

Trouvez-vous que nous soyons si malheureux nous autres Anglais qui couvrons les mers de Vaisseaux, & qui venons gagner pour vous des Batailles au bout de l'Europe ? Voyez vous que les Hollandais qui vous ont ravi presque toutes vos découvertes dans l'Inde, & qui aujourd'hui sont au rang de vos protecteurs, soient maudits de Dieu pour avoir donné une entiere liberté à la presse, & pour faire le commerce des pensées des hommes ? L'Empire Romain en a-t-il été moins puissant, parce que Cicéron a écrit avec liberté ?

MEDROSO.

Quel est ce Cicéron ? Je n'ai jamais entendu parler de cet homme-là ; il ne s'agit pas ici de Cicéron, il s'agit de notre S. P. le Pape, & de S. Antoine de Padoue, & j'ai toujours ouï dire que la Religion Romaine est perdue si les hommes se mettent à penser.

BOLDMIND.

BOLDMIND.

Ce n'eſt pas à vous à le croire, car vous êtes ſurs que votre Religion eſt divine, & que les portes d'enfer ne peuvent prévaloir contre elle : ſi cela eſt, rien ne pourra jamais la détruire.

MEDROSO.

Non ; mais on peut la réduire à peu de choſe, & c'eſt pour avoir penſé que la Suède, le Dannemark, toute votre Iſle, la moitié de l'Allemagne gémiſſent dans le malheur épouventable de n'être plus Sujets du Pape, on dit même que ſi les hommes continuent à ſuivre leurs fauſſes lumieres, ils s'en tiendront bientôt à l'adoration ſimple de Dieu & à la vertu, ſi les portes de l'enfer prévalent jamais juſques là, que deviendra le Saint Office ?

BOLDMIND.

Si les premiers Chrétiens n'avaient pas eu la liberté de penſer, n'eſt-il pas vrai qu'il n'y eut point eu de Chriſtianiſme ?

MEDROSO.

Que voulez vous dire ? Je ne vous entends point.

BOLDMIND.

Je le crois bien, je veux dire que ſi Tibère & les premiers Empereurs avaient eu des Jacobins, qui euſſent empêché les premiers Chrétiens d'avoir des plumes & de l'encre, s'il n'avait pas été long-temps permis dans l'Empire Romain de penſer librement, il eût été impoſſible que les Chrétiens établiſſent leurs dogmes ; ſi donc le Chriſtianiſme ne s'eſt formé que par la liberté de penſer, par quelle contradiction, par quelle in-

juſtice voudrait-il anéantir aujourd'hui cette liberté ſur laquelle ſeule il eſt fondé?

Quand on vous propoſe quelque affaire d'intérêt, n'examinez-vous pas long-temps avant de conclure? Quel plus grand intérêt y a-t-il au monde que celui de notre bonheur ou de notre malheur éternel? Il y a cent Religions ſur la terre qui toutes vous enjoignent ſi vous croyez à vos dogmes, qu'elles appellent abſurdes & impies, examinez donc ces dogmes.

MEDROSO.

Comment puis-je les examiner? Je ne ſuis pas aſſez bien.

BOLDMIND.

Vous êtes homme, & cela ſuffit.

MEDROSO.

Helas! vous êtes bien plus homme que moi.

BOLDMIND.

Il ne tient qu'à vous d'apprendre à penſer; vous êtes né avec de l'eſprit; vous êtes un oiſeau dans la cage de l'Inquiſition, le ſaint Office vous a rogné les ailes, mais elles peuvent revenir. Celui qui ne ſçait pas la Géométrie peut l'apprendre; tout homme peut s'inſtruire, il eſt honteux de mettre ſon ame entre les mains de ceux à qui vous ne confieriez pas votre argent, oſez penſer par vous même.

MEDROSO.

On dit que ſi tout le monde penſait par ſoi-même ce ſerait une étrange confuſion.

BOLDMIND.

C'eſt tout le contraire, quand on aſſiſte à un ſpectacle chacun en dit librement ſon avis, & la paix n'eſt point troublée ; mais ſi quelque protecteur inſolent d'un mauvais Poete voulait forcer tous les Gens de goût à trouver bon ce qui leur parait mauvais, alors les ſifflets ſe feraient entendre & les deux partis pourraient ſe jetter des pommes à la tête, comme il arriva une fois à Londres. Ce ſont ces tirans des eſprits, qui ont cauſé une partie des malheurs du monde, nous ne ſommes heureux en Angleterre que depuis que chacun jouit librement du droit de dire ſon avis.

MEDROSO.

Nous ſommes auſſi fort tranquilles à Lisbonne où perſonne ne peut dire ſe ſien.

BOLDMIND.

Vous êtes tranquilles, mais vous n'êtes pas heureux, c'eſt la tranquilité des Galériens qui rament en cadence & en ſilence.

MEDROSO.

Vous croyez donc que mon ame eſt aux galéres ?

BOLDMIND.

Oui ; & je voudrais la délivrer.

MEDROSO.

Mais ſi je me trouve bien aux galéres ?

BOLDMIND.

En ce cas vous méritez d'y être.

DE LA LIBERTÉ.

A. VOILA une batterie de canons qui tire à nos oreilles, avez-vous la liberté de l'entendre ou de ne l'entendre pas ?

B. Sans doute, je ne peux pas m'empêcher de l'entendre.

A. Voulez-vous que ce canon emporte votre tête, & celles de votre femme & votre fille qui se promenent avec vous ?

B. Quelle proposition me faites-vous là ? Je ne peux pas tant que je suis de sens rassis vouloir chose pareille, cela m'est impossible.

A. Bon, vous entendez nécessairement ce canon, & vous voulez nécessairement ne pas mourir vous & votre famille d'un coup de canon à la promenade, vous n'avez ni le pouvoir de ne pas entendre, ni le pouvoir de vouloir rester ici.

B. Cela est clair.

A. Vous avez en conséquence fait une trentaine de pas pour être à l'abri du canon, vous avez eu le pouvoir de marcher avec moi ce peu de pas ?

B. Cela est encore très-clair.

A. Et si vous aviez été paralitique, vous n'auriez pu éviter d'être exposé à cette batterie, vous n'auriez pas eu le pouvoir d'être où vous êtes, vous auriez nécessairement entendu & reçu un coup de canon, & vous seriez mort nécessairement.

B. Rien n'est plus véritable.

A. En quoi consiste donc votre liberté, si ce n'est dans le pouvoir que votre individu a exercé de faire ce que votre volonté exigeait d'une nécessité abso[illegible]te.

B. Vous m'embarraſſez ; la liberté n'eſt donc autre choſe que le pouvoir de faire ce que je veux.

A. Reſléchiſſez-y, & voyez ſi la liberté peut être entendue autrement.

B. En ce cas mon chien de chaſſe eſt auſſi libre que moi ; il a néceſſairement la volonté de courir quand il voit un lièvre, & le pouvoir de courir s'il n'a pas mal aux jambes. Je n'ai donc rien au-deſſus de mon chien, vous me réduiſez à l'état des bêtes.

A. Voilà les pauvres Sophiſmes des pauvres Sophiſtes qui vous ont inſtruit. Vous voilà bien malade d'être libre comme votre chien ! Eh ne reſſemblez-vous pas à votre chien en mille choſes ? La faim, la ſoif, la veille, le dormir, les cinq ſens ne vous ſont-ils pas communs avec lui ? Voudriez-vous avoir l'odorat autrement que par le nez ? Pourquoi voulez-vous avoir la liberté autrement que lui ?

B. Mais j'ai une ame qui raiſonne beaucoup, & mon chien ne raiſonne guères. Il n'a preſque que des idées ſimples, & moi j'ai mille idées métaphiſiques.

A. Eh bien, vous êtes mille fois plus libre que lui, c'eſt-à-dire, vous avez mille fois plus de pouvoir de penſer que lui, mais vous n'êtes pas libre autrement que lui.

B. Quoi ? Je ne ſuis pas libre de vouloir ce que je veux ?

A. Qu'entendez-vous par là ?

B. J'entends ce que tout le monde entend ? ne dit-on pas tous les jours, les volontés ſont libres ?

A. Un proverbe n'eſt pas une raiſon ; expliquez-vous mieux.

B. J'entends que je ſuis libre de vouloir comme il me plaira.

A. Avec votre permiſſion, cela n'a pas de ſens ; ne voyez-vous pas qu'il eſt ridicule de dire, je veux vouloir. Vous voulez néceſſairement en conſéquence des idées qui ſe ſont préſentées à vous. Voulez-vous vous marier, oui ou non ?

B. Mais ſi je vous diſais que je ne veux ni l'un ni l'autre ?

A. Vous répondriez comme celui qui disait, les uns croyent le Cardinal Mazarin mort, les autres le croyent vivant, & moi je ne crois ni l'un ni l'autre.

B. Eh bien, je veux me marier.

A. Ah ! c'est répondre cela. Pourquoi voulez-vous vous marier ?

B. Parce que je suis amoureux d'une jeune fille, belle, douce, bien élevée, assez riche, qui chante très-bien, dont les parens sont de très-honnêtes gens, & que je me flatte d'être aimé d'elle, & fort bien venu de sa famille.

A. Voilà une raison. Vous voyez que vous ne pouvez vouloir sans raison. Je vous déclare que vous êtes libre de vous marier, c'est-à-dire, que vous avez le pouvoir de signer le contract.

B. Comment ! je ne peux vouloir sans raison ? Eh que deviendra cet autre proverbe, *sit pro ratione voluntas ;* ma volonté est ma raison, je veux parce que je veux ?

A. Cela est absurde, mon cher ami ; il y aurait en vous un effet sans cause.

B. Quoi ! lorsque je joue à pair ou non, j'ai une raison de choisir pair plutôt qu'impair ?

A. Oui sans doute.

B. Et quelle est cette raison, s'il vous plait ?

A. C'est que l'idée d'impair s'est présentée à votre esprit plutôt que l'idée opposée. Il serait plaisant qu'il y eût des cas où vous voulez parce qu'il y a une cause de vouloir, & qu'il y eût quelques cas où vous vouluſſiez sans cause. Quand vous voulez vous marier, vous en sentez la raison dominante évidemment ; vous ne la sentez pas quand vous jouez à pair ou non ; & cependant il faut bien qu'il y en ait une.

B. Mais encore une fois, je ne suis donc pas libre ?

A. Votre volonté n'est pas libre, mais vos actions le sont ; vous êtes libre de faire quand vous avez le pouvoir de faire.

B. Mais tous les livres que j'ai lûs sur la liberté d'indifférence....

A. Sont des sottises ; il n'y a point de liberté d'in-

différence ; c'est un mot destitué de sens, inventé par des gens qui n'en avaient guères.

DES LOIX.

DU temps de Vespasien & de Tite, pendant que les Romains éventraient les Juifs, un Juif fort riche qui ne voulait point être éventré, s'enfuit avec tout l'or qu'il avait gagné à son métier d'usurier, & emmena vers Eziongaber toute sa famille, qui consistait en sa vieille femme, un fils & une fille ; il avait dans son train, deux eunuques, dont l'un servait de cuisinier, l'autre était laboureur & vigneron. Un bon Essénien qui sçavait par cœur le Pentateuque lui servait d'aumônier : tout cela s'embarqua dans le Port d'Eziongaber, traversa la mer qu'on nomme rouge, & qui ne l'est point, & entra dans le Golphe Persique, pour aller chercher la Terre d'Ophir, sans sçavoir où elle était. Vous croyez bien qu'il survint une horrible tempête, qui poussa la famille Hébraique vers les Côtes des Indes ; le vaisseau fit naufrage à vue des Isles Maldives, nommée aujourd'hui Padmanaben, laquelle était alors déserte.

Le vieux richard & la vieille le noyèrent ; le fils, la fille, les deux eunuques & l'aumônier se sauvèrent ; on tira comme on put quelques provisions du vaisseau, on bâtit des petites cabanes dans l'Isle, & on y vécut assez commodément. Vous sçavez que l'Isle de Padmanaben est à cinq degrés de la ligne, & qu'on y trouve les plus gros cocos & les meilleurs ananas du monde ; il était fort doux d'y vivre dans le temps qu'on égorgeait ailleurs le reste de la Nation pour [illegible] leur roi : on considéra que tout était [illegible] de Juifs sur la terre, & que la semence d'Abraham était unie.

Il me tient qu'à vous de la Cultiver, dit le jeune Juif, épousez ma Sœur. Je le veux bien, dit l'Aumônier,

mais la Loi s'y oppose. Je suis Essénien, j'ai fait vœu de ne me jamais marier, la Loi porte qu'on doit accomplir son vœu ; la race Juive finira si elle veut, mais certainement je n'épouserai point votre sœur, toute jolie qu'elle est.

Mes deux Eunuques ne peuvent pas lui faire d'enfans, reprit le Juif, je lui en ferai donc s'il vous plait, & ce sera vous qui bénirez le mariage.

J'aimerais mieux cent fois être éventré par les Soldats Romains, dit l'Aumônier, que de servir à vous faire commettre un inceste ; si c'était votre sœur de pere, encore passe, la Loi le permet ; mais elle est votre sœur de mere, cela est abominable.

Je conçois bien, répondit le jeune homme, que ce serait un crime à Jérusalem, où je trouverais d'autres filles ; mais dans l'Isle de Padrabranca, où je ne vois que des cocos, des ananas & des huitres, je crois que la chose est très-permise. Le Juif épousa donc sa sœur, & en eut une fille malgré les protestations de l'Essénien ; ce fut l'unique fruit d'un mariage que l'un croyait très-légitime, & l'autre abominable.

Au bout de quatorze ans, la mere mourut ; le pere dit à l'Aumônier, vous êtes-vous enfin défait de vos anciens préjugés ? Voulez-vous épouser ma fille ? Dieu m'en préserve, dit l'Essénien. Oh bien je l'épouserai donc moi, dit le pere, il en sera ce qui pourra, mais je ne veux pas que la semence d'Abraham soit réduite à rien. L'Essénien épouvanté de cet horrible propos ne voulut plus demeurer avec un homme qui manquait à la loi, & s'enfuit. Le nouveau marié avait beau lui crier, demeurez, mon ami, j'observe la Loi Naturelle, je sers la Patrie, n'abandonnez pas vos amis ; l'autre le laissait crier, ayant toujours la Loi dans la tête, & s'enfuit à la nage dans l'Isle voisine.

C'était la grande Isle d'Atolie, très-peuplée, & très-civilisée ; dès qu'il aborda on le fit esclave. Il apprit à balbutier la langue d'Atolie ; il se plaignit très-amérement de la façon inhospitalière dont on l'avait reçu ; on lui dit que c'était la Loi, & que depuis que l'Isle avait été sur le point d'être surprise par les Habitans de

celle d'Ada, on avait sagement réglé que tous les Etrangers qui aborderaient dans Attole, seraient mis en servitude. Ce ne peut être une Loi, dit l'Essénien, car elle n'est pas dans le Pentateuque; on lui répondit qu'elle était dans le Digeste du Pays, & il demeura esclave: il avait heureusement un très-bon Maître fort riche, qui le traita bien, & auquel il s'attacha beaucoup.

Des assassins vinrent un jour pour tuer le Maître, & pour voler ses trésors; ils demanderent aux esclaves s'il était à la maison, & s'il avait beaucoup d'argent? Nous vous jurons, dirent les esclaves, qu'il n'a point d'argent, & qu'il n'est point à la maison; mais l'Essénien dit, la Loi ne permet pas de mentir, je vous jure qu'il est à la maison, & qu'il a beaucoup d'argent; ainsi le Maître fut volé & tué; les esclaves accuserent l'Essénien devant les Juges d'avoir trahi son Patron; l'Essénien dit qu'il ne voulait mentir, & qu'il ne mentirait pour rien au monde, & il fut pendu.

On me contait cette Histoire, & bien d'autres semblables dans le dernier voyage que je fis des Indes en France. Quand je fus arrivé, j'allai à Versailles pour quelques affaires, je vis passer une belle femme, suivie de plusieurs belles femmes? Quelle est cette belle femme, dis-je, à mon Avocat en Parlement, qui était venu avec moi, car j'avais un Procès en Parlement à Paris, pour mes habits qu'on m'avait fait aux Indes, & je voulais toujours avoir mon Avocat à mes côtés. C'est la fille du Roi, dit-il, elle est charmante & bienfaisante, c'est bien dommage que dans aucun cas elle ne puisse jamais être Reine de France. Quoi, lui dis-je, si on avait le malheur de perdre tous ses parens, & les Princes du sang, (ce qu'à Dieu ne plaise) elle ne pourrait hériter du Royaume de son pere? Non, dit l'Avocat, la Loi Salique s'y oppose formellement. Et qui a fait cette Loi Salique, dis-je à l'Avocat. Je n'en sçais rien, dit-il, mais on prétend que chez un ancien Peuple nommé les Saliens, qui ne sçavaient ni lire ni écrire, il y avait une Loi écrite qui disait qu'en terre Salique fille n'héritait pas d'un aleu, & cette Loi a été adoptée en terre non Salique. Et moi, lui dis-je, je la

caſſe ; vous m'avez aſſuré que cette Princeſſe eſt charmante & bienfaiſante, donc elle aurait un droit inconteſtable à la Couronne, ſi le malheur arrivait qu'il ne reſtât qu'elle du ſang Royal : ma mere a hérité de ſon pere, & je veux que cette Princeſſe hérite du ſien.

Le lendemain mon Procès fut jugé en une Chambre du Parlement, & je perdis tout d'une voix ; mon Avocat me dit que je l'aurais gagné tout d'une voix en une autre Chambre. Voilà qui eſt bien comique, lui dis-je ; ainſi donc chaque Chambre chaque Loi. Oui, dit il, il y a vingt-cinq commentaires ſur la coûtume de Paris ; c'eſt-à-dire, on a prouvé vingt-cinq fois que la coûtume de Paris eſt équivoque ; & s'il y avait vingt-cinq Chambres de Juges, il y aurait vingt-cinq Juriſprudences différentes. Nous avons, continua-t-il, à quinze lieues de Paris une Province nommée Normandie, où vous auriez été tout autrement jugé qu'ici. Cela me donna envie de voir la Normandie. J'y allai avec un de mes freres : nous rencontrâmes à la premiere auberge un jeune homme qui ſe déſeſpérait ; je lui demandai quelle était ſa diſgrace ? Il me répondit que c'était d'avoir un frere aîné. Où eſt donc le grand malheur d'avoir un frere ? lui dis-je : mon frere eſt mon aîné, & nous vivons très-bien enſemble. Hélas, Monſieur, me dit-il, la Loi donne tout ici aux aînés, & ne laiſſe rien aux cadets. Vous avez raiſon, lui dis-je, d'être fâché ; chez nous on partage également, & quelquefois les freres ne s'en aiment pas mieux.

Ces petites avantures me firent faire de belles & profondes réfléxions ſur les Loix, & je vis qu'il en eſt d'elles comme de nos vêtemens ; il m'a fallu porter un doliman à Conſtantinople, & un juſt-au-corps à Paris.

Si toutes les Loix humaines ſont de convention, diſais-je, il n'y a qu'à bien faire ſes marchés. Les Bourgeois de Déli & d'Agra diſent qu'ils ont fait un très-mauvais marché avec Tamerlan : les Bourgeois de Londres ſe félicitent d'avoir fait un très-bon marché avec le Roi Guillaume d'Orange. Un Citoyen de Londres me diſait un jour, c'eſt la néceſſité qui fait les Loix, & la force les fait obſerver. Je lui demandai ſi la force

ne faisait pas aussi quelquefois des Loix, & si Guillaume le Bâtard & le Conquérant ne leur avait pas donné des ordres sans faire de marché avec eux. Oui, dit-il, nous étions des bœufs alors, Guillaume nous mit un joug, & nous fit marcher à coups d'aiguillons; nous avons depuis été changés en hommes, mais les cornes nous sont restées, & nous en frappons quiconque veut nous faire labourer pour lui, & non pas pour nous.

Plein de toutes ces réflexions, je me complaisais à penser qu'il y a une Loi naturelle indépendante de toutes les conventions humaines: le fruit de mon travail doit être à moi; je dois honorer mon père & ma mère; je n'ai nul droit sur la vie de mon prochain, & mon prochain n'en a point sur la mienne, &c. Mais quand je songeai que depuis Cordolaomor jusqu'à Mentrel, Colonel de Houzards, chacun tue loyalment & pille son prochain avec une patente dans sa poche, je fus très-affligé.

On me dit que parmi les voleurs il y avait des Loix, & qu'il y en avait aussi à la guerre. Je demandai ce que c'était que ces Loix de la guerre? C'est, me dit on, de pendre un brave Officier qui aura tenu dans un mauvais poste sans Canon contre un Armée Royale; c'est de faire pendre un Prisonnier, si on a pendu un des vôtres; c'est de mettre à feu & à sang les Villages qui n'auront pas apporté toute leur subsistance au jour marque, selon les ordres du gracieux Souverain du voisinage. Bon, dis-je, voilà *l'Esprit des Loix*.

Après avoir été bien instruit, je découvris qu'il y a de sages Loix par lesquelles un berger est condamné à neuf ans de galere pour avoir donné un peu de sel étranger à ses moutons. Mon voisin a été ruiné par un procès pour deux chênes qui lui appartenaient qu'il avait fait couper dans son bois, parce qu'il n'avait pu observer une formalité qu'il n'avait pu connaître; sa femme est morte dans la misére, & son fils traine une vie plus malheureuse. J'avoue que ces Loix sont justes, quoique leur exécution soit un peu dure; mais je sais mauvais gré aux Loix qui autorisent cent mille hommes à aller loyalement égorger cent mille voisins. Il n'a pa-

ru que la plûpart des hommes ont reçu de la Nature assez de sens commun pour faire des Loix ; mais que tout le monde n'a pas assez de justice pour faire de bonnes Loix.

Assemblez d'un bout de la terre à l'autre les simples & tranquilles agriculteurs : ils conviendront tous aisément, qu'il doit être permis de vendre à ses voisins l'excédent de son bled, & que la Loi contraire est inhumaine & absurde ; que les monnoyes représentatives des denrées ne doivent pas plus être altérées que les fruits de la terre ; qu'un pere de famille doit être le maitre chez soi ; que la Religion doit rassembler les hommes pour les unir, & non pour en faire des fanatiques & des persécuteurs ; que ceux qui travaillent, ne doivent pas se priver du fruit de leurs travaux pour en doter la superstition & l'oisiveté ; ils feront en une heure trente Loix de cette espèce, toutes utiles au Genre-humain.

Mais que Tamerlan arrive & subjugue l'Inde ; alors vous ne verrez plus que des Loix arbitraires. L'une accablera une Province pour enrichir un Publicain de Tamerlan ; l'autre fera un crime de lèze-Majesté d'avoir mal parlé de la Maîtresse du premier Valet de Chambre d'un Raya ; une troisiéme ravira la moitié de la récolte de l'agriculteur, & lui contestera le reste ; il y aura enfin des Loix par lesquelles un Appariteur Tartare viendra saisir vos enfans au berceau, fera du plus robuste un Soldat, & du plus faible un Eunuque, & laissera le pere & la mere sans secours & sans consolation.

Or lequel vaut le mieux d'être le chien de Tamerlan ou son sujet ? Il est clair que la condition de son chien est fort supérieure.

LOIX CIVILES ET ECCLÉSIASTIQUES.

ON a trouvé dans les papiers d'un Jurisconsulte ces notes, qui méritent peut-être un peu d'examen.

✠

Que jamais aucune Loi Ecclésiastique n'ait de force, que lorsqu'elle aura la sanction expresse du Gouvernement. C'est par ce moyen qu'Athènes & Rome n'eurent jamais de querelles Religieuses.

✠

Ces querelles sont le partage des Nations Barbares, ou devenues Barbares.

✠

Que le Magistrat seul puisse permettre ou prohiber le travail les jours de Fêtes, parce qu'il n'appartient pas à des Prêtres de défendre à des hommes de cultiver leurs champs.

✠

Que tout ce qui concerne les mariages dépende uniquement du Magistrat, & que les Prêtres s'en tiennent à l'auguste fonction de les bénir.

✠

Que le prêt à intérêt soit purement un objet de la Loi civile, parce qu'elle seule preside au commerce.

Que tous les Ecclésiastiques soient soumis en tous les cas au Gouvernement, parce qu'ils sont Sujets de l'Etat.

Que jamais on n'ait le ridicule honteux de payer à un Prêtre Etranger la premiere année du revenu d'une terre, que des Citoyens ont donné à un Prêtre Concitoyen.

Qu'aucun Prêtre ne puisse jamais ôter à un Citoyen la moindre prérogative, sous prétexte que ce Citoyen est pécheur, parce que le Prêtre pécheur doit prier pour les pécheurs, & non les juger.

Que les Magistrats, les Laboureurs & les Prêtres, payent également les charges de l'Etat, parce que tous appartiennent également à l'Etat.

Qu'il n'y ait qu'un poids, une mesure, une coutume.

Que les supplices des criminels soient utiles. Un homme pendu n'est bon à rien, & un homme condamné aux ouvrages publics sert encore la Patrie, & est une leçon vivante.

Que toute Loi soit claire, uniforme & précise. L'interpréter c'est presque toujours la corrompre.

✲

Que rien ne soit infame que le vice.

✲

Que les impôts ne soient jamais que proportionnels.

✲

Que la Loi ne soit jamais en contradiction avec l'usage. Car si l'usage est bon, la Loi ne vaut rien.

LUXE.

ON a déclamé contre le Luxe depuis deux mille ans, en vers & en prose, & on l'a toujours aimé.

Que n'a-t-on pas dit des premiers Romains, quand ces brigands ravagerent & pillerent les moissons; quand pour augmenter leur pauvre village, ils détruisirent les pauvres villages de Volsques, & des Samnites; c'était des hommes désintéressés & vertueux! Ils n'avaient pû encore voler ni or, ni argent, ni pierreries, parce qu'il n'y en avait point dans les bourgs qu'ils saccagerent. Leurs bois ni leurs marais ne produisaient ni perdrix, ni faisans, & on loue leur tempérance.

Quand de proche en proche ils eurent tout pillé, tout volé du fond du Golphe Adriatique à l'Euphrate, & qu'ils eurent assez d'esprit pour jouir du fruit de leurs rapines pendant sept à huit cens ans; quand ils cultiverent tous les arts, qu'ils goûterent tous les plaisirs, & qu'ils les firent même goûter aux vaincus, ils cesserent alors, dit-on, d'être sages & gens de bien.

Toutes ces déclamations se réduisent à prouver qu'un voleur ne doit jamais ni manger le dîner qu'il a pris ni porter l'habit qu'il a dérobé, ni se parer de la ba-

gue qu'il a volée. Il fallait dit-on, jetter tout cela dans la riviere, pour vivre en honnêtes gens; dites plutôt qu'il ne fallait pas voler. Condamnez les brigands quand ils pillent; mais ne les traitez pas d'insensés quand ils jouissent. De bonne foi, lorsqu'un grand nombre de Marins Anglais se sont enrichis à la prise de Pondicheri & de la Havane, ont-ils eu tort d'avoir ensuite du plaisir à Londres, pour prix de la peine qu'ils avaient eue au fond de l'Asie & de l'Amérique?

Les déclamateurs voudraient-ils qu'on enfouit les richesses qu'on aurait amassées par le fort des armes, par l'agriculture, par le commerce & par l'industrie? Ils citent Lacédémone; que ne citent-ils aussi la République de Saint Marin? Quel bien Sparte fit-elle à la Grèce? Eut-elle jamais des Démosthènes, des Sophocles, des Apelles, & des Fidias? Le Lux d'Athènes a fait de grands hommes en tout genre; Sparte a eu quelques Capitaines, & encore en moins grand nombre que les autres Villes. Mais à la bonne heure qu'une aussi petite République que Lacédémone conserve sa pauvreté. On arrive à la mort aussi bien en manquant de tout, qu'en jouissant de ce qui peut rendre la vie agréable. Le Sauvage du Canada subsiste & atteint la vieillesse, comme le Citoyen d'Angleterre qui a cinquante mille guinées de revenu. Mais qui comparera jamais le Pays des Iroquois à l'Angleterre?

Que la République de Raguse & le Canton de Zug fassent des Loix somptuaires, ils ont raison, il faut que le pauvre ne dépense point au-delà de ses forces; mais j'ai lû quelque part:

Sçachez surtout que le luxe enrichit
Un grand état, s'il en perd un petit.

Si par Luxe vous entendez l'excès, on sçait que l'excès est pernicieux en tout genre, dans l'abstinence comme dans la gourmandise, dans l'œconomie comme dans la libéralité. Je ne sçais comment il est arrivé que dans mes Villages où la terre est ingrate, les impôts lourds, la défense d'exporter le bled qu'on a semé intolérable,

tolérable, il n'y a guères pourtant de colon qui n'ait un bon habit de drap, & qui ne ſoit bien chauſſé & bien nourri. Si ce colon laboure avec ſon bel habit, avec du linge blanc, les cheveux friſés & poudrés, voilà certainement le plus grand Luxe, & le plus impertinent; mais qu'un Bourgeois de Paris ou de Londres paraiſſe au ſpectacle vétu comme ce payſan, voilà la ſéſine la plus groſſiere & la plus ridicule.

Eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines,
Quos ultrà citraque nequit conſiſtere rectum.

Lorſqu'on inventa les ciſeaux, qui ne ſont certainement pas de l'antiquité la plus haute, que ne dit-on pas contre les premiers qui ſe rognerent les ongles, & qui couperent une partie des cheveux qui leur tombaient ſur le nez? On les traita ſans doute de petits-maitres & de prodigues, qui achetaient cherement un inſtrument de la vanité, pour gâter l'ouvrage du Créateur. Quel péché énorme d'accourcir la corne que Dieu fait naitre au bout de nos doigts! C'était un outrage à la Divinité. Ce fut bien pis quand on inventa les chemiſes & les chauſſons. On ſçait avec quelle fureur les vieux Conſeillers, qui n'en avaient jamais porté, crierent contre les jeunes Magiſtrats qui donnerent dans ce Luxe funeſte.

MATIÉRE.

LEs Sages à qui on demande ce que c'eſt que l'ame, répondent qu'ils n'en ſçavent rien. Si on leur demande ce que c'eſt que la matiére, ils font la même réponſe. Il eſt vrai que des Profeſſeurs, & ſurtout des Ecoliers, ſçavent parfaitement tout cela; & quand ils ont répété que la matiére eſt étendue & diviſible, ils croyent avoir tout dit; mais quand ils ſont priés de dire ce que c'eſt que cette choſe étendue, ils ſe trou-

vent embarrassés. Cela est composé de parties, disent-ils; & ces parties de quoi sont elles composées? Les élémens de ces parties sont-ils divisibles? Alors ou ils sont muets, ou ils parlent beaucoup, ce qui est également surprenant. Cet être presque inconnu qu'on nomme matière, est-il éternel? Toute l'antiquité l'a crû. A-t-il par lui même la force active? Plusieurs Philosophes l'ont pensé. Ceux qui le nient sont-ils en droit de le nier? Vous reconcevrez pas que la matière puisse avoir rien par elle-même. Mais comment pouvez-vous assurer qu'elle n'a pas par elle-même les propriétés qui lui sont nécessaires? Vous ignorez quelle est sa nature, & vous lui refusez des modes qui sont pourtant dans sa nature; car enfin, dès qu'elle est, il faut bien qu'elle soit d'une certaine façon, qu'elle soit figurée; & dès qu'elle est nécessairement figurée, est-il impossible qu'il n'y ait d'autres modes attachés à sa configuration? La matière existe, vous ne la connaissez que par vos sensations. Helas de quoi servent toutes les subtilités de l'esprit depuis qu'on raisonne? La Geométrie nous a appris bien des verités, la Métaphysique bien peu. Nous pesons la matière, nous la mesurons, nous la décompotons, & au delà de ces opérations grossières, si nous voulons faire un pas, nous trouvons dans nous l'impuissance, & devant nous un abysme.

Pardonnez de grace à l'Univers entier qui s'est trompé en croyant la matière existante par elle-même. Pouvait-il faire autrement? Comment imaginer que ce qui est sans succession n'a pas toujours été? S'il n'était pas nécessaire que la matière existat, pourquoi existe-t-elle? Et s'il fallait qu'elle fut, pourquoi n'aurait-elle pas été toujours? Nul axiome n'a jamais été plus universellement reçu que celui-ci: *rien ne se fait de rien.* En effet le contraire est incompréhensible. Le cahos a chez tous les Peuples précédé l'arrangement qu'une main divine a fait du monde entier. L'éternité de la matière n'a nui chez aucun Peuple au culte de la Divinité. La Religion ne fut jamais effarouchée qu'un Dieu éternel fût reconnu comme le maître d'une matière éter-

nelle. Nous ſommes aſſez heureux pour ſçavoir aujourd'hui par la foi, que Dieu tira la matière du néant ; mais aucune Nation n'avait été inſtruite de ce dogme ; les Juifs même l'ignorerent. Le premier verſet de la Genèſe dit que les Dieux Eloïm, non pas Eloï, firent le ciel & la terre ; il ne dit pas que le ciel & la terre furent créés de rien.

Philon qui eſt venu dans le ſeul temps où les Juifs ayent eu quelque érudition, dit dans ſon Chapitre de la Création : » Dieu étant bon par ſa nature n'a » point porté envie à la ſubſtance, à la matière, qui » par elle-même n'avait rien de bon, qui n'a de ſa » nature, qu'inertie, confuſion, déſordre. Il daigna » la rendre bonne de mauvaiſe qu'elle était. «

L'idée du Cahos débrouillée par un Dieu ſe trouve dans toutes les anciennes Théogonies. Héſiode répétait ce que penſait l'Orient, quand il diſait dans ſa Théogonie ; » Le Cahos eſt ce qui a exiſté le premier. « Ovide était l'interprête de tout l'Empire Romain, quand il diſait :

Sic ubi diſpoſitam quiſquis fuit ille Deorum Congeriem ſecuit.

La matière était donc regardée entre les mains de Dieu, comme l'argile ſous la roue du Potier, s'il eſt permis de ſe ſervir de ces faibles images pour en exprimer la divine puiſſance.

La matière étant éternelle devait avoir des propriétés éternelles ; comme la configuration, la force d'inertie, le mouvement & la diviſibilité. Mais cette diviſibilité n'eſt que la ſuite du mouvement ; car ſans mouvement rien ne ſe diviſe, ne ſe ſépare, ni ne s'arrange. On regardait donc le mouvement comme eſſentiel à la matière. Le cahos avait été un mouvement confus ; & l'arrangement de l'Univers un mouvement régulier imprimé à tous les corps par le Maitre du Monde. Mais comment la matière aurait-elle le mouvement par elle-même ? Comme elle

a, selon tous les Anciens, l'étendue & l'impénétrabilité.

Mais on ne la peut concevoir sans étendue, & on peut la concevoir sans mouvement. A cela on répondait; il est impossible que la matière ne soit pas perméable; or étant perméable, il faut bien que quelque chose passe continuellement dans ses pores; à quoi bon des passages si rien n'y passe?

De réplique en réplique on ne finirait jamais; le système de la matière éternelle a de très-grandes difficultés comme tous les systêmes. Celui de la matière formée rien n'est pas moins incompréhensible. Il faut l'admettre & ne pas se flatter d'en rendre raison; la Philosophie ne rend point raison de tout. Que de choses incompréhensibles n'est-on pas obligé d'admettre même en géométrie! Conçoit-on deux lignes qui s'approcheront toujours, & qui ne se rencontreront jamais?

Les Géomètres à la vérité nous diront; les propriétés des asymptotes vous sont démontrées; vous ne pouvez vous empêcher de les admettre; mais la création ne l'est pas, pourquoi l'admettez-vous? Quelle difficulté trouvez-vous à croire comme toute l'antiquité la matière éternelle? D'un autre côté le Théologien vous pressera & vous dira, si vous croyez la matière éternelle, vous reconnaissez donc deux principes, Dieu & la matière, vous tombez dans l'erreur de Zoroastre de Manès.

On ne répondra rien aux Géomètres, parce que ces gens-là ne connaissent que leurs lignes, leurs surfaces & leurs solides; mais on pourra dire au Théologien: En quoi suis-je Manichéen? Voilà des pierres qu'un Architecte n'a point faites; il en a élevé un bâtiment immense; je n'admets point deux Architectes; les pierres brutes ont obéï au pouvoir & au génie.

Heureusement quelque système qu'on embrasse, aucun ne nuit à la morale; car qu'importe que la matière soit faite ou arrangée? Dieu est également notre maître absolu. Nous devons être également vertueux sur un cahos débrouillé, ou sur un cahos créé de rien, presqu'aucune de ces questions métaphysiques n'influe sur

la conduite de la vie ; il en eſt des diſputes comme des vains diſcours qu'on tient à table ; chacun oublie après dîner ce qu'il a dit, & va où ſon intérêt & ſon goût l'appellent.

MÉCHANT.

ON nous crie que la Nature humaine eſt eſſentiellement perverſe, que l'homme eſt né enfant du Diable, & méchant. Rien n'eſt plus mal aviſé. Car, mon ami, toi qui me prêches que tout le monde eſt né pervers, tu m'avertis donc que tu es né tel, qu'il faut que je me défie de toi comme d'un renard ou d'un crocodile. Oh point ! me dis-tu, je ſuis régénéré, je ne ſuis ni hérétique ni infidèle, on peut ſe fier à moi ; mais le reſte du genre-humain qui eſt ou hérétique, ou ce que tu appelles infidèle, ne ſera donc qu'un aſſemblage de monſtres, & toutes les fois que tu parleras à un Lutérien, ou à un Turc, tu dois être ſûr qu'ils te voleront, & qu'ils t'aſſaſſineront, car ils ſont enfans du Diable ; ils ſont nés méchans ; l'un n'eſt point régénéré, & l'autre eſt dégénéré. Il ſerait bien plus raiſonnable, bien plus beau de dire aux hommes, *vous êtes tous nés bon, voyez combien il ſerait affreux de corrompre la pureté de votre être.* Il eût fallu en uſer avec le genre-humain comme on en uſe avec tous les hommes en particulier. Un Chanoine mene-t-il une vie ſcandaleuſe ? On lui dit, eſt-il poſſible que vous déshonoriez la dignité de Chanoine ? On fait ſouvenir un Homme de Robe qu'il a l'honneur d'être Conſeiller du Roi, & qu'il doit l'exemple. On dit à un Soldat pour l'encourager, ſonge que tu es du Régiment de Champagne. On devrait dire à chaque individu, ſouvien-toi de ta dignité d'homme.

Et en effet, malgré qu'on en ait, on en revient toujours là ; car que veut dire ce mot ſi fréquemment employé chez toutes les Nations, *rentrez en vous-mêmes ?*

Si vous étiez né enfant du Diable, si votre origine était criminelle, si votre sang était formé d'une liqueur infernale, ce mot, *rentrez en vous-même*, signifierait, Consultez, suivez votre nature diabolique, soyez imposteur, voleur, assassin, c'est la loi de votre pere.

L'homme n'est point né méchant, il le devient, comme il devient malade. Des Médecins se présentent & lui disent, vous êtes né malade; il est bien sûr que ces Médecins, quelque chose qu'ils disent & qu'ils fassent, ne le guériront pas si sa maladie est inhérente à sa nature; & ces raisonneurs sont très-malades eux-mêmes.

Assemblez tous les enfans de l'Univers, vous ne verrez en eux que l'innocence, la douceur & la crainte; s'ils étaient nés méchans, malfaisans, cruels, ils en montreraient quelque signe, comme les petits serpens cherchent à mordre, & les petits tigres à déchirer. Mais la Nature n'ayant pas donné à l'homme plus d'armes offensives qu'aux pigeons & aux lapins, elle ne leur a pû donner un instinct qui les porte à détruire.

L'homme n'est donc pas né mauvais, pourquoi plusieurs sont-ils donc infectés de cette peste de la méchanceté? C'est que ceux qui sont à leur tête étant pris de la maladie, la communiquent au reste des hommes, comme une femme attaquée du mal que Christophe Colomb rapporta d'Amérique, répand ce venin d'un bout de l'Europe à l'autre. Le premier ambitieux a corrompu la terre.

Vous m'allez dire que ce premier monstre a déployé le germe d'orgueil, de rapine, de fraude, de cruauté qui est dans tous les hommes. J'avoue qu'en général la plûpart de nos freres peuvent acquérir ces qualités; mais tout le monde a-t-il la fièvre putride, la pierre & la gravelle, parce que tout le monde y est exposé?

Il y a des Nations entieres qui ne sont point méchantes; les Philadelphiens, les Banians n'ont jamais tué personne. Les Chinois, les Peuples du Tonquin, de Lao, de Siam, du Japon même, depuis plus de cent ans ne connaissent point la guerre. A peine voit-on en dix ans un de ces grands crimes qui étonnent la Nature humaine, dans les Villes de Rome, de Venise,

de Paris, de Londres, d'Amsterdam, Villes où pourtant la cupidité, mere de tous les crimes, est extrême.

Si les hommes étaient essentiellement méchans, s'ils naissaient tous soumis à un être aussi malfaisant que malheureux, qui pour se venger de son supplice leur inspirerait toutes les fureurs, on verrait tous les matins les maris assassinés par leurs femmes, & les peres par leurs enfans, comme on voit à l'aube du jour des poules étranglées par une fouine qui est venue sucer leur sang.

S'il y a un milliard d'hommes sur la terre, c'est beaucoup; cela donne environ cinq cens millions de femmes qui cousent, qui filent, qui nourrissent leurs petits, qui tiennent la maison ou la cabane propre, & médisent un peu de leurs voisines. Je ne vois pas quel grand mal ces pauvres innocentes font sur la terre. Sur ce nombre d'habitans du globe, il a deux cens millions d'enfans au moins, qui certainement ne tuent ni ne pillent, & environ autant de vieillards ou de malades qui n'en ont pas le pouvoir. Restera tout au plus cent millions de jeunes gens robustes & capables du crime. De ces cent millions il y en a quatre-vingt-dix continuellement occupés à forcer la terre par un travail prodigieux à leur fournir la nourriture & le vêtement; ceux-là n'ont guères le temps de mal faire.

Dans les dix millions restans je compte compris les gens oisifs & de bonne compagnie, qui veulent jouir doucement, les hommes à talens occupés de leurs professions, les Magistrats, les Prêtres, visiblement intéressés à mener une vie pure au moins en apparence. Il ne restera donc de vrais méchans que quelques Politiques, soit séculiers, soit réguliers, qui veulent toujours troubler le monde, & quelques milliers de vagabonds qui louent leurs services à ces Politiques. Or il n'y a jamais à la fois un million de ces bêtes féroces employées; & dans ce nombre je compte les voleurs de grands chemins. Vous avez donc, tout au plus, sur la terre dans les temps les plus orageux, un homme sur mille, qu'on peut appeller méchant, encore ne l'est-il pas toujours.

Il y a donc infiniment moins de mal sur la terre qu'on ne dit, & qu'on ne croit. Il y en a encore trop, sans doute ; on voit des malheurs & des crimes horribles ; mais le plaisir de se plaindre & d'exagérer est si grand, qu'à la moindre égratignure vous criez que la terre regorge de sang. Avez vous été trompé? Tous les hommes sont des parjures. Un esprit mélancolique qui a souffert une injustice voit l'Univers couvert de damnés, comme un jeune voluptueux soupant avec sa Dame au sortir de l'Opéra, n'imagine pas qu'il y ait des infortunés.

MESSIE.

MESSIAH ou Meshiah, en hébreu ; Christus, ou Célomenos, en grec ; Unctus en latin, Oint.

Nous voyons dans l'ancien Testament que le nom de *Messie* fut souvent donné à des Princes idolâtres ou infidèles. Il est dit * que Dieu envoya un Prophète pour oindre Jehu Roi d'Israël ; il annonça l'onction sacrée à Hazael Roi de Damas & de Syrie, ces deux Princes étant ces *Messies* du Très-haut, pour punir la Maison d'Achab.

Au 16e. d'Esaïe le nom de *Messie* est expressément donné à Cyrus. » Ainsi a dit l'Eternel à Cyrus son » Oint, son *Messie*, duquel j'ai pris la main droite, » afin que je terrasse les Nations devant lui, &c. «

Ezéchiel au 28e. chapitre de ses révélations donne le nom de *Messie* au Roi de Tyr, qu'il appelle aussi *Cherubin*. » Fils de l'Homme, dit l'Eternel au Prophè» te, prononce à haute voix une complainte sur le » Roi de Tyr, & lui dis ; ainsi a dit le Seigneur, l'E» ternel. Tu étais le sceau de la ressemblance de Dieu, » plain de sagesse & parfait en beauté ; tu as été le jardin » d'Heden du Seigneur, (ou suivant d'autres versions,

* *iv. Reg. viij.* 12. 13. 14.

» tu étais toutes les délices du Seigneur.) Tes vête-
» mens étaient de sardoine, de topase, de jaspe, de
» chrisolite, d'onix, de béril, de saphir, d'escarbou-
» cle d'émeraude & d'or; ce que sçavaient faire tes
» tambours & tes flutes a été chez toi; ils ont été tout
» prêts au jour que tu fus créé; tu as été un *Chérubin*,
» un *Messie*.

Ce nom de *Messiah*, *Christ*, se donnait aux Rois, aux Prophètes, & aux Grands-Prêtres des Hébreux. Nous lisons dans le I. des Rois xij. 3. » Le Seigneur & son
» *Messie* sont témoins, « c'est à-dire, le Seigneur & le Roi qu'il a établi. Et ailleurs; » Ne touchez point
» mes Oints, & ne faites aucun mal à mes Prophètes. « David animé de l'esprit de Dieu, donne dans plus d'un endroit à Saül son beau-pere réprouvé qui le persécutait, le nom & la qualité d'Oint, de *Messie* du Seigneur;
» Dieu me garde, dit-il fréquemment, de porter ma
» main sur l'Oint du Seigneur, sur le *Messie* de Dieu! «

Si le nom de *Messie*, d'Oint de l'Eternel a été donné à des Rois idolâtres, à des réprouvés, il a été très-souvent employé dans nos anciens Oracles pour désigner l'Oint véritable du Seigneur, ce *Messie* par excellence, le Christ, fils de Dieu, enfin Dieu lui-même.

Si l'on rapproche tous les divers Oracles qu'on applique pour l'ordinaire au *Messie*, il en peut résulter quelques difficultés apparentes dont les Juifs se sont prévalus pour justifier, s'ils le pouvaient, leur obstination. Plusieurs grands Théologiens leur accordent, que dans l'état d'oppression sous lequel gémissait le Peuple Juif, & après toutes les promesses que l'Eternel lui avait faites si souvent, il pouvait soupirer après la venue d'un *Messie* vainqueur & libérateur, & qu'ainsi il est en quelque sorte excusable de n'avoir pas d'abord reconnu ce Libérateur dans la personne de Jesus.

Il était dans le plan de la Sagesse éternelle, que les idées spirituelles du vrai *Messie* fussent inconnues à la multitude aveugle; elles le furent au point que les Docteurs Juifs se sont avisés de nier que les passages que nous alléguons doivent s'entendre du Messie; plusieurs disent que le Messie est déjà venu en la personne d'E-

zéchias ; c'était le sentiment du fameux Hillel. D'autres en grand nombre prétendent que la croyance de la venue d'un *Messie* n'est point un article fondamental de foi, & que ce dogme n'étant ni dans le Décalogue, ni dans le Lévitique, il n'est qu'une espérance consolante.

Plusieurs Rabins vous disent qu'ils ne doutent pas, que suivant les anciens Oracles, le *Messie* ne soit venu dans les temps marqués ; mais qu'il ne vieillit point, qu'il reste caché sur cette terre, & qu'il attend pour se manifester qu'Israel ait célébré comme il faut le Sabat.

Le fameux Rabin Salomon Jarchy ou Raschy, qui vivait au commencement du douziéme siécle, dit dans ses Talmudiques, que les anciens Hébreux ont crû que le Messie était né le jour de la derniere destruction de Jérusalem par les armées Romaines ; c'est, comme on dit, appeller le Médecin après la mort.

Le Rabbi Kimchy qui vivait aussi au douziéme siécle, annonçait que le *Messie*, dont il croyait la venue très-prochaine, chasserait de la Judée les Chrétiens qui possédaient pour lors ; il est vrai que les Chrétiens perdirent la Terre sainte ; mais ce fut Saladin qui les vainquit : pour peu que ce Conquérant eût protégé les Juifs, & ce fut déclaré pour eux, il est vraisemblable que dans leur enthousiasme ils en auraient fait leur Messie.

Les Auteurs sacrés, & Notre Seigneur Jesus lui-même, comparent souvent le regne du *Messie* & l'éternelle béatitude à des jours de nôces, à des festins ; mais les Talmudistes ont étrangement abusé de ces paraboles ; selon eux le Messie donnera à son peuple rassemblé dans la Terre de Canaan, un repas dont le vin sera celui qu'Adam lui-même fit dans le Paradis terrestre, & qui le conserve dans de vastes celliers, creusés par les Anges au centre de la terre.

On servira pour entrée le fameux poisson, appellé le grand Léviathan, qui avale tout d'un coup un poisson moins grand que lui, lequel ne laisse pas d'avoir trois cens lieues de long ; toute la masse des eaux est portée sur le Léviathan. Dieu au commencement en créa un mâle & un autre femelle ; mais de peur qu'ils

ne renverſaſſent la terre, & qu'ils ne rempliſſent l'Univers de leurs ſemblables, Dieu tua la femelle, & la ſala pour le feſtin du *Meſſie*.

Les Rabbins ajoûtent qu'on tuera pour ce repas le taureau Béhémoth, qui eſt ſi gros qu'il mange chaque jour le foin de mille montagnes : la femelle de ce taureau fut tuée au commencement du monde, afin qu'une eſpèce ſi prodigieuſe ne ſe multipliât pas, ce qui n'aurait pû que nuire aux autres créatures ; mais ils aſſurent que l'Eternel ne la ſala pas, parce que la vache ſalée n'eſt pas ſi bonne que la Léviathane. Les Juifs ajoûtent encore ſi bien foi à toutes ces rêveries rabbiniques, que ſouvent ils jurent ſur leur part du bœuf Béhémoth.

Après des idées ſi groſſieres ſur la venue du Meſſie, & ſur ſon regne, faut-il s'étonner, ſi les Juifs tant anciens que modernes, & pluſieurs même des premiers Chrétiens, malheureuſement imbus de toutes ces rêveries, n'ont pu s'élever à l'idée de la Nature divine de l'Oint du Seigneur, & n'ont pas attribué la qualité de Dieu au *Meſſie* ? Voyez comme les Juifs s'expriment là-deſſus dans l'Ouvrage intitulé *Judæi Luſitani quæſtiones ad chriſtianos*. * » Reconnaître, diſent-ils, » un homme Dieu, s'eſt s'abuſer ſoi-même, c'eſt ſe » forger un monſtre, un centaure, le bizarre compoſé » de deux natures qui ne ſçauraient s'allier. « Ils ajoûtent que les Prophêtes n'enſeignent point que le *Meſſie* ſoit homme Dieu, qu'ils diſtinguent expreſſément entre Dieu & David, qu'ils déclarent le premier Maître & le ſecond ſerviteur ; &c.

On ſçait aſſez que les Juifs eſclaves de la Lettre n'ont jamais pénétré comme nous le ſens des Ecritures.

Lorſque le Sauveur parut, les préjugés juifs s'éleverent contre lui. Jeſus-Chriſt lui-même, pour ne pas révolter leurs eſprits aveugles, parait extrêmement réſervé ſur l'article de ſa Divinité ; il voulait, dit Saint Chriſoſtôme, *accoutumer inſenſiblement ſes auditeurs à croire un myſtère ſi fort élevé au-deſſus de la raiſon* ; s'il prend l'autorité d'un Dieu en pardonnant les péchés,

* *Quæſt.* 1. 2. 4. 23. *&c.*

cette action soulève tous ceux qui en sont les témoins; ses miracles les plus évidens ne peuvent convaincre de sa divinité, ceux mêmes en faveur desquels il les opere. Lorsque devant le Tribunal du Souverain Sacrificateur, il avoue avec un modeste détour qui est le Fils de Dieu, le Grand-Prêtre déchire sa robe & crie au blasphême. Avant l'envoi du Saint-Esprit, les Apôtres ne soupçonnent pas même la divinité de leur Maitre; il les interroge sur ce que le Peuple pense de lui, ils répondent, que les uns le prennent pour Elie, les autres pour Jérémie, ou pour quelqu'autre Prophête. St. Pierre a besoin d'une révélation particuliere pour connaître que Jesus est le Christ, le Fils du Dieu vivant.

Les Juifs révoltés contre la Divinité de Jesus-Christ ont eu recours à toutes sortes de voyes pour détruire ce grand Mystère; ils détournent le sens de leurs propres Oracles, ou ne les appliquent pas au *Messie*; ils prétendent que le nom de *Dieu*, Eloï, n'est pas particulier à la divinité, & qu'il se donne même par les Auteurs sacrés aux Juges, aux Magistrats en général à ceux qui sont élevés en autorité; ils citent en effet un très-grand nombre de passages des Saintes Ecritures, qui justifient cette observation, mais qui ne donnent aucune attente aux termes exprès des anciens Oracles qui regardent le *Messie*.

Enfin ils prétendent que si le Sauveur, & après lui les Evangélistes, les Apôtres & les premiers Chrétiens, appellent Jesus le fils de Dieu, ce terme auguste ne signifiait dans les temps Evangéliques, autre chose que l'opposé des fils de Bélial, c'est-à-dire, homme de bien, serviteur de Dieu: par opposition à un méchant, un homme qui ne craint point Dieu.

Si les Juifs ont contesté à Jesus-Christ la qualité de *Messie* & sa Divinité, ils n'ont rien négligé aussi pour le rendre mépriſable, pour jetter sur sa naissance, sa vie & sa mort, tout le ridicule & tout l'opprobre qu'a pû imaginer leur criminel acharnement.

De tous les Ouvrages qu'à produits l'aveuglement des Juifs, il n'en est point de plus odieux & de plus extravagant que le Livre ancien intitulé *Sepher Tolde*

Jeſchut, tiré de la pouſſiere par M. Vagenſeil dans le ſecond tome de ſon Ouvrage intitulé *Tela ignea &c.*

C'eſt dans ce *Sepher Toldos Jeſchut*, qu'on lit une Hiſtoire monſtrueuſe de la Vie de notre Sauveur forgée avec toutes la paſſion & la mauvaiſe foi poſſibles. Ainſi, par exemple, ils ont oſé écrire qu'un nommé Panther ou Pandera habitant de Bétheléem, était devenu amoureux d'une jeune femme mariée à Jokanam. Il eut de ce commerce impur un fils qui fut nommé Jeſua ou Jeſu. Le pere de cet enfant fut obligé de s'enfuir, & ſe retira à Babylone. Quant au jeune Jeſu, on l'envoya aux écoles; mais, ajoûte l'Auteur, il eut l'inſolence de lever la tête, & de ſe découvrir devant les Sacrificateurs, au lieu de paraitre devant eux la tête baiſſée & le viſage couvert, comme c'était la coutume; hardieſſe qui fut vivement tanſée; ce qui donna lieu d'examiner ſa naiſſance, qui fut trouvée impure, & l'expoſa bientôt à l'ignominie.

Ce deteſtable livre *Sepher Toldos Jeſchut* était connu dès le ſecond ſiécle; Celſe le cita avec confiance, & Origène le réfute au chapitre neuviéme.

Il y a un autre livre intitulé auſſi *Toledos Jeſu*, publié l'an 1705. par Mr. Huldric, qui ſuit de plus près l'évangile de l'enfance, mais qui commet à tout moment les anacroniſmes les plus groſſiers; il fait naitre & mourir Jeſus-Chriſt ſous le régne d'Herode le Grand; il veut que ce ſoit à ce Prince qu'ont été faites les plaintes ſur l'adultère de Panther & de Marie mere de Jeſus.

L'Auteur qui prend le nom de Jonathan, qui ſe dit contemporain de Jeſus-Chriſt & demeurant à Jéruſalem, avance qu'Hérode conſulta ſur le fait de Jeſus-Chriſt les Sénateurs d'une Ville dans la Terre de Céſarée: nous ne ſuivrons pas un Auteur auſſi abſurde dans toutes ſes contradictions.

Cependant c'eſt à la faveur de toutes ces calomnies que les Juifs s'entretiennent dans leur haine implacable contre les Chrétiens, & contre l'Évangile; ils n'ont rien négligé pour altérer la chronologie du vieux Teſ-

tament, & pour répandre des doutes & des difficultés sur le temps de la venu de notre Sauveur.

Ahmed-ben-Cassum-al-Andacousy, Maure de Grenade qui vivait sur la fin du 16e. siécle, cite un ancien Manuscrit Arabe qui fut trouvé avec seize lames de plomb, gravées en caractères arabes, dans une grotte près de Grenade. Dom Pedro y Quinones Archevêque de Grenade en a rendu lui-même témoignage; ces lames de plomb, qu'on appelle de Grenade, ont été depuis portées à Rome, où après un examen de plusieurs années, elles ont enfin été condamnées comme apocriphes sous le Pontificat d'Alexandre VII. elles ne renferment que des Histoires fabuleuses touchant la vie de Marie & de son fils.

Le nom de *Messie* accompagné de l'épitète de *faux* se donne encore à ces imposteurs qui dans divers temps ont cherché à abuser la Nation Juive. Il y eut de ces *faux-Messies* avant même la venue du véritable Oint de Dieu. Le sage Gamaliel parle * d'un nommé Theudas, dont l'histoire se lit dans les antiquités Judaiques de Joseph, liv. 20. chap. 2. Il se vantait de passer le Jourdain à pied sec; il attira beaucoup de gens à sa suite; mais les Romains étant tombés sur sa petite troupe la dissiperent, couperent la tête au malheureux chef, & l'expoſerent dans Jérusalem.

Gamaliel parle aussi de Judas le Galiléen, qui est sans doute le même dont Joseph fait mention dans le 12. chap. du second livre de la Guerre des Juifs. Il dit que ce faux prophête avait ramassé près de trente mille hommes; mais l'hyperbole est le caractère de l'historien Juif.

Dès les temps apostoliques l'un vit Simon surnommé le Magicien, § qui avait sçû seduire les habitans de Samarie, au point qu'ils le considerairent comme *la vertu de Dieu.*

Dans les siécles suivans l'an 178. & 179. de l'Ère Chrétienne, sous l'Empire d'Adrien, parut le *faux Mes-*

* *Act. Apost. c. v. 34. 35. 36.*
§ *Act. Apost. c. 8. 9.*

sie Barchochebas, à la tête d'une armée. L'Empereur envoya contre lui Julius Severus, qui après plusieurs rencontres enferma les révoltés dans la Ville de Bither; elle soutint un siége opiniâtre, & fut emportée, Barchochebas y fut pris & mis à mort. Adrien crut ne pouvoir mieux prévenir les continuelles révoltes des Juifs qu'en leur défendant par un Edit d'aller à Jéruralem; il établit même des gardes aux portes de cette Ville, pour en défendre l'entrée aux restes du Peuple d'Israël.

On lit dans Socrate Historien Ecclésiastique * que l'an 434, il parut dans l'Isle de Candie un *faux Messie* qui s'appellait Moïse. Il se disait l'ancien libérateur des Hébreux ressuscité pour les délivrer encore.

Un siécle après, en 530. il y eut dans la Palestine un *faux Messie* nommé Julien; il s'annonçait comme un grand Conquérant, qui à la tête de sa Nation détruirait par les armes tous le Peuple Chrétien; séduits par ses promesses, les Juifs armés massacrerent plusieurs Chrétiens. L'Empereur Justinien envoya des troupes contre lui; on livra bataille au faux-Christ, il fut pris & condamné au dernier supplice.

Au commencement du 8e. siécle, Serenus, Juif Espagnol, se porta pour Messie, prêcha, eut des Disciples, & mourut comme eux dans la misére.

Il s'éleva plusieurs *faux Messies* dans le douziéme siécle. Il en parut un en France sous Louis le Jeune; il fut pendu lui & ses adhérans, sans qu'on ait jamais sçû les noms ni du Maître ni des Disciples.

Le treiziéme siécle fut fertile en *faux Messies*; on en compte sept ou huit qui parurent en Arabie, en Perse, dans l'Espagne, en Moravie: l'un d'eux qui se nommait David el Ré passe pour avoir été un très-grand magicien; il séduisit les Juifs, & se vit à la tête d'un parti considérable; mais ce *Messie* fut assassiné.

Jacques Zieglerne de Moravie, qui vivait au milieu du seiziéme siecle, annonçait la prochaine manifestation du *Messie*; né, à ce qu'il assurait, depuis quator-

* *Sacr. Hist. Eccl. l. 2. chap. 38.*

ze ans, il l'avait vû, disait-il, à Strasbourg, & il regardait avec soin une épée & un sceptre pour les lui mettre en main dès qu'il serait en âge d'enseigner.

L'an 1624. un autre Zieglerne confirma la prédiction du premier.

L'an 1666. Zabathei Sévi né dans Alep, se dit le *Messie* prédit par les Zieglernes. Il débuta par prêcher sur les grands chemins, & au milieu des campagnes; les Turcs se mocquaient de lui, pendant que ses Disciples l'admiraient. Il parait qu'il ne mit pas d'abord dans ses intérêts le gros de la Nation Juive, puisque les Chefs de la Synagogue de Smyrne, porterent contre lui une Sentence de mort; mais il en fut quitte pour la peur & le bannissement.

Il contracta trois mariages, & l'on prétend qu'il n'en consomma point, disant que cela était au-dessous de lui. Il s'associa un nommé Nathan-Lévi: celui-ci fit le personnage du Prophête Elie, qui devait précéder le *Messie*. Ils se rendirent à Jérusalem, & Nathan y annonça Zabathéi-Sevi comme le libérateur des Nations. La populace Juive se déclara pour eux; mais ceux qui avaient quelque chose à perdre les anathématiserent.

Sévi pour fuir l'orage se retira à Constantinople, & de là à Smyrne; Nathan-Lévi lui envoya quatre Ambassadeurs qui le reconnurent & le saluerent publiquement en qualité de *Messie*; cette Ambassade en imposa au Peuple, & même à quelques Docteurs qui déclarerent Sabathéi-Sévi *Messie* & Roi des Hébreux. Mais la Synagogue de Smyrne condamna son Roi à être empâlé.

Sabathéi se mit sous la protection du Cadi de Smyrne, & eut bientôt pour lui tout le Peuple Juif; il fit dresser deux thrônes, un pour lui, & l'autre pour son épouse favorite; il prit le nom de Roi des Rois; & donna à Joseph Sivi son frere celui de Roi de Juda. Il promit aux Juifs la conquête de l'Empire Ottoman assurée. Il poussa même l'insolence jusqu'à faire ôter de la lithurgie Juive le nom de l'Empereur, & à y faire substituer le sien.

On

On le fit mettre en prison aux Dardanelles. Les Juifs publierent qu'on épargnait sa vie, parce que les Turcs sçavaient bien qu'il était invulnérable. Le Gouverneur des Dardanelles s'enrichit des présens que les Juifs lui prodiguerent pour visiter leur Roi, leur *Messie* prisonnier, qui dans les fers conservait toute la dignité, & se faisait baiser les pieds.

Cependant le Sultan qui tenait sa Cour à Andrinople, voulut faire finir cette Comedie; il fit venir Sévi & lui dit que s'il était *Messie*, il devait être invulnérable; Sevi en convint. Le grand Seigneur le fit placer pour but aux fleches de ses Icoglans; le *Messie* avoua qu'il n'était point invulnérable, & protesta que Dieu ne l'envoyait que pour rendre témoignage à la sainte Religion Mufulmane. Fustigé par les Ministres de la loi, il se fit Mahométan, & il vecut & mourut également mépriſé des Juifs & des Mufulmans: ce qui a si fort décredité la profession de *faux Messie*, que **Sévi est le dernier qui ait paru.**

MÉTAMORPHOSE, MÉTEMPSICOSE.

N'Est-il pas bien naturel que toutes les Métamorphoses dont la terre est couverte, ayent fait imaginer dans l'Orient où on a imaginé tout, que nos ames passaient d'un corps à un autre; un point presque imperceptible devient un ver, ce ver devient papillon; un grand se transforme en chêne, un œuf en oiseau; l'eau devient rouge & tonnerre; le bois se change en feu & en cendre; tout paraît enfin métamorphosé dans la nature. On attribua bientôt aux ames qu'on regardait comme des figures légeres, ce qu'on voyait sensiblement dans des corps plus grossiers. L'idée de la Métempsicose est peut-être le plus ancien dogme de l'u-

nivers connu, & il régne encore dans une grande partie de l'Inde & de la Chine.

Il eſt encore très-naturel que toutes les Métamorphoſes dont nous ſommes les témoins, ayent produit ces anciennes fables qu'Ovide a recueillies dans ſon admirable ouvrage. Les Juifs même ont eu auſſi leurs métamorphoſes. Si Niobé fut changée en marbre, Hedith femme de Loth fut changée en ſtatue de ſel. Si Euridice reſta dans les enfers pour avoir regardé derriere elle, c'eſt auſſi pour la même indiſcrétion que cette femme de Loth fut privée de la nature humaine. Le bonhomme qui habitoit Baucis & Philémon en Phrigie eſt changé en un lac, la même choſe arrive à Sodome. Les filles d'Anius changeient l'eau en huile, nous avons dans l'Ecriture une métamorphoſe à peu près ſemblable, mais plus vraie & plus ſacrée. Cadmus fut changé en ſerpent, la verge d'Aaron devint ſerpent auſſi.

Les Dieux ſe changeaient très-ſouvent en homme, les Juifs n'ont jamais vû les Anges que ſous la forme humaine : les Anges mangerent chez Abraham. Paul dans ſon Epître aux Corinthiens dit que l'Ange de Satan lui a donné des ſoufflets : *Angelos Sathanæ me colaphiſei.*

MIRACLES.

UN Miracle ſelon l'énergie du mot eſt une choſe admirable. En ce cas tout eſt Miracle. L'ordre prodigieux de la nature, la rotation de cent millions de globes autour d'un million de ſoleils, l'activité de la lumiere, la vie des animaux, ſont des Miracles perpétuels.

Selon les idées reçues nous appellons miracle la violation de ces loix divines & éternelles. Qu'il y ait une éclipſe de ſoleil pendant la pleine lune, qu'un mort faſſe à pied deux lieues de chemin en portant ſa tête entre ſes bras, nous appellons cela un miracle.

Plusieurs Physiciens soutiennent qu'en ce sens il n'y a point de miracles, & voici leurs argumens.

Un miracle est la violation des loix mathématiques, divines, immuables, éternelles. Par ce seul exposé, un miracle est une contradiction dans les termes. Une loi ne peut-être à la fois immuable & violée ; mais une loi, leur dit-on, étant établie par Dieu même, ne peut-elle être suspendue par son Auteur? Ils ont la hardiesse de répondre que non, & qu'il est impossible que l'Etre infiniment sage ait fait des loix pour les violer. Il ne pouvait, disent-ils, déranger sa machine que pour la faire mieux aller; or il est clair qu'étant Dieu il a fait cette immense machine aussi bonne qu'il l'a pû; s'il a vu qu'il y aurait quelque imperfection résultante de la nature de la matiere, il y a pourvu dès le commencement, ainsi il n'y changera jamais rien.

De plus Dieu ne peut rien faire sans raison ; or quelle raison le porterait à défigurer pour quelque temps son propre ouvrage ?

C'est en faveur des hommes, leur dit-on. C'est donc au moins en faveur de tous les hommes, répondent-ils ; car il est impossible de concevoir que la Nature divine travaille pour quelques hommes en particulier, & non pas pour tout le genre-humain ; encore même le genre-humain est bien peu de chose ; il est beaucoup moindre qu'une petite fourmiliere en comparaison de tous les Etres qui rempliſſent l'immensité. Or n'est-ce pas la plus absurde des folies d'imaginer que l'Etre infini intervertisse en faveur de trois ou quatre centaines de fourmis, sur ce petit amas de fange, le jeu éternel de ces ressorts immenses qui font mouvoir tout l'Univers.

Mais supposons que Dieu ait voulu distinguer un petit nombre d'hommes par des faveurs particulieres, faudra-t-il qu'il change ce qu'il a établi pour tous les temps & pour tous les lieux ? Il n'a certes aucun besoin de ce changement, de cette inconstance, pour favoriser ses créatures ; ses faveurs sont dans ses loix mêmes. Il a tout prévû, tout arrangé pour elles, toutes obéissent irrévocablement à la force qu'il imprimée pour jamais dans la Nature.

Pourquoi Dieu ſerait-il un miracle ? Pour venir à bout d'un certain deſſein ſur quelques êtres vivans ! Il dirait donc, je n'ai pu parvenir, par la fabrique de l'Univers, par mes décrets divins, par mes loix éternelles, à remplir un certain deſſein, je vais changer mes éternelles idées, mes loix immuables, pour tâcher d'exécuter ce que je n'ai pu faire par elles. Ce ſerait un aveu de ſa faibleſſe, & non de ſa puiſſance. Ce ſerait, ce ſemble, dans lui la plus inconcevable contradiction. Ainſi donc, oſer ſuppoſer à Dieu des miracles, c'eſt réellement l'inſulter, (ſi des hommes peuvent inſulter Dieu.) C'eſt lui dire, vous êtes un Etre faible & inconſéquent. Il eſt donc abſurde de croire des miracles, c'eſt déshonorer en quelque ſorte la Divinité.

On preſſe ces Philoſophes : on leur dit, vous avez beau exalter l'immutabilité de l'Etre ſuprême, l'éternité de ſes loix, la régularité de ſes mondes infinis : notre petit tas de boue a été tout couvert de miracles ; les hiſtoires ſont auſſi remplies de prodiges que d'événemens naturels. Les filles du Grand-Prêtre Anius changeoient tout ce qu'elles voulaient en bled, en vin, ou en huile ; Athalide, fille de Mercure, reſſuſcita pluſieurs fois ; Eſculape reſſuſcita Hipolite ; Hercule arracha Alceſte à la mort ; Herès revint au monde après avoir paſſé quinze jours dans les Enfers. Romulus & Rémus naquirent d'un Dieu & d'une Veſtale ; le Palladium tomba du ciel dans la Ville de Troye ; la chevelure de Bérénice devint un aſſemblage d'étoiles ; la cabane de Baucis & de Philémon fut changée en un ſuperbe temple ; la tête d'Orphée rendait des oracles après ſa mort ; les murailles de Thèbes ſe conſtruiſirent d'elles-mêmes au ſon de la flute, en préſence des Grecs ; les guériſons faites dans le Temple d'Eſculape, étaient innombrables ; & nous avons encore des monumens chargés du nom des témoins oculaires des miracles d'Eſculape.

Nommez-moi un Peuple, chez lequel il ne ſe ſoit pas opéré des prodiges incroyables, ſur tout dans des temps où l'on ſçavait à peine lire & écrire.

Les Philoſophes ne répondent à ces objections qu'en

riant & en levant les épaules ; mais les Philosophes Chrétiens disent ; nous croyons aux miracles opérés dans notre sainte Religion ; nous les croyons par la foi, & non par notre raison que nous nous gardons bien d'écouter ; car lorsque la foi parle, on sçait assez que la raison ne doit pas dire un seul mot ; nous avons une croyance ferme & entiere dans les miracles de Jesus-Christ, & des Apôtres ; mais permettez nous de douter un peu de plusieurs autres ; soussrez, par exemple, que nous suspendions notre jugement sur ce que rapporte un homme simple auquel on a donné le nom de grand. Il assure qu'un petit Moine était si fort accoutumé à faire des miracles, que le Prieur lui défendit enfin d'exercer son talent. Le petit Moine obéit ; mais ayant vu un pauvre couvreur qui tombait du haut d'un toit, il balança entre le désir de lui sauver la vie, & la sainte obédience. Il ordonna seulement au couvreur de rester en l'air jusqu'à nouvel ordre, & courut vite conter à son Prieur l'état des choses. Le Prieur lui donna l'absolution du péché qu'il avait commis en commençant un miracle sans permission, & lui permit de l'achever, pourvu qu'il s'en tint là, & qu'il n'y revint plus. On accorde aux Philosophes qu'il faut un peu se défier de cette histoire.

Mais comment oseriez-vous nier, leur dit-on, que St. Gervais & St. Protais ayent apparu en songe à St. Ambroise, qu'ils lui ayent enseigné l'endroit où étaient leurs reliques ? Que St. Ambroise les ait déterrées, & qu'elles ayent guéri un aveugle ? St. Augustin était alors à Milan ; c'est lui qui rapporte ce miracle *immenso populo teste*, dit-il dans sa Cité de Dieu livre 22. Voilà un miracle des mieux constatés. Les Philosophes disent qu'ils n'en croyent rien, que Gervais & Protais n'apparaissent à personne, qu'il importe fort peu au genre-humain qu'on sçache où sont les restes de leurs carcasses ; qu'ils n'ont pas plus de foi à cet aveugle, qu'à celui de Vespasien ; que c'est un miracle inutile ; que Dieu ne fait rien d'inutile ; & ils se tiennent fermes dans leurs principes. Mon respect pour St. Gervais & St. Protais ne me permet pas d'être de l'avis de ces

Philosophes; je rends compte seulement de leur incrédulité. Ils font grand cas du passage de Lucien qui se trouve dans la mort de Peregrinus. » Quand un joueur » de gobelets adroit se fait Chrétien, il est sûr de faire fortune. « Mais comme Lucien est un Auteur prophane, il ne doit avoir aucune autorité parmi nous.

Ces Philosophes ne peuvent se résoudre à croire les miracles opérés dans le second siécle; des témoins oculaires ont beau écrire que l'Evêque de Smyrne St. Policarpe, ayant été condamné à être brûlé, & étant jetté dans les flammes, ils entendirent une voix du ciel qui criait, courage, Policarpe, soit fort, montre-toi homme; qu'alors les flammes du bucher s'écarterent de son corps, & formerent un pavillon de feu au dessus de sa tête, & que du milieu du bucher il sortit une colombe; enfin on fut obligé de trancher la tête de Policarpe. A quoi bon ce miracle, disent les incrédules? Pourquoi les flammes ont-elles perdu leur nature, & pourquoi la hache de l'Exécuteur n'a-t-elle pas perdu la sienne? D'où vient que tant de Martyrs sont sortis sains & saufs de l'huile bouillante, & n'ont pû résister au tranchant du glaive? On répond que c'est la volonté de Dieu. Mais les Philosophes voudraient avoir vû tout cela de leurs yeux avant de le croire.

Ceux qui fortifient leurs raisonnemens par la science vous diront que les Peres de l'Eglise ont avoué souvent eux-mêmes qu'il ne se faisait plus de miracles de leurs temps. St. Chrisostôme dit expressément: » Les » dons extraordinaires de l'esprit étaient donnés même aux indignes, parce qu'alors l'Eglise avait besoin » de miracles; mais aujourd'hui ils ne sont pas même » donnés aux dignes, parce que l'Eglise n'en a plus » de besoin. » Ensuite il avoue qu'il n'y a plus personne qui ressuscite les morts, ni même qui guérisse les malades. . . . . .

St. Augustin lui-même, malgré le miracle de Gervais & de Protais, dit dans sa Cité de Dieu; » pourquoi ces miracles qui se faisaient autrefois ne se font-» ils plus aujourd'hui? « Et il en donne la même raison. *Cur, inquiunt, nunc illa miracula quæ prædicatis*

facta esse, non fiunt? Possem quidem dicere, necessaria priùs fuisse, quàm crederet mundus, ad hoc ut crederet mundus.

On objecte aux Philosophes que St. Augustin, malgré cet aveu, parle pourtant d'un vieux Savetier d'Hippone, qui ayant perdu son habit, alla prier à la chapelle *des vingt Martyrs*, qu'en retournant il trouva un poisson dans le corps duquel il y avait un anneau d'or, & que le cuisinier qui fit cuire le poisson, dit au savetier, voilà ce que les vingt Martyrs vous donnent.

A cela les Philosophes répondent qu'il n'y a rien dans cette histoire qui contredise les loix de la nature, que la Physique n'est point du tout blessée qu'un poisson ait avalé un anneau d'or, & qu'un cuisinier ait donné cet anneau à un savetier, qu'il n'y a là aucun miracle.

Si on fait souvenir ces Philosophes que selon St. Jerôme dans sa vie de l'Hermite Paul, cet Hermite eut plusieurs conversations avec des Satyres & avec des Faunes, qu'un corbeau lui apporta tous les jours pendant trente ans la moitié d'un pain pour son dîner & un pain tout entier le jour que St. Antoine vint le voir; ils pourront répondre encore, que tout cela n'est pas absolument contre la Physique; que des Satyres & des Faunes peuvent avoir existé, & qu'en tout cas si ce conte est une puérilité, cela n'a rien de commun avec les vrais miracles du Sauveur & de ses Apôtres. Plusieurs bons Chrétiens ont combattu l'Histoire de St. Simoen Stilite, écrite par Théodoret; beaucoup de miracles qui passent pour authentiques dans l'Eglise Grec, ont été révoqués en doute par plusieurs Latins; de même que des miracles Latins ont été suspects à l'Eglise Grec, les Protestans sont venus ensuite, qui ont fort maltraité les miracles de l'une & l'autre Eglise.

Un sçavant Jésuite * qui a prêché long-temps dans les Indes, se plaint de ce que ni ses confreres, ni lui n'ont jamais pû faire de miracle. Xavier se lamente dans plusieurs de ses Lettres de n'avoir point le don des langues; il dit qu'il n'est chez les Japonnois que comme une statue muette; cependant les Jésuites ont écrit qu'il

* *Ospinium. p.* 230

avait ressuscité huit morts, c'est beaucoup ; mais il faut considérer qu'il les ressuscitait à dix mille lieues d'ici. Il s'est trouvé depuis des gens qui ont prétendu que l'abolissement des Jésuites en France, est un beaucoup plus grand miracle que ceux de Xavier & d'Ignace.

Quoiqu'il en soit, tous les Chrétiens conviennent que les Miracles de Jesus Christ & des Apôtres sont d'une vérité incontestable ; mais qu'on peut douter à toute force, de quelques miracles faits dans nos derniers temps, & qui n'ont pas eu une authenticité certaine.

On souhaiterait, par exemple, pour qu'un miracle fût bien constaté, qu'il fût fait en présence de l'Académie des Sciences de Paris, ou de la Société royale de Londres, & de la Faculté de Médecine, assistées d'un détachement du Régiment des Gardes, pour contenir la foule du peuple qui pourrait par son indiscrétion empêcher l'opération du miracle.

On demandait un jour à un Philosophe, ce qu'il dirait, s'il voyait le soleil s'arrêter, c'est-à-dire, si le mouvement de la terre autour de cette astre cessait ; si tous les morts ressuscitaient, & si toutes les monarchies allaient se jetter de compagnie dans la mer, le tout pour prouver quelque vérité importante, comme par exemple, la grace versatile ? Ce que c'est ? Répondit le Philosophe, je me ferais Malebranche, je dirais qu'il y a un principe qui défait ce que l'autre a fait.

NÉCESSAIRE.

OSMIN.

NE dites-vous pas que tout est nécessaire ?

SELIM.

Si tout était nécessaire, il s'ensuivrait que Dieu a fait des choses inutiles.

OSMIN.

C'eſt-à-dire, qu'il était néceſſaire à la Nature divine qu'elle fit tout ce qu'elle a fait?

SELIM.

Je le crois, ou du moins je le ſoupçonne; il y a des gens qui penſent autrement, je ne les entends point, peut-être ont-ils raiſon. Je crains la diſpute ſur cette matiere.

OSMIN.

C'eſt auſſi d'une autre néceſſaire que je veux vous parler.

SELIM.

Quoi donc? De ce qui eſt néceſſaire à un honnête homme pour vivre? Du malheur où l'on eſt réduit quand on manque du néceſſaire?

OSMIN.

Non, car ce qui eſt néceſſaire à l'un ne l'eſt pas toujours à l'autre, il eſt néceſſaire à un Indien d'avoir du ris, à un Anglais d'avoir de la viande, il faut une fourure à un Ruſſe, & un étoffe de gaze à un Affricain, tel homme croit que douze chevaux de caroſſe lui ſont néceſſaires, tel autre ſe borne à une paire de ſouliers; tel autre marche gaiement pieds nuds, je veux vous parler de ce qui eſt néceſſaire à tous les hommes.

SELIM.

Il me ſemble que Dieu a donné tout ce qu'il fallait à cette eſpèce; des yeux pour voir, des pieds pour marcher, une bouche pour manger, un æſophage pour avaler, un eſtomac pour digerer, une cervelle pour raiſonner, des organes pour produire leurs ſemblables.

OSMIN.

Comment donc arrive-t-il que des hommes naissent privés d'une partie de ces choses nécessaires ?

SELIM.

C'est que les loix générales de la Nature ont amené des accidents qui ont fait naître des monstres ; mais en général l'homme est pourvu de tout ce qu'il lui faut pour vivre en Société.

OSMIN.

Y a-t-il des notions communes à tous les hommes qui servent à les faire vivre en Société ?

SELIM.

Oui, j'ai voyagé avec Paul Lucas, & partout où j'ai passé j'ai vu qu'on respectait son pere & sa mere, qu'on se croyait obligé de tenir sa promesse, qu'on avait de la pitié pour les innocens opprimés, qu'on détestait la persécution, qu'on regardait la liberté de penser comme un droit de la Nature ; & les ennemis de cette Société comme les ennemis du Genre-humain ; ceux qui pensent différemment m'ont paru des créatures mal organisées, des monstres comme ceux qui sont nés sans yeux, & sans mains.

OSMIN.

Ces choses nécessaires, le sont-elles en tout temps & en tout lieux ?

SELIM.

Oui, sans cela elles ne seraient pas nécessaires à l'espèce humaine.

OSMIN.

Ainſi une créance qui eſt nouvelle n'était pas néceſſaire a cette eſpèce. Les hommes pouvaient très-bien vivre en Société & remplir leurs devoirs envers Dieu avant de croire que Mahomet avait eu de fréquens entretiens avec l'Ange Gabriel.

SELIM.

Rien n'eſt plus évident, il ſerait ridicule de penſer qu'on n'eut pu remplir ſes devoirs d'homme avant que Mahomet fut venu au monde, il n'était point du tout néceſſaire à l'eſpèce humaine de croire à l'Alcoran; le monde allait avant Mahomet tout comme il va aujourd'hui. Si le Mahométiſme avait été néceſſaire au monde, il aurait exiſté dès le commencement du monde, il aurait exiſté en tous lieux; Dieu qui nous a donné à tous deux yeux pour voir ſon ſoleil, nous aurait donné à tous une intelligence pour voir la vérité de la Religion Muſulmane. Cette Secte n'eſt donc que comme les loix poſitives qui change ſelon les temps & ſelon les lieux, comme les modes, comme les opinions des Phiſiciens qui ſe ſuccédent les unes aux autres.

La Secte Muſulmane ne pouvait donc être eſſentiellement néceſſaire à l'homme.

OSMIN.

Mais puiſqu'elle exiſte, Dieu l'a permiſe.

SELIM.

Oui, comme il permet que le monde ſoit rempli de fottes, d'erreurs & de calamités. Ce n'eſt pas à dire que les hommes ſaient tous eſſentiellement faits pour être ſots & malheureux, il permet que quelques hommes ſaient mangés par des ſerpens; mais on ne peut

pas dire, Dieu a fait l'homme pour être mangé par des serpens.

OSMIN.

Que comprenez-vous en disant Dieu permet? Rien peut-il arriver sans les ordres? Permettre, vouloir, & faire n'est-ce pas pour lui la même chose?

SELIM.

Il permet le crime, mais il ne le fait pas.

OSMIN.

Faire un crime, c'est agir contre la justice divine, c'est désobéir à Dieu. Or Dieu ne peut désobéir à lui-même, il ne peut commettre de crime, mais il a fait l'homme de façon que l'homme en commet beaucoup, d'où vient cela?

SELIM.

Il y a des gens qui le sçavent, mais ce n'est pas moi, tout ce que je sçais bien, c'est que l'Alcoran est ridicule, quoique de temps en temps il y ait d'assez bonnes choses, certainement l'Alcoran n'était point nécessaire à l'homme, je m'en tiens là, je vois clairement ce qui est faux & je connais très-peu ce qui est vrai.

OSMIN.

Je croyais que vous m'instruiriez, & vous ne m'apprenez rien.

SELIM.

Je tâche beaucoup de connaître les gens qui vous tiennent de pareils discours grossieres & dangereuses qu'ils vous débitent.

OSMIN.

J'aurais à me plaindre d'un Médecin qui me ferait

une expoſition des plantes nuiſibles, & qui ne m'en montrerait pas une ſalutaire.

SELIM.

Je ne ſuis point Médecin, & vous n'êtes point malade, mais il me ſemble que je vous donnerais une fort bonne recette ſi je vous diſais, défiez-vous de toutes les inventions des Charlatans ; adorez Dieu ; ſoyez honnête homme, & croyez que deux & deux font quatre.

MOISE.

ENVAIN pluſieurs Sçavans ont cru que le Pentateuque ne peut avoir été écrit par Moïſe. Ils diſent que par l'Ecriture même il eſt avéré que le premier exemplaire connu fut trouvé du temps du Roi Joſias, & que cet unique exemplaire fut apporté au Roi par le Secrétaire Saphan. Or entre Moïſe & cette avanture du Secrétaire Saphan, il y a 1167 années par le comput hébraique. Car Dieu apparut à Moïſe dans le buiſſon ardent l'an du monde 2213, & le Secrétaire Saphan publia le livre de la Loi l'an du monde 3380. Ce livre trouvé ſous Joſias fut inconnu juſqu'au retour de la captivité de Babilone, & il eſt dit que ce fut Eſdras, inſpiré de Dieu, qui mit en lumiere toutes les ſaintes écritures.

Mais que ce ſoit Eſdras ou un autre, qui ait rédigé ce livre, cela eſt abſolument indifférent dès que le livre eſt inſpiré. Il n'eſt point dit dans le Pentateuque que Moïſe en ſoit l'auteur ; il ſerait donc permis de l'attribuer à un autre homme, à qui l'Eſprit divin l'aura dicté. Si l'Egliſe n'avait pas d'ailleurs décidé que le livre eſt de Moïſe.

Quelques Contradicteurs ajoûtent qu'aucun Prophête n'a cité les Livres du Pentateuque, qu'il n'en eſt queſtion ni dans les Pſeaumes, ni dans les livres attribués à

Salomon, ni dans Jérémie, ni dans Isaïe, ni enfin dans aucun Livre Canonique des Juifs. Les mots qui répondent à ceux de Genèse, Exode, Nombres, Lévitique, Deuteronome, ne se trouvent dans aucun autre écrit, reconnu par eux pour authentique.

D'autres plus hardis ont fait les questions suivantes.

1°. En quelle langue Moïse aurait-il écrit dans un désert sauvage ? Ce ne pouvait être qu'en Egyptien. Car par ce Livre même on voit que Moïse & tout son Peuple était né en Egypte. Il est probable qu'ils ne parlaient pas d'autre langue. Les Egyptiens ne se servaient pas encore du papiros; on gravait des hiéroglyphes sur le marbre ou sur le bois. Il est même dit que les Tables des Commandemens furent gravées sur la pierre. Il aurait donc fallu graver cinq volumes sur des pierres polies, ce qui demandait des efforts & un temps prodigieux.

2°. Est il vraisemblable que dans un désert, où le Peuple Juif n'avait ni cordonnier, ni tailleur, & où le Dieu de l'Univers était obligé de faire un miracle continuel pour conserver les vieux habits & les vieux souliers des Juifs, il se soit trouvé des hommes assez habiles pour graver les cinq Livres du Pentateuque sur le marbre ou sur le bois ? On dira qu'on trouva bien des ouvriers qui firent un veau d'or en une nuit, & qui réduisirent ensuite l'or en poudre, opération impossible à la chimie ordinaire non encore inventée ; qui construisirent le Tabernacle, qui l'ornerent de trente-quatre colonnes d'airain, avec des chapitaux d'argent, qui ourdirent & qui broderent des voiles de lin, d'hyacinte, de pourpre & d'écarlate; mais cela même fortifie l'opinion des Contradicteurs; ils répondirent qu'il n'est pas possible que dans un désert où l'on manquait de tout, on ait fait des ouvrages si recherchés; qu'il aurait fallu commencer par faire des souliers & des tuniques; que ceux qui manquent du nécessaire, ne donnent point dans le luxe; & que c'est une contradiction évidente de dire qu'il y ait eu des fondeurs, des graveurs, des brodeurs, quand on n'avait ni habits, ni pain.

3° Si Moïse avait écrit le premier chapitre de la

Genèse, aurait-il été défendu à tous les jeunes gens de lire ce premier Chapitre ? Aurait-on porté si peu de respect au Législateur ? Si c'était Moïse qui eût dit que Dieu punit l'iniquité des peres jusqu'à la quatriéme génération, Ezéchiel aurait-il osé dire le contraire.

4°. Si Moïse avait écrit le Lévitique, aurait-il pû se contredire dans le Deuteronome ? Le Lévitique défend d'épouser la femme de son frere, le Deuteronome l'ordonne.

5°. Moïse aurait-il parlé dans son livre de Villes qui n'existaient pas de son temps ? Aurait-il dit que des Villes qui étaient pour lui à l'Orient du Jourdain, étoient à l'Occident ?

6°. Aurai-il assigné quarante-huit Villes aux Lévites dans un Pays où il n'y a jamais eu dix Villes, & dans un désert où il a toujours erré sans avoir une maison.

7°. Aurait-il prescrit des régles pour les Rois Juifs, tandis que non-seulement il n'y avait point de Rois chez ce Peuple, mais qu'ils étaient en horreur, & qu'il n'était pas probable qu'il y en eût jamais ? Quoi ! Moïse aurait donné des préceptes pour la conduite des Rois, qui ne vinrent qu'environ cinq cens années après lui, & il n'aurait rien dit pour les Juges & les Pontifes qui lui succéderent. Cette réflexion ne conduit-elle pas à croire que le Pentateuque a été composé du temps des Rois, & que les Cérémonies instituées par Moïse n'avaient été qu'une tradition ?

8°. Se pourrait-il faire qu'il eût dit aux Juifs, je vous ai fait sortir au nombre de six cens mille combattans de la Terre d'Egypte, sous la protection de votre Dieu ? Les Juifs ne lui auraient-ils pas répondu, il faut que vous ayez été bien timide pour ne nous pas mener contre le Pharaon d'Egypte ; il ne pouvait pas nous opposer une armée de deux cens mille hommes. Jamais l'Egypte n'a eu tant de soldats sur pied ; nous l'aurions vaincu sans peine, nous serions les maitres de son Pays ? Quoi ! le Dieu qui vous parle a égorgé pour nous faire plaisir tous les premiers nés d'Egypte, & s'il y a dans ce Pays-là trois cens mille familles, cela fait trois cens mille hommes morts en une nuit pour

nous venger; & vous n'avez pas secondé votre Dieu? Et vous ne nous avez pas donné ce Pays fertile que rien ne pouvait défendre? Vous nous avez fait sortir de l'Egypte en larrons & en lâches, pour nous faire périr dans des déserts, entre les précipices & les montagnes! vous pouviez nous conduire au moins par le droit chemin dans cette Terre de Canaan sur laquelle nous n'avons nul droit, & que vous nous avez promise, & dans laquelle nous n'avons pû encore entrer?

Il était naturel que de la Terre de Gessen nous marchassions vers Tyr & Sidon le long de la Méditerranée; mais vous nous faites passer l'Isme de Suez presque tout entier; vous nous faites rentrer en Egypte, remonter jusques par de-là Memphis, & nous nous trouvons à Beel Sephon, au bord de la mer rouge, tournant le dos à la Terre de Canaan, ayant marché quatre-vingt lieues dans cette Egypte que nous voulions éviter, & enfin prêts de périr entre la mer & l'armée de Pharaon!

Si vous aviez voulu nous livrer à nos ennemis, auriez-vous pris une autre route & d'autres mesures? Dieu nous a sauvés par un miracle, dites-vous; la mer s'est ouverte pour nous laisser passer; mais après une telle faveur, fallait il nous faire mourir de faim & de fatigue dans les déserts horribles d'Ethan, de Cadesbarné, de Mara, d'Elim, d'Oreb & de Sinaï? Tous nos Peres ont péri dans ces solitudes affreuses, & vous nous venez dire au bout de quarante ans que Dieu a eu un soin particulier de nos Peres!

Voilà ce que ces Juifs murmurateurs, ces enfans injustes des Juifs vagabonds, morts dans les déserts auraient pû dire à Moïse, s'il leur avait lû l'Exode & la Genèse. Et que n'auraient ils pas dû dire & faire à l'article du veau d'or? Quoi! vous osez nous conter que votre frere fit un veau pour nos peres, quand vous étiez avec Dieu sur la montagne; vous qui tantôt nous dites que vous avez parlé à Dieu face à face & tantôt que vous n'avez pû le voir que par derrière? Mais enfin, vous étiez avec ce Dieu, & votre frere jette en fonte un veau d'or en un seul jour, & nous

le

le donne pour l'adorer ; & au lieu de punir votre indigne frere, vous le faites notre Pontife, & vous ordonnez à vos Lévites d'égorger vingt-trois mille hommes de votre Peuple ; nos Peres l'auraient-ils souffert ? Se seraient ils laissé assommer comme des victimes par des Prêtres sanguinaires ? Vous nous dites que non content de cette boucherie incroyable, vous avez fait encore massacrer vingt quatre mille de vos pauvres suivans, parce que l'un d'eux avait couché avec une Madianite ; tandis que vous-même avez épousé une Madianite ; & vous ajoutez que vous êtes le plus doux de tous les hommes. Encore quelques actions de cette douceur, & il ne serait plus resté personne.

Non, si vous aviez été capable d'une telle cruauté ; si vous aviez pû l'exercer, vous seriez le plus barbare de tous les hommes, & tous les supplices ne suffiraient pas pour expier un si étrange crime.

Ce sont-là, à peu-près, les objections que font les Sçavans à ceux qui pensent que Moïse est l'Auteur du Pentateuque. Mais on leur répond que les voies de Dieu ne sont pas celles des hommes ; que Dieu a éprouvé, conduit & abandonné son Peuple par une sagesse qui nous est inconnue ; que les Juifs eux-mêmes depuis plus de deux mille ans ont crû que Moïse est l'Auteur de ces Livres ; que l'Eglise qui a succédé à la Synagogue, & qui est intaillible comme elle, a décidé ce point de controverse, & que les Sçavans doivent se taire, quand l'Eglise parle.

PHILOSOPHE.

PHILOSOPHE, *amateur de la sagesse, c'est-à-dire de la vérité.* Tous les Philosophes ont eu ce double caractère, il n'en est aucun dans l'Antiquité qui n'ait donné des exemples de vertu aux hommes, & des leçons de vérités morales. Ils ont pu se tromper tous sur la Phisique, mais elle est si peu nécessaire à la

conduite de la vie que les Philosophes n'avaient pas besoin d'elle. Il a fallu des siécles pour connaître une partie des Loix de la Nature, un jour suffit à un sage pour connaître les devoirs de l'homme.

Le Philosophe n'est point enthousiaste, il ne s'érige point en Prophéte, il ne se dit point inspiré des Dieux; ainsi je ne mettrai au rang des Philosophes, ni l'ancien Zoroastre, ni Hermes, ni l'ancien Orphée, ni aucun de ces Législateurs dont se vantaient les Nations de la Caldée, de la Perse, de la Syrie, de l'Egypte, & de la Grèce. Ceux qui se disent enfans des Dieux étaient les peres de l'Imposture, & ils se servirent du mensonge pour enseigner des vérités; ils étaient indignes de les enseigner, ils n'étaient pas Philosophes, ils étaient tout au plus de très-prudens menteurs.

Par quelle fatalité honteuse peut-être pour les Peuples Occidentaux, faut-il aller au bout de l'Orient pour trouver un sage simple, sans fable, sans imposture, qui enseignait aux hommes à vivre heureux six cens ans avant notre Ere vulgaire, dans un temps où tout le Septentrion ignorait l'usage des Lettres, & où les Grecs commençaient à peine à se distinguer par la sagesse? Ce sage est Confucius qui seul des anciens Législateurs ne voulut jamais tromper les hommes. Quelle plus belle régle de conduite a-t-on jamais donné depuis lui dans la terre entiere? » Réglés un Etat comme vous » réglés une famille; on ne peut bien gouverner sa » famille qu'en lui donnant l'exemple.

» La vertu doit être commune au Laboureur & au » Monarque.

» Occupe toi du soin de prévenir les crimes pour » diminuer le soin de les punir.

» Sous les bons Rois Yao & Xu les Chinois furent » bons; sous les mauvais trois Kie & Chu ils furent » méchans.

» Fais à autrui comme à toi-même.

» Aime les hommes en général, mais chéris les gens » de bien. Oublie les injures & jamais les bienfaits.

» J'ai vu des hommes incapables de sciences, je n'en » ai jamais vu incapables de vertus.

Avouons qu'il n'eſt point de Légiſlateur qui ait annoncé des vérités plus utiles au Genre-humain.

Une foule de Philoſophes Grecs enſeigna depuis une morale auſſi pure. S'ils s'étaient bornés à leurs vains ſiſtêmes de Phyſique, on ne prononcerait aujourd'hui leur nom que pour ce mocquer d'eux. Si on les reſpecte encore, c'eſt qu'ils furent juſtes, & qu'ils apprirent aux hommes à l'être.

On ne peut lire certains endroits de Platon, & ſurtout l'admirable Exordre des Loix de Zaleucus, ſans éprouver dans ſon cœur l'amour des actions honnêtes & généreuſes. Les Romains ont leur Ciceron, qui ſeul vaut peut-être tous les Philoſophes de la Crèce. Après lui viennent des hommes encore plus reſpectables, mais qu'on déſeſpére preſque d'imiter, c'eſt Epictète dans l'eſclavage, ce ſont les Antonins & les Juliens ſur le Thrône.

Quel eſt le Citoyen parmi nous qui ſe priverait comme Julien, Antonin & Marc-Aurèle, de toutes les delicateſſes de notre vie molle & efféminée? Qui dormirait comme eux ſur la dure? Qui voudrait s'impoſer leur frugalité? Qui marcherait comme eux à pied & tête nue à la tête des armées, expoſé tantôt à l'ardeur du ſoleil, tantôt aux frimats? Qui commanderait comme eux à toutes ſes paſſions? Il y a parmi nous des dévots, mais où ſont les ſages? Où ſont les ames inébranlables, juſtes & tolérantes?

Il y a eu des Philoſophes de Cabinet en France, & tous, excepté Montagne ont été perſécutés. C'eſt, ce me ſemble, le dernier degré de la malignité de notre nature de vouloir opprimer ces memes Philoſophes qui la veulent corriger.

Je conçois bien que des fanatiques d'une Secte égorgent les enthouſiaſtes d'une autre Secte, que les Franciſcains hauſſent les Dominicains, & qu'un mauvais Artiſte cabale pour perdre celui qui le ſurpaſſe, mais que le ſage Charron ait été menacé de perdre la vie, que le ſçavant & généreux Ramus ait été aſſaſſiné, que Deſcartes ait été obligé de fuir en Hollande pour ſe ſouſtraire à la rage des ignorans, que Gaſſendi ait

été forcé plusieurs fois de se retirer à Digne, loin des calomnies de Paris, c'est-là l'opprobre éternel d'une Nation.

Un des Philosophes les plus persécutés fut l'immortel Bayle, l'honneur de la Nature humaine On me dira que le nom de Jurieu son calomniateur & son persécuteur est devenu éxécrable, je l'avoue; celui du Jésuite le Tellier l'est devenu aussi, mais de Grands Hommes qu'il opprimait en ont-ils moins fini leurs jours dans l'éxil & dans la disette.

Un des prétextes dont on se servit pour accabler Bayle, & pour le réduire à la pauvreté, fut son Article de David dans son utile Dictionnaire. On lui reprochait de n'avoir point donné de louanges à des actions qui en elles-mêmes sont injustes, sanguinaires, atroces, ou contraires à la bonne foi, ou qui font rougir la pudeur.

Bayle, à la vérité, ne loua point David pour avoir ramassé, selon les Livres Hébreux, six cens vagabonds perdus de dettes & de crimes, pour avoir pillé ses compatriotes à la tête de ces Bandis; pour être venu dans le dessein d'égorger Nabal & toute sa famille, parce qu'il n'avait pas voulu payer les contributions. Pour avoir été vendre ses services au Roi Achis ennemi de sa Nation; pour avoir trahi ce Roi Achis son bienfaiteur, pour avoir saccagé les Villages alliés de ce Roi Achis; pour avoir massacré dans ces Villages jusqu'aux enfans à la mamelle, de peur qu'il ne se trouvat un jour une personne qui put faire connaitre ses déprédations, comme si un enfant à la mamelle aurait pu révéler son crime. Pour avoir fait périr tous les Habitans de quelques autre Villages sous des scies, sous des herses de fer, sous des coignées de fer, & dans des fours à briques. Pour avoir ravi le Thrône à Isboseth fils de Saül, par une perfidie; pour avoir dépouillé & fait périr Miphiboseth petit fils de Saül & fils de son ami, de son protecteur Jonathas, pour avoir livré au Gabaonites deux autres enfans de Saül, & cinq de ses petits enfans qui moururent à la potence.

Je ne parle pas de la prodigieuse incontinence de

David, de ſes concubines, de ſon adultere avec Bethſabée & du meurtre d'Urie.

Quoi donc, les ennemis de Bayle auraient-ils voulu que Bayle eut fait l'éloge de toutes ces cruautés & de tous ces crimes? Faudrait-il qu'il eut dit, *Princes de la terre, imitez l'homme ſelon le cœur de Dieu, maſſacrez ſans pitié les alliés de votre bienfaiteur, égorgez, ou faites égorger toute la famille de votre Roi, couvrez avec toutes les femmes quand vous faites répandre le ſang des hommes, & vous ſerez un modèle de vertu, quand on dira que vous avez fait des Pſeaumes.*

Bayle n'avait-il pas grande raiſon de dire que ſi David fut ſelon le cœur de Dieu, ce fut par ſa pénitence, & non par ſes forfaits? Bayle ne rendait-il pas ſervice au Genre-humain en diſant que Dieu qui a ſans doute dicté toute l'Hiſtoire Juive, n'a pas canoniſé tous les crimes rapportés dans cette Hiſtoire?

Cependant, Bayle fut perſécuté, & par qui? Par des hommes perſécutés ailleurs; par des fugitifs qu'on aurait livrés aux flammes dans leur Patrie; & ces fugitifs étaient combattus par d'autres fugitifs appellés Jenéniſtes chaſſez de leur Pays par les Jéſuites qui ont enfin été chaſſés à leur tour.

Ainſi tous les perſécuteurs ſe ſont déclarés une guerre mortelle, tandis que le Philoſophe opprimé par eux tous s'eſt contenté de les plaindre.

On ne ſçait pas aſſez que Fontenelle en 1713. fut ſur le point de perdre ſes penſions, ſa place & ſa liberté pour avoir rédigé en France vingt ans auparavant, le Traité des Oracles du Sçavant Van Dale, dont il avait retranché avec précaution tout ce qui pouvait allarmer le fanatiſme. Un Jéſuite avait écrit contre Fontenelle, il n'avait pas daigné répondre; & ç'en fut aſſez pour que le Jéſuite le Tellier, Confeſſeur de Louis XIV. accuſat auprès du Roi Fontenelle d'Athéiſme.

Sans M. d'Argenſon, il arrivait que le digne fils d'un fauſſaire, Procureur de Vire, & reconnu fauſſaire lui-même, proſcrivait la vieilleſſe du neveu de Corneille.

Il eſt ſi aiſé de ſéduire ſon pénitent, que nous devons bénir Dieu que ce le Tellier n'ait pas fait plus de mal. Il y a deux gîtes dans le monde, où l'on ne peut tenir contre la ſéduction & la calomnie, ce ſont le lit & le confeſſional.

Nous avons toujours vu les Philoſophes perſécutés par des fanatiques. Mais eſt-il poſſible que les Gens de Lettres s'en mêlent auſſi ! Et qu'eux-mêmes, ils aiguiſent ſouvent contre leurs freres les armes dont on les perce tous l'un après l'autre ?

Malheureux Gens de Lettres, eſt-ce à vous d'être Délateurs ? Voyez ſi jamais chez les Romains il y eut des Garaſſes, des Chaumeix, des Hayet, qui accuſaſſent les Lucreces, les Poſſidonius, les Varrons & les Pline.

Être hippocrite ! quelle baſſeſſe ! mais être hippocrite & méchant, quelle horreur ! il n'y eut jamais d'hippocrites dans l'ancienne Rome, qui nous comptait pour une petite partie de ſes ſujets. Il y avait des fourbes, je l'avoue, mais non des hippocrites de religion qui ſont l'eſpèce la plus ſûre & la plus cruelle de toutes. Pourquoi n'en voit-on point en Angleterre, & d'où vient-on en a-t-il encore en France ? Philoſophes, il vous ſera aiſé de réſoudre ce problême.

PERSÉCUTION.

CE n'eſt pas Dioclétien que j'appellerai Perſécuteur ; car il fut dix-huit ans entiers le protecteur des Chrétiens, & ſi dans les derniers temps de ſon Empire il ne les ſauva pas des reſſentimens de Galérius, il ne fut en cela qu'un Prince ſéduit, & entraîné par la cabale au-delà de ſon caractère, comme tant d'autres.

Je donnerai encore moins le nom de Perſécuteur aux Trajans, aux Antonins, je croirais prononcer un blaſphême.

Quel est le Persécuteur ? C'est celui dont l'œil bleilé, & le fanatisme en fureur irritent le Prince ou les Magistrats contre des hommes innocens, qui n'ont d'autres crimes que de n'être pas de son avis ; impudent tu adore un Dieu, tu prêche la vertu, & tu la pratique, tu as servi les hommes, & tu les a consolés, tu as établi l'orpheline ; tu as secouru le pauvre, tu as changé les déserts ou quelques esclaves trainaient une vie misérable en campagnes fertiles peuplées de familles heureuses ; mais j'ai découvert que tu me méprises, & que tu n'as jamais lû mon livre de controverse, tu sçais que je suis un fripon, que j'ai contrefait l'écriture de G***, que j'ai volé des***, tu pourrais bien le dire, il faut que je te prévienne, j'irai donc chez le Confesseur du premier Ministre ou chez le Podestat. Je leur remontrerai en penchant le col, & en tordant la bouche que tu as une opinion erronée sur les cellules, ou furent renfermés les septante, que tu parlas même il y a dix ans d'une maniere peu respectueuse du chien de Tobie, lequel tu soutenais être un barbet, tandis que je prouvais que c'était un lévrier. Je te dénoncerai comme l'ennemi de Dieu, & des hommes. Tel est le langage du Persécuteur, & si ces paroles ne sortent pas precisément de sa bouche, elles sont gravées dans son cœur avec le burin du Fanatisme trempé dans le fiel de l'Envie.

C'est ainsi que le Jésuite le Tellier osa persécuter le Cardinal de Noailles, & que Jurieu persécuta Bayle.

Lorsqu'on commença à [illegible] les Protestans en France ce ne fut ni François premier, [illegible] second, ni François II. qui épierent ces [illegible] s'armerent contre eux d'une fureur [illegible]. Ils les livrerent aux flammes pour exercer [illegible] vengeances. François premier était [illegible] la Duchesse d'Etampes, [illegible] & François II. était trop enfant. [illegible] commença-t-elle ? par des Prêtres jaloux qui aigrirent les préjugés des Magistrats, & la politique des Ministres.

Si les Rois n'avaient pas été trompés, s'ils avaient

prévu que la persécution produirait cinquante ans de guerres civiles, & que la moitié de la Nation serait exterminée naturellement par l'autre, ils auraient éteint dans leurs larmes les premiers bûchers qu'ils laissèrent allumer.

O Dieu de miséricorde si quelque homme peut ressembler à cet être malfaisant qu'on nous peint, n'est-ce point le Persécuteur ?

PATRIE.

UNE Patrie est un composé de plusieurs familles ; & comme on soutient communément sa famille par amour-propre, lorsqu'on n'a pas un intérêt contraire, on soutient par le même amour-propre sa Ville ou son Village qu'on appelle sa Patrie.

Plus cette Patrie devient grande, moins on l'aime ; car l'amour partagé s'affaiblit Il est impossible d'aimer tendrement une famille trop nombreuse qu'on connait à peine.

Celui qui brûle de l'ambition d'être Edile, Tribun, Preteur, Consul, Dictateur, crie qu'il aime sa Patrie, & il n'aime que lui-même. Chacun veut être sûr de pouvoir coucher chez soi, sans qu'un autre homme s'arroge le pouvoir de l'envoyer coucher ailleurs. Chacun veut être sûr de sa fortune & de sa vie. Tous formant ainsi les mêmes souhaits, il se trouve que l'intérêt particulier devient l'intérêt général : on fait des vœux pour la République, quand on n'en fait que pour soi-même.

Il est impossible qu'il y ait sur la terre un Etat qui ne se soit gouverné d'abord en République ; c'est la marche naturelle de la Nature humaine. Quelques familles s'assemblent d'abord contre les ours & contre les loups : celle qui a du grains en fournit en échange à celle qui n'a que du bois.

Quand nous avons découvert l'Amérique, nous

avons trouvé toutes les Peuplades divisées en Républiques ; il n'y avait que deux Royaumes dans toute cette partie du monde. De mille Nations nous n'en trouvâmes que deux subjuguées.

Il en était ainsi de l'ancien Monde ; tout était République en Europe, avant les Roitelets d'Etrurie & de Rome. On voit encore aujourd'hui des Républiques en Afrique. Tripoli, Tunis, Alger, vers notre septentrion, sont des Républiques de Brigands. Les Hottentots vers le midi, vivent encore comme on dit qu'on vivait dans les premiers âges du monde ; libres égaux entre eux, sans maitres, sans sujets, sans argent, & presque sans besoins. La chair de leurs moutons les nourrit, leur peau les habille, des huttes de bois & de terre sont leurs retraites : ils sont les plus puants de tous les hommes, mais ils ne le sentent pas ; ils vivent & ils meurent plus doucement que nous.

Il reste dans notre Europe huit Républiques sans Monarques, Venise, la Hollande, la Suisse, Gênes, Lucques, Raguse, Genève & St. Marin. On peut regarder la Pologne, la Suède, l'Angleterre, comme des Républiques sous un Roi, mais la Pologne est la seule qui en prenne le nom.

Or, maintenant, lequel vaut le mieux que votre Patrie soit un Etat Monarchique, ou un Etat Républicain ? Il y a quatre mille ans qu'on agite cette question. Demandez la solution aux riches, ils aiment tous mieux l'Aristocratie : interrogez le Peuple, il veut la Démocratie ; il n'y a que les Rois qui préferent la Royauté. Comment donc est-il possible que presque toute la terre soit gouvernée par des Monarques ? Demandez-le aux rats qui proposerent de pendre une sonnette au cou du chat. Mais en vérité, la véritable raison est, comme on l'a dit, que les hommes sont très-rarement dignes de se gouverner eux-mêmes.

Il est triste que souvent pour être bon Patriote on soit l'ennemi du reste des hommes. L'ancien Caton, ce bon Citoyen, disait toujours en opinant au Sénat, tel est mon avis, & qu'on ruine Carthage. Etre bon Patriote, c'est souhaiter que sa Ville s'enrichisse par le

commerce & soit puissante par les armes. Il est clair qu'un Pays ne peut gagner sans qu'un autre perde, & qu'il ne peut vaincre sans faire des malheureux.

Telle est donc la condition humaine, que souhaiter la grandeur de son Pays c'est souhaiter du mal à ses voisins. Celui qui voudrait que sa Patrie ne fut jamais ni plus grande, ni plus petite, ni plus riche, ni plus pauvre, serait le Citoyen de l'Univers.

PIERRE,

En Italien Piero *ou* Pietro ; *en Espagnol* Pedro ; *en Latin* Petrus ; *en Grec* Petros ; *en Hébreu* Cepha.

POURQUOI les Successeurs de Pierre ont-ils eu tant de pouvoir en Occident, & aucun en Orient ? C'est demander pourquoi les Evêques de Vurtzbourg & de Saltzbourg se sont attribués les droits régaliens dans des temps d'anarchie, tandis que les Evêques Grecs sont toujours restés sujets. Le temps, l'occasion, l'ambition des uns, & la faiblesse des autres, ont fait & feront tout dans ce monde.

A cette anarchie l'opinion s'est jointe, & l'opinion est la reine des hommes. Ce n'est pas qu'en effet ils ayent une opinion bien déterminée ; mais des mots leur en tiennent lieu.

Il est rapporté dans l'Evangile que Jesus dit à Pierre ; » Je te donnerai les clefs du Royaume des Cieux. « Les Partisans de l'Evêque de Rome soutinrent vers le onziéme siécle, que qui donne le plus, donne le moins ; que les cieux entouraient la terre ; & que Pierre ayant les clefs du contenant, il avait aussi les clefs du contenu. Si on entend par les cieux toutes les étoiles & toutes les planettes, il est évident, selon Tomasius, que les clefs données à Simeon Barjone surnommé Pierre,

étaient un passe-partout. Si on entend par les cieux les nuées, l'atmosphère, l'éther, l'espace dans lequel roulent les planetes, il n'y a guères de serruriers, selon Murtius, qui puisse faire une clef pour ces portes-là.

Les clefs en Palestine étaient une cheville de bois qu'on liait avec une courroie; Jesus dit à Barjone: » Ce » que tu auras lié sur la terre, sera lié dans le ciel. « Les Theologiens du Pape en ont conclu, que les Papes avaient reçu le droit de lier & de delier les Peuples du serment de fidélité fait à leurs Rois, & de disposer à leur gré de tous les Royaumes. C'est conclure magnifiquement. Les Communes dans les Etats Généraux de France en 1302 disent dans leur Requête au Roi, que » Boniface VIII. était un B***** qui croyait que » Dieu liait & emprisonnait au ciel, ce que Boniface » liait sur terre. « Un fameux Luthérien d'Allemagne, (c'était je pense Mélancton) avait beaucoup de peine à digérer que Jesus eût dit à Simeon Barjone, Cephas ou Cephas, » Tu es Pierre, & sur cette pierre je bâ- » tirai mon assemblée, mon Eglise. « Il ne pouvait concevoir que Dieu eût employé un pareil jeu de mots, une pointe si extraordinaire, & que la puissance du Pape fût fondée sur un quolibet.

Pierre a passé pour avoir été Evêque de Rome; mais on sçait assez qu'en ce temps-là, & long-temps après, il n'y eut aucun Evêché particulier. La Société Chrétienne ne prit une forme que vers la fin du second siécle.

Il se peut que Pierre eût fait le voyage de Rome; il se peut même qu'il fut mis en croix la tête en bas, quoique ce ne fut pas l'usage; mais on n'a aucune preuve de tout cela. Nous avons une lettre sous son nom, dans laquelle il dit qu'il est à Babylone; des Cabalistes judicieux ont prétendu que par Babylone on devait entendre Rome. Ainsi supposé qu'il eût daté de Rome, on aurait pû conclure que la lettre avait été écrite à Babylone. On a tiré long-temps de pareilles conséquences, & c'est ainsi que le monde a été gouverné.

Il y avait un saint homme à qui on avait fait payer bien chérement un bénéfice à Rome, ce qui s'appelle

une simonie ; on lui demandait, s'il croyait que Simon-Pierre eût été au pays? Il répondit, je ne vois pas que Pierre y ait été, mais je suis sûr de Simon.

Quant à la personne de Pierre, il faut avouer que Paul n'est pas le seul qui ait été scandalisé de sa conduite ; on lui a souvent résisté en face, à lui & à ses Successeurs. Ce Paul lui reprochait aigrement de manger des viandes défendues, c'est-à-dire, du porc, du boudin, du lièvre, des anguilles, de l'ixion, & du grifon. Pierre se défendait en disant, qu'il avait vû le ciel ouvert vers la sixiéme heure, & une grande nape qui descendait des quatre coins du ciel, laquelle était toute remplie d'anguilles, de quadrupèdes & d'oiseaux ; & que la voix d'un Ange avait crié : » Tuez & mangez. « C'est apparemment cette même voix qui a crié à tant de Pontifes, » Tuez tout, & mangez la substance du » Peuple : « dit Voloston.

Casaubon ne pouvait approuver sa maniere dont Pierre traita le bon homme Anania & Saphira sa femme. De quel droit, disait Casaubon, un Juif esclave des Romains ordonnait-il, ou souffrait-il que tous ceux qui croiraient en Jesus vendissent leurs héritages & en apportassent le prix à ses pieds? Si quelque Anabatiste à Londres faisait apporter à ses pieds tout l'argent de ses freres, ne serait-il pas arrêté comme un séducteur séditieux, comme un larron qu'on ne manquerait pas d'envoyer à Tyburn? N'est-il pas horrible de faire mourir Anania, parce qu'ayant vendu son fonds & en ayant donné l'argent à Pierre, il avait retenu pour lui & pour sa femme quelques écus pour subvenir à leurs nécessités sans le dire? A peine Anania est-il mort, que sa femme arrive. Pierre au lieu de l'avertir charitablement qu'il vient de faire mourir son mari d'apoplexie, pour avoir gardé quelques oboles, & de lui dire de bien prendre garde à elle, la fait tomber dans le piége. Il lui demande si son mari a donné tout son argent aux Saints. La bonne femme répond, oui, & elle meurt sur le champ. Cela est dur.

Corringius demande, pourquoi Pierre qui tuait ainsi ceux qui lui avaient fait l'aumône, n'allait pas tuer plutôt tous les Docteurs qui avaient fait mourir Jesus-

Christ, & qui le firent fouetter lui-même plus d'une fois ? O Pierre ! vous faites mourir deux Chrétiens qui vous ont fait l'aumône, & vous laissez vivre ceux qui ont crucifié votre Dieu !

Apparemment que Corringius n'était pas en pays d'inquisition, quand il faisoit ses questions hardies. Erasme, à propos de Pierre, remarquait une chose fort singuliere ; c'est que le Chef de la Religion Chrétienne commença son Apostolat par renier Jesus-Christ ; & que le premier Pontife des Juifs avait commencé son ministère par faire un veau d'or, & par l'adorer.

Quoiqu'il en soit, Pierre nous est dépeint comme un pauvre qui catéchisait des pauvres. Il ressemble à ces Fondateurs d'Ordres, qui vivaient dans l'indigence, & dont les Successeurs sont devenus grands Seigneurs.

Le Pape Successeur de Pierre a tantôt gagné, tantôt perdu ; mais il lui reste encore environ cinquante millions d'hommes sur la terre, soumis en plusieurs points à ses loix, outre ses sujets immédiats.

Se donner un Maître à trois ou quatre cens lieues de chez soi ; attendre pour penser que cet homme ait paru penser ; n'oser juger en dernier ressort un Procès entre quelques-uns de ses Concitoyens, que par des Commissaires nommés par cet Etranger ; n'oser se mettre en possession des champs & des vignes qu'on a obtenus de son propre Roi, sans payer une somme considérable à ce Maître étranger ; violer les loix de son pays qui défendent d'épouser sa niéce, & l'épouser légitimement en donnant à ce Maître étranger une somme encore plus considérable ; n'oser cultiver son champ le jour que cet Etranger veut qu'on célèbre la mémoire d'un inconnu qu'il a mis dans le Ciel de son autorité privée ; c'est là en partie ce que c'est que d'admettre un Pape ; ce sont là les libertés de l'Eglise Gallicane.

Il y a quelques autres Peuples qui portent plus loin leur soumission. Nous avons vû de nos jours un Souverain demander au Pape la permission de faire juger par son Tribunal royal des Moines accusés de parricide

de, ne pouvoir obtenir cette permiſſion, & n'oſer les juger ?

On ſçait aſſez qu'autrefois les droits des Papes alaient plus loin ; ils étaient fort au-deſſus des Dieux de l'antiquité ; car ces Dieux paſſaient ſeulement pour diſpoſer des Empires, & les Papes en diſpoſaient en effet.

Sturbinus dit qu'on peut pardonner à ceux qui doute de la divinité & de l'infaillibilité du Pape, quand on fait réfléxion ;

Que quarante Schiſmes ont profané la Chaire de Saint Pierre, & que vingt-ſept l'ont enſanglanté ;

Qu'Etienne VII. fils d'un Prêtre, déterra le corps de Formoſe ſon Prédéceſſeur, & fit trancher la tête à ce cadavre ;

Que Sergius III. convaincu d'aſſaſſinats, eut un fils de Marôzie, lequel hérita de la Papauté ;

Que Jean X. Amant de Théodora, fut étranglé dans ſon lit ;

Que Jean XI. fils de Sergius III. ne fut connu que par ſa crapule ;

Que Jean XII. fut aſſaſſiné chez ſa Maîtreſſe ;

Que Benoit IX. acheta & revendit le Pontificat ;

Que Grégoire VII. fut l'auteur de cinq cens ans de guerres civiles ſoutenues par ſes ſucceſſeurs ;

Qu'enfin parmi tant de Papes, ambitieux, ſanguinaires & débauchés, il y eu un Alexandre VI. dont le nom n'eſt prononcé qu'avec la même horreur que ceux des Néron & des Caligula.

C'eſt une preuve, dit-on, de la divinité de leur caractère, qu'elle ait ſubſiſté avec tant de crimes ; mais ſi les Califes avaient eu une conduite encore plus affreuſe, ils auraient donc été encore plus divins. C'eſt ainſi que raiſonne Dermius ; mais les Jéſuites lui ont répondu.

PRÉJUGÉS.

LE préjugé est une opinion sans jugement. Ainsi dans toute la terre, on inspire aux enfans toutes les opinions qu'on veut, avant qu'ils puissent juger.

Il y a des préjugés universels, nécessaires, & qui sont la vertu même. Par tout pays on apprend aux enfans à reconnaître un Dieu rémunérateur & vengeur; à respecter, à aimer leur pere & leur mere; à regarder le larcin comme un crime, le mensonge intéressé comme un vice, avant qu'ils puissent deviner ce que c'est qu'un vice & une vertu.

Il y a donc de très-bons préjugés : ce sont ceux que le jugement ratifie quand on raisonne.

Sentiment n'est pas simple préjugés; c'est quelque chose de bien plus fort. Une mere n'aime pas son fils, parce qu'on lui dit qu'il le faut aimer; elle le chérit heureusement malgré elle. Ce n'est point par préjugé que vous courez au secours d'un enfant inconnu prêt à tomber dans un précipice, ou être dévoré par une bête.

Mais c'est par préjugé que vous respecteriez un homme revêtu de certains habits, marchant gravement, parlant de même. Vos parens vous ont dit que vous deviez vous incliner devant cet homme, vous le respectez avant de sçavoir s'il mérite vos respects : vous croissez en âge & en connoissances; vous vous appercevez que cet homme est un charlatan, pétri d'orgueil, d'interêt, & d'artifice : vous méprisez ce que vous reveriez, & le préjugé cede au jugement. Vous avez cru par préjugé les fables dont on a bercé votre enfance; on vous a dit, que les Titans firent la guerre aux Dieux, & que Vénus fut amoureuse d'Adonis; vous prenez à douze ans ces fables pour des vérités; vous les regardez à vingt ans comme des allégories ingénieuses.

Examinons en peu de mots les différentes sortes de préjugés, afin de mettre de l'ordre dans nos affaires. Nous ferons peut-être comme ceux qui du temps du

système de *Las* s'apperçurent qu'ils avaient calculé des richesses imaginaires.

Préjugés de sens.

N'est-ce pas une chose plaisante que nos yeux nous trompent toujours, lors même que nous voyons très-bien, & qu'au contraire nos oreilles ne nous trompent pas ? Que votre oreille bien conformée entende, *vous êtes belle*, *je vous aime* : il est bien sûr qu'on ne vous a pas dit, *je vous hais*, *vous êtes laide* ; mais vous voyez un miroir uni, il est démontré que vous vous trompez, c'est une surface très raboteuse. Vous voyez le soleil d'environ deux pieds de diamètre, il est demontré qu'il est un million de fois plus gros que la terre.

Il semble que Dieu ait mis la vérité dans vos oreilles, & l'erreur dans vos yeux ; mais étudiez l'optique, & vous verrez que Dieu ne vous a pas trompé, & qu'il est impossible que les objets vous paraissent autrement que vous les voyez dans l'état présent des choses.

Préjugés physiques.

Le soleil se leve, la lune aussi, la terre est immobile ; ce sont là des préjugés physiques naturels. Mais que les écrevisses soient bonnes pour le sang, parce qu'étant cuites elles sont rouges comme lui ; que les anguilles guérissent la paralisie, parce qu'elles frétillent ; que la lune influe sur nos maladies, parce qu'un jour on observa qu'un malade avait eu un redoublement de fièvre pendant le décours de la lune ; ces idées & mille autres ont été des erreurs d'anciens Charlatans qui jugerent sans raisonner, & qui étant trompés tromperent les autres.

Préjugés historiques.

La plûpart des histoires ont été crues sans examen, & cette créance est un préjugé. Fabius Victor raconte que plusieurs siécles avant lui, une Vestale de la Ville d'Albe.

d'Albe allant puiser de l'eau dans sa cruche, fut violée, qu'elle accoucha de Romulus & de Remus, qu'ils furent nourris par une louve, &c. Le Peuple Romain crut cette fable ; il n'examina point si dans ce temps là il y avait des Vestales dans le Latium, s'il était vraisemblable que la fille d'un Roi sortit de son couvent avec sa cruche, s'il était probable qu'une louve alaitât deux enfans au lieu de les manger. Le préjugé s'établit.

Un Moine écrit que Clovis étant dans un grand danger à la bataille de Tolbiac, fit vœu de se faire Chrétien s'il en rechapait ; mais est-il naturel qu'on s'adresse à un Dieu étranger dans une telle occasion ? N'est-ce pas alors que la Religion dans laquelle on est né agit le plus puissamment ? Quel est le Chrétien qui dans une bataille contre les Turcs ne s'adressera pas plutôt à la sainte Vierge qu'à Mahomet ? On ajoûte qu'un pigeon apporta la sainte ampoule dans son bec pour oindre Clovis, & qu'un Ange apporta l'oriflamme pour le conduire ; le préjugé crut toutes les Histoirettes de ce genre. Ceux qui connaissent la nature humaine savent bien que l'usurpateur Clovis, & l'usurpateur Rollon ou Rol, se firent Chrétiens pour gouverner plus sûrement des Chrétiens, comme les usurpateurs Turcs se firent Musulmans pour gouverner plus sûrement les Musulmans.

Préjugés Religieux.

Si votre Nourrice vous a dit que Cérès préside aux bleds, ou que Vishnou & Xacara sont fait hommes plusieurs fois, ou que Sammonocodom est venu couper une forêt, ou qu'Odin vous attend dans la salle vers le Jutland, ou que Mahomet ou quelqu'autre a fait un voyage dans le ciel, enfin si votre Précepteur vient ensuite enfoncer dans votre cervelle ce que votre Nourrice y a gravé, vous en tenez pour votre vie. Votre jugement veut-il s'élever contre ces préjugés ? Vos voisins & surtout vos voisines crient à l'impie, & vous effrayent ; votre Derviche craignant de voir diminuer son revenu,

vous accuse auprès du Cadi, & ce Cadi vous fait empaler s'il le peut, parce qu'il veut commander à des fots, & qu'il croit que les fots obéissent mieux que les autres; & cela durera jusqu'à ce que vos voisins & le Derviche & le Cadi commencent à comprendre que la tottise n'est bonne à rien, & que la persécution est abominable.

RELIGION.

Premiere Question.

L'Évêque de Vorcester, Warburton, Auteur d'un des plus sçavans Ouvrages qu'on ait jamais fait, s'exprime ainsi page 8. tome premier. » Une Religion, une Société qui n'est pas fondée sur la créance d'une autre vie, doit être soutenue par une Providence extraordinaire. Le Judaïsme n'est pas fondé sur la creance d'une autre vie; donc, le Judaïsme a été soutenu par une Providence extraordinaire. «

Plusieurs Théologiens se sont élevés contre lui, & comme on rétorque tous les argumens, on a retorqué le sien, on lui a dit:

» Toute Religion qui n'est pas fondée sur le dogme » de l'immortalité de l'ame, & sur les peines & les » récompenses éternelles, est nécessairement fausse; » or le Judaïsme ne connut point ces dogmes, donc » le Judaïsme, loin d'être soutenu par la Providence, » étaient par vos principes une Religion fausse & barbare qui attaquait la Providence. «

Cet Evêque eût quelques autres adversaires qui lui soutinrent que l'immortalité de l'âme était connue chez les Juifs, dans le temps même de Moïse; mais il leur prouva très-évidemment, que ni le Décalogue, ni le Lévitique, ni le Deutéronome, n'avaient dit un seul mot de cette créance, & qu'il est ridicule de vouloir

tordre & corrompre quelques paſſages des autres livres, pour en tirer une vérité qui n'eſt point annoncée dans le Livre de la Loi.

M. l'Evêque ayant fait quatre volumes pour démontrer que la Loi Judaïque ne propoſait ni peines, ni récompenſes après la mort, n'a jamais pû répondre à ſes adverſaires d'une maniere bien ſatisfaiſante. Ils lui diſaient : » Ou Moïſe connaiſſait ce dogme, & alors il » a trompé les Juifs en ne le manifeſtant pas ; ou il » l'ignorait ; & en ce cas il n'en ſçavait pas aſſez pour » fonder une bonne Religion. En effet ſi la Religion » avait été bonne, pourquoi l'aurait-on abolie ? Une » Religion vraie doit être pour tous les temps & pour » tous les lieux, elle doit être comme la lumiere du » ſoleil, qui éclaire tous les Peuples & toutes les Gé- » nérations. «

Ce Prélat, tout éclairé qu'il eſt, a eu beaucoup de peine à ſe tirer de toutes ces difficultés ; mais quel ſyſtême en eſt exempt ?

Seconde Queſtion.

Un autre Sçavant beaucoup plus Philoſophe, qui eſt un des plus profonds Métaphyſiciens de nos jours, donne de fortes raiſons pour prouver que le polithéiſme a été la premiere Religion des hommes, & qu'on a commencé à croire pluſieurs Dieux, avant que la raiſon fut aſſez éclairée pour ne reconnaître qu'un ſeul Etre ſuprême.

J'oſe croire, au contraire, qu'on a commencé d'abord par reconnaître un ſeul Dieu, & qu'enſuite la faibleſſe humaine en a adopté pluſieurs, & voici comme je conçois la choſe.

Il eſt indubitable qu'il y eût des Bourgades avant qu'on eût bâti de grandes Villes, & que tous les hommes ont été diviſés en petites Républiques, avant qu'ils fuſſent réunis dans de grands Empires. Il eſt bien naturel qu'une Bourgade effrayée du tonnerre, affligée de la perte de ſes moiſſons, maltraitée par la Bourgade voiſine, ſentant tous les jours ſa faibleſſe, ſentant

partout un pouvoir invisible, ait bientôt dit. Il y a quelque Etre au-dessus de nous qui nous fait du bien & du mal.

Il me paraît impossible qu'elle ait dit : il y a deux pouvoirs, car pourquoi plusieurs ? On commence en tout genre par le simple, ensuite vient le composé, & souvent enfin on revient au simple par des lumieres supérieures. Telle est la marche de l'esprit humain.

Quel est cet Etre qu'on aura d'abord invoqué ? Sera-ce le soleil ? Sera-ce la lune ? Je ne le crois pas. Examinons ce qui se passe dans les enfans ; ils sont à peu près ce que sont les hommes ignorans. Ils ne sont frappés ni de la beauté, ni de l'utilité de l'astre qui anime la Nature, ni des secours que la lune nous prête, ni des variations régulieres de son cours ; ils n'y pensent pas ; ils y sont trop accoutumés. On n'adore, on n'invoque, on ne veut appaiser que ce qu'on craint ; tous les enfans voyent le ciel avec indifference ; mais, que le tonnerre gronde, ils tremblent ; ils vont se cacher. Les premiers hommes en ont sans doute agi de même. Il ne peut y avoir que des espèces de Philosophes qui ayent remarqué le cours des astres, les ayent fait admirer, & les ayent fait adorer ; mais des cultivateurs simples & sans aucune lumiere, n'en sçavaient pas assez pour embrasser une erreur si noble.

Un Village se sera donc borné à dire ; il y a une Puissance qui tonne, qui grêle sur nous, qui fait mourir nos enfans, appaisons-la ; mais comment l'appaiser ? Nous voyons que nous avons calmé par de petits présens la colere des gens irrités, faisons donc de petits présens à cette Puissance. Il faut bien aussi lui donner un nom. Le premier qui s'offre est celui de *Chef*, de *Maître*, de *Seigneur* ; cette Puissance est donc appellée Monseigneur. C'est probablement la raison pour laquelle les premiers Egyptiens appellerent leur Dieu Knef, les Syriens Adoni, les Peuples voisins Baal, ou Bel, ou Moloch, ou Moloc, les Scythes Papée ; tous mots qui signifient *Seigneur*, *Maître*.

C'est ainsi qu'on trouva presque toute l'Amérique partagée en une multitude de petites Peuplades, qui

toutes avaient leur Dieu protecteur. Les Mexiquains même, ni les Peruviens qui etaient de grandes Nations, n'avaient qu'un seul Dieu. L'une adorait Mango Kapak, l'autre le Dieu de la Guerre. Les Mexiquains donnaient à leur Dieu guerrier le nom de Vitziputli, comme les Hebreux avaient appellé leur Seigneur Sabaoth.

Ce n'eſt point par une raiſon ſupérieure & cultivée que tous les Peuples ont ainſi commencé à reconnaître une ſeule Divinité; s'ils avaient eté Philoſophes, ils auraient adoré le Dieu de toute la Nature, & non pas le Dieu d'un Village; ils auraient examiné ces rapports infinis de tous les êtres, qui prouvent un Etre créateur & conſervateur; mais ils n'examinerent rien, ils ſentirent. C'eſt-là le progrès de notre faible entendement; chaque Bourgade ſentait ſa faibleſſe, & le beſoin qu'elle avait d'un fort protecteur. Elle imaginait cet Etre tutélaire & terrible réſidant dans la forêt voiſine, ou ſur la montagne, ou dans une nuée. Elle n'en imaginait qu'un ſeul, parce que la Bourgade n'avait qu'un Chef à la guerre. Elle l'imaginait corporel, parce qu'il était impoſſible de ſe le repréſenter autrement. Elle ne pouvait croire que la Bourgade voiſine n'eût pas auſſi ſon Dieu. Voilà pourquoi Jepthé dit aux habitans de Moab; *vous poſſedez légitimement ce que votre Dieu Chamos vous a fait conquerir, vous devez nous laiſſer jouir de ce que notre Dieu nous a donné par ſes victoires.*

Ce diſcours tenu par un étranger à d'autres étrangers eſt très-remarquable. Les Juifs & les Moabites avaient dépoſſedé les Naturels du pays, l'un & l'autre n'avait d'autre droit que celui de la force; & l'un dit à l'autre, ton Dieu t'a protégé dans ton uſurpation, ſouffre que mon Dieu me protége dans la mienne.

Jérémie & Amos demandent l'un & l'autre, *quelle raiſon a eu le Dieu Melchom de s'emparer du Pays de Gad?* Il parait évident par ces paſſages, que l'Antiquité attribuait à chaque Pays un Dieu Protecteur. On trouve encore des traces de cette Théologie dans Homère.

Il eſt bien naturel que l'imagination des hommes s'étant échauffée, & leur eſprit ayant acquis des con-

noissances confuses, ils ayent bientôt multiplié leurs Dieux, & assigné des Protecteurs aux élémens, aux mers, aux forêts, aux fontaines, aux campagnes. Plus ils auront examiné les astres, plus ils auront été frappés d'admiration. Le moyen de ne pas adorer le soleil, quand on adore la Divinité d'un ruisseau? Dès que le premier pas est fait, la terre est bientôt couverte de Dieux, & on descend enfin des astres aux chats & aux oignons.

Cependant, il faut bien que la raison se perfectionne; le temps forme enfin des Philosophes qui voyent que ni les oignons ni les chats, ni même les astres, n'ont arrangé l'ordre de la Nature. Tous ces Philosophes, Babyloniens, Persans, Egyptiens, Scithes, Grecs & Romains admettent un Dieu suprême, rémunérateur & vengeur.

Ils ne le disent pas d'abord aux Peuples; car quiconque eût mal parlé des oignons & des chats devant des vieilles & des Prêtres, eût été lapidé. Quiconque eût reproché à certains Egyptiens de manger leurs Dieux, eût été mangé lui-même, comme en effet Juvenal rapporte qu'un Egyptien fut tué & mangé tout crud dans une dispute de controverse.

Mais que fit-on? Orphée & d'autres établissent des mystères que les initiés jurent par des sermens exécrables de ne point révéler, & le principal de ces mystères, est l'adoration d'un seul Dieu. Cette grande vérité pénètre dans la moitié de la terre; le nombre des initiés devient immense; il est vrai que l'ancienne Religion subsiste toujours; mais comme elle n'est point contraire au dogme de l'unité de Dieu, on la laisse subsister. Et pourquoi l'abolirait-on? Les Romains reconnaissent le *Deus optimus maximus*; les Grecs ont leur *Zeus*, leur Dieu suprême. Toutes les autres Divinités ne sont que des Etres intermédiaires; on place des Heros & des Empereurs au rang des Dieux, c'est-à-dire des bienheureux. Mais il est sûr que Claude, Octave, Tibere & Caligula ne sont pas regardés comme les Créateurs du ciel & de la terre.

En un mot il paraît prouvé que du temps d'Auguste,

tous ceux qui avaient une Religion, reconnaissaient un Dieu Supérieur, éternel, & plusieurs ordres de Dieux sécondaires, dont le culte fut appellé depuis Idolâtrie.

Les Loix des Juifs n'avaient jamais favorisé l'Idolâtrie ; car quoiqu'ils admissent des Malachim, des Anges, des Etres célestes d'un ordre inférieur, leur Loi n'ordonnait point que ces Divinités sécondaires eussent un culte chez eux. Ils adoraient les Anges, il est vrai, c'est-à-dire, ils se prosternaient quand ils en voyaient ; mais comme cela n'arrivait pas souvent, il n'y avait ni de cérémonial, ni de culte légal établi pour eux. Les Chérubins de l'Arche ne recevaient point d'hommages. Il est constant que les Juifs, du moins depuis Alexandre, adoraient ouvertement un seul Dieu, comme la foule innombrable d'Initiés l'adoraient secretement dans leurs mystères.

Troisième Question.

Ce fut dans ce temps où le culte d'un Dieu suprême était universellement établi chez tous les Sages en Asie, en Europe & en Afrique, que la Religion Chrétienne prit naissance.

Le Platonisme aida beaucoup à l'intelligence de ses dogmes. Le *Logos* qui chez Platon signifiait la sagesse, la raison de l'Etre suprême, devint chez nous le Verbe, & une seconde personne de Dieu. Une métaphysique profonde & au-dessus de l'intelligence humaine, fut un sanctuaire inaccessible, dans lequel la Religion fut envelopée.

On ne répétera point ici, comment Marie fut déclarée dans la suite mere de Dieu, comment on établit la consubstantialité du Pere & du Verbe, & la Procession du *Pneuma*, organe divin du divin *Logos*, deux natures & deux volontés résultantes de l'Hypostase, & enfin la manducation supérieure, l'ame nourrie ainsi que le corps, des membres & du sang de l'homme Dieu - adorée & mangé sous la forme du pain, présent aux yeux, sensible au goût, & cependant anéanti. Tous les mystères ont été sublimes.

On commença dès le second siècle, par chasser les démons au nom de Jesus ; auparavant on les chassait au nom de Jehovah, ou Yhaho, car St. Matthieu rapporte, que les ennemis de Jesus ayant dit qu'il chassait les démons au nom du Prince des démons, il leur répondit, *Si c'est par Belzebuth que je chasse les démons, par qui vos enfans les chassent-ils ?*

On ne sçait point en quel temps les Juifs reconnurent pour Prince des Demons Belzebuth, qui était un Dieu étranger ; mais on sçait, (& c'est Joseph qui nous l'apprend) qu'il y avait à Jerusalem des exorcistes préposés pour chasser les démons des corps des possédés, c'est-à-dire, des hommes attaqués de maladies singulieres, qu'on attribuait alors dans une grande partie de la terre à des Génies malfaisans.

On chassait donc ces démons avec la véritable prononciation de Jehovah aujourd'hui perdue, & avec d'autres cérémonies aujourd'hui oubliées.

Cet exorcisme par Jehovah ou par les autres noms de Dieu était encore en usage dans les premiers siécles de l'Eglise. Origène en disputant contre Celse lui dit N°. 262. » Si en invoquant Dieu, ou en jurant par » lui, on nomme le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de » Jacob, on fera certaines choses par ces noms, dont » la nature & la force sont telles, que les démons se » soumettent à ceux qui les prononcent ; mais si on » le nomme d'un autre nom, comme Dieu de la mer » bruyante, supplantateur, ces noms seront sans vertu. » Le nom d'Israël traduit en Grec ne pourra rien opé- » rer, mais prononcez-le en Hébreu, avec les autres » mots requis, vous opérerez la conjuration. «

Le même Origène au nombre 19. dit ces paroles remarquables. » Il y a des noms qui ont naturellement » de la vertu, tels que sont ceux dont se servent les » Sages parmi les Egyptiens, les Mages en Perse, les » Bracmanes dans l'Inde. Ce qu'on nomme magie n'est » pas un art vain & chimérique, ainsi que le prétendent les Stoïciens & les Epicuriens : ni le nom de » Sabaoth, ni celui d'Adonaï, n'ont pas été faits pour » des êtres créés ; mais il appartiennent à une Théo-

» logie mystérieuse qui se rapporte au Créateur ; de-
» là vient la vertu de ces noms quand on les arrange
» & qu'on les prononce selon les regles, &c.

Origène en parlant ainsi ne donne point son sentiment particulier, il ne fait que rapporter l'opinion universelle. Toutes les Religions alors connues admettaient une espèce de magie, & on distinguait la magie céleste, & la magie infernale ; la Nécromancie & la Théurgie ; tout était prodige, divination, oracle. Les Perses ne niaient point les miracles des Egyptiens, ni les Egyptiens ceux des Perses. Dieu permettait que les premiers Chrétiens fussent persuadés des Oracles attribués aux Sibylles, & leur laissait encore quelques erreurs peu importantes, qui ne corrompaient point le fonds de la Religion.

Une chose encore fort remarquable, c'est que les Chrétiens des deux premiers siécles avaient de l'horreur pour les temples, les autels & les simulacres. C'est ce qu'Origène avoue N°. 347. Tout changea depuis avec la discipline, quand l'Eglise reçut une forme constante.

Quatriéme Question.

Lorsqu'une fois une Religion est établie légalement dans un Etat, les Tribunaux sont tous occupés à empêcher qu'on ne renouvelle la plupart des choses qu'on faisait dans cette Religion avant qu'elle fut publiquement reçue. Les Fondateurs s'assemblaient en secret malgré les Magistrats ; on ne permet que les assemblées publiques sous les yeux de la Loi, & toutes associations qui se dérobent à la Loi sont défendues. L'ancienne maxime était qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ; la maxime opposée est reçue, que c'est obeir à Dieu que de suivre les Loix de l'Etat. On n'entendait parler que d'obsessions & de possessions ; le diable était alors déchaîné sur la terre ; le diable ne sort plus aujourd'hui de sa demeure ; les prodiges, les prédictions étaient alors nécessaires ; on ne les admet plus. Un homme qui prédirait des calamités dans les Places publiques, serait mis aux petites maisons. Les Fondateurs rece-

vaient secrettement l'argent des fidèles ; un homme qui recueillerait de l'argent pour en disposer sans y être autorisé par la Loi, serait repris de justice. Ainsi, on ne se sert plus d'aucun des echafauts qui ont servi à bâtir l'édifice.

Cinquiéme Question.

Après notre sainte Religion, qui sans doute est la seule honne, qu'elle serait la moins mauvaise?

Ne serait-ce pas la plus simple? Ne serait-ce pas celle qui enseignerait beaucoup de morale & très-peu de dogmes? Celle qui tendrait à rendre les hommes justes, sans les rendre absurdes? Celle qui n'ordonnerait point de croire des choses impossibles, contradictoires, injurieuses à la Divinité, & pernicieuses au genre-humain, & qui n'oserait point menacer des peines éternelles quiconque aurait le sens commun? Ne serait-ce point celle qui ne soutiendrait pas sa creance par des boureaux, & qui n'inonderait pas la terre de sang pour des sophismes inintelligibles? Celle dans laquelle une équivoque, un jeu de mots & deux ou trois chartes supposées, ne feraient pas un Souverain & un Dieu, d'un Prêtre souvent incestueux, homicide & empoisonneur? Celle qui ne soumettrait pas les Rois à ce Prêtre? Celle qui n'enseignerait que l'adoration d'un Dieu, la justice, la tolérance & l'humanité?

Sixiéme Question.

On a dit que la Religion des Gentils était absurde en plusieurs points, contradictoire, pernicieuse; mais ne lui a-t-on pas imputé plus de mal qu'elle n'en a fait, & plus de sottises qu'elle n'en a prêchées?

Car de voir Jupiter taureau,
Serpent, cigne ou quelqu'autre chose;
Je ne trouve point cela beau,
Et ne m'étonne pas, si parfois on en cause.

Prologue d'Amphitrion.

Sans doute cela eſt fort impertinent : mais qu'on me montre dans toute l'Antiquité un Temple de bé à Leda couchant avec un cigne ou avec un taureau ? Y a-t-il un ſermon prêché dans Athènes ou dans Rome pour encourager les filles à faire des enfans avec les cignes de leur baſſe-cour ? Les Fables recueillies & ornées par Ovide ſont-elles la Religion ? Ne reſſemblent-elles pas à notre légende dorée, à notre fleur des Saints ? Si quelque Brame ou quelque Derviche venait nous objecter l'Hiſtoire de Ste. Marie Egyptienne, laquelle n'ayant pas de quoi payer les Matelots qui l'avaient conduite en Egypte, donna à chacun d'eux ce que l'on appelle des faveurs, en guiſe de monnoye, nous dirions au Brame, mon Révérend Pere, vous vous trompez : notre Religion n'eſt point la légende dorée.

Nous reprochons aux Anciens leurs Oracles, leurs prodiges : s'ils revenaient au monde & qu'on pût compter les miracles de Notre-Dame de Lorette, & ceux de Notre-Dame d'Ephèſe, en faveur de qui des deux ſerait la balance du compte ?

Les ſacrifices humains ont été établis chez preſque tous les Peuples, mais très-rarement mis en uſage. Nous n'avons que la fille de Jephté, & le Roi Agag d'immolés chez les Juifs ; car Iſaac & Jonathas ne le furent pas. L'Hiſtoire d'Iphigénie n'eſt pas bien avérée chez les Grecs. Les ſacrifices humains ſont très-rares chez les anciens Romains ; en un mot, la Religion Payenne a fait répandre très-peu de ſang, & la nôtre en a couvert la terre. La nôtre eſt ſans doute la ſeule bonne, la ſeule vraie ; mais nous avons fait tant de mal par ſon moyen, que quand nous parlons des autres, nous devons être modeſtes.

Septième Queſtion.

Si un homme veut perſuader ſa Religion à des Etrangers, ou à ſes Compatriotes, ne doit il pas s'y prendre avec la plus inſinuante douceur, & la modération la plus engageante ? S'il commence par dire que ce qu'il annonce eſt démontré, il trouvera une foule

d'incrédules ; s'il ose leur dire, qu'ils ne rejettent sa doctrine, qu'autant qu'elle condamne leurs passions, que leur cœur a corrompu leur esprit, qu'ils n'ont qu'une raison fausse & orgueilleuse ; il les revolte, il les anime contre lui, il ruine lui-même ce qu'il veut établir.

Si la Religion qu'il annonce est vraie, l'emportement & l'intolérance la rendront-ils plus vraie ? Vous mettez-vous en colere, quand vous dites qu'il faut être doux, patient, bienfaisant, juste, remplir tous les devoirs de la Société ? Non, car tout le monde est de votre avis ; pourquoi donc dites-vous des injures à votre frere, quand vous lui prêchez une métaphysique mystérieuse ? C'est que son sens irrite votre amour propre. Vous avez l'orgueil d'exiger que votre frere soumette son intelligence à la vôtre : l'orgueil humilié produit la colere ; elle n'a point d'autre source. Un homme blessé de vingt coups de fusil dans une bataille, ne se met point en colere ; mais un Docteur blessé du refus d'un suffrage devient furieux & implacable.

RÉSURRECTION.

ON conte que les Egyptiens n'avaient bâti leurs pyramides que pour en faire des tombeaux, & que leurs corps embaumés par dedans & par dehors, attendaient que leurs ames vinssent les ranimer au bout de mille ans. Mais si leurs corps devaient ressusciter, pourquoi la premiere opération des parfumeurs était-elle de leur percer le crâne avec un crochet, & d'en tirer la cervelle ? L'idée de ressusciter sans cervelle, fait soupçonner (si on peut user de ce mot) que les Egyptiens n'en avaient guères de leur vivant ; mais il faut considérer que la plûpart des Anciens croyaient que l'ame est dans la poitrine. Et pourquoi l'ame est-elle dans la poitrine plûtôt qu'ailleurs ? C'est qu'en effet dans tous nos sentimens un peu violens, on éprouve

ve vers la région du cœur, une dilatation ou un resserrement, qui a fait penser que c'était-là le logement de l'ame. Cette ame était quelque chose d'aérien, c'était une figure légere qui se promenait où elle pouvait, jusqu'à-ce qu'elle eût retrouvé son corps.

La croyance de la résurrection est beaucoup plus ancienne que les temps Historiques. Athalide fils de Mercure pouvait mourir & ressusciter à son gré; Esculape rendit la vie à Hippolite, Hercule à Alceste; Pelops ayant été haché en morceaux par son pere, fut ressuscité par les Dieux. Platon raconte qu'Héres ressuscita pour quinze jours seulement.

Les Pharisiens, chez les Juifs, n'adoptent le dogme de la Résurrection que très-long-temps après Platon.

Il y a dans les Actes des Apôtres un fait bien singulier & bien digne d'attention. S. Jacques, & plusieurs de ses compagnons conseillent à S. Paul d'aller dans le Temple de Jerusalem, observer toutes les cérémonies de l'ancienne Loi, tout Chrétien qu'il était, *afin que tous sçachent*, disent ils, *que tout ce qu'on dit de vous est faux, & que vous continuez de garder la Loi de Moïse.*

S. Paul alla donc pendant sept jours dans le Temple, mais le septiéme il fut reconnu. On l'accusa d'y être venu avec des Etrangers, & de l'avoir prophané. Voici comment il se tira d'affaire.

Or Paul sçachant qu'une partie de ceux qui étaient là étaient Sadducéens, & l'autre Pharisiens, il s'écria dans l'assemblée: Mes freres, je suis Pharisien & fils de Pharisien; c'est à cause de l'espérance d'une autre vie, & de la résurrection des morts, que l'on veut me condamner. * Il n'avait point du tout été question de la résurrection des morts dans toute cette affaire; Paul ne le disait que pour animer les Pharisiens & les Saducéens les uns contre les autres.

℣. 7. *Paul ayant parlé de la sorte, il s'émut une dissension entre les Pharisiens & les Sadducéens; & l'assemblée fut divisée.*

* *Act. des Apôt. Chap.* 23. *v.* 6. 7. 8.

℣. 8. *Car les Sadducéens disent qu'il n'y a ni Résurrection, ni Ange, ni Esprit : au lieu que les Pharisiens reconnaissent & l'un & l'autre*, &c.

On a prétendu que Job, qui est très-ancien, connaissait le dogme de la Résurrection. On cite ces paroles : *Je sais que mon Rédempteur est vivant, & qu'un jour sa rédemption s'élévera sur moi, ou que je me relèverai de la poussiére, que ma peau reviendra, & que je verrai encore Dieu dans ma chair.*

Mais plusieurs commentateurs entendent par ces paroles, que Job espere qu'il relévera bien-tôt de maladie, & qu'il ne demeurera pas toujours couché sur la terre, comme il l'était. La suite prouve assez que cette explication est la véritable ; car il s'écrie le moment d'après à ses faux & durs amis ; *pourquoi donc dites-vous, persécutons-le*, ou bien, *parce que vous direz, parce que nous l'avons persécuté.* Cela ne veut-il pas dire évidemment, vous vous répentirez de m'avoir offensé, quand vous me reverrez dans mon premier état de santé & d'opulence. Un malade qui dit, je me léverai, ne dit pas, je ressusciterai. Donner des sens forcés à des passages clairs, c'est le sûr moyen de ne jamais s'entendre.

S. Jérôme ne place la naissance de la Secte des Pharisiens que très-peu de temps avant Jesus-Christ. Le Rabin Hillel passe pour le Fondateur de la Secte Pharisienne : & cet Hillel était contemporain de Gamaliel le Maître de S. Paul.

Plusieurs de ces Pharisiens croyaient que les Juifs seuls ressusciteraient, & que le reste des hommes n'en valait pas la peine. D'autres ont soutenu qu'on ne ressusciterait que dans la Palestine, & que les corps de ceux qui auront été enterrés ailleurs, seront secrettement transportés auprès de Jérusalem pour s'y rejoindre à leurs ame. Mais S. Paul écrivant aux Habitans de Tessalonique, leur dit, que le *second avenement de Jesus-Christ est pour eux & pour lui, qu'ils en seront témoins.*

℣. 16. *Car aussi-tôt que le signal aura été donné par l'Archange, & par le son de la trompette de Dieu,*

le Seigneur lui-même descendra du Ciel, & ceux qui seront morts en Jesus-Christ ressuscîteront les premiers.

℣. 17. *Puis nous autres qui sommes vivans, & qui serons demeurés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées pour aller au devant du Seigneur au milieu de l'air. & ainsi, nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.* *

Ce passage important ne prouve-t-il pas évidemment que les premiers Chrétiens comptaient voir la fin du monde, comme en effet elle est prédite dans Saint Luc, pour le temps même que Saint Luc vivait?

Saint Augustin croit que les enfans, & même les enfans morts nés, ressusciteront dans l'âge de la maturité. Les Origènes, les Jérômes, les Atanases, les Basiles, n'ont pas crû que les femmes dussent ressusciter avec leur sexe.

Enfin, on a toujours disputé sur ce que nous avons été, sur ce que nous sommes, & sur ce que nous serons.

SALOMON.

SALOMON pouvait-il être aussi riche qu'on le dit?

Les Paralipomènes assurent que le Melk David son pere lui laissa environ vingt milliards de notre monnoye au cours de ce jour, selon la supputation la plus modeste. Il n'y a pas tant d'argent comptant dans toute la terre, & il est assez difficile que David ait pû amasser ce trésor dans le petit Pays de la Palestine.

Salomon, selon le troisiéme Livre des Rois, avait quarante mille écuries pour les chevaux de ses chariots. Quand chaque écurie n'aurait contenu que dix chevaux, cela n'aurait composé que le nombre de quatre cens

* 1. *Epist. aux Thess. Chap.* 4.

mille, qui joints à ſes douze mille chevaux de ſelle eût fait quatre cens douze mille chevaux de bataille. C'eſt beaucoup pour un Melk Juif qui ne fit jamais la guerre. Cette magnificence n'a gueres d'exemple dans un pays qui ne nourrit que des ânes, & où il n'y a pas aujourd'hui d'autre monture. Mais apparemment que les temps ſont changés ; il eſt vrai qu'un Prince ſi ſage qui avait mille femmes, pouvait bien avoir auſſi quatre cens douze mille chevaux, ne fut-ce que pour aller ſe promener avec elles, ou le long du Lac de Génézareth, ou vers celui de Sodome, ou vers le torrent de Cédron, qui eſt un des endroits des plus délicieux de la terre, quoiqu'à la vérité ce torrent ſoit à ſec neuf mois de l'année, & que le terrein ſoit un peu pierreux.

Mais ce ſage Salomon a-t-il fait les ouvrages qu'on lui attribue ? Eſt-il vraiſemblable, par exemple, qu'il ſoit l'Auteur de l'Eglogue juive intitulée le Cantique des Cantiques ?

Il ſe peut qu'un Monarque, qui avait mille femmes, ait dit à l'une d'elles, *qu'elle me baiſe d'un baiſer de ſa bouche, car vos tettons ſont meilleurs que le vin ;* un Roi & un Berger, quand il s'agit de baiſer ſur la bouche, peuvent s'exprimer de même manière ; il eſt vrai qu'il eſt aſſez étrange qu'on ait prétendu que c'était la fille qui parlait en cet endroit, & qui faiſait l'éloge des tettons de ſon amant.

Je ne nierai pas encore qu'un Roi galant ait fait dire à ſa maîtreſſe, *mon bien-aimé eſt comme un bouquet de mirrhe, il demeurera entre mes tettons.* Je n'entends pas trop ce que c'eſt qu'un bouquet de mirrhe ; mais enfin quand la bien-aimée aviſe ſon bien-aimé, de lui paſſer la main gauche ſur le cou, & de l'embraſſer de la main droite, je l'entends fort bien.

On pourrait demander quelques explications à l'Auteur du Cantique, quand il dit ; Votre nombril eſt comme une coupe dans laquelle il y a toujours quelque choſe à boire ; votre ventre eſt comme un boiſſeau de froment, vos tettons ſont comme deux faons de chevreuil, & votre nez eſt comme la tour du Mont Liban.

J'avoue

J'avoue que les Eglogues de Virgile sont d'un autre stile, mais chacun a le sien, & un Juif n'est pas obligé d'écrire comme Virgile.

C'est apparemment encore un beau tour d'éloquence orientale, que de dire, *notre sœur est encore petite, elle n'a point de tettons ; que ferons-nous de notre sœur ? Si c'est un mur, bâtissons dessus ; si c'est une porte, fermons là.*

A la bonne heure que Salomon le plus sage des hommes ait parlé ainsi dans ses goguettes ; c'était, dit-on, son épithalame pour son mariage avec la fille de Pharaon ; mais est-il naturel que le gendre de Pharaon quitte sa bien-aimée pendant la nuit, pour aller dans son jardin des noyers, que la Reine coure toute seule après lui nuds pieds, qu'elle soit battue par les Gardes de la Ville, & qu'ils lui prennent sa robe !

La fille d'un Roi aurait-elle pu dire : *je suis brune, mais je suis belle, comme les fourures de Salomon ?* On passerait de telles expressions à un berger, quoiqu'après tout il n'y ait pas grand rapport entre la beauté d'une fille, & des fourures. Mais enfin, les pelisses de Salomon pouvaient avoir été admirées de leur temps ; & un Juif de la lie du Peuple, qui faisait des vers pour sa maîtresse, pouvait fort bien lui dire dans son langage juif, que jamais aucun Roi Juif n'avait eu des robes fourées aussi belles qu'elle ; mais il eût fallu que le Roi Salomon eût été bien enthousiasmé de ses fourures pour les comparer à sa maîtresse ; un Roi de nos jours qui composerait une belle épithalame pour son mariage avec la fille d'un Roi son voisin, ne parlerait pas, à coup sûr, pour le meilleur Poete de son Royaume.

Plusieurs Rabins ont soutenu que non-seulement cette petite Eglogue voluptueuse n'était pas du Roi Salomon, mais qu'elle n'était pas authentique. Théodore de Mopsueste était de ce sentiment, & le célèbre Grotius appelle le Cantique des Cantiques, *un ouvrage libertin, flagitiosus ;* cependant il est consacré, & on le regarde comme une allégorie perpétuelle du mariage de Jesus-Christ avec son Eglise. Il faut avouer que l'allégorie est un peu forte, & qu'on ne voit pas ce que l'Eglise

pourrait entendre quand l'Auteur dit que sa petite sœur n'a point de tettons, & que si c'est un mur, il faut bâtir dessus.

Le Livre de la Sagesse est dans un goût plus sérieux; mais il n'est pas plus de Salomon que le Cantique des Cantiques. On l'attribue communément à Jesus, fils de Sirac, d'autres à Philon de Biblos; mais quelque soit l'Auteur, il paraît que de son temps on n'avait point encore le Pentateuque, car il dit au chap. 10. qu'Abraham voulut immoler Isaac du temps du deluge; & dans un autre endroit, il parle du Patriarche Joseph comme d'un Roi d'Egypte.

Les Proverbes ont été attribués à Isaïe, à Elzia, à Sobna, à Eliacin, à Joaké, & à plusieurs autres. Mais qui que ce soit qui ait compile ce recueil de sentences orientales, il n'y a pas d'apparence que ce soit un Roi qui s'en soit donné la peine. Aurait-il dit, que *la terreur du Roi est comme le rugissement du Lion?* C'est ainsi que parle un sujet ou un esclave, que la colère de son maître fait trembler. Salomon aurait-il tant parlé de la femme impudique? Aurait-il dit, *ne regardez point le vin quand il paraît clair, & que sa couleur brille dans le verre?*

Je doute fort qu'on ait eu des verres à boire du temps de Salomon; c'est une invention fort récente; toute l'Antiquité buvait dans des tasses de bois ou de metail; & ce seul passage indique que cet Ouvrage fut fait par un Juif d'Alexandrie, long-temps après Alexandre.

Reste l'Ecclésiaste, que Grotius prétend avoir été écrit sous Zorobabel. On sçait assez avec quelle liberté l'Auteur de l'Ecclésiaste s'exprime; on sçait qu'il dit que *les hommes n'ont rien de plus que les bêtes; qu'il vaut mieux n'être pas né que d'exister; qu'il n'y a point d'autre vie, qu'il n'y a rien de bon que de se réjouir dans ses œuvres avec celle qu'on aime.*

Il se pourrait faire que Salomon eût tenu de tels discours à quelques unes de ses femmes; on prétend que ce sont des objections qu'il se fait; mais ces maximes qui ont l'air un peu libertin, ne ressemblent point du tout à des objections; & c'est se moquer du monde

d'entendre dans un Auteur le contraire de ce qu'il dit.

Au reſte, pluſieurs Peres ont prétendu que Salomon avait fait pénitence; ainſi on peut lui pardonner.

Mais que ces Livres ayent été écrits par un Juif; que nous importe? Notre Religion Chrétienne eſt fondée ſur la Juive, mais non pas ſur tous les Livres que les Juifs ont faits. Pourquoi le Cantique des Cantiques ſera-t-il plus ſacré pour nous que les fables du Talmud? C'eſt, dit-on, que nous l'avons compris dans le Canon des Hébreux: & qu'eſt ce que ce Canon? C'eſt un Recueil d'Ouvrages authentiques! Eh bien un Ouvrage pour être authentique eſt-il divin? Une Hiſtoire des Rois de Judas & de Sichem, par exemple, eſt-elle autre choſe qu'une Hiſtoire? Voilà un étrange préjugé. Nous avons les Juifs en horreur, & nous voulons que tout ce qui a été écrit par eux & recueilli par nous, porte l'empreinte de la Divinité. Il n'y a jamais eu de contradiction ſi palpable.

SENS COMMUN.

IL y a quelquefois dans les expreſſions vulgaires une image de ce qui ſe paſſe au fond du cœur de tous les hommes. *Senſus Communis*, ſignifiait chez les Romains non-ſeulement ſens commun, mais humanité, ſenſibilité. Comme nous ne valons pas les Romains, ce mot ne dit chez nous que la moitié de ce qu'il diſait chez eux. Il ne ſignifie que le bon ſens, raiſon groſſiere, raiſon commencée, premiere notion des choſes ordinaires, état mitoyen entre la ſtupidité & l'eſprit. *Cet homme n'a pas le ſens commun*, eſt une groſſe injure. *Cet homme a le ſens commun*, eſt une injure auſſi; cela veut dire qu'il n'eſt pas tout-à fait ſtupide, & qu'il manque de ce qu'on appelle eſprit. Mais d'où vient cette expreſſion ſens commun, ſi ce n'eſt des ſens? Les hommes quand ils inventerent ce mot faiſaient l'aveu que rien n'entrait dans l'ame que par les ſens, au-

trement, auraient-ils employé le mot de sens pour signifier le raisonnement commun?

On dit quelquefois, le sens commun est fort rare: que signifie cette phrase? Que dans plusieurs hommes raison commencée est arrêtée dans ses progrès par quelques préjugés, que tel homme qui juge très-sainement dans une affaire se trompera toujours grossièrement dans une autre. Cet Arabe qui sera d'ailleurs un bon calculateur, un sçavant chimiste, un astronome exact croira cependant que Mahomet a mis la moitié de la lune dans sa manche.

Pourquoi ira-t il au dé-là du sens commun dans les trois sciences dont je parle, & sera-t-il au-dessous du sens commun quand il s'agira de cette moitié de lune? C'est que dans les premiers cas il a vu avec ses yeux, il a perfectionné son intelligence, & dans le second il a vu par les yeux d'autrui, il a fermé les siens, il a perverti le sens commun qui est en lui.

Comment cet étrange renversement d'esprit peut-il s'opérer? Comment les idées qui marchent d'un pas si régulier & si ferme dans la cervelle sur un grand nombre d'objets, peuvent elles clocher si misérablement sur un autre mille fois plus palpable, & plus aisé à comprendre? Cet homme a toujours en lui les mêmes principes d'intelligence, il faut donc qu'il y ait un organe vicié, comme il arrive quelquefois que le gourmet le plus fin peut avoir le goût dépravé sur une espèce particuliére de nourriture.

Comment l'organe de cet Arabe qui voit la moitié de la lune dans la manche de Mahomet est-il vicié? C'est par la peur. On lui a dit que s'il ne croyait pas à cette manche, son ame immédiatement après sa mort, en passant sur le Pont aigu tomberait pour jamais dans l'abyme; on lui a dit bien pis, si jamais vous doutez de cette manche, un Derviche vous traitera d'impie, un autre vous prouvera que vous êtes un insensé, qui ayant tous les motifs possibles de crédibilité n'avez pas voulu soumettre votre raison superbe à l'évidence. Un troisiéme vous déférera au petit Divan d'une petite Province, & vous serez également empalé,

Tout cela donne une terreur panique au bon Arabe, à sa femme, à sa sœur, à toute la petite famille. Ils ont du bon sens surtout le reste, mais sur cet article leur imagination est blessée, comme celle de Pascal, qui voyait continuellement un précipice auprès de son fauteuil. Mais notre Arabe croit-il en effet à la manche de Mahomet? Non, il fait des efforts pour croire; il dit, cela est impossible, mais cela est vrai; je crois ce que je ne crois pas. Il se forme dans sa tête sur cette manche, un cahos d'idées qu'il craint de débrouiller; & c'est véritablement n'avoir pas le sens commun.

SENSATION.

LEs huitres ont, dit-on, deux sens, les taupes quatre, les autres animaux comme les hommes cinq; quelques personnes en admettent un sixième; mais il est évident que la sensation voluptueuse, dont ils veulent parler, se réduit au sentiment du tact, & que cinq sens sont notre partage. Il nous est impossible d'en imaginer par de-là, & d'en désirer.

Il se peut que dans d'autres globes on ait des sens dont nous n'avons pas d'idée: il se peut que le nombre des sens augmente de globe en globe, & que l'Etre qui a des sens innombrables & parfaits soit le terme de tous les êtres.

Mais nous autres avec nos cinq organes quel est notre pouvoir? Nous sentons toujours malgré nous, & jamais parce que nous le voulons; il nous est impossible de ne pas avoir la sensation que notre nature nous destine, quand l'objet nous frappe. Le sentiment est dans nous; mais il ne peut en dépendre. Nous le recevons, & comment le recevons-nous? On sçait assez qu'il n'y a aucun rapport entre l'air battu, & des paroles qu'on me chante, & l'impression que ces paroles font dans mon cerveau.

Nous sommes étonnés de la pensée; mais le sentiment est tout aussi merveilleux. Un pouvoir divin éclate dans la sensation du dernier des insectes comme dans le cerveau de Newton. Cependant, que mille animaux meurent sous vos yeux, vous n'êtes point inquiets de ce que deviendra leur faculté de sentir, quoique cette faculté soit l'ouvrage de l'Être des Êtres; vous les regardez comme des machines de la Nature nés pour périr & pour faire place à d'autres.

Pourquoi & comment leur sensation subsisterait-elle, quand il n'existent plus? Quel besoin l'Auteur de tout ce qui est, aurait-il de conserver des propriétés dont le sujet est détruit? Il vaudrait autant dire que le pouvoir de la plante nommée sensitive, de retirer ses feuilles vers ses branches, subsiste encore quand la plante n'est plus. Vous allez sans doute demander, comment la sensation des animaux périssant avec eux, la pensée de l'homme ne périra pas? Je ne peux répondre à cette question, je n'en sçais pas assez pour la résoudre. L'Auteur Eternel de la sensation & de la pensée sçait seul comment il la donne, & comment il la conserve.

Toute l'Antiquité a maintenu, que rien n'est dans notre entendement qui n'ait été dans nos sens. Descartes dans ses Romans prétendit que nous avions des idées metaphysiques avant de connaître le teton de notre nourrice; une Faculté de Théologie proscrivit ce dogme, non parce que c'était une erreur, mais parce que c'était une nouveauté: enfuite elle adopta cette erreur parce qu'elle avait détruite par Loke Philosophe Anglais, & qu'il fallait bien qu'un Anglais eût tort. Enfin après avoir changé si souvent d'avis, elle est revenue à proscrire cette ancienne vérité, que les sens sont les portes de l'entendement; elle a fait comme les Gouvernemens obérés, qui tantôt donnent cours à certains billets, & tantôt les décrient; mais depuis long-temps personne ne veut des billets de cette faculté.

Toutes les facultés du monde n'empêcheront jamais les Philosophes de voir que nous commençons par sen-

tir, & que notre mémoire n'eſt qu'une ſenſation continuée. Un homme qui naîtrait privé de ſes cinq ſens, ſerait privé de toute idée, s'il pouvait vivre. Les notions métaphyſiques ne viennent que par les ſens; car comment meſurer un cercle ou un triangle, ſi on n'a pas vû ou touché un cercle & un triangle? Comment ſe faire un idée imparfaite de l'infini, qu'en reculant des bornes? Et comment retrancher des bornes, ſans en avoir vû ou ſenti?

La ſenſation enveloppe toutes nos facultés, dit un grand Philoſophe (page 128. Tome 2. Traité des Senſations.)

Que conclure de tout cela? Vous qui liſez & qui penſez, concluez.

SONGES.

Somnia quæ ludum animos volitantibus umbris,
Non delubra deum nec ab æthere nuntia mittunt,
Sed ſua quiſque facit.

MAIS comment tous les ſens étant morts dans le ſommeil, y en a-t-il un interne qui eſt vivant? Comment vos yeux ne voyant plus, vos oreilles n'entendant rien, voyez-vous cependant & entendez-vous dans vos rêves? Le chien eſt à la chaſſe en ſonge, il aboie, il ſuit ſa proye, il eſt à la curée. Le Poëte fait des vers en dormant. Le Mathématicien voit des figures; le Métaphyſicien raiſonne bien ou mal: on en a des exemples frappans.

Sont-ce les ſeules organes de la machine qui agiſſent? Eſt-ce l'ame pure, qui ſouſtraite à l'empire des ſens jouit de ſes droits en liberté?

Si les organes ſeuls produiſent les rêves de la nuit, pourquoi ne produiront-ils pas ſeuls les idées du jour? Si l'ame pure, tranquille dans le repos des ſens, agiſ-

faut par elle-même, est l'unique cause, le sujet unique de toutes les idées que vous avez en dormant, pourquoi toutes ces idées sont-elles presque toujours irrégulieres, déraisonnables, incohérentes? Quoi, c'est dans le temps où cette ame est le moins troublée, qu'il y a plus de trouble dans toutes ses imaginations! Elle est en liberté, & elle est folle! Si elle était née avec des idées métaphysiques, comme l'ont dit tant d'Ecrivains qui rêvaient les yeux ouverts, ses idées pures & lumineuses de l'être, de l'infini, de tous les premiers principes, devraient se réveiller en elle avec la plus grande énergie quand son corps est endormi : on ne serait jamais bon Philosophe qu'en songe.

Quelque système que vous embrassiez, quelques vains efforts que vous fassiez pour vous prouver que la mémoire remue votre cerveau, & que votre cerveau remue votre ame, il faut que vous conveniez que toutes vos idées vous viennent dans le sommeil sans vous, & malgré vous : votre volonté n'y a aucune part. Il est donc certain que vous pouvez penser sept ou huit heures de suite, sans avoir le moindre envie de penser, sans même être sûr que vous pensez. Pesez cela, & tâchez de deviner ce que c'est que le composé de l'animal.

Les songes ont toujours été un grand objet de superstition; rien n'était plus naturel. Un homme vivement touché de la maladie de sa maîtresse, songe qu'il la voit mourante : elle meurt le lendemain, donc les Dieux lui ont prédit sa mort.

Un Général d'Armée rêve qu'il gagne une bataille, il la gagne en effet, les Dieux l'ont averti qu'il serait vainqueur.

On ne tient compte que des rêves qui ont été accomplis, on oublie les autres. Les songes font une grande partie de l'Histoire Ancienne, aussi bien que les oracles.

La Vulgate traduit ainsi la fin du verset 26 du chap. 19 du Lévitique : *vous n'observerez point les songes.* Mais le mot *songe* n'est point dans l'Hebreu : & il serait assez étrange qu'on reprouvât l'observation des songes dans

le même Livre où il eſt dit que Joſeph devint le bienfaiteur de l'Egypte & de ſa famille, pour avoir expliqué trois ſonges.

L'explication des rêves était une choſe ſi commune qu'on ne ſe bornait pas à cette intelligence ; il fallait encore deviner quelquefois ce qu'un autre homme avait rêvé. Nabucodonoſor ayant oublié un ſonge qu'il avait fait, ordonna à ſes Mages de le deviner, & les menaça de mort s'ils n'en venaient pas à bout ; mais le Juif Daniel qui était de l'Ecole des Mages, leur ſauva la vie en devinant quel était le ſonge du Roi, & en l'interprêtant. Cette Hiſtoire & beaucoup d'autres, pourraient ſervir à prouver que la Loi des Juifs ne défendait pas l'Oneiromancie, c'eſt-à-dire, la ſcience des ſonges.

SUPERSTITION.

Chapitre tiré de Cicéron, de Sénèque & de Plutarque.

PRESQUE tout ce qui va au-delà de l'adoration d'un Être ſuprême, & de la ſoumiſſion du cœur à ſes ordres éternels, eſt ſuperſtition. C'en eſt une très-dangereuſe que le pardon des crimes attaché à certaines cérémonies.

Et nigras maſtant pecudes, & manibus divis,
In ferias mittunt.
O faciles nimium qui triſtia crimina cædis,
Fluminea tolli poſſe putatis aquâ !

Vous penſez que Dieu oubliera votre homicide, ſi vous vous baignez dans un fleuve, ſi vous immolez une

brebis noire, & ſi on prononce ſur vous des paroles. Un ſecond homicide vous ſera donc pardonné au même prix, & ainſi un troiſiéme, & cent meurtres ne vous couteront que cent brebis noires & cent ablutions! Faites mieux, miſérables humains, point de meurtre & point de brebis noires.

Quelle infâme idée d'imaginer qu'un Prêtre d'Iſis & de Cibèle en jouant des cimbales & des caſtagnettes vous réconciliera avec la Divinité! Et qu'eſt-il donc ce Prêtre de Cibèle, cet Eunuque errant qui vit de vos faibleſſes, pour s'établir médiateur entre le ciel & vous? Quelles patentes a-t-il reçues de Dieu? Il reçoit de l'argent de vous pour marmoter des paroles, & vous penſez que l'Etre des Etre ſatifie les paroles de ce Charlatan?

Il y a des ſuperſtitions innocentes: vous danſez les jours de Fêtes en l'honneur de Diane ou de Pomone, ou de quelqu'un de ces Dieux ſécondaires dont votre calendrier eſt rempli: à la bonne heure. La danſe eſt très agréable, elle eſt utile au corps, elle réjouit l'ame; elle ne fait de mal à perſonne; mais n'allez pas croire que Pomone & Vertumne vous ſçachent beaucoup de gré d'avoir ſauté en leur honneur, & qu'ils vous puniſſent d'y avoir manqué. Il n'y a d'autre Pomone ni d'autre Vertumne, que la bêche & le hoyau du jardinier. Ne ſoyez pas aſſez imbécilles pour croire que votre jardin ſera grêlé ſi vous avez manqué de danſer la pirrique ou la cordace.

Il y a peut-être une ſuperſtition pardonnable & même encourageante à la vertu; c'eſt celle de placer parmi les Dieux les grands Hommes qui ont été les bienfaiteurs du Genre-humain. Il ſerait mieux ſans doute, de s'en tenir à les regarder ſimplement comme des hommes vénérables; & ſurtout de tâcher de les imiter. Vénérez ſans culte, un Solon, un Thales, un Pitagore, mais n'adorez pas un Hercule pour avoir nettoyé les écuries d'Augias, & pour avoir couché avec cinquante filles dans une nuit.

Gardez vous ſurtout d'établir un culte pour des gredins qui n'ont eu d'autre mérite que l'ignorance, l'en-

thousiasme, & la crasse, qui se sont fait un devoir & une gloire de l'oisiveté & de la gueuterie; ceux qui au moins ont été inutiles pendant leur vie, méritent-ils l'apothéose après leur mort?

Remarquez que les temps les plus superstitieux ont toujours été ceux des plus horribles crimes.

TOLÉRANCE.

Section Seconde.

DE toutes les Religions, la Chrétienne est sans doute celle qui doit inspirer le plus de Tolérance, quoique jusqu'ici les Chrétiens aient été les plus intolérants de tous les hommes.

Jesus ayant daigné naître dans la pauvreté & dans la bassesse, ainsi que les freres, ne daigna jamais pratiquer l'art d'écrire. Les Juifs avaient une Loi écrite avec le plus grand détail, & nous n'avons pas une seule ligne de la main de Jesus. Les Apôtres se diviserent sur plusieurs points. St. Pierre & St. Barnabé mangeaient des viandes défendues avec les nouveaux Chrétiens étrangers, & s'en abstenait avec les Chrétiens juifs. St. Paul lui reprochait cette conduite, & ce même St. Paul Pharisien, Disciple du Pharisien Gamaliel, ce même St. Paul qui avait persécuté les Chrétiens avec fureur, & qui ayant rompu avec Gamaliel se fit Chrétien lui-même, alla pourtant entiere sacrifier dans le Temple de Jérusalem, dans le temps de son Apostolat. Il observa publiquement pendant huit jours toutes les cérémonies de la Loi Judaïque à laquelle il avait renoncé, il y ajoûta même des dévotions, des purifications qui étaient de surabondance, il judaïsa entiérement. Le plus grand Apôtre des Chrétiens fit pendant huit jours les mêmes choses pour lesquelles on condamne les hommes au bucher chez une grande partie des Peuples Chrétiens,

Theudas, Judas, s'étaient dit *Messies* avant Jesus. Dosithée, Simon, Ménandre, se dirent *Messies* après Jesus. Il y eut dès le premier siécle de l'Eglise, & avant même que le nom de Chrétien fut connu, une vingtaine de Sectes dans la Judée.

Les Gnostiques, contemplatifs, les Dosithéens, les Cerinthiens, existaient avant que les Disciples de Jesus eussent pris le nom de Chrétiens. Il y eut bientôt trente Evangiles, dont chacune appartenait à une Société différente; & dès la fin du premier siécle on peut compter trente Sectes de Chrétiens dans l'Asie mineure, dans la Syrie, dans Alexandrie, & même dans Rome.

Toutes ces Sectes mépriſées du Gouvernement Romain, & cachées dans leur obscurité, se persécutaient cependant les unes les autres dans les souterrains où elles rempaient; c'est-à-dire, elles se disaient des injures. C'est tout ce qu'elles pouvaient faire dans leur abjection. Elles n'étaient presque toutes composées que de gens de la lie du Peuple.

Lorsqu'enfin quelques Chrétiens eurent embrassé les dogmes de Platon, & mêlé un peu de Philosophie à leur Religion qu'ils séparerent de la Juive, ils devinrent insensiblement plus considérables, mais toujours divisés en plusieurs Sectes, sans que jamais il ait y eu un seul temps où l'Eglise Chrétienne ait été réunie. Elle a pris sa naissance au millieu des divisions des Juifs, des Samaritains, des Pharisiens, des Sadducéens, des Esséniens, des Judaites, des Disciples de Jean, des Thérapeutes. Elle a été divisée dans son berceau, elle l'a été dans les persécutions mêmes qu'elle essuya quelquefois sous les premiers Empereurs. Souvent le Martyr était regardé comme un Apostat par ses freres, & le Chrétien Carpocratien expirait sous le glaive des bourreaux Romains excommunié par le Chrétien Ebionite, lequel Ebionite était anathematisé par le Sabellier.

Cette horrible discorde qui dure depuis tant de siécles est une leçon bien frappante que nous devons mutuellement nous pardonner nos erreurs, la discorde

eſt le grand mal du Genre-humain, & la Tolérance en eſt le ſeul reméde.

Il n'y a perſonne qui ne convienne de cette vérité ſoit qu'il médite de ſang froid dans ſon cabinet, ſoit qu'il examine paiſiblement la vérité avec ſes amis. Pourquoi donc les mêmes hommes qui admettent en particulier l'indulgence, la bien-faiſance, la juſtice, s'élevent-ils en public avec tant de fureur contre ces vertus? Pourquoi? C'eſt que leur intérêt eſt leur Dieu, c'eſt qu'ils ſacrifient tous à ce monſtre qu'ils adorent.

Je poſſéde une dignité & une puiſſance que l'ignorance & la crédulité ont fondée; je marche ſur les têtes des hommes proſternés à mes pieds: s'ils ſe relevent & me regardent en face, je ſuis perdu, il faut donc les tenir attachés à la terre avec des chaînes de fer.

Ainſi ont raiſonné des hommes que des ſiécles de fanatiſme ont rendu puiſſans. Ils ont d'autres puiſſans ſous eux, & ceux-ci en ont d'autres encore, qui tous s'enrichiſſent des dépouilles du Pauvre, s'engraiſſent de ſon ſang, & rien de ſon imbécilité. Ils détéstent tous la Tolérance comme des Partiſans enrichis aux dépens du Public craignent de rendre leurs comptes & comme des Tyrans redoutent le mot de liberté. Pour comble, enfin, ils ſoudoient des fanatiques qui crient à haute voix, reſpectez les abſurdités de mon Maitre, tremblez, payez, & taiſez-vous.

C'eſt ainſi qu'on en uſa long-temps dans une grande partie de la terre; mais aujourd'hui que tant de Sectes ſe balancent par leur pouvoir, quel parti prendre avec elles? Toute Secte, comme on ſçait eſt un titre d'erreur, il n'y a point de Secte de Géomêtres, d'Algebriſtes, d'Atithméticiens, parce que toutes les propoſitions de Géométrie, d'Algébre, d'Arithmétique ſont vraies. Dans toutes les autres ſciences on peut ſe tromper. Quel Théologien Thomiſte ou Scotiſte oſerait dire ſérieuſement qu'il eſt ſûr de ſon fait?

S'il eſt une Secte qui rappelle les temps des premiers Chrétiens, c'eſt ſans contredire celle des Quakres. Rien ne reſſemble plus aux Apôtres. Les Apôtres recevaient l'eſprit, & les Quakres reçoivent l'eſprit. Les

Apôtres & les Disciples parlaient trois ou quatre à la fois dans l'assemblée au troisième étage, les Quakres en font autant au rez-de-chaussée. Il était permis, selon S. Paul, aux femmes de prêcher, & selon le même S. Paul il leur était défendu. Les Quakresses prêchent en vertu de la premiere permission.

Les Apôtres & les Disciples juraient par oui & par non, les Quakres ne jurent pas autrement.

Point de dignité, point de parure différente parmi les Disciples & les Apôtres. Les Quakres ont des manches sans boutons, & sont tous vetus de la même manière.

Jesus-Christ ne baptisa aucun de ses Apôtres, les Quakres ne sont point baptisés.

Il serait aisé de pousser plus loin le parallele; il serait encore plus aisé de faire voir combien la Religion Chrétienne d'aujourd'hui diffiére de la Religion que Jesus a pratiquée. Jesus était Juif, & nous ne sommes point Juifs. Jesus s'abstenait de porc, parce qu'il est immonde, & du Lapin, parce qu'il rumine & qu'il n'a point le pied fendu; nous mangeons hardiment du porc parce qu'il n'est point pour nous immonde, & nous mangeons du lapin qui a le pied fendu, & qui ne rumine pas.

Jesus était circoncis, & nous gardons notre prépuce. Jesus mangeait l'Agneau Paschal avec des laitues, il célébrait la fête des Tabernacles, & nous n'en faisons rien. Il observait le Sabath & nous l'avons changé; il Sacrifiait; & nous ne Sacrifions point.

Jesus cacha toujours le mystère de son Incarnation & de sa dignité, il ne dit point qu'il était égal à Dieu. S. Paul dit expressement dans son Epitre aux Hebreux, que Dieu a créé Jesus inférieur aux Anges, & malgré toutes les paroles de S. Paul Jesus a été reconnu Dieu au Concile de Nicée.

Jesus n'a donné au Pape ni la marche d'Ancone, ni le Duché de Spolette; & cependant le Pape les possédes de droit divin.

Jesus n'a point fait un Sacrement du mariage ni du

Diaconat, & chez nous le Diaconat & le Mariage ſont des Sacremens.

Si l'on veut bien y faire attention, la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine, eſt dans toutes ſes cérémonies & dans tous ſes dogmes, l'oppoſé de la Religion de Jeſus.

Mais quoi! faudra-t-il que nous judaïſions tous, parce que Jeſus a judaïſé toute ſa vie?

S'il était permis de raiſonner conſéquemment en fait de Religion, il eſt clair que nous devrions tous nous faire Juifs, puiſque Jeſus-Chriſt notre Sauveur eſt né Juif, a vécu Juif, eſt mort Juif, & qu'il a dit expreſſément qu'il accompliſſait, qu'il rempliſſait la Religion Juive. Mais il eſt plus clair encore que nous devons nous tolérer mutuellement, parce que nous ſommes tous faibles, inconſéquens, ſujets à la mutabilité, à l'erreur, un roſeau couché par le vent dans la fange, dira-t-il au roſeau voiſin couché dans un ſens contraire, *rampe à ma façon, miſérable, ou je préſenterai requête pour qu'on t'arrache & qu'on te brûle?*

TYRANNIE.

ON appelle tyran le Souverain qui ne connait que ſon caprice, qui prend le bien de ſes Sujets, & qui enſuite les enrôle pour aller prendre celui de ſes voiſins. Il n'y a point de ces tyrans-là en Europe.

On diſtingue la tyrannie d'un ſeul, & celle de pluſieurs. Cette tyrannie de pluſieurs ſerait celle d'un Corps qui envahirait les droits des autres Corps, & qui exercerait le deſpotiſme à la faveur des loix corrompues par lui. Il n'y a pas non plus de cette eſpèce de tyrans en Europe.

Sous quelle tyrannie aimeriez-vous mieux vivre? Sous aucune; mais s'il fallait choiſir, je déteſterais moins la tyrannie d'un ſeul que celle de pluſieurs. Un Deſpote a toujours quelques bons momens; une

assemblée de Despotes n'en a jamais. Si un Tyran me fait une injustice, je peux le désarmer par sa maitresse, par son Confesseur, ou par son Page ; mais une compagnie de graves Tyrans est inaccessible à toutes les séductions. Quand elle n'est pas injuste ; elle est au moins dure, & jamais elle ne répand de graces.

Si je n'ai qu'un Despote, j'en suis quitte pour me ranger contre un mur, lorsque je le vois passer, ou pour me prosterner, ou pour frapper la terre de mon front selon la coutume du Pays ; mais s'il y a une compagnie de cent Despotes, je suis exposé à répéter cette cérémonie cent fois par jour, ce qui est très-ennuyeux à la longue quand on n'a pas les jarets souples. Si j'ai une métairie dans le voisinage de l'un de nos Seigneurs, je suis écrasé ; si je plaide contre un parent des parens d'un de nos Seigneurs, je suis ruiné. Comment faire ? J'ai peur que dans ce monde on ne soit réduit à être enclume ou marteau ; heureux qui échappe à cette alternative !

TOLÉRANCE.

QU'EST-CE que la Tolérance ? C'est l'appanage de l'humanité. Nous sommes tous pétris de faiblesse & d'erreurs ; pardonnons-nous réciproquement nos sotises, c'est la premiere loi de la Nature.

Qu'à la Bourse d'Amsterdam, de Londres, ou de Surate, ou de Bassora, le Guébre, le Banian, le Juif, le Mahométan, le Déicole Chinois, le Bramin, le Chrétien Grec, le Chrétien Romain, le Chrétien Protestant, le Chrétien Quakre, trafiquent ensemble, ils ne leveront pas le poignard les uns sur les autres pour gagner des ames à leur Religion. Pourquoi donc nous sommes-nous égorgés presque sans interruption depuis le premier Concile de Nicée ?

Constantin commença par donner un Edit qui permettait toutes les Religions ; il finit par persécuter.

Avant

Avant lui on ne s'éleva contre les Chrétiens que parce qu'ils commençaient à faire un parti dans l'Etat. Les Romains permettaient tous les cultes, jusqu'à celui des Juifs, jusqu'à celui des Egyptiens, pour lesquels ils avaient tant de mépris. Pourquoi Rome tolérait-elle ces cultes? C'est que ni les Egyptiens, ni même les Juifs ne cherchaient à exterminer l'ancienne Religion de l'Empire, ne couraient point la terre & les mers pour faire des Proselites; ils ne songeaient qu'à gagner de l'argent; mais il est incontestable que les Chrétiens voulaient que leur Religion fût la dominante. Les Juifs ne voulaient pas que la statue de Jupiter fut à Jérusalem; mais les Chrétiens ne voulaient pas qu'elle fût au Capitole. S. Thomas a bonne foi d'avouer, que si les Chrétiens ne détrônerent pas les Empereurs, c'est qu'ils ne le pouvaient pas. Leur opinion était que toute la Terre doit être Chrétienne. Ils étaient donc nécessairement ennemis de toute la Terre, jusqu'à ce qu'elle fût convertie.

Ils étaient entre eux ennemis les uns des autres sur tous les points de leur controverse. Faut-il d'abord regarder Jesus Christ comme Dieu? Ceux qui le nient sont anathématisés sous le nom d'Ebionites qui anathématisent les adorateurs de Jesus.

Quelques-uns d'entre eux veulent-ils que tous les biens soient communs, comme on prétend qu'ils l'étaient du temps des Apôtres? Leurs adversaires les appellent Nicolaïtes, & les accusent des crimes les plus infâmes. D'autres prétendent ils à une dévotion mystique? On les appelle Gnostiques, & on s'éleve contre eux avec fureur. Marcion dispute-t-il sur la Trinité? On le traite d'Idolâtre.

Tertulien, Praxéas, Origène, Novat, Novatien, Sabellius, Donat sont tous persécutés par leurs freres avant Constantin: & à peine Constantin a-t-il fait régner la Religion Chrétienne, que les Athanasiens & les Eusébiens se déchirent, & depuis ce temps l'Eglise Chrétienne est inondée de sang jusqu'à nos jours.

Le Peuple Juif était, je l'avoue, un Peuple bien barbare. Il égorgeait sans pitié tous les Habitans d'un malheureux petit Pays sur lequel il n'avait pas plus de

droit qu'il n'en a sur Paris & sur Londres. Cependant quand Naaman est guéri de sa lèpre pour s'être plongé sept fois dans le Jourdain, quand pour témoigner sa gratitude à Elisée qui lui a enseigné ce secret, il lui dit qu'il adorera le Dieu des Juifs par reconnaissance, il se réserve la liberté d'adorer aussi le Dieu de son Roi. Il en demande permission à Elisée, & le Prophète n'hésite pas à la lui donner. Les Juifs adoraient leur Dieu; mais ils n'étaient jamais étonnés que chaque Peuple eût le sien. Ils trouvaient bon que Chamos eût donné un certain district aux Moabites, pourvu que le Dieu leur en donnat aussi un. Jacob n'hésita pas à épouser les filles d'un idolâtre. Laban avait son Dieu, comme Jacob avait le sien. Voilà des exemples de Tolérance chez le Peuple le plus intolérant & le plus cruel de toute l'Antiquité; nous l'avons imité dans ses fureurs absurdes, & non dans son indulgence.

Il est clair que tout particulier qui persécute un homme, son frere, parce qu'il n'est pas de son opinion, est un monstre. Cela ne souffre pas de difficulté. Mais le Gouvernement! mais les Magistrats! mais les Princes! comment en useront-ils envers ceux qui ont un autre culte que le leur? Si ce sont des Etrangers puissans, il est certain qu'un Prince fera alliance avec eux. François I. Très-Chrétien s'unira avec les Musulmans contre Charle-Quint Très Chrétien. François I. donnera de l'argent aux Luthériens d'Allemagne, pour les soutenir dans leur révolte contre l'Empereur; mais il commencera, selon l'usage, par faire brûler les Luthériens chez lui. Il les paye en Saxe par politique; il les brûle par politique à Paris. Mais qu'arrivera-t-il? Les persécutions font des Prosélites. Bientôt la France sera pleine de nouveaux Protestans. D'abord ils se laisseront pendre, & puis ils pendront à leur tour. Il y aura des guerres civiles. Puis viendra la S. Barthelemi, & ce coin du monde sera pire que tout ce que les Anciens & les Modernes ont jamais dit de l'Enfer.

Insensés! qui n'avez jamais pû rendre un culte pur au Dieu qui vous a faits! malheureux que l'exemple des Noachides, des Lettrés Chinois, des Parsis & de tous les sages n'ont jamais pû conduire! Monstres, qui

avez besoin de superstitions comme le gosier des Corbeaux à besoin de charognes. On vous l'a déjà dit & on n'a autre chose à vous dire; si vous avez deux Religions chez vous, elles se couperont la gorge; si vous en avez trente, elles vivront en paix. Voyez le Grand Turc, il gouverne des Guèbres, des Banians, des Chrétiens Grecs, des Nestoriens, des Romains. Le premier qui veut exciter du tumulte est empalé, & tout le monde est tranquille.

VERTU.

QU'EST-CE que vertu? Bienfaisance envers le prochain. Puis-je appeller vertu autre chose que ce qui me fait du bien? Je suis indigent, tu es libéral. Je suis en danger, tu me secoures. On me trompe, tu me dis la vérité. On me néglige, tu me consoles. Je suis ignorant, tu m'instruis. Je t'appellerai sans difficulté vertueux. Mais que deviendront les vertus Cardinales & Théologales? Quelques-unes resteront dans les écoles.

Que m'importe que tu sois tempérant? C'est un précepte de santé que tu observes; tu t'en porteras mieux, & je t'en félicite. Tu as la foi & l'espérance, je t'en félicite encore davantage; elles te procureront la vie éternelle. Tes Vertus Théologales sont des dons célestes; tes Cardinales sont d'excellentes qualités qui servent à te conduire: mais elles ne sont point vertus par rapport à ton prochain. Le prudent se fait du bien, le vertueux en fait aux hommes. S. Paul a eu raison de te dire que la charité l'emporte sur la foi, sur l'espérance.

Mais quoi, n'admettra-t-on de vertus que celles qui sont utiles au prochain! eh comment puis-je en admettre? Nous vivons en société; il n'y a donc de véritablement bon pour nous que ce qui fait le bien de la Société. Un Solitaire sera sobre, pieux; il sera revetu d'un cilice; eh bien, il sera saint; mais je ne l'ap-

pellerai vertueux que quand il aura fait quelque acte de vertu dont les autres hommes auront profité. Tant qu'il eſt ſeul, il n'eſt ni bienfaiſant ni malfaiſant, il n'eſt rien pour nous. S. Bruno a mis la paix dans les familles, s'il a ſecouru l'indigence, il a été vertueux, s'il a jeûné, prié dans la ſolitude, il a été un ſaint. La vertu entre les hommes eſt un commerce de bienfaits; celui qui n'a nulle part à ce commerce ne doit point être compté. Si ce ſaint était dans le monde, il y ferait du bien ſans doute; mais tant qu'il n'y ſera pas, le monde aura raiſon de ne lui pas donner le nom de vertueux; il ſera bon pour lui, & non pour nous.

Mais, me dites-vous, ſi un Solitaire eſt gourmand, yvrogne, livré à une débauche ſecrette avec lui-même, il eſt dont vertueux s'il a les qualités contraires. C'eſt de quoi je ne peux convenir; c'eſt un très-vilain homme s'il a les défauts dont vous parlez; mais il n'eſt point vicieux, méchant, puniſſable par rapport à la Société à qui ſes infâmies ne font aucun mal. Il eſt à préſumer que s'il rentre dans la Société il y fera du mal, qu'il y ſera très-vicieux; & il eſt même bien plus probable que ce ſera un méchant homme, qu'il n'eſt ſûr que l'autre Solitaire tempérant & chaſte, ſera un homme de bien; car dans la Société les défauts augmentent, & les bonnes qualités diminuent.

On fait une objection bien plus forte; Néron, le Pape Alexandre VI, & d'autres monſtres de cette eſpèce, ont répandu des bienfaits, je réponds hardiment qu'ils furent vertueux ce jour-là.

Quelques Théologiens diſent que le divin Empereur Antonin n'était pas vertueux, que c'était un Stoïcien entêté, qui non content de commander aux hommes voulait encore être eſtimé d'eux, qu'il rapportait à lui-même le bien qu'il faiſait au genre humain, qu'il fut toute ſa vie juſte, laborieux, bienfaiſant par vanité, & qu'il ne fit que tromper les hommes par ſes vertus, je m'écrie alors, Mon Dieu, donnez-nous ſouvent de pareils fripons!

FIN.

OCTAVO 1794

4064056